



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

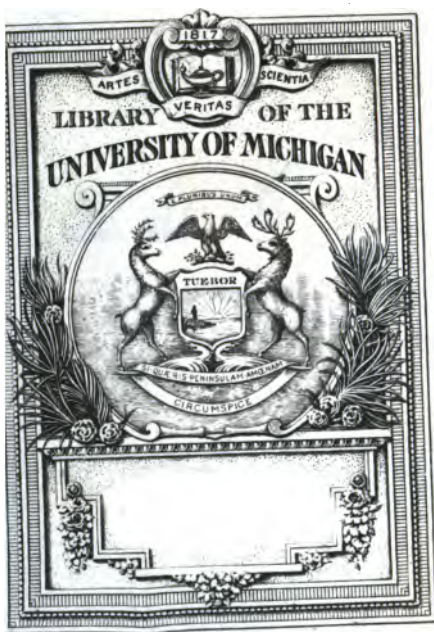
Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

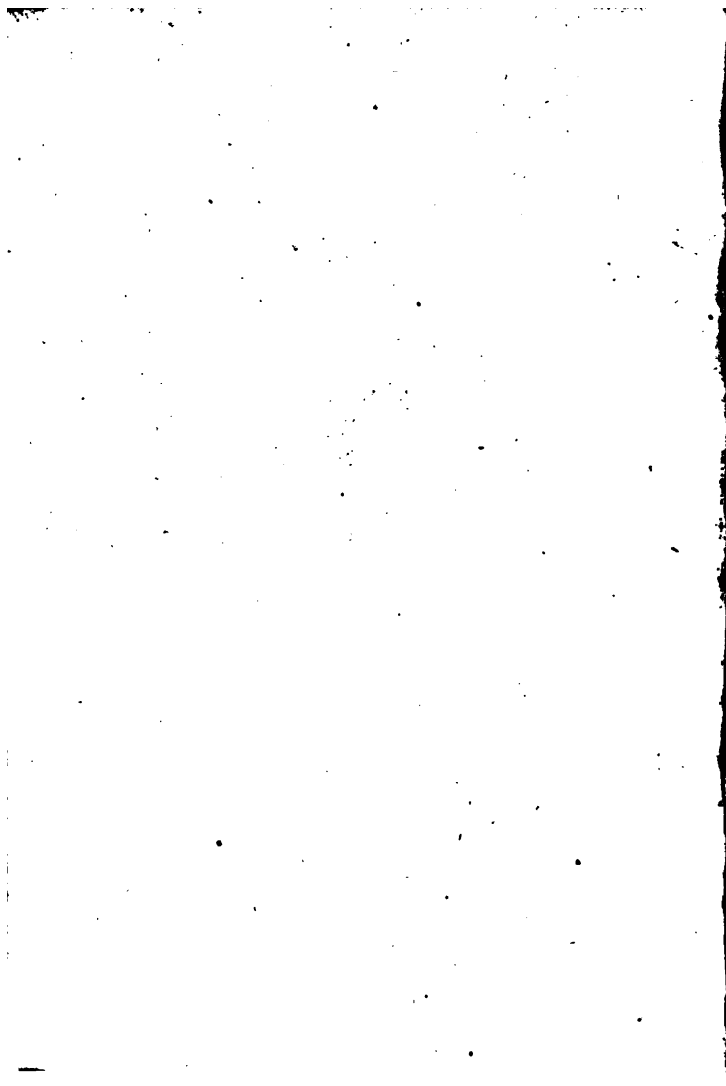
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

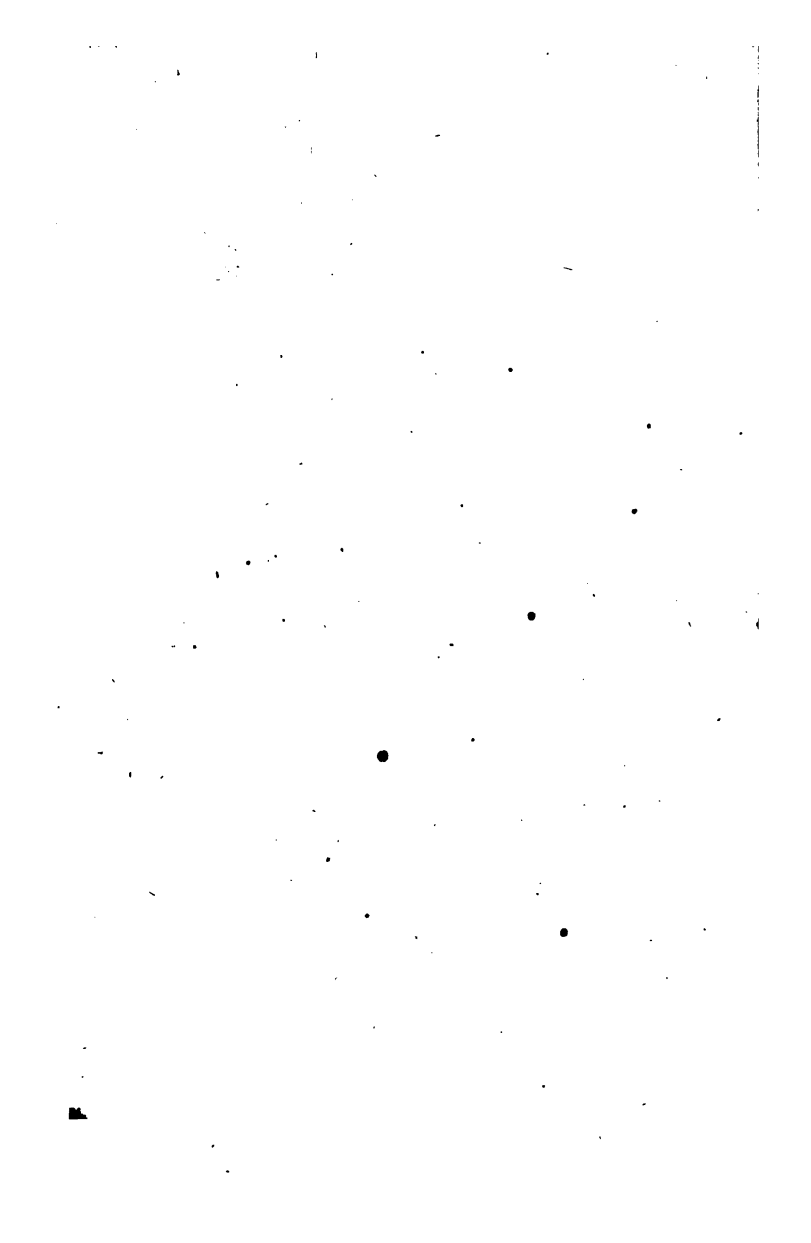
48



Z
1007
B586







BIBLIOTHEQUE
RAISONNEE
DES OUVRAGES
DES SAVANS
DE L'EUROPE,

Pour les Mois
DE JANVIER, FEVRIER & MARS,
1751.

TOME QUARANTE-SIX.

Première Partie.



A AMSTERDAM,
Chez J. WÊTSTĚIN.
MDCCLI.

1. The first of these is the fact that the

2. second of these is the fact that the

3. third of these is the fact that the

4. fourth of these is the fact that the

5. fifth of these is the fact that the

6. sixth of these is the fact that the

7. seventh of these is the fact that the

8. eighth of these is the fact that the

9. ninth of these is the fact that the

10. tenth of these is the fact that the

11. eleventh of these is the fact that the

12. twelfth of these is the fact that the

13. thirteenth of these is the fact that the

14. fourteenth of these is the fact that the

15. fifteenth of these is the fact that the

16. sixteenth of these is the fact that the

17. seventeenth of these is the fact that the

18. eighteenth of these is the fact that the

19. nineteenth of these is the fact that the

*de Bignon
Mss. 14
9116-38
216 B⁸*
BIBLIOTHEQUE

RAISONNE'E

DES OUVRAGES DES SAVANS

DE L'EUROPE,

Pour les Mois

de Janvier, Février & Mars,

1751

A R T I C L E I.

SUITE de l'HISTOIRE des PAPES de Mr. BOWER. IVme. Extrait.

Valerien.

SIXTE II.

Gallien.

Vingt-troisième Evêque de Rome.

An de Christ 257.

ETienne fut remplacé par *Sixte* ou *Xiste* II.

Diacre de l'Eglise de Rome. Comme la dispute, dont on a parlé, n'étoit pas encore finie, *Denis d'Alexandrie* lui écrivit aussitôt, pour l'exhorter à renoncer aux prétensions de son prédécesseur, & à rendre la paix à l'Eglise, de concert avec les autres Evêques, ce qu'il fit (a), puisqu'on ne voit plus nulle part de traces de cette dispute, jusqu'au tems des *Donatistes*, qui la renouvellèrent. On ne sait point de quelle manière

re

(a) Euseb. l. 7. c. 5. 9.

re elle fut terminée : ce qu'il y a de certain, c'est que les Evêques *Africains & d'Afrique* continuèrent à rebaptiser les *Hérétiques*, jusqu'aux deux grands Conciles d'*Arles* & d'*Nice* en 325 (a), qui condamnèrent cet usage : d'où l'on peut raisonnablement conclure, que *Sixte* accepta les conditions proposées dès le commencement, par *Denis & St. Cyprien*, de laisser à chaque Evêque la liberté de suivre le sentiment qui lui paroîtroit le plus conforme à l'*Ecriture* & à la *Raison*. Il étoit donc permis alors de consulter l'un & l'autre sur des points déjà décidés par l'Evêque de *Rome*. Les successeurs de *Sixte* n'ont pas eu la même complaisance ; au lieu de cette juste liberté, ils exigent une foi & une obéissance aveugle à leurs décisions prétendues infaillibles ; & plus elles répugnent à la *Raison* & au *Sens-commun*, plus il y a de mérite à s'y soumettre.

La persécution qui avoit commencé peu de tems avant la mort d'*Etienne*, étoit alors devenue furieuse. *Valerien*, s'étant laissé persuader par un Philosophe *Egyptien*, avoit changé la douceur pour les *Chrétiens* en une implacable haine, & avoit ordonné, par un Rescrit du Sénat, qu'on fit une exacte perquisition de tous les Evêques, Prêtres & Diacres, & qu'on les exécutât sans miséricorde. En conséquence de cet ordre, *Sixte* fut décapité (b), ou crucifié (c), après avoir souffert onze mois & quelques jours. C'étoit (d) selon

(a) Cyp. ep. 77. Basil. can. 47. & ep. 8. Conc. Arél. can. 8.

(b) Cyp. ep. 82.

(c) Bucher. p. 168.

(d) Prudent. de coronâ marty. p. 71. Pont. in vitâ S. Cypri. p. 8.

de Janvier, Février & Mars, 1751. 8

Rome, Diacre de l'Eglise de *Carthage*, un bon & pacifique Prélat (a).

Gallien.

DENIS.

Glaude II.

Vingt-quatrième Evêque de Rome.

Année de Christ 258.

Après la mort de *Sixte*, les *Chrétiens* n'osant s'assembler à cause de la persécution, le Siège demeura vacant depuis le 6 Août 258 jusqu'au 22 Juillet 259, que *Denis*, Prêtre de l'Eglise de *Rome*, celui dont on a déjà parlé, fut élu à la grande satisfaction de tous les Fidèles, à cause de sa piété & de son savoir (b). Sous son Pontificat les *Goths* firent une irruption dans l'Empire, pillèrent toute l'*Afie Mineure*, & ayant presque entièrement détruit la Ville de *Césarée*, ils en emmenèrent la plupart des Citoyens *Chrétiens* en captivité. *Firmilien* en étoit Evêque; c'étoit un de ceux qui avoient censuré la conduite d'*Eutienne* avec le plus de sévérité; mais *Denis* n'eut pas plutôt appris la détresse des Fidèles de *Césarée*, que sans prendre parti dans la querelle de son prédécesseur, il leur écrivit des Lettres de consolation, & leur députa des personnes choisies, avec de grosses sommes pour racheter les Captifs (c).

On

(a) *Ruffin* publia sous le nom de *Sixte*, Evêque de *Rome*, le Livre d'un Philosophe *Pythagoricien* du même nom. C'étoit pour être par méprise, quoique *St. Jérôme* le lui reproche comme une imposture (*). *Gélase* met ce Livre au rang des Ecrits hérétiques, le supposant fait par un *Chrézien*, car on n'y voit pas la moindre trace de *Christianisme*; ce qui donne lieu de croire que l'Ouvrage est indigne d'un Evêque de ce tems-là. (*) *Ep. ad Ctesiph. contra Pelag.* c. 22. *Erin* cap. 18. *Ezech.*

(b) *Basil.* ep. 220. & de sp. sanct. c. 29. *Euseb.* l. 7. c. 7. *Athan.* de syn. ep. 914.

(c) *Basil.* *ibid.*

On gardoit soigneusement à *Césarée* la Lettre de *Denis*, comme un monument autentique de sa charité (a). Dans ce tems-là le grand *Denis*, Evêque d'*Alexandrie*, composa un Traité pour prouver la distinction des Personnes Divines contre *Sabellius*. Quelques *Chrétiens* d'un zèle outré en ayant mal pris quelques passages, en conclurent qu'il donnoit dans l'erreur opposée, & le dénoncèrent à l'Evêque de *Rome*. Celui-ci ayant assemblé un Concile, en communiqua le sentiment à l'Accusé, en le priant de se justifier (b): *Denis* le fit en IV. Livres intitulés *Réfutation & Apologie*, qu'il dédia à l'Evêque de *Rome*. Ici *Baronius* triomphe (c): „ Voyez, dit-il, „ un des plus illustres Prélats de la *Chrétienté* „ cité à *Rome* pour cause d'hérésie, & jugé à „ *Rome* ! ” Mais il n'a pas voulu voir que c'étoit l'usage de citer des Evêques coupables, ou simplement soupçonnés d'hérésies, devant quelque un de leurs Collègues qui n'avoit ni ne prétendoit avoir aucune juridiction sur eux. C'est ainsi que, dans ce même tems-là, le fameux *Paul de Samosate*, Evêque d'*Antioche*, fut dénoncé par son Eglise, d'abord à *Denis* Evêque d'*Alexandrie*, & bientôt après à *Firmilien* Evêque de *Césarée* (d). Cela prouve-t-il que ces Evêques eussent quelque juridiction sur celui d'*Antioche*? *Baronius* le niera sans-doute. Comment donc prétend-il, à cause d'une circonstance toute semblable, faire de *Rome* un Tribunal Suprême, & de son Evêque un Juge Souverain? A-t-il pu

(a) Id. ibid.

(b) Athan. pro sent. Dion. Alex. p. 558. & de syn. 912, 919. (c) Ibid. p. 552, 559. Bar. ann. 263. n. 50.

(d) Euseb. l. 7. c. 27.

pu ignorer que quand un Evêque étoit soupçonné d'hérésie, tous ses Collègues avoient également droit de lui demander raison de sa foi ?

Ce fut sous *Denis* que se tint le fameux Concile d'*Antioche*, qui en déposa l'Evêque nommé *Paul*, parce qu'il nioit la distinction des Personnes Divines, & la Divinité de *Jésus-Christ*. La déposition de *Paul*, & l'élection de *Damnus* en sa place fut aussitôt communiquée à toute l'Eglise, par une Lettre Synodale adressée à *Denis* Evêque de *Rome*, & à *Maxime* successeur du grand *Denis* à *Alexandrie* (a). Il est bon de remarquer ici que *Paul* fut cité au Concile, & non au Tribunal de *Rome*; qu'il fut jugé même à l'insu du Souverain Juge résident à *Rome*; qu'il n'en appella point à lui de la sentence du Concile, ce qu'il n'eût pas manqué de faire, hardi comme il étoit, si la chose eût été praticable; enfin que le Concile écrivit à *Denis* comme aux autres Evêques, pour lui faire savoir que désormais il eût à communiquer avec *Damnus* & non avec *Paul*. Tout cela est clair suivant la relation que *St. Basile* fait de ce Concile (b); & cependant *Baronius* a l'impudence de citer ce Père, même dans cette circonstance, comme témoin de la Souveraineté du Pape. Mais c'est en changeant la vraie ponctuation d'un passage de cet Auteur, *Ad ann. 265. n. 10.* Cependant *Baronius*, peu content en lui-même de cette supercherie, a recours à un Prince *Payen* pour tâcher de trouver dans ses décisions un meilleur fondement à la Suprématie du Pape. *Paul* narguant le Concile, se maintenoit par force dans

(a) Id. l. 7. c. 30.

(b) Basil. de Synod.

dans la Maison Episcopale ; les Evêques en portèrent leurs plaintes à l'Empereur, qui après avoir écouté les deux parties, ajugea la Maison à celui qui seroit reconnu par l'Evêque de *Rome* & les autres Evêques d'*Italie* (a). „ Voilà, dit *Baronius*, l'Empereur *Aurélien* qui reconnoît la „ *Suprématie* de l'Eglise de *Rome* (b)”. Qui ne croiroit qu'avec ces lumières, *Aurélien* ne se soit converti sur le champ, & n'ait été baiser les pieds du Pape ? Mais tout ce que ce Prince judicieux vouloit faire, c'étoit de nommer pour arbitres de ce différend, non le seul Evêque de *Rome*, mais tous les Evêques d'*Italie*, qui n'y ayant aucune part étoient en état de le décider sans préjugé (c). Cela arriva deux ans après la mort de *Denis*, qui mourut le 26 Décembre 269, après avoir gouverné l'Eglise de *Rome* dix ans cinq mois & quatre jours, selon l'opinion la plus probable (d). Comme il mourut sous le règne de *Claude II.* surnommé le *Gothique*, que les Actes de quelques prétendus Martyrs représentent comme un implacable ennemi du *Nom Chrétien*, quelques Martyrologes l'honorent du titre de *Martyr*. Mais ni *Eusèbe*, ni aucun autre ancien Ecrivain, ne fait mention que ce Prince ait jamais maltraité les *Chrétiens* ; ces Actes sont par conséquent fabuleux, & *Denis* avec 375 autres doit être rayé du Catalogue des Martyrs, quoiqu'il y en ait quelques-uns parmi, entr'autres *Marcus*, *Priscus*, *Valentin* & *Quirinus*, que l'Eglise *Romaine* honore en qualité de Saints de la première classe, &

(a) Euseb. l. 7. c. 24. (b) Bar. ad ann. 272. n. 18.
(c) Vide Du Pin de antiq. ecc. discip. dissert. 2. p. 156.
(d) Buchez. p. 273.

de Janvier, Février & Mars, 1751. Q

qui ont rempli presque toute l'Europe de leurs reliques.

Claude II.

FELIX,

Aurélien.

Vingt-cinquième Evêque de Rome.

An de Christ 269.

Denis fut remplacé par Félix, qu'on suppose avoir souffert le martyre dans la persécution d'Aurélien; puisque le Concile d'Ephèse (a), St. Cyrille (b), & Vincent (c) de Lerins, lui donnent le titre de Martyr. Selon Eusèbe (d), Syncelle (e), & Eutiche (f), il présida cinq ans, à quoi Baronius ajoute onze mois & vingt-cinq jours (g). Il écrivit à Maxime, Evêque d'Alexandrie, une Lettre, qui est citée par Cyrille, & par le Concile d'Ephèse (h). Les Actes des Martyrs, qu'on suppose avoir souffert sous Aurélien, sont certainement fabuleux; car il y est souvent fait mention du fils de l'Empereur, pendant que tous les Auteurs de ces tems-là disent en termes exprès, qu'il n'avoit qu'une fille, & point de fils (i).

Aurélien, Tacite. EUTYCHIEN. Probus, Carus.

Vingt-sixième Evêque de Rome.

An de Christ 275.

Eutychien fut élu pour remplacer Félix, tout au commencement de l'an 275 (k). Anastase & d'autres Ecrivains aussi peu dignes de foi, disent beau-

(a) Concil. t. 3. p. 511. (b) Cyr. ibid.

(c) Vin. Lirin. c. 42. (d) Euseb. l. 7. c. 32.

(e) Sinc. p. 385. (f) Eutych. p. 400.

(g) Je crois que l'Auteur a voulu dire Bucherius, qu'il cite p. 272. (h) Conc. t. 3. p. 511, 551.

(i) Aurel. vita. p. 223.

(k) Euseb. l. 7. c. 32. Buch. p. 272.

beaucoup de choses de lui ; mais les Anciens se contentent de nous apprendre qu'il gouverna huit ans & onze mois (a), & que par conséquent il mourut vers la fin de l'an 283. L'Eglise Romaine l'honore en qualité de Martyr ; & selon le *Martyrologe Romain*, il souffrit le martyre sous *Numérien*. Mais il est certain que quand *Eutychien* mourut, *Numérien* n'étoit que César ; & que dans ce même tems-là, s'étant engagé dans une guerre contre les *Perfes*, avec son Père *Carus*, il y fut assassiné par *Aper* son Beupère. Pour son frère *Carinus*, qui étoit en Occident, il est certain que ni lui, ni les deux Empereurs, *Tacite* & *Probus*, qui l'ont précédé, ne donnèrent jamais la moindre inquiétude aux *Chrétien*s ; de sorte que *Rome* doit avoir bien de la peine à trouver place dans le Ciel parmi les Martyrs, pour *Eutychien*, *Trophime*, *Sabbacius*, & l'illustre Sénateur *Dorymedon*, qu'on suppose avoir été martyrisés sous ces Princes.

Carus, *Carinus*,
Numérien.

CAIUS.

Dioclésien,
Maximien.

Vingt-septième Evêque de Rome.

An de Christ 283.

Les Anciens ne nous en apprennent pas plus de *Caius*, que de son prédécesseur, peu de jours après la mort duquel il fut élu, sous les Consuls *Carus* & *Carinus* (b). Il présida douze ans, quatre mois & sept jours, depuis le 17 Décembre 283 jusqu'au 22 Avril 296. *Rome* le compte parmi les Martyrs, sur l'autorité de *Bède*, qui paroît avoir copié les Actes de *Ste. Susanne*, où il est dit que *Caius* souffrit avec sa nièce *Susanne*, & plusieurs

(a) Bucher. p 272.

(b) Id. ibid.

de Janvier, Février & Mars, 1751. 11

Heurs autres sous *Numérien*. Mais ce Prince n'avoit pas grande autorité du vivant de son Père; il n'étoit que César & fort jeune, & il fut tué fort peu de tems après la mort de son Père, en revenant de *Perse*; desorte qu'il n'eut qu'un règne fort court en *Orient*, & qu'il ne régna point-dutout en *Occident*. *Caius* n'a donc point souffert sous lui à *Rome*, où son frère *Carinus* tenoit les rênes du Gouvernement. Mais *Rome* a si bien trouvé son compte aux Martyrs parmi le Vulgaire, qu'elle en a multiplié le nombre jusqu'à l'indiscrétion, en multipliant à cet effet les persécutions, & faisant des persécuteurs, de Princes, qui bien loin d'avoir jamais pensé à molester les *Chrétiens*, en furent même les Protecteurs. Au reste les Actes de cette prétendue *Ste. Susanne* fourmillent de fautes & d'absurdités, & contrarient les meilleurs Historiens de ces tems-là.

Dioclésien, *Maximien*. MARCELLIN. *Constance*, *Galerius*.

Vingt-huitième Evêque de Rome.

An de Christ 296.

Marcellin succéda à *Caius* le 30 Juin 296, & tint le Siège huit ans, trois mois & vingt-cinq jours, selon les Régistres les plus anciens; desorte qu'il mourut le 24 Octobre 304 (a). L'amour de la vérité, dont je ne dois jamais m'écarter, m'oblige à entreprendre la justification de ce Pape contre l'Eglise *Romaine* même, & la plupart de ses Théologiens, qui ont tâché de flétrir sa mémoire par des imputations également malicieuses & destituées de fondement; car on lit dans le Breviaire & le Martyrologe Romain, que *Mar-*
cel-

(a) Id. Cycl. p. 272.

gellin, ayant été arrêté durant la persécution de *Dioclésien*, se laissa persuader par ce Prince de délivrer les Livres Sacrés pour être brûlés, & d'offrir de l'encens aux Dieux. Cela est fondé sur les Actes du Concile de *Sinnesse*, qu'on suppose avoir été assemblé à cette occasion, & avoir été composé de 300 Evêques devant qui *Marcellin* fut convaincu de ces crimes par 72 témoins. Ces Actes racontent, & c'est-là l'explication de l'énigme, qu'aussi tôt que *Marcellin* parut devant le Concile, les Evêques, frémissant d'horreur à la seule pensée de juger le Chef de l'Eglise, le Juge de tous, s'écrièrent d'une voix : *Le premier Siège ne doit être jugé par personne : accusez-vous vous-même, jugez-vous vous-même, condamnez-vous vous-même.* C'est à cet témoignage si favorable aux vues ambitieuses de Rome, qu'est due l'autorité qu'elle a donnée à des fables si injurieuses à la mémoire d'un de ses meilleurs Evêques; fables inventées par les *Donatistes* d'*Afrique*, & que l'Eglise *Romaine* auroit rejetées avec indignation, si elle n'eût pas si bien trouvé son compte à leur donner crédit. Elle auroit même pu les réfuter, & les confondre par les témoignages dignes de foi de *Théodoret* & de *St. Augustin*. Le premier assure que *Marcellin* s'acquitt beaucoup de gloire, durant la persécution; par sa conduite (a); & le dernier, en écrivant contre *Pétilien*, *Donatiste*, dit ces paroles : *Pourquoi répondrois-je aux calomnies dont il charge les Evêques de Rome? Pourquoi me mettrois-je en peine de les justifier des crimes dont il les accuse? Il accuse Marcellin & ses Prêtres Melchia-*
des

(a) Theod. l. 1. c. 2. p. 524.

de Janvier, Février & Mars, 1751. 25

des, Marcel & Sylvestre, d'avoir trôlé les Livres
Sacrés, & d'avoir offert de l'encens aux Dieux.
Doit-on pour cela les en croire coupables? Prou-
ve-t-il ce dont il les accuse? Il les note des épistôles
de Méchans & de Sacriléges; mais je dis qu'ils
sont innocens. Et pourquoi donnerois-je des rai-
sons pour soutenir ma défense, puisqu'il n'en ap-
porte aucune pour prouver son accusation (a).

Mais si *Marcellin* s'acquît beaucoup de gloire
durant la persécution, si son apostasie n'est qu'u-
ne pure calomnie inventée par les *Donatistes*, le
prétendu Concile de *Sienne* est une pure inven-
tion; & en effet, indépendamment de la chute de
Marcellin, les circonstances en sont si absurdes,
qu'il n'en faut pas davantage pour se convaincre
que ce Concile n'exista jamais. Car est-il vraisem-
blable que 300 Evêques se soient assemblés pen-
dant une des plus cruelles persécutions de l'Egli-
se, non à *Rome*, où ils auroient pu se cacher,
mais dans une petite Ville, où tout le monde les
auroit vus. Ce Concile se tint dans une grôtte,
qui pouvoit à peine contenir cinquante personnes
à la fois, & cependant il est dit qu'ils ont tous été
présens lorsque *Marcellin* s'est dépouillé lui-même
de sa dignité. Mais quelle pitoyable figure ne
fait-on pas faire à ce Prélat? D'abord il nie l'ac-
cusation, mais en étant convaincu par 72 témoins
il l'avoue, & cela en des termes qui tiroient
mieux à un petit Ecolier qui tremble devant son
Maître, qu'à un Evêque pénitent qui comparoit
devant une assemblée aussi grave. Mais ce qu'il y
a de plus curieux dans cette Pièce, c'est la dispute
entre *Urbain* Grand-Pontife de *Jupiter* &

May-

(a. Aug. de Bapt. c. 10. & in Ret. c. 15. l. 7. p. 47.

Marcellin Grand-Pontife des *Chrétiens*. Pour prouver à *Marcellin* qu'il ne doit pas faire difficulté d'offrir de l'encens aux Dieux, *Urbanus* lui cite l'exemple des Mages qui en offrirent à *Jésus-Christ*. *Marcellin* répond que c'est un mystère, & l'explique. *Urbain*, qui ne sait ce que c'est que mystère, en appelle au jugement des Empereurs *Dioclésien* & *Maximien*. *Marcellin* s'y soumet, & les deux Empereurs ayant décidé la question en faveur de *Jupiter*, *Dioclésien* mène *Marcellin* dans le Temple de *Vesta*, où il le détermine à offrir de l'encens à *Jupiter*, *Hercule* & *Saturne*, que personne ne dit avoir été dans ce Temple.

Si *Rome* n'a pas fait difficulté de noircir la réputation de *Marcellin* par une calomnie où elle trouve son compte, elle a tâché de l'en dédommager par une imposture, c'est-à-dire en le mettant au nombre de ses Martyrs ; car ce martyre est très-douteux. *St. Augustin*, qui n'étoit pas fort éloigné de ces tems-là, l'ignoroit sans-doute ; car il n'auroit pas manqué de le citer pour confondre les *Donatistes*. A-la-vérité *Bède* raconte que *Dioclésien* lui fit trancher la tête ; mais cet Auteur copie souvent les fautes grossières d'un Pontifical, qu'on suppose avoir été fabriqué dans le sixième siècle.

Après la mort de *Marcellin* le Siège demeura vacant, du-moins pendant trois ans, selon le Pontifical de *Bucherius*, & plusieurs autres ; & tous les Auteurs qui ont écrit l'Histoire des Papes avant *Baronius*, en ont fait mention (a) ; mais il est très-difficile d'en déterminer la cause. Selon *Enfèbe*, la persécution ne dura que deux ans en

Ita-

(a) *Bucher.* p. 272.

Italie (a); d'autres disent qu'elle dura tout le tems que *Galerius* fut maître du Pays : quoi qu'il en soit, il est certain que *Maxence* usurpa l'Empire en 306, & que non seulement il favorisoit les *Chrétien*s, mais encore qu'il se disoit *Chrétien* lui-même; & cependant, selon *Bucherius*, le Siège demeura vacant jusqu'en 308 (b). A-la-vérité *Baronius*, sans avoir égard à ceux qui ont écrit avant lui, n'admet point de vacance, & place l'élection de *Marcel* immédiatement après la mort de *Marcellin* (c). Je me rangerois volontiers à son sentiment, si ce n'étoit à-cause du Pontifical en question, qui n'étoit pas encore connu de son tems, & qui passe pour être de l'an 354. A l'égard de la Chronique d'*Eusèbe*, elle n'est ici d'aucun poids, vu que *Marcellus* n'y paroît point, & qu'elle place la mort de son successeur *Melchhiades* avant *Constantin*; au-lieu qu'il est certain qu'il y a eu un Concile tenu à *Rome* sous *Melchhiades*, par ordre de ce Prince.

Maximien, *MARCELLUS.* *Galerius,*
Constance. *Constantin.*

Vingt-neuvième Evêque de Rome.

An de Christ 308.

Après la mort de *Marcellin* le Siège demeura vacant quelques trois ans & demi, c'est-à-dire, depuis le 24 Octobre 304, jusqu'au 19 Mai 308, que *Marcel* fut élu à sa place (d). La ressemblance des deux noms a trompé plusieurs Ecrivains, qui de ces deux Evêques n'en ont fait qu'un

(a) Euseb. l. 8. c. 14.

(b) Bucher. ibid. (c) Bar. ad. ann. 304. n. 2. 27.

(d) Bucher. p. 272. on y trouve 7 ans au-lieu de 3. C'est une faute de Copiste; on le voit par les Consuls qui y sont exactement marqués.

qu'on *Enfète* & *St. Jénôme* ne parlent que du premier ; & *Théodore*, omettant *Marcel*, & son successeur *Enfète*, nomme *Melviades* comme le successeur immédiat de *Marcellin* (a). Mais *Marcellin* & *Marcel* sont clairement distingués dans le Pontifical de *Bacherius*, par les tems où ils ont gouverné ; & par les Consuls. sous lesquels leur Pontificat a commencé & fini (b). Ils sont encore distingués par *Optat. de Milève* (c), & *St. Augustin* (d), qui parle de *Marcel*, non seulement en le qualifiant de Prétre de *Rome*, mais encore d'Evêque de ce Siège. A ces témoignages se joint une Epitaphe de *Marcel*, composée par le Pape *Damase*, où il est supposé avoir été Evêque de *Rome* (e). *Damase* florissoit vers l'an 366. Tout ce qu'on raconte de *Marcel* d'après ses Actes, ou d'autres Ecrits modernes, est sans fondement. *Damase* dit dans son Epitaphe, que la fermeté à maintenir la Discipline Ecclésiastique, & à exiger une pleine satisfaction de ceux qui avoient cédé durant la persécution, lui avoit attiré une haine générale, qui finit par des séditions & des tueries (f). *Damase* ajoute que *Maxence* l'exila, à cause de quelqu'un qui avoit apostasié pendant que l'Eglise étoit en paix. Mais si les Anciens ont eu dessein de nous transmettre ces faits, leurs Ecrits ne sont pas parvenus jusqu'à nous. *Marcel* mourut le 16. Janvier 310, après avoir tenu le Siège un an, sept mois & vingt jours (g). On ne sait s'il mourut en exil, ou s'il en fut rapellé. L'Eglise Romaine en fait un Martyr, par-

(a) Theod. l. 1. c. 2. (b) Buch. p. 272.

(c) Opt. l. 2. p. 48. (d) Aug. ep. 263. & in Petil. c. 16. p. 37.

(e) Bolland. 16 Jan. p. 5.

(f) Bar. ad. ann. 309.

(g) Buch. p. 272.

ce que ses Actes portent qu'il souffrit le martyre sous *Maxence* ; mais on sait que cet Usurpateur ne se fut pas plutôt rendu maître de la Ville, qu'il fit cesser la persécution (a). Son corps est adoré en plusieurs endroits, savoir, à *Rome*, à *Omons*, en *Hainaut*, & à *Cluny* dans le *Rouffillon* (b).

Constantin. EUSEBE *Licinius.*

Trentième Evêque de Rome.

An de Christ 310.

Eusèbe succéda à *Marcel*, & ne gouverna l'Eglise que sept mois selon *Eusèbe* (c), ou même que quatre mois & seize jours selon le Pontifical du *Bucherius* (d). On apprend d'une ancienne Epitaphe de ce Pape, qu'il s'opposa vigoureusement à un certain *Heraclius*, qui prétendoit qu'on devoit réadmettre à la communion de l'Eglise ceux qui avoient cédé à la persécution, sans exiger d'eux la satisfaction rigoureuse qu'on requeroit alors; que cela ayant occasionné de grandes divisions, *Maxence*, pour les terminer, bannit *Eusèbe* en *Sicile* (e). On trouve je ne sai combien d'autres choses de lui dans *Anastase*, *Platina*, *Ciacconus*, & autres semblables Ecrivains ; mais ce qu'ils en disent est aussi peu fondé que ce qu'avance *Baronius*, savoir qu'il instruisit *Eusèbe*, le célèbre Evêque de *Vercelli*, & qu'il lui donna son nom (f). Cela est fondé sur ses Actes, regardés aujourd'hui de tout le monde comme supposés.

Con-

(a) Euseb. l. 3. c. 14.

(b) Bolland. 16. Jan. p. 5. & Flor. in Martyr. Hist. p. 256, 257. (c) Euseb. Chron. (d) Buch. p. 272.

(e) Bar. ad ann. 311.

(f) Id. ibid. n. 42.

Constantin. MELCHIADES *Licinius.*
Trente-unième Evêque de Rome.

An de Christ 311.

Melchïades, ou *Miltiades* comme l'appellent d'anciens Manuscrits, fut élu pour succéder à *Eusèbe* le 2 Juillet 311, après une vacance de plus de neuf mois, dont les Historiens ne nous apprennent point la cause (a). De son tems arriva la mémorable conversion de *Constantin*. Ce Prince, ayant vaincu & défait *Maxence* le 28 Octobre 312, fit conjointement avec *Licinius*, un Edit qui accordoit aux *Chrétiens* le libre exercice de leur Religion, & la liberté de bâtir des Eglises (b). Par cet Edit ils rentroient en possession des Places qu'on leur avoit ôtées, où ils avoient tenu leurs assemblées avant la persécution (c). *Constantin* étant parti de *Rome* l'an 313, vint à *Milan*, où il publia un nouvel Edit pour rectifier le premier (d). On conjecture que les éloges qu'on y faisoit de la Religion *Chrétienne*, avoient allarmé les *Payens*, pendant que des *Chrétiens* s'étoient offensés des noms d'*hérétiques*, qu'on y donnoit aux diverses Sectes sorties d'entr'eux (e). Quoi qu'il en soit, ce nouvel Edit accordoit à chacun la liberté de choisir l'objet de son culte, & de l'honorer à sa fantaisie. Les Places confisquées aux *Chrétiens* & vendues au profit de l'Etat, devoient leur être rendues par ceux qui les avoient achetées, & ceux-ci devoient être remboursés des fonds publics (f). La même année, *Licinius* ayant remporté une victoire complète sur

(a) Bucher, p. 272. (b) Euseb. l. 9. c. 9.

(c) Id. l. 10. c. 5. (d) Id. ibid.

(e) Val. in not. ad Euseb. hist. p. 195.

(f) Euseb. l. 10. c. 5.

sur *Maximin* ennemi juré des *Chrétiens*, s'empara de la *Nicomédie*, & y fit publier l'Edit de *Milan*, le 13 Juin (a). C'est ainsi que la paix fut rendue à l'Eglise, tant en *Orient* qu'en *Occident*, après une cruelle & sanglante persécution de dix ans & près de quatre mois (b).

Un autre événement remarquable de ce Pontificat, fut le fameux Schisme d'*Afrique* formé contre *Cécilien* Evêque Catholique de *Carthage*, dont une relation abrégée vient à mon sujet; puisque *Melchιάdes* eut beaucoup de part aux transactions que ce Schisme occasionna. Le premier Decret publié par *Dioclétien* contre les *Chrétiens* le 24 Février 303, ordonnoit qu'en tous lieux leurs Eglises fussent rasées, & leurs Livres brûlés; & que toute Personne de qualité qui persisteroit dans la profession du *Christianisme*, fût regardée comme infame, & exclue de tous les honneurs & les emplois. Cet Edit fut exécuté avec tant de rigueur en *Afrique*, que si les Magistrats faisoient grace à un *Chrétien*, qui avouant qu'il avoit les Livres Sacrés, refusoit de les livrer, on leur en faisoit un crime capital. On donna à ceux qui les livrèrent, le nom de *Traditores*, nom qui devint fameux dans l'Histoire Ecclésiastique, en fournissant aux *Donatistes* un prétexte plausible de se séparer de la communion de l'Eglise (c). *Mensurius*, Evêque de *Carthage*, fut accusé de ce crime; & quoiqu'on ne pût pas prouver l'accusation, quelques membres de son Troupeau l'abandonnèrent à la sollicitation de

(a) Lact. pers. c. 47, 48. (b) Ibid.

(c) Aug. l. 7. c. 2. Optat. l. 1. p. 39.

de *Donat* Evêque de *Cases-noires* en *Numidie* (a). *Mensurius* étant mort quelques années après, *Cécilien*, Diacre de l'Eglise de *Carthage*, fut élu en sa place, malgré les intrigues de *Botrus* & *Cœlesius* Prêtres, ses compétiteurs. Ils ne laissèrent pas de caballer contre lui dès qu'ils en trouvèrent l'occasion, tâchant de le noircir dans l'esprit de ceux qui lui avoient donné la préférence. Ils y furent puissamment secondés par une Femme de qualité nommée *Lucille*, ennemie jurée de *Cécilien*, qui n'étant encore que Diacre, l'avoit censurée publiquement, pour avoir baisé les reliques d'un Martyr, comme elle alloit recevoir la Communion : preuve que dans cetems-là l'Eglise n'approuvoit pas le culte des Reliques (b). Sans-doute que ceux qui s'étoient séparés de *Mensurius* entrèrent dans cette faction ; puisque, selon St. *Augustin*, le second Schisme dut son origine au premier (c).

Pour donner une apparence de justice & d'autorité à leur conduite, les Schismatiques sommèrent *Secundus* Evêque de *Tigisis*, & les autres Evêques de *Numidie*, de déposer *Cécilien*, & d'en élire un autre en sa place ; car les Evêques de *Numidie* avoient le privilège d'affister à l'élection de celui de *Carthage*, & de l'ordonner quand on l'avoit élu (d). S'étant rendus à *Carthage*, ils furent bien surpris de trouver toute la Ville en communion avec *Cécilien*, à la réserve d'un petit nom-

(a) Aug. collat. Carth. die 3. c. 12. Vales. in not. ad Euseb. hist. p. 191.

(b) Opt. l. 1. p. 41. Aug. Psal. Abced. p. 3. in Petil. c. 18. contr. epist. Parmen. p. 7.

(c) Aug. Coll. Carth. die 3. c. 12.

(d) Id. in Par. l. 1. c. 3. & Psal. abced. p. 3. Opt. p. 41.

nombre de Schismatiques, qui étoient ses ennemis déclarés (a). Cependant, comme ils étoient la plupart *Traditores*, ou coupables d'autres crimes énormes, ils se laissèrent aisément séduire par *Lucille*, & déclarèrent l'élection de *Cécilien* nulle, & le siège vacant (b). Ils étoient au nombre de 70. *Cécilien* refusa de comparoître devant eux, & il n'eût pas été prudent de s'y fier; car *Purpurius*, Evêque de *Limata*, avoit dit: *s'il vient parmi nous, au-lieu de lui imposer les mains par voie d'Ordination, il faut lui casser la tête par voie de pénitence* (c).

Ils se séparèrent donc de sa communion, & de tous ceux qui communiquoient avec lui; c'est-à-dire qu'ils se séparèrent de la communion de l'Eglise Catholique; puisque *Cécilien* étoit reconnu de tous les autres Evêques d'*Afrique*, de celui de *Rome*, & de ceux du reste du Monde (d). Telle fut l'origine de ce fameux Schisme qui causa tant de troubles dans les Eglises d'*Afrique* pendant plus de trois siècles. *Donat*, Evêque de *Casenoires*, en fut l'auteur; mais ce fut de *Donat*, Evêque Schismatique de *Carthage*, que les *Donatistes* prirent leur nom, s'étant fait appeler jusques-là le parti de *Majorin*, qu'ils avoient mis en la place de *Cécilien* (e). *Majorin* n'étoit que simple Lecteur, & avoit été domestique de *Lucille* (f).

Vers

(a) Opt. ibid.

(b) Aug. in Cresc. l. 3. c. 26, 27, 29. & Coll. die 3. c. 17. die 2. c. 14. & c. in Gaud. l. 1. c. 37. Ep. 162. & in Pfall. 36. p. 119.

(c) Opt. p. 41. (d) Aug. die 3. c. 14. ep. 162.

(e) Id. in Joan. tract. 69. p. 12. Hier. vir. ill. c. 93.

(f) Opt. l. 1. p. 42.

Vers ce tems-là, c'est-à-dire vers l'an 313, *Constantin*, mu par son zèle pour la Religion Chrétienne, publia deux Décrets adressés à *Anulinus* Proconsul d'*Afrique*, l'un pour faire restituer aux Chrétiens toutes les Places qu'on pouvoit leur avoir enlevées durant la persécution, & l'autre pour exempter les Ecclésiastiques de toutes fonctions civiles (a). Ce privilège n'étoit accordé qu'aux Ecclésiastiques de l'Eglise Catholique dont *Cécilien* étoit Chef, comme l'Edit le marquoit expressément, & par conséquent le Proconsul n'en fit part qu'à lui. Ce fut une grande mortification pour les *Donatistes*, qui dressèrent une Requête pour l'Empereur, dont ils chargèrent *Anulinus*, avec un Sac de papiers concernant les crimes prétendus & la déposition de *Cécilien*. La Requête portoit en substance, que le jugement de leurs différends avec les autres Evêques d'*Afrique* pourroit être remis aux Evêques des *Gaules*, qui n'étoient point accusés d'avoir livré les Livres Sacrés aux *Pâyens* (b). *Anulinus* envoya le tout à l'Empereur, & y joignit une Lettre qui subsiste encore, contenant les particularités de cette dispute (c). *Constantin* parut vivement touché de voir la division parmi les Chrétiens, & même entre les Evêques (d). Cependant il accorda sur le champ aux *Donatistes* les Juges qu'ils demandoient, nommant à cet effet *Maternus* Evêque de *Cologne*, *Rheticus* Evêque d'*Autun*, & *Marin* Evêque d'*Arles*, tous gens de beaucoup de savoir & d'une candeur recon-

(a) Euseb. l. 10. c. 5, 7. & Cod. Theod. 16. tit. 2. l. 1. p. 20.

(b) Aug. ep. 68. Vales. ad Euf. p. 149.

(c) Steph. Balar. Coll. Carth. in Concil. c. 3. n. 216, 220. p. 578.

(d) Opt. l. 1. p. 44.

connue (a). Il leur écrivit de sa propre main, pour leur notifier la commission dont il les chargeoit, & il leur fit expédier des copies des papiers qu'il avoit reçus, pour les mettre au fait de l'affaire en question, en leur ordonnant en même tems de se trouver incessamment à Rome, pour la juger de concert avec *Melchbiades* (b). *Cécilien* eut aussi ordre des'y rendre, & d'y amener avec lui dix Evêques de son parti qui lui paroïtroient les plus capables de défendre sa cause; & ses Adversaires eurent la même liberté (c). *Constantin* n'avoit nommé pour juger de ce différend que les trois Evêques des *Gaulles*, *Melchbiades*, & *Marc*; qu'on suppose avoir été Evêque de *Milan*; mais dans la suite il y en ajouta sept autres, avec tous ceux qu'on pourroit aisément assembler; desorte qu'il y en eut enfin dix-neuf (d), qui s'assemblèrent au Palais de l'Empereur, dans l'Appartement de *Fausta*, où ils ouvrirent leurs séances le vendredi 3 Octobre 313 (e). Il n'y en eut que trois. Pendant la première, on examina exactement les Accusateurs & les Témoins, & l'on entendit les dépositions. Pendant la seconde, on examina les Actes du Concile où *Cécilien* avoit été condamné; & dans la dernière, *Donat de Cas-es-noires*, qui avoit comparu comme accusateur, fut condamné comme calomniateur, & comme principal auteur du Schisme, & *Cécilien* fut absous honorablement (f). *Constantin* se flat-

(a) Opt. ibid. Aug. ep. 166. Euseb. l. 10. c. 5.

(b) Euseb. l. 10. c. 5. (c) Aug. Collec. Carth. p. 149,

(d) Opt. l. 1. p. 44.

(e) Coll. Carth. die 3. c. 17. Opt. ibid.

(f) Coll. Carth. p. 149. & ep. 162.

flatta d'avoir mis fin à cette dispute, ne s'imaginant pas que les *Donatistes* refusassent de se soumettre au jugement d'Arbitres qu'ils avoient choisis eux-mêmes ; mais ce bon Prince ne connoissoit guère les disputes de Religion. Malgré tous ses soins, & les peines que prirent après lui ses Successeurs pour arrêter ce Schisme, il déchira l'Eglise en deux partis, animés de fureur l'un contre l'autre, au grand scandale des *Payens* mêmes. *Melchiades* mourut le 10 Janvier 304, après un Pontificat de deux ans, six mois & huit jours (a). Environ cent ans après sa mort, les *Donatistes* l'accusèrent d'avoir livré les Livres Sacrés, & d'avoir offert de l'encens aux Dieux ; mais St. *Augustin* traite cette accusation de pure calomnie, malicieusement inventée par les *Donatistes*, pour justifier leurs prédécesseurs, qui en avoient appelé du Concile de *Rome*, où *Melchiades* avoit assisté, & présidé probablement en qualité d'Evêque de la Ville Impériale (b).

De ce que ce Concile se tint dans le Palais de l'Empereur, *Baronius* conclut que *Constantin* avoit élevé *Melchiades* à la Dignité de Prince, dans la supposition qu'il lui avoit donné ce Palais pour sa résidence, & par conséquent un train formidable à cette superbe habitation (c). Mais si *Constantin* encore néophite eût assez peu connu l'esprit de l'Evangile pour faire des offres pareilles à *Melchiades*, celui-ci étoit trop bon *Chrétien* pour les accepter, vu que rien n'est plus incompatible avec l'Humilité Evangélique, que le Fas-

te

(a) Buch. p. 272.

(b) Aug. in Pet. p. 87. & in par. c. 5. p. 8.

(c) Bar. ad ann. 312. p. 82.

de Janvier, Février & Mars, 1751. 25

te & les Grandeurs Humaines. Au-reste la conclusion de *Baronius* est la même, que si de ce que le Roi de *France* permet aux Académiciens de s'assembler au Louvre, on concluoit qu'il leur donne le titre de Princes. Mais il est naturel de conclure que *Constantin* permit aux Evêques de s'assembler dans son Palais, pour donner plus de relief & plus d'autorité à ce Concile, qui se tenoit par son ordre; & d'ailleurs il n'y a pas d'apparence que la Maison de *Melchisedech* eût des appartemens assez vastes pour contenir 40 Evêques, dont ce Concile étoit composé.

A R T I C L E II.

A. DE HAEN, *Medici Haga-Batavi de DEGLUTITIONE, vel DEGLUTITORUM in cavum Ventriculi DESCENSU IMPEDITIS, Dissertatio.*

C'est-à-dire:

DE L'EMPECHEMENT de la DEGLUTITION, ou des obstacles que rencontrent les alimens lorsqu'ils descendent dans la cavité du Ventricule. A La Haye, chez E. de Haen, 1750. Volume in-8 de 60 pages, sans la Dédicace.

Cet Ouvrage est dédié à un Maître de l'Art, à Mr. le Baron *van Swieten*, Premier Médecin de Leurs Majestés Impériales des Romains. Mr. de *Haen*, assez modeste pour se délier de ses lumières, demande l'avis des personnes sages & éclairées, & s'adresse sur-tout à Mr. *van Swieten*, qu'il prend pour juge de son Ouvrage. Il

B 5

se

26 RHÉTORIQUE RAISONNÉE,

se propose de corriger cette production, d'y faire des changemens, de l'augmenter, si l'on trouve que cela soit nécessaire.

C'est déjà un mérite d'être disposé à se retracer lorsqu'on remarque ses erreurs. L'Auteur est de ce caractère. Il ne dit son sentiment qu'en se défiant de lui-même, il ne décide pas en dernier ressort : laissant aux autres toute liberté de le critiquer, il est prêt à changer de sentiment, s'ils lui font voir qu'il s'est trompé. *Ut pòtero, explicabo : mea tamen, ut Pythius Apollo, certa ut sint & fixa, quæ dixero : sed, ut homunculus, probabilis conjecturâ sequens* (a). Je parle ici pour lui, mais il dit la même chose en d'autres termes, & je ne crois pas qu'il me désavoue sur cet article.

La maladie dont il est ici question, est du nombre de celles qu'on ne connoît que très peu, & dont nous n'avons par conséquent aucune bonne description. C'est cependant un mal très fréquent, terrible dans ses effets ; un mal qui se tient longtems caché, & qui, après avoir fait souffrir cruellement, conduit enfin au tombeau. Rarement l'inspection des Cadavres en a fait connoître la cause, on n'a point pensé à la découvrir, & elle est d'ailleurs dans des endroits où l'on ne s'avise guère d'aller faire des recherches.

L'inspection des Cadavres est néanmoins le véritable moyen, le plus sûr, le seul même qui puisse donner au Médecin une juste idée de cette maladie ; sans ce secours on ne sauroit en connoître la cause, on ne sauroit y apporter les remèdes convenables.

Mr.

(a) Cicero, *Tusc. Quest.* L. I. c. 9

Mr. de Haen, bien convaincu de cette vérité, a été fouiller dans les Cadavres, & il y a trouvé l'ennemi qu'il cherchoit, mais déguisé sous différentes formes. La lecture des Auteurs modernes l'a confirmé dans l'opinion où il étoit d'avoir fait une heureuse découverte. En parcourant leurs observations, il y a rencontré ce qu'il avoit déjà vu dans les Cadavres.

Voilà comme il faut s'y prendre pour faire des découvertes. Cela demande du tems, de l'attention; mais qu'importe, pourvu qu'on soit dédommagé de ses peines. C'est d'ailleurs la seule route qu'on doit prendre pour parvenir au but qu'on se propose; & dès qu'il n'y a que celle-là, il faut se résoudre à la suivre, quelque difficile qu'elle soit. Le même Démon qui nous tourmente, semble avoir pris plaisir à nous cacher la cause des maux qu'il nous fait. Empêchons-le de triompher. Si nous ne pouvons éviter la mort, tâchons du moins ou de diminuer le nombre de nos maux, ou de les adoucir.

Sit mihi quod nunc est, etiam minus, ut mihi vivam

Quod superest avi, si quid superesse voluit Di
(a).

Le plan qu'a suivi Mr. de Haen dans l'exposition qu'il fait de la maladie qu'il décrit, est tout simple, tout naturel, conforme aux règles de l'Art. Après en avoir donné une histoire exacte & fidèle, il en expose les différentes causes, & passe delà aux moyens de la guérir. Y a-t-il des incommodités qui ne viennent pas des causes qu'il indique, il a soin de les faire connoître, afin

(a) Horat. *Epist.*

que des apparences trompeuses ne fassent pas confondre deux maladies qui n'ont entre elles que très peu de rapport. C'est en cela sur-tout qu'il montre son discernement ; & c'est ce discernement qui distingue le vrai Médecin de l'Empirique & de l'Ignorant.

Ceux , en qui la maladie commence à se manifester , ne se plaignent d'abord que d'une légère difficulté à avaler quelque chose de solide ; mais avec le tems cette difficulté augmente , elle devient plus incommode , elle cause même de la douleur. Le siège du mal n'est pas le même dans tous les malades. Les uns le mettent dans la partie supérieure de l'Esophage , d'autres le fixent dans la partie moyenne , & quelques-uns dans l'inférieure. Il y en a même qui se plaignent que l'estomac leur fait mal dans le tems de la digestion. Lorsque la maladie a fait de nouveaux progrès , on souffre de la même manière & des alimens mous , & enfin même des liquides. L'estomac & l'esophage sont-ils vuides , on ne laisse pas que d'y ressentir quelquefois une douleur inquiétante , mais fort légère , laquelle augmente quand ces parties sont pleines. On en voit qui avalent fort bien les solides , & qui ne sauroient avaler les liquides qu'avec peine. Il s'en trouve beaucoup à qui il monte du gosier dans la bouche une grande quantité de limphe insipide , & qui ressentent en même tems des défaillances de cœur. Tous rendent par la bouche une grande quantité de vents , qui sortent de l'estomac , quand il est vuide , & sur-tout dans le moment qu'ils avalent quelque chose. Il y en a à qui d'heureux intervalles donnent lieu de croire que le mal s'est dissipé ; mais
au

au bout de quelques jours il revient, & fait de nouveaux ravages. D'autres, encore plus à plaindre, ont à peine quelques momens de repos, le cruel ennemi qui les tourmente ne les quitte presque jamais.

A mesure que le mal augmente, le corps maigrit, l'esprit succombe, & l'on commence à se dégoûter de la vie. La faim presse, on voudroit manger, mais on en est détourné par la difficulté d'avaler. Au-lieu de cette limphe, de cette eau limpide, qu'on rendoit auparavant, il ne sort plus du gosier qu'une matière épaisse, lente, visqueuse, quelquefois fétide, qui se décharge dans la bouche par les efforts qu'on fait en crachant. Les premières voies sont remplies ou d'acides, ou d'une matière putride. Après avoir cruellement souffert des mois entiers, des années même, le malade affoibli, épuisé, succombe, la mort l'enlève, malgré les efforts de la Nature & les secours du Médecin. La mort est pour ces infortunés mortels, préférable à la vie; est-il donc étonnant qu'ils l'invoquent? Heureux ceux qu'elle ne fait pas languir!

*O Mort, achève mon supplice,
C'est ton dernier coup que j'attens:
Frappe, frappe; par quel caprice
Me fais-tu languir si longtems?
Qu'ai-je donc fait? & pour quel crime
Sur ta gémissante victime
Tiens-tu toujours ton bras en l'air?
Trop heureux, qui réduit en poudre
Par ton apoplectique foudre,
N'en a point vu partir l'éclair (a)!*

Cet-

Cette histoire de la maladie, que je viens d'ébaucher, est toute fondée ou sur les propres observations de l'Auteur, ou sur celles qu'il a puisées dans nos meilleurs Ouvrages de Médecine. Il raporte à ce sujet douze *Cas* particuliers, qui tous méritent attention. Voici le précis des deux premiers.

Une femme de 50 ans, attaquée d'une mauvaise espèce de Scorbut, & qui n'avoit plus ses règles depuis longtems, commence à manquer d'appétit. Elle a des spasmes dans les entrailles, les vents la tourmentent, elle sent de l'embaras dans la gorge, & ce qu'elle avale s'arrête dans l'œsophage à la hauteur des clavicules. Une eau limpide se décharge du ventricule dans la bouche, sur-tout lorsqu'elle est à jeun. Elle est constipée. Elle se plaint de défaillances de cœur & de douleurs atroces. Ses forces se dissipent, elle tombe dans le marasme. Une matière visqueuse succède à cette eau qui se déchargeoit dans la bouche; chaque jour elle augmente, chaque jour elle s'épaissit davantage. Elle n'avale qu'avec beaucoup de peine & de douleur, sur-tout les choses solides. Cette scène tragique paroît quelquefois finir, le mal diminue, on diroit qu'il s'affoûpît; mais bientôt après il recommence des plus belles, & dure plus longtems que jamais. Pour comble d'infortune la fièvre se mêle de la partie, cette pauvre femme ne dort plus, elle ne peut plus avaler que le cou droit & la tête en arrière, elle meurt enfin misérablement après environ dix mois de souffrances.

A l'ouverture du Cadavre *Mr. de Haen* trouva le ventricule dans une situation presque perpen-

pendiculaire, la partie droite étant descendue d'un ponce au-dessous de l'ombilic : les deux orifices étoient fermés , & il se trouvoit plein d'une matière ventueuse. Il y avoit tout autour de l'orifice supérieur un grand nombre de corps durs plus gros que des fèves. L'ésophage, immédiatement au-dessous des clavicules , étoit fort gros , dur , large , & formoit une espèce de sac. Les deux glandes situées vers le milieu de la longueur de l'ésophage , étoient entièrement dures. L'aorte , les carotides , les artères sousclavières , étoient dures , & presque calleuses. Le Pancréas étoit tout schirreux , environ huit fois plus gros que dans l'état naturel , & occupoit la place du ventricule. Le Mésentère étoit parsemé de petits squirres un peu plus gros qu'un grain d'orge. Le foie & les deux lobes du poumon se trouvoient aussi dans un très grand désordre.

Dans le second Cas Mr. de Haen rapporte l'exemple d'une femme fort maigre , âgée de 65 ans , qui , après avoir été sujette à de fréquentes défaillances , commença à se plaindre de légères difficultés d'avaler , qui augmentèrent insensiblement. Les meilleurs remèdes ne purent la soulager. Pour avaler , elle commençoit par lever la tête , & la jettoit ensuite en arrière au moment même qu'elle avaloit : restant alors immobile , & se trouvant dans une espèce d'angoisse , elle faisoit sortir de sa poitrine un son désagréable , & rejettoit un instant après presque tout le peu de liquide qu'elle venoit d'avaler. Elle avoit cependant d'assez bons intervalles ; le mal ne la tourmentoît pas toujours également ; quelquefois elle avaloit plus facilement , quelquefois aussi elle retenoit ce qu'elle

qu'elle avoit avalé. Elle mourut n'ayant plus que la peau & les os.

On l'ouvrit, & on ne trouva presque aucune partie intérieure de son corps qui ne fût dans un desordre affreux. Quantité de glandes étoient squirreuses. Le voile du palais, le ventricule, les poumons, le cœur, le rein droit, & plusieurs autres parties avoient chacune leur vice particulier. L'Auteur trouva aussi divers polypes. Les détails où il entre sur tout cela sont dignes d'attention, & d'autant plus instructifs, que chaque découverte qu'il fait, conduit naturellement à la connoissance des symptômes de la maladie.

Les autres *Cas*, rapportés par *Mr. de Haen*, répandent tous de nouvelles lumières sur le sujet qu'il traite, & servent merveilleusement à confirmer les principes qu'il établit.

Il résulte de ces différentes observations que la cause prochaine de la maladie, c'est le gonflement, la tumeur, l'endurcissement de certaines parties glanduleuses & membraneuses; c'est un squirre de la glande thyroïde, de la trachée-artère, des parotides, de l'œsophage, des glandes dorsales, du ventricule, du pancréas, ou de quelques autres parties voisines, & même des poumons. Ces tumeurs compriment la cavité ou de l'œsophage, ou du ventricule, & même de l'un & de l'autre, ils la rétrécissent, ils la ferment.

Ce qui produit ces tumeurs, c'est ou une rigidité vicieuse des parties solides, qui empêche le cours des humeurs; ou la faiblesse des parties, qui ne sauroient donner aux humeurs la quantité de mouvement dont elles ont besoin. Elles sont aussi produites par la lenteur des fluides, par leur inertie

tie & leur acrimonie. Lorsque ces humeurs acres, lentes & visqueuses, sont poussées par quelque cause que ce soit dans des vaisseaux déjà mal disposés, elles s'y accumulent, s'y croupissent, & forment de leur union une masse plus ou moins dure, un squire, diverses sortes de tumeurs.

Rien ne rend le corps plus susceptible de cette maladie, que les mauvaises qualités du sang & des autres humeurs; une acrimonie lente, acre, scorbutique; une acrimonie causée par l'abus qu'on fait du vin, de la vieille bière, & sur-tout des liqueurs fortes; le chagrin & la mélancolie; le Thé & le Caffé, boissons dont on abuse aujourd'hui d'une manière étrange en Hollande, & qui sont la source d'une infinité de maux.

Les symptômes de la maladie ne sont pas toujours les mêmes. L'Auteur fait voir pourquoi. L'inspection des Cadavres lui a appris que la cause prochaine du mal, n'occupe pas toujours les mêmes viscères, ni les mêmes parties d'un viscère. De la variété du siège de cette cause naît par conséquent la variété des symptômes de la maladie. C'est ce qui est expliqué très clairement dans un Chapitre fait exprès. Mr. *de Haen* y fait voir pour quoi tel malade, dont il expose la maladie dans les *Cas* qu'il rapporte, a eu tels & tels symptômes, une difficulté d'avaler, des oppressions, des angoisses, des palpitations, des défaillances, la fièvre, & autres accidens. Il déduit tout cela & de la nature de la cause prochaine du mal, & de sa situation. Cela suppose de sa part une parfaite connoissance de la structure des parties, de leur liaison, & du jeu de chaque organe. On voit qu'il a beaucoup travaillé ce Chapitre,

Tome XLVI. Part. I. C c'est

c'est l'un des meilleurs morceaux de l'Ouvrage, c'est celui où l'on admirera le plus la sagacité.

Nous voici parvenus au dernier période de l'Ouvrage, au terme où doit tendre tout ce qui précède. La maladie est bien connue, sa cause est découverte; il faut maintenant y appliquer le remède. L'entreprise est grande. Le chemin où nous allons entrer est hérissé de ronces & d'épines. L'Auteur semble hésiter, il tremble à la vue des difficultés qui se présentent. Sa contenance seroit plus ferme, s'il avoit moins de lumières. Cette maladie, dit-il, est pleine d'écueils & de dangers; lorsqu'elle a fait des progrès elle se moque de l'Art, elle est désespérée. Sa nature est telle, qu'elle a déjà jetté de profondes racines, lorsqu'on commence à la connoître; que lorsqu'elle est bien connue, elle est presque sans remède; que lorsqu'on entreprend de la guérir, elle s'irrite & fait encore plus de ravage. Sentence terrible! Mais avoué digne d'un Médecin éclairé & sincère qui connoit les bornes de son Art, & fait les fixer! Ce n'est donc que lorsque le mal n'a pas encore fait de grands progrès, qu'on peut se flatter de le guérir.

Principiis obsta; sero medicina paratur,

Dum mala per longas invaluere moras.

Dans ce cas, dès qu'on commence à s'appercvoir de la moindre difficulté d'avaler, il faut d'abord en rechercher la cause pour y appliquer les remèdes propres à la dissiper. Cette cause, c'est une obstruction dans les glandes, dans les parties membraneuses, produite par des matières acres, lentes & visqueuses. Il faut donc recourir aux remèdes contre les obstructions. Nous n'en manquons pas. Ouvrez les Livres de Médecine, vous

vous y en trouvez assez pour remplir des magasins. *Mr. de Haen* en donne une petite liste. Mais à quoi sert tout ce fatras ? Il n'en a pas grande opinion. Parcourez , dit-il , les Ouvrages des plus habiles Médecins de toutes les Nations , examinez leurs recettes , voyez avec quel art elles sont faites , tout y est dans l'ordre , chaque ingrédient est bien choisi , tout paroît être administré à propos ; & cependant n'est-on pas obligé de reconnoître que tous ces remèdes tant vantés n'ont été d'aucun secours dans la maladie en question , excepté dans ses commencemens ? souvent même ils n'ont fait que l'irriter :

J'ai vu à Leyde des milliers d'étrangers venir consulter Boerhave , comme l'Oracle de son siècle , & il l'étoit en effet :

..... il n'en faut pas douter ;

Son génie est un Dieu , sa bouche est un Oracle.

La plupart de ces malades étoient pleins d'obstructions dans le foie , dans la rate , dans le pancréas , dans le mésentère. L'Oracle savoit bien qu'il ne pouvoit guère les soulager. Mais il falloit prescrire. Il leur recommandoit l'exercice , tantôt à pied , tantôt à cheval ; les frictions avec de bonne flanelle rouge auprès d'un bon feu de bois de chêne ; un bon régime de vivre , & la joie.

Ces conseils étoient accompagnés de deux ou trois recettes au moins , marquées A. B. C. afin qu'on ne les confondît pas. La recette A étoit d'ordinaire une Décoction pour corriger la masse des humeurs , & préparer les voies. La recette B consistoit en pilules apéritives , composées de diverses sortes de gommes , de bon savon de Venise , & de térébenthine. La troisième recette

marquée C contenoit diverses sortes d'eaux distillées, quelques esprits, quelques teintures, avec le syrop des cinq racines apéritives. Cette dernière recette n'étoit guère qu'un véhicule; elle étoit destinée à conduire les pilules au lieu de leur destination.

Ces remèdes devoient être continués des mois entiers, des années même. J'ai connu de ces malades qui avoient pris de ces pilules apéritives leur chapeau plein, encore n'étoient-ils pas guéris, sans doute parce qu'ils ne pouvoient pas l'être. Aussi *Boerhave* n'osoit-il rien leur promettre, il se contentoit de faire des vœux pour eux. *J'espère*, disoit-il, *que cela vous soulagera avec l'aide de Dieu (a)*. C'est ainsi que finissent la plupart de ses Réponses aux Lettres consultatoires qu'on lui remettoit. Les malades qui s'imaginoient qu'il pouvoit faire des miracles, n'étoient pas moins contens de sa réponse, que l'est un Pécheur à qui le Prêtre vient de donner l'absolution.

Mr. de Haen a recours à quelque chose de plus simple que tous ces remèdes préparés avec art, & souvent plus propres, dans le cas dont il s'agit, à épuiser la bourse des malades, qu'à les soulager. L'expérience lui a appris, qu'un mélange d'eau & de lait, le petit-lait, le lait débeurré, font des effets merveilleux, lorsqu'on en boit dans une quantité suffisante au commencement de la maladie. On rendra même cette boisson plus efficace si l'on y ajoute du miel, ou qu'on la prépare

(a) *Faxit Deus ut profint. -- Illis fortunatum eventum secundet Numen. -- Aspiret Deus. -- Utinam hisperata abtineatur sanitas. -- Eventus felix sit! Opto. -- Hac continuet in spem salutis quam Deus dat!*

pare comme il faut avec des herbes emollientes & saponacées.

Ce remède, tout simple qu'il est, satisfait pleinement à toutes les indications. Il humecte, il ramollit, il débouche, il divise, il atténue. Joignez à ces avantages, qu'agissant sans violence, il n'y a nul danger à s'en servir. Il pénètre par-tout, sans irriter, sans détruire les organes les plus délicats. On peut, & il est même avantageux de l'employer, lorsque le mal est déjà invétéré; s'il ne guérit pas le malade, il le soulage, il lui rend la vie supportable.

L'Auteur ne disconvient pas qu'on ne puisse recourir à d'autres remèdes, mais il semble donner la préférence à celui-ci dans certains cas, tant à cause de sa simplicité, qu'à cause des bons effets qu'on doit en attendre: d'ailleurs l'expérience, accompagnée du raisonnement, vient ici à son secours, & c'est tout ce qu'on peut souhaiter d'un remède auquel il est question de donner son suffrage. Je ne vois ici qu'un inconvénient; c'est que cette pratique réduiroit à la besace nos Apoticaire, ces *Cuisiniers Arabesques*, comme les appelle *Guy Patin*, qui sont dans ce pays, & surtout à Amsterdam, les tirans & les meurtriers des Pauvres, comme je pourrois le prouver.

On peut juger par ce que nous venons de dire, de l'utilité du travail de Mr. de Haen. Il est à souhaiter qu'il enrichisse souvent le Public de semblables productions, qui en même tems qu'elles lui font honneur, contribuent au bien-être & à l'avantage du Genre-humain. Il nous avoit déjà donné un autre petit Ouvrage Latin sur la *Colique de Poitou*, maladie terrible, qui n'est pas en-

core bien connue, mais sur laquelle il a répandu de nouvelles lumières, tant par ses judicieuses réflexions, que par ses propres observations & celles que lui a fournies la lecture des bons Auteurs. Nous avons travaillé nous-mêmes sur cette matière épineuse il y a 19 ans (a); & l'*Anonyme* cité plusieurs fois par Mr. de Haen dans son *Traité de la Colique*, est l'Auteur même de cet Extrait.

(a) C'est une *Dissertation* sur la *Colique*, & particulièrement sur celle de *Poison*, qui se trouve dans cette *Bibliothèque Raisonnée*, Tome VIII. pag. 30, & Tome IX. pag. 144 & 279. Comme les loix de ce journal ne permettent pas qu'on y insère de trop longues pièces, je fus obligé de la partager en trois, & même d'en supprimer une bonne partie. La pratique m'a fourni l'occasion de faire de nouvelles remarques sur cette cruelle maladie, dont quelques-uns des symptômes ont quelque chose de merveilleux & d'inconcevable. Je sai que *Boerhave* a avoué que c'étoit pour lui un mystère. Comment, par exemple, rendre raison de la formation de ces tumeurs, qui s'élèvent en talus sur le dos des mains, après que la Colique a mis le malade à la torture? Pourquoi ces tumeurs, après avoir bravé, des mois entiers, des années mêmes, tout ce que l'Art leur oppose, se dissipent-elles quelquefois presque en un instant par une métastase qui délivre le malade, ou qui le conduit au tombeau, suivant la route que prennent les humeurs? J'ai vu ce phénomène; je l'admire étonné. Qui nous en découvrira le secret?

Mais quelle épaisse nuit voile encor la Nature?

Sois l'Oedipe nouveau de cette énigme obscure.

Chacun a dit son mot, on a longtemps rêvé,

Le vrai sens de l'énigme est-il enfin trouvé (a)?

(a) VOLTAIRE, *La Nature & le Docteur*.

ARTICLE III.

HISTOIRE générale de POLOGNE par Mr. le
Chevalier DE SOLIGNAC, Secrétaire du Ca-
binet & des Commandemens du Roi de Polo-
gne,

gne, Duc de Lorraine & de Bar. Cinq Volumes
in 12. A Amsterdam chez Henri du Sauzet,
1751.

NOUS n'avons sur la Pologne rien de mieux écrit, rien de plus exact & de plus suivi, que cette Histoire générale que nous annonçons. Les secours n'ont point manqué à l'Auteur. Les livres les plus nécessaires lui ont été fournis, & il a puisé, en Pologne même, dans la conversation de gens habiles qui connoissoient parfaitement leur pays, toutes les lumières dont il pouvoit avoir besoin pour former le corps de l'édifice. Si l'on joint à ces secours tout ce que l'Auteur a tiré de son propre fond, beaucoup de candeur & de sincérité, une grande sagacité dans l'examen des faits, une attention scrupuleuse à ne rien avancer de faux, & à ne déguiser aucune vérité, on aura lieu de se flatter qu'il a donné à son Histoire toute la perfection dont elle est susceptible.

Nous avons déjà en François sur la Pologne, divers Ouvrages, mais tous peu propres à en donner une juste idée. C'est du moins le jugement qu'en porte Mr. de Solignac lui-même; & avec toute la candeur & la sincérité dont ce Chevalier fait profession, il faut convenir avec lui qu'aucune de ces productions ne mérite le nom d'*Histoire*, ce qui en fait l'essentiel leur manque. "Ce
,, n'étoient, dit-il, que des compilations impar-
,, faites, où l'on présentait sans art une suite d'é-
,, vènements, dont on ne montrait pas les motifs
,, qui pouvoient seuls découvrir les mœurs & la
,, politique de ce Royaume. Les Auteurs de ces
,, Ouvrages ressembloient à ces Peintres, qui,

„ attentifs à copier en détail tous les traits d'un
 „ visage, ne sentent point le rapport, la conve-
 „ nance de ces mêmes traits les uns avec les au-
 „ tres, ce je ne sai quoi qui résulte de leur assen-
 „ blage, & en quoi consiste précisément la res-
 „ semblance qu'il importe de saisir.

Mr. de Solignac prétend qu'on trouve ces défauts & d'autres encore dans l'*Histoire des Révolutions de Pologne* de l'Abbé Desfontaines, qu'il dit n'avoir été composée que d'après un seul Historien Polonois, Dlugoff, que cet Abbé a voulu extraire, & qu'il n'a pas toujours bien entendu. Mais il y a ici de l'erreur de la part de l'Auteur (a). Il donne aussi à entendre que l'*Histoire des Rois de Pologne* par Mr. Massuet n'est qu'une copie ou une réimpression de celle de Mr. Joli. La note ci-jointe desabusera le Public (b).

L'*Histoire* de Mr. le Chevalier de Solignac se soutient assez par elle-même, il n'étoit pas nécessaire de chercher à la faire valoir par la critique de celles qui l'ont précédée. Les secours qu'on lui a fournis lui donnent de grands avantages, & il pa-

roît

(a) L'*Histoire* de l'Abbé Desfontaines est partagée en deux Volumes. Le premier n'est effectivement qu'un Extrait de Dlugoff, mais le second a été fait d'après d'autres Historiens. Pour s'en convaincre il suffit de jeter les yeux sur l'Ouvrage même, & de lire la Préface de l'Auteur.

(b) Il y a deux Editions de cette *Histoire des Rois de Pologne*, &c. de Mr. P. Massuet. La première est de 1733, & contient trois Volumes. La seconde, considérablement augmentée, est de 1734, & forme cinq Volumes. Le premier Volume est une réimpression d'un petit Ouvrage in 12, qui a paru à Amsterdam en 1698 chez Daniel Pain, & qui a pour titre *Histoire de Pologne & du Grand-Duché de Lithuanie*, &c. Mr. Massuet a eu soin d'avertir dans sa Préface que ce premier Volume n'est pas de lui, & que Mr. Joli en est l'Auteur.

roît d'ailleurs qu'il a pour écrire l'Histoire des talens qu'on ne remarque pas dans ceux qui ont couru avant lui la même carrière. Il avoue cependant que si ces Auteurs avoient eu les mêmes secours, ils auroient mieux réuffi que lui à écrire l'Histoire de Pologne; mais cet aveu est un pur effet de sa modestie, il n'empêchera pas le Public de donner à ses talens les éloges qu'ils méritent.

Avant que d'entrer en matière, Mr. de Solignac entreprend de démêler l'origine des Polonois; travail ingrat, & qu'il se seroit épargné sans doute, s'il n'y avoit été forcé par la nature même du sujet qu'il traite. C'est un cahos d'autant plus difficile à débrouiller, que la plupart des Historiens n'ont fait qu'en augmenter les ténèbres, par les soins mêmes qu'ils ont pris pour les écarter. L'Auteur est fort court sur cet article, mais ce qu'il en dit est solide, rempli d'une belle érudition; & l'on pourroit en suivant son plan, & à l'aide des notes & des citations qui se trouvent au bas des pages, composer sur cette matière un Ouvrage assez étendu, digne d'exciter la curiosité du Lecteur.

Les Polonois descendent des *Sarmates* ou *Sauromates*, que les Anciens distinguoient en *Asiatiques* & en *Européens*: ceux-ci occupoient les bords du Tanais, des Palus Méotides, & du Bosphore Cimmérien, au-delà duquel les autres avoient fixé leur demeure. La plupart des Auteurs Grecs & Romains confondoient les *Sarmates* avec les *Scythes*; mais de leur tems on appelloit généralement du nom de *Scythes*, tous les Peuples qui habitoient le Septentrion.

Ptolomée, qui assigne à chacune de ces deux

Nations un païs particulier , quoique voisin & limitrophe, est de tous les anciens Géographes, celui qui parle des Sarmates avec le plus de justesse & de précision. Il marque expressément tous les lieux de la Sarmatie Européane , & les noms mêmes des Peuples qui l'occupaient , d'où l'on peut inférer quelle en étoit la situation & l'étendue. Si l'on ajoute à ce qu'il en a dit , les divers détails qu'en ont fait plusieurs Auteurs , on peut assurer que du Tanais , qui la terminoit à l'Orient , elle s'étendoit vers l'Occident jusqu'à la Vistule , & du Midi au Nord depuis le Pont-Euxin & les embouchures du Danube , jusqu'aux rivages de la Mer Baltique. Le Pont Euxin s'appelloit même anciennement la Mer Sarmatienne. C'est le nom qu'*Ovide* lui donne ,

*Crede tamen , nec te causas nescire sinemus ,
Horrida Sarmaticum cur mare duret hyems ;
& Ovide* devoit connoître ce païs , où il eut le malheur d'être exilé (a).

Ptolomée prétend que les plus distingués d'entre les Sarmates étoient les Vénèdes , qui habitoient la partie Orientale de la Baltique , qu'on appelloit même alors le Golfe Vénédien. *Tacite* fait mention des Vénèdes , mais il ne sait s'ils sont proprement Sarmates ou Germains. *Fornerius* les met au nombre des Sarmates , & dit que s'étant fort étendus dans la Sarmatie , ils y avoient changé leur nom en celui de Slaves ou Sclaves , à cause d'une Ville qu'ils avoient bâtie près d'un Lac qui s'appelloit ainsi.

Ces Peuples ayant passé la Vistule sur la fin du

(a) Il fut exilé à Tomis , Ville de la Basse Moésie , vers l'embouchure du Danube près du Pont-Euxin.

cinquième siècle, se rendirent maîtres de plusieurs terres de la Germanie, qui avoient été abandonnées par les Goths, les Vandales & les Lombards. Ils occupèrent la Bohême, la Moravie, la Silésie, la Lusace, la Misnie, le Meckelbourg; ils entrèrent dans la Poméranie, dans les Marches Brandebourgeoises, dans le territoire de Lubec & dans plusieurs autres, qui, ajoutés à leur premier Empire, en faisoit un d'une étendue prodigieuse, & sûrement indomptable, s'il fût toujours resté uni.

A force de brigandages, les Slaves essayèrent de devenir conquérans. De là les différentes guerres qu'ils entreprirent contre leurs Voisins. Ils attaquèrent souvent les Peuples de Bavière & du Frioul. Ils portèrent le ravage dans la Thuringe & dans l'Austrasie. *Dagobert I.* prit les armes; ses succès furent plus brillans que décisifs. Il fut contraint d'avoir recours aux Saxons pour l'aider à soumettre ces Peuples. *Charlemagne* se vit obligé de les combattre, & longtems même après que l'Empire d'Allemagne se fut formé des débris de celui de ce Prince, il fallut opposer des barrières à leur témérité.

Cependant il n'étoit pas possible que vivant sans Chef & sans Loix, ils pussent s'affermir parmi des Nations, dont la Morale avoit déjà épuré les mœurs, & que la Politique rapprochoit insensiblement les unes des autres. Aussi de tous les peuples dont leurs diverses Tribus s'étoient emparées, il ne leur resta que ceux, où moins occupés à étendre leur puissance, ils ne s'étoient appliqués qu'à établir leur Gouvernement. On les reconnoissoit même déjà par des noms différens. Ceux qui ha-
bi-

bitoient la partie de la Pannonie qui est entre la Save & la Drave , furent les seuls qui conservèrent le leur ; d'où vient que cette Contrée s'appelle encore aujourd'hui *Esclavonie*. Ceux qui avoient pénétré dans la Forêt d'Hercinie , où ils avoient succédé aux Marcomans , se nommoient *Bobémanes* ; & on appelloit *Polonois* , ceux qui se trouvoient répandus le long des côtes méridionales de la Mer-Baltique.

Le nom de *Polonois* vient, selon quelques Auteurs , d'un Fort situé sur les confins de la Poméranie , & nommé *Polan* , où ces Peuples s'étoient distingués par leur valeur. Mais la plus commune opinion est , que *Pole* signifiant en Esclavon une *plaine* , on en a fait le nom du país , qui se trouve effectivement presque par-tout une campagne unie , entrecoupée seulement d'étangs & de marais , sans aucune élévation sensible de montagnes ou de collines.

Les Chefs des *Polonois* ne furent d'abord que des Ducs ou des Généraux d'armée. Ils eurent ensuite des Rois , puis encore des Ducs , qui furent enfin remplacés par des Rois , dont le titre n'a plus varié depuis. On peut diviser ces Chefs en quatre classes.

La première de ces classes s'étend depuis *Leck* I. jusqu'à *Popiel* II. *Leck* fut fait Duc de Pologne vers l'an 550 , & *Popiel* commença & finit de régner dans le neuvième siècle.

La deuxième classe contient toute la race des *Piaſt* depuis le premier de cette Maison qui monta sur le trône , jusqu'à *Casimir le Grand* , auquel succéda un Prince étranger sur la fin du quatorzième siècle. Ce Prince étoit *Louis de Hongrie*.
La

La troisième comprend la race des *Jagellons*, Grands-Ducs de Lithuanie; & cette classe, qui commence par le règne d'*Uladislas*, finit à la mort de *Sigismond Auguste*.

La quatrième est composée de plusieurs Rois de diverses Maisons, depuis *Henri de Valois* jusqu'à *Stanislas I.* qui a cédé le trône à *Auguste III.* qui règne actuellement en Pologne.

La vie des Princes de la première classe n'est qu'un assemblage informe de fictions, qui n'ont pas même de vraisemblance. Les Lettres n'étoient point cultivées de leur tems dans le Royaume, ou, s'il y avoit alors des Ecrivains, ils n'avoient sans doute d'autre dessein que de faire valoir leur Nation par un merveilleux outré, dont ils ne sentoient point le ridicule. Tout est incertain dans l'histoire de ces premiers Ducs; & leurs Forts, leurs Palais, leurs Statues, leurs Monumens, n'étant que de bois, ont tous péri par le tems ou par les incendies.

S'il en faut croire à la Tradition qui s'est transmise en Pologne, *Leck I.* étoit frère du premier Duc des Bohêmes, nommé *Czech*. Ce Prince ayant trouvé un nid d'Aigle à l'endroit qu'il avoit choisi pour sa demeure, appella ce lieu *Gnesne*, du nom de *Gniazdo*, dont les Polonois se servent pour exprimer un nid. De là vient que la Pologne a toujours porté un Aigle dans ses Armes. D'autres habitations s'élevèrent en même tems auprès de celle là, & commencèrent à former la première Ville de la Nation.

Les Polonois, dégoûtés du gouvernement de *Leck* & de celui de ses successeurs, s'il en eut toutefois, se mirent sous la conduite de douze *Palatins*

zins ou *Woiewodes*. C'étoient proprement des Généraux d'armée. Leur nom le marque assez, *Woina* dans la Langue Esclavonne signifiant guerre, & *Wodz* un Chef ou un Conducteur. L'amour de la liberté rendit encore ce Peuple indocile aux ordres de ces nouveaux Maîtres. Ce ne fut plus que desordre & confusion. On en revint à la première constitution de l'Etat, qui étoit de n'avoir qu'un seul Maître.

On jeta les yeux sur *Cracus*, qui étoit, dit-on, du nombre des *Woiewodes* déposés. Tous les Auteurs ne parlent de lui qu'avec éloge. Il fut maintenir sa dignité, reprima la licence de ses Sujets, & l'orgueil des Nations voisines. On prétend que les Bohêmes, frappés de sa réputation, se soumirent à son empire. Il mourut à Cracovie qu'il avoit bâtie, & dont il avoit fait la Capitale de ses Etats.

Leck H. son fils, ne s'ouvrit le chemin au trône que par la mort de son frère aîné, qu'il tua dans le fond d'un bois. Il régnoit à peine, que son crime fut découvert. Il fut déposé & banni du Royaume.

Venda, fille de *Cracus*, fut mise sur le trône. Cette Princesse, qui étoit d'une beauté parfaite, dédaigna la passion de *Ritiger*, Prince Allemand, qui avoit été épris de ses charmes. Cet Amant, confus, désespéré, lui déclare la guerre. Les Polonois ont ordre de marcher contre lui. *Venda* se met à leur tête. Les Allemands surpris du courage & plus touchés encore de la beauté de la Princesse, qu'ils voyoient courir de rang en rang pour animer les siens à sa défense, refusent de l'attaquer & mettent bas les armes. *Ritiger* interdit, & troublé en-

core

core par l'excès de son amour, se tue lui-même. *Venda*, après avoir fait des sacrifices à ses Dieux, prend la funeste résolution de finir ses jours en se précipitant dans la Vistule. Peut être que cette Princesse, se rappelant les sentimens de *Ritiger*, & se reprochant de n'y avoir pas répondu, commença de l'aimer dès qu'il eut cessé de vivre, & que par un reste d'orgueil qui combattoit sa foiblesse, elle préféra la mort au triste empire d'une passion sans espoir, & peut-être aussi sans remède.

Après la mort de cette Héroïne, le Peuple eut encore recours à douze Palatins. Ces nouveaux Chefs, foibles, indolens, sans cœur, sans génie, incapables de sentimens, méprisèrent jusqu'aux bienféances mêmes. Le cri de la liberté éclata bientôt de toutes parts. Au milieu des troubles domestiques, les Hongrois font une irruption dans le Royaume, & commencent à le dévaster. Un homme sans nom & sans crédit, entreprend alors de sauver sa patrie, & y réussit. Après avoir attiré les Hongrois dans une embuscade, il les surprend, & remporte sur eux une victoire complète.

Ce libérateur de sa patrie se nommoit *Przemyslas*. Les Polonois lui ayant déferé l'Autorité Souveraine, il prit le nom de *Leszko*, peut-être pour rappeler à ses Peuples le souvenir de leur Fondateur. Environné d'ennemis vaincus, & de sujets obéissans, il régna avec autant de bonheur que de gloire.

Après la mort de ce Prince les Peuples craignant de disposer du trône, osèrent remettre à la fortune le soin de leur marquer celui qui devoit l'occuper. On convint d'assigner une course de
che-

chevaux , & l'on déclara que celui qui arriveroit au but proposé , feroit le maître du Royaume. Un jeune-homme de basse extraction remporta le prix , & prit le nom de *Leszko* II. Ce Prince se fit aimer de ses sujets & redouter des ennemis de l'E-tat.

Son fils *Leszko* III. fit éclater les mêmes vertus. On croit que ne pouvant résister aux armes de *Charlemagne* , il lui envoya des Ambassadeurs à Aix-la-Chapelle , pour lui demander son amitié. Il eut de plusieurs Concubines vingt enfans mâles.

Popiel I. son fils légitime , fut un Prince sombre , mélancolique , ombrageux , qui se méfioit de ses frères , craignoit ses sujets , & fuyoit tous les hommes. Il n'aimoit à vivre qu'en des lieux écartés. Il abandonna le séjour de Cracovie , il essaya de celui de Gnesne , il s'en fit un nouveau à Kruswick , & alla enfin se cacher au milieu du lac de Guplo , où il se livra aux plus brutales débauches. Occupé de lui seul , quoique cherchant sans cesse à s'éviter , il mourut chargé de l'exécration publique.

Popiel II. son fils , s'abandonna au libertinage le plus outré. Sa femme , au-lieu de changer ses mauvais penchans , lui inspira de nouveaux vices. Voyant que les oncles de son Epoux vouloient reprimer ses injustices , elle résolut de concert avec lui , de les faire mourir. Ces Princes périrent par le poison. Peu de jours après , *Popiel* , sa femme , ses enfans , furent mangés par des Rats d'une grosseur prodigieuse , qui s'étoient engendrés de la corruption des cadavres des Princes empoisonnés , & qui avoient inondé le Palais.

Il n'est pas besoin d'avertir que ce n'est-là qu'une fable, mais cette fable n'est pas la seule de cette nature. *Hatton*, 32. Archevêque de Mayence, ayant fait bruler des mendiants dans une grange, fut dévoré par des Rats dans une Tour qu'on voit encore près de Bingen, & qu'on nomme en Allemand *der Mause-Thurn*. Un Duc de Mazovie, appelé *Mieslaw*, fut mangé des Rats au milieu d'un festin fait aux dépens de ses Peuples, qu'il vexoit cruellement. Un Evêque de Strasbourg, nommé *Wilalerolf*, fut de-même mangé des Rats pour avoir ravi les biens d'un Monastère de Religieuses.

Peut-être croyoit-on autrefois ces évènements, parce que les Rats étoient regardés comme un des fleaux du Ciel, & ils en étoient effectivement un. C'est la plaie dont les Philistins furent frappés après qu'ils eurent pris l'Arche d'Alliance sur les Juifs; leur Païs se trouva tout-à-coup inondé de Rats, la terre sembloit les jeter de son sein par milliers.

Par la mort de *Popiel II.* finit la première race des Ducs de Pologne. On apperçoit beaucoup moins d'évènements fabuleux dans l'histoire des Princes de la Maison de *Piaft*. Depuis que *Miecislaw* eut embrassé la Religion Chrétienne, le Royaume fut ouvert aux Nations voisines, & elles commencèrent à faire mention des Polonois dans leurs Ecrits. Cependant cette histoire de *Piaft*, toute dégagée qu'elle est de traditions incroyables ou absurdes, ne l'est pas tout-à-fait de ces réticences volontaires, ou de ces erreurs favorables, qui viennent de la vanité d'un Peuple impatient de s'accréditer, ou de la rivalité d'une

Nation incapable de rien souffrir qui l'éguale en mérite.

Piaſt ne monta ſur le trône qu'après que la Nation eut été expoſée aux plus grands excès par l'ambition de ceux qui y prétendoient. Cet homme étoit un ſimple habitant de *Kruſwick*, qui vivoit obſcurément dans l'enceinte d'une maiſon ruſſique, n'ayant pour tout bien qu'un champ & quelques ruches. Les Polonois ſuppoſent un miracle dans ſon élection, mais ce prétendu miracle n'eſt qu'une fable; il ne s'en faisoit pas plus alors qu'aujourd'hui, le temps des vrais miracles étoit déjà paſſé. Tout ce qu'on ſait de ce Prince, c'eſt qu'après ſon élection, on ne vit plus dans l'Etat ni confédérations, ni révoltes, ni déprédations, ni rapines. Il transféra la Cour à *Gneſne*, où il mourut dans un âge très-avancé.

Ziémowit ſon fils joignit aux qualités d'un grand Capitaine tous les talens d'un Politique éclairé, toutes les vertus d'un Souverain aimable. Avant lui, les Polonois donnoient le nom de victoire à des courſes que leur rapidité même gantoit de tout danger. Mais par l'ordre qu'il établit dans leurs armées, il leur apprit à vaincre en réſiſtant; & les Hongrois, les Moraves, les Pruſſiens ſe reſſentirent de leur nouvelle façon de combattre. Sous le règne de l'imbécille *Papiel*, ces Peuples avoient entamé les frontières de l'Etat, mais il reprit les anciennes bornes ſous celui de *Ziémowit*.

Leſſko IV. ſon fils ne fut qu'un Prince foible & timide. *Ziémomiſlas*, fils de *Leſſko*, n'eut d'autre mérite que d'être le père de *Mieciſław*. Celui-ci ſe fit Chrétien. Son mariage avec la fille de

de Boleslas, Duc de Bohême, fut ce qui donna lieu à sa conversion. Cette Princesse s'appelloit *Dambrowska*, & elle fut amenée en Pologne par *Philippe Leszczynski*, dont la Maison originaires de Moravie étoit alors établie en Bohême, & y occupoit les premières dignités.

La Nation jusqu'à ce moment avoit été plongée dans une affreuse idolâtrie : On devoit moins, dit l'Auteur, l'attribuer à l'ignorance qu'à la dissolution de ses Peuples ; la corruption du cœur faisoit alors les Payens. Cela est difficile à croire. Les Chrétiens de ce tems-là ne vivoient pas mieux que les Payens. La plupart des Ecclesiastiques convertisseurs étoient des tyrans lorsqu'ils se trouvoient les maîtres. Le Peuple changeoit de croyance, mais ses mœurs restoient les mêmes. Aujourd'hui même, le Chinois Payen & l'Européen Chrétien diffèrent-ils beaucoup du côté des mœurs ?

Micasslau trouva le secret de se faire respecter de ses Sujets, même en leur interdisant leur ancien culte. Le Pape Jean XIII. se hâta de seconder ses projets. Il lui envoya le Cardinal Gilles, Evêque de Tusculum, avec plusieurs Missionnaires Italiens, François, Allemands. On fonda des Eglises, entre autres celles de Gnesne & de Cracovie, qui furent d'abord érigées en Archevêchés. Elles furent richement dotées, dit notre Historien, par les Dixmes qu'on leur attribua, & qui appartenoient auparavant à la Couronne, dont certaines Dixmes en général faisoient tout le revenu. Vrai moyen d'appauvrir un Etat ! On fonda en même tems sept Evêchés, qui furent apparemment bien rentés aux dépens du pauvre Peuple.

Les peines dont on punissoit alors les Adultères & les Fornicateurs, marquent bien de la barbarie & font horreur. *Peut-être*, dit Mr. de Solignac, *ne pourrois-je les rapporter sans offenser la délicatesse de mes Lecteurs.* Il les rapporte cependant, mais dans une Note, & en Latin, comme si ceux qui entendent le Latin avoient moins de délicatesse que ceux qui n'entendent que le François. Dans cette supposition, je suivrai son exemple, je ne satisferai comme lui que la curiosité de ceux qui entendent le Latin (a).

Deux Princes Saxons, le Marquis *Udon* & *Sigefroy* Comte de *Walbeke* se liguerent contre *Miecislaw*. Celui-ci marcha contre eux, leur livra bataille près d'un lieu nommé *Cidin*, & les défit. L'Empereur *Othon I.* étouffa cette guerre, & *Miecislaw* l'alla trouver quelques années après à *Quedlinbourg*, dans le Cercle de Saxe, où ce Prince l'avoit mandé. Il y a apparence que la Pologne étoit alors dans une espèce de dépendance à l'égard des Empereurs. On eut moins d'égards pour *Othon II.* Plusieurs Princes refusèrent de

soit.

(a) C'est l'Evêque de Mersebourg lui-même, qui vivoit en ce tems-là, qui fait mention de ces peines. *Si quis*, dit-il, *in hoc (regno) alienis abuti uxoribus, vel fornicari presumpserit, hanc vindictam subsequenter poenam protinus sentit. In portum mercati is ductus, per sollem testiculi clavo affigitur, & novacula prope posita, his moriendi, sive de his absolvendi, dura electio sibi datur.* Il ne dit point quelle étoit en pareil cas la punition des femmes; mais il nous apprend que du tems même de *Miecislaw*, & avant qu'il se fût Chrétien, on les punissoit de leurs infidélités de la manière suivante. *Si meretrix inveniebatur, in genitali suo turpi & miserabili pœnat circumcidebatur; idque, si sic dici licet, præputium in furibus suspenditur, ut intrantis oculus in hoc offendens, & futuris rebus eo magis sollicitus esset & prudens.* Il ajoute qu'on arrachoit les dents à ceux qui avoient mangé de la viande dans le Carême.

souscrire à son élection, & *Miecislaw* se joignit à ces conjurés. Leur faction fut bientôt détruite. *Othon* porta la guerre dans le Sleswig, dans la Bohême, dans la Pologne, & ne tarda pas à se faire reconnoître. Après la mort de ce Prince *Miecislaw* fit hommage à *Othon* III. de sa personne & de ses Provinces.

Le zèle de *Miecislaw* fut bientôt récompensé. *Boleslas*, Duc de Bohême, ayant pris les armes contre lui, *Othon* se déclara pour la Pologne, & mit dans ses intérêts les Comtes de Saxe, & surtout *Giseler*, Evêque de Magdebourg, qui étoit alors un des plus puissans Princes d'Allemagne. *Boleslas* évita un combat qu'il n'eût pu soutenir avec avantage. Il se jeta précipitamment sur les rives de l'Oder qu'il dévasta; & ce fut-là le commencement des cruelles guerres, qui continuèrent ensuite de tems en tems entre les Polonois & les Bohêmes. Delà aussi les malheurs de cette partie de la Pologne, qu'on appella depuis *Silésie*, & qui se trouvant entre ces deux Peuples, fut toujours la première exposée aux ravages & de ceux qui l'attaquoient, & de ceux même qui avoient intérêt de la défendre.

Boleslas Chrobri, fils & successeur de *Miecislaw*, acheva de réformer les usages, les préjugés, les sentimens des Polonois. Sa grande réputation attira à Gnesne l'Empereur *Othon* III. qui, pour reconnoître les honneurs qu'il en reçut, lui donna le titre de Roi, & l'exemta de tout tribut & de tout hommage envers l'Empire. Une alliance entre ces deux Princes acheva de cimenter leur amitié. Ils conclurent le mariage de *Miecislaw* fils de *Boleslas*, qui n'avoit encore que

douze ans, avec la nièce d'*Osbon*, la Princesse *Richsa*, fille d'*Ehrenfroi* Comte Palatin du Rhin (a).

Le règne de *Boleslas* est rempli d'un grand nombre d'événemens importants, dont les moindres détails nous conduiroient trop loin. Rendu à lui-même, il réfléchit sur ses guerres passées, & il ne put s'empêcher de les condamner. C'est une réflexion que les Princes font presque toujours trop tard, & dont leurs successeurs ne profitent guère. *Les sottises des Pères sont perdues pour les enfans . . . par-tout où il y a des hommes, il y a des sottises, & les mêmes sottises, dit Fontenelle.*

Pour aggrandir la Pologne, *Boleslas* l'avoit épaissée; & les Peuples conquis, accablés du poids de leur misère, n'espéroient plus de secours aux malheurs qu'ils essayaient. Ce Prince voulut que la paix ramenât par-tout l'abondance. Il connut le vrai plaisir de l'autorité, celui de faire des heureux. Il reprit la licence, rétablit les Loix, voulut lui-même administrer la Justice.

Les

(a) *Ehrenfroi* avoit obtenu en mariage la sœur de l'Empereur *Osbon III.* d'une façon assez singulière. *Osbon* l'ayant invité à une partie d'échecs, il fut convenu entre eux que celui qui gagneroit trois parties de suite pourroit exiger de son adversaire une des choses les plus précieuses qu'il lui connoitroit. *Ehrenfroi* invoqua la *Sainte Trinité*, gagna les trois parties, & demanda à l'Empereur sa sœur *Mathilde* en mariage. *Osbon*, sur l'avis des assistans, crut que ce qui n'étoit qu'un jeu, pouvoit marquer sérieusement la volonté de Dieu; craignant d'ailleurs de manquer à sa parole, il toucha dans la main du Prince, & promit de lui donner sa sœur. Elle étoit dans l'Abbaye d'*Essen* en Westphalie. *Ehrenfroi* se pressa de l'y aller trouver, & malgré l'Abbesse de *Quedlinbourg*, tante de la Princesse, qui n'approuvoit point ce mariage, il fiança *Mathilde*, & la mena à sa résidence de *Brunwiller* où il l'épousa.

Les Veuves, les Orphelins, les Pauvres, tous les malheureux eurent droit à ses graces. L'amour de ses Sujets fut une preuve constante de ses vertus; & les larmes qu'ils versèrent à sa mort, justifièrent ce tendre amour, & mirent le comble à sa gloire.

Miscislaw II. son fils fut un Prince foible, qui ne fut jamais gouverner ses Peuples. Incapable de soutenir la gloire de son père, il ruina tous ses grands ouvrages par sa négligence & sa lâcheté. Mauvais guerrier, il fut encore plus mauvais politique. Inutile à ses Sujets, inutile à lui-même, il restoit comme endormi dans les bras de la Reine son épouse, qui, plus jalouse de son pouvoir que de son cœur, ne l'éveilloit que pour ranimer ses passions attiédies, & lui procuroit elle-même de nouvelles occasions de les satisfaire pour le replonger plus avant dans la mollesse & dans l'oisiveté (a).

Ses propres Sujets devinrent ses ennemis. Les Gouverneurs que son père avoit établis dans plusieurs Cantons de la Saxe, s'érigèrent en Souverains des Places où ils commandoient. Delà vinrent les Ducs de Mecklenbourg, ceux d'Altenbourg dans la Misnie, ceux de Rugen sur les bords de la Mer Baltique, & ceux qui s'élevèrent en divers Cantons de l'une & de l'autre Poméranie. Après s'être livré à tous les desordres qu'en-

fan-
(a) Les habitans de Cologne honorent cette Princesse comme une Sainte, tandis que les Polonois en parlent fort indécemment. Il ne faut pas en être surpris, elle ne passa avec les Allemands que ses derniers jours, ceux d'ordinaire où les passions moins vives laissent plus d'empire à la raison, & où la dévotion devient la dernière ressource de la plupart des femmes.

fantel'oisiveté , il tomba dans une langueur qui acheva de ruiner sa santé déjà affoiblie par son incontinence. Il perdit la raison , devint maniaque & furieux , & mourut au bout de neuf ans de règne.

Un Gouvernement si vicieux fut suivi d'une minorité pleine de trouble. *Miecislav* ne laissoit qu'un fils en bas âge , nommé *Casimir*. La Reine *Richsa* fut déclarée Régente de l'Etat & Tutrice du jeune Prince. Cette Princesse , dont les Conseils n'étoient composés que d'Allemands flatteurs & intéressés , acheva de tout désoler par ses concussions. Les Peuples se soulevèrent. La Régente prévint l'orage , se retira en Saxe , & envoya son fils à Paris , qui étoit comme aujourd'hui la mère des Sciences & le centre de l'Urbanité. *Casimir* y cultiva son esprit par l'étude , & y acquit toutes les graces qui servent d'ornement à la vertu.

La Pologne tomba alors dans une parfaite anarchie. Un nommé *Masos* ou *Maslaw* , Echançon du feu Roi , s'empara de tout le Païs qui est entre la Vistule , le Narew & le Bug , & s'y soutint par les armes. Ce Païs porte encore son nom ; c'est celui qui forme encore aujourd'hui le Palatinat de Mazovie. De pareils Tyrans s'élevoient tous les jours dans le Royaume. Ennemis entre eux , ils ne vuidoient leurs différends que par la force. Ceux dont on ravageoit les terres , dévastèrent à leur tour celles de leurs voisins. Tous les chemins furent infestés , toutes les campagnes ravagées , la plupart des villes détruites , presque tous les asyles forcés. On insulta les Prêtres & les Evêques ; plusieurs d'entre eux furent mis à mort ,

mort, & un reste de Paganisme chercha à s'élever sur ses débris.

A ces maux succéda l'invasion de *Prédilas* dans le Royaume. Il régnoit alors en Bohême Il se rendit maître de Breslaw, qu'il abandonna à la fureur de ses Soldats. La ville de Pofnanie fut saccagée & brûlée. Celle de Gnesne eut le même sort (a). *Prédilas* n'étoit pas encore hors du Royaume, que *Jaroslaw* y pénétra par un autre côté. Les Russes mirent tout à feu & à sang dans la Podlaquie.

Pour remédier à ces maux, il fut résolu de rappeler l'héritier de la Couronne. *Casimir* n'étoit plus libre. Il étoit Profès & même Diacre dans l'Abbaye de Clugni. Le Pape seul pouvoit rompre ses engagements. Après bien des refus, il délia le Prince, qui sortit de son Monastère, & se rendit en Pologne.

Les premiers soins de *Casimir* furent de réformer les desordres qui avoient régné jusqu'alors. Dans peu de tems les villes se repeuplèrent, le commerce se rétablit, le zèle public se réveilla, les loix reprirent leur empire, la joie & l'abondance firent perdre jusqu'au souvenir des maux passés. Il se réconcilia avec *Jaroslaw*, son plus dange-

(a) Tandis que ce Prince ne respiroit que le sang & le carnage, il demandoit aux habitans de Gnesne le corps de St. *Adalbert* pour en faire le Protecteur de ses Peuples. Ses gens n'ayant osé y toucher, il ordonna à toute l'Armée un jeûne de trois jours, pour obtenir du Ciel le courage de s'en saisir; mais les Prêtres de Gnesne lui avoient substitué un autre corps Saint qui fut emmené en Bohême, où l'on s'est flatté depuis d'avoir le véritable corps de St. *Adalbert*. L'Eglise où il reposoit fut prophanée & pillée. Ce fut le fruit du jeûne qui avoit été indiqué.

gereux ennemi, & épousa même la sœur de ce Prince, après qu'elle eut abandonné le Rit Grec dans lequel elle avoit été élevée. *Masas* ayant été défait dans une sanglante bataille, expira sur un gibet; & dès ce moment la *Mazovie* rentra dans l'obéissance du Roi de Pologne. On donna à *Casimir* le nom de Restaurateur pacifique du Royaume, titre qu'il avoit mérité par son attention à le garantir des troubles qui l'avoient si long-tems agité.

Boleslas II. son fils, lui succéda. Les commencemens de son règne furent aussi beaux qu'ils le pouvoient être. Il parut aimer les affaires & le travail, & n'avoir à cœur que la félicité de ses Sujets, & l'agrandissement de la Monarchie. Mais l'amour de la volupté corrompit dans la suite toutes ses vertus, & ternit l'éclat de ses victoires. Il trahit l'honneur, la religion, son rang, ses devoirs, ses intérêts même. *Stanislas*, Evêque de Cracovie, lui ayant fait inutilement des reproches sur ses desordres, eut enfin recours à l'Excommunication, & acheva par cet anathème de mettre le comble à son endurcissement. Le Roi se vengea de cet affront d'une manière terrible; il poignarda l'Evêque à l'autel.

La Cour de Rome, informée de ce meurtre, s'arma de tous ses foudres pour le punir. Elle excommunia & dégrada *Boleslas*, elle jeta un interdit sur tous ses peuples, & les dispensa du serment de fidélité. Elle déclara incapables de posséder aucune dignité, ceux qui avoient eu part au massacre du Prélat, & tous leurs descendans jusqu'à la quatrième génération. Elle fit plus encore. Voulant étendre son pouvoir jusques dans l'ave-

nir,

nit, elle défendit aux Evêques du Royaume de couronner désormais aucun Roi sans le consentement exprès du St. Siège.

Grégoire VII. occupoit alors la chaire de St. Pierre. Jamais Pape n'affecta plus de pouvoir, & ne lança plus d'anathèmes; que pouvoit-on attendre de l'ardeur de son zèle, qu'un jugement pareil à celui qu'il porta contre *Boleslas*? Ce Prince rappella en vain toute son audace pour se conserver un reste d'autorité. Regardé par les Evêques & par la Nation même comme un objet d'exécration, il se retira d'abord en Hongrie avec *Micislas* son fils; mais poursuivi encore dans cette retraite par le Pontife de Rome, il alla se cacher dans un Monastère de la Carinthie, où il exerça, dit-on, le métier de Cuisinier. D'autres prétendent qu'errant & vagabond, toujours agité de l'affreux souvenir de son crime, & n'en pouvant soutenir l'horreur, il tomba en démente & se donna la mort.

Les menaces de Grégoire, qui se faisoit un jeu de briser les Couronnes, anéantir la Royauté en Pologne, qui fut replongée dans toute la faiblesse de son enfance. La Souveraineté tomba entre les mains des Ducs, dont les enfans partagèrent ensuite les Provinces. La Pologne n'étoit plus alors composée que de Principautés isolées & indépendantes les unes des autres, il ne lui resta qu'un vain nom, plus propre à lui faire sentir le malheur de sa situation, qu'à lui inspirer le desir de reprendre l'éclat de son ancienne gloire.

Ce ne fut néanmoins que peu à peu qu'elle tomba dans cet état d'affoiblissement. *Uladislas*, surnommé *Hermai*, qui fut choisi pour la gouver-

verner, & son fils *Boleslas Krzywousti* qui lui succéda, la soutinrent encore quelque tems sur le penchant de sa ruine.

Uladislas, frère de *Boleslas II.* fut un Prince sage, humain, populaire; mais indolent, timide, sans ambition, sans ressources. Tranquille sur les débris d'un trône renversé, jamais il n'essaya de le relever. Ayant prié le Pape de lever l'Interdit qu'il avoit jetté sur le Royaume, il n'obtint qu'avec peine qu'on y rouvrit les Eglises, & on lui accorda comme une grace que ses Sujets pourroient desormais remplir les devoirs de Chrétiens.

Boleslas Krzywousti, fils d'*Uladislas*, fut un des Princes de la Pologne le plus distingué par la hardiesse, par l'importance, par le nombre de ses exploits, & par cette supériorité de génie & de raison qui lui auroit fait des Sujets, s'il n'en avoit déjà eu par les droits de sa naissance. Il eut beaucoup de malheurs à effuyer par la turbulente ambition de son frère *Sbigne*. Ces malheurs, qui ne venoient que du partage que leur père leur avoit fait de ses Etats, ne l'empêchèrent cependant pas de diviser de nouveau le Royaume entre les enfans qu'il laissa après lui.

Il assigna à *Uladislas*, son fils aîné, les Provinces de Cracovie, de Siradie, de Lencici, la Silésie, & la Poméranie; à *Boleslas le Crépu*, la Mazovie la Cujavie, les Terres de Dobrzin & de Culm; à *Miecislaw*, surnommé *le Vieux*, les Distriets de Gnesne & de Calisch avec la Pologne; & à *Henri*, les Provinces de Sendomir & de Lublin.

Uladislas II. ayant entrepris d'affervir ses frères

res & de les dépouiller de leurs héritages, se rendit si odieux, que craignant quelques mauvais traitemens, il s'enfuit en Allemagne, où il alla implorer la protection de l'Empereur *Conrad*. Sa femme *Christine*, Princesse hautaine & ambitieuse, fut la cause de sa ruine. Elle ne cessoit de lui représenter, que l'Empereur son père n'auroit jamais donné les mains à son mariage, s'il eût prévu la honte & la misère où elle se trouvoit réduite dans un Royaume démembré.

On disposa des Etats d'*Uladislas* en faveur de *Boleslas* IV. & ses frères n'en conçurent aucune jalousie. *Boleslas* laissa un fils, à qui il ne légua que les Duchés de Mazovie & de Cujavie; & il eut pour successeur dans le gouvernement du Royaume son frère *Miecislaw*, à qui un air de prudence & de retenue avoit fait donner, dès l'âge même le plus tendre, le surnom de *Vieux*.

Miecislaw III. fut à peine sur le trône, qu'il le souilla par ses mauvaises mœurs. Il s'y montra cruel, fourbe, ombrageux, jaloux du mérite des autres. Il redoubla tous les impôts & en inventa de nouveaux, moins pour grossir les trésors, que pour épuiser ses peuples. Il fut déposé, & l'on mit en sa place *Casimir* son frère, cinquième fils de *Boleslas*, & auquel ce Prince n'avoit réservé aucune part dans son héritage.

Casimir II. surnommé le *Juste*, se fit admirer par la grandeur de ses sentimens & par la sagesse de sa conduite. Il regarda ses Sujets comme ses enfans, & il ne préféra au bonheur d'en être aimé, que celui de leur être utile. Bientôt tous les nouveaux impôts furent abolis, la plupart des abus éteints, les injustices reprimées, les délateurs prof-

proscrits, & les vices contraints de se cacher dans l'obscurité, d'où l'on tiroit le mérite pour le récompenser. On n'eut à reprocher à ce Prince que des attachemens de cœur trop vifs, trop fréquens, trop contraincs aux bienfaisances de son rang. Par un contraste étonnant, il fut allier son penchant pour les femmes avec une dévotion extrême. Presque tous les jours étoient marqués par des abstinences, des jeûnes, des prières, des aumônes, & par des dons faits aux Eglises qu'il avoit fondées (a).

Leszko son fils aîné lui succéda. Il fut surnommé *le Blanc*, parce qu'il avoit les cheveux exactement blancs. Ce fut sous son règne qu'on travailla à la réforme du Clergé. Les pieuses libéralités des Chrétiens, le patrimoine des Pauvres, ne servoient qu'à entretenir le luxe & la dissolution des Gens d'Eglise. Les factions intestines avoient répandu parmi eux l'intrigue, la mollesse, l'ignorance, le relâchement. Ils avoient presque tous des Concubines, peut-être même des Epouses; & leurs enfans leur succédoient comme légitimes. Les Fidèles n'avoient d'autres règles que les exemples des guides qui les égardoient. La licence, la trahison, l'infidélité régnoient dans tous les mariages.

Pour remédier à ces abus, le Pape *Célestin III.* en-

(a) Il fit entre autres bâtir une Eglise pour y mettre le Corps de *St. Florian*, qui lui avoit été envoyé de Rome par le Pape *Lucius III.* C'étoit la manie des Grands de ce tems-là. *Mieslaw II.* son frère, Prince couvert de vices, fonda un Monastère de l'Ordre de *Cîteaux* dans la ville d'*Udka*, & un Hôpital à *Bosnanie*. On croyoit racheter par-là ses péchés. Et pourquoi ne l'auroit-on pas cru? Les Prêtres & les Moines enseignoient cette belle Doctrine, & ils trouvoient leur compte à l'inculquer aux Princes.

envoya en Pologne, en qualité de Légat, le Cardinal *Pierre*, vulgairement appelé le Cardinal de Capoue. L'Evêque de Pofnanie féconda le zèle du Légat. On décerna des peines terribles contre tout Prêtre concubinaire ou marié ; & , pour affermir la foi des mariages , il fut ordonné que désormais ils feroient tous contractés en face de l'Eglise (*).

Leszko ne resta pas longtems fur le trône. *Micislav* III. son oncle, qui avoit été déposé, reprit les rênes du Gouvernement, après avoir gagné la Duchesse *Hélène*, mère de *Leszko* & Régente de l'Etat. Après la mort de *Micislav*, on déclara Duc de Pologne *Ulafilas* son fils aîné, surnommé *Lachmaga*. Une victoire signalée, remportée par *Leszko* fur les Russes, fit fi grand honneur à ce Prince, que devenu l'idole de la Nation on le mit à la place d'*Ulafilas*. Celui-ci céda sans peine une Souveraineté qu'il n'avoit acceptée qu'à regret, & le tems justifia la pureté de ses motifs : exemple unique, & peut-être le seul de cette espèce dont on puisse faire honneur à l'humanité.

Leszko eut peu de guerres à soutenir. La plus considérable fut celle qu'il se vit contraint de déclarer aux Russes. Il fut massacré par des Satellites du Comte de *Savantapelt*, qu'il avoit fait Gouverneur de la Poméranie Orientale. C'étoit un Prince sage & discret, qui n'avoit presque aucun défaut, ou qui n'avoit que des défauts aimables, si cependant il y en a de tels.

24-

(*) Les Prêtres de Bohême furent moins dociles que ceux de Pologne. Le Cardinal de Capoue s'étant rendu à Prague, ils voulurent l'assassiner, & dans le feu de la révolte ils l'eussent déchiré, si on n'eût contenu leur fureur par la force des armes.

Boleslas V. son fils , qui lui succéda , ne vengea pas sa mort. Il étoit trop jeune pour l'entreprendre ; plus âgé , il n'eut pas assez de courage pour l'oser. Ce fut sous son règne que les Tartares firent une invasion en Pologne , & y mirent tout à feu & à sang. Ce Prince mourut , regretté , loué , admiré des Gens d'Eglise , parce qu'il n'avoit jamais cessé de leur faire du bien. Il fonda plusieurs Monastères qu'il dota richement , & qu'il dispensa même de tout impôt & de toute charge envers l'Etat. Ce fut sur-tout l'Eglise de Cracovie qui se ressentit de ses bienfaits : non seulement il dispensa l'Evêque & tous les Chanoines de tout tribut , mais il les exempta même de la juridiction de tous Magistrats & de la sienne propre. C'étoit lâcher la bride à des furieux ; car dans ces tems de superstition , le Clergé envahissoit tout , il dominoit sur tout , il gouvernoit le Peuple & les Rois mêmes. S'il y a dans l'Etat un Ordre qui ait besoin de frein , c'est celui du Clergé , qui , sous prétexte de vous conduire au Ciel , vous mène tout droit à la servitude.

Leszko , surnommé *le Noir* , succéda à *Boleslas* , qui l'avoit adopté. Ce choix ne plut pas à *Paul Przemakou* , Evêque de Cracovie. Ce Prélat , homme sans religion , & déréglé sans remords , mettoit le sceau à son endurcissement par les profanations qu'il ajoutoit à ses desordres. Ni les conseils des gens de bien , ni les remontrances de sa famille , ni les avis de *Boleslas* , ni les railleries des impies , ne pouvoient l'engager à se vaincre. Il osa même affronter le Public par un scandale affreux. Il enleva une Religieuse du Monastère de *Skala* , & la retint dans sa maison , dont il fit

fit dès lors comme une école de libertinage. *Boleslas* crut devoir éclater contre lui. Il le fit arrêter, & conduire en *Siradie*, dont *Leszko le Noir* étoit Souverain. L'Archevêque de *Gnesne* jetta un Interdit sur toute la Province. Il prétendoit être seul en droit de ramener le Pasteur égaré. Il le reclama, & *Boleslas* fut contraint de le rendre.

L'orgueilleux & insolent Archevêque n'en demeura pas-là. Il osa faire la loi à son Souverain, en lui imposant les conditions les plus humiliantes. La première fut, que *Boleslas* payeroit deux cens marcs d'argent par forme d'amen-de. La deuxième, qu'il érigerait en Duché une des Terres du Prélat; & la troisième, qu'il mettroit dans les fers deux jeunes Seigneurs dont il s'étoit servi pour l'enlever du lieu de sa résidence.

Ces flétrissures ne satisfirent pas l'Evêque de *Cracovie*. Plus irrité que jamais, il fut à peine que *Boleslas* avoit nommé *Leszko* pour lui succéder, qu'il fit tout ce qu'il put pour faire échouer ce projet. Il prit sur lui d'offrir la Couronne à *Uladislas*, Duc d'*Oppelen*; & il prétendoit la lui assurer avec le secours d'une foule de Voleurs & de Banqueroutiers, qui ne lui étoient dévoués que dans l'espérance d'échaper à la justice qui les poursuivoit.

Il fallut que *Boleslas* rassemblât des Troupes pour les reprimer. On en vint aux mains. La perte des Polonois fut considérable; mais ils défirent enfin ces aventuriers, dont il n'échapa qu'un petit nombre. Ce mauvais succès n'appaîsa pas la fureur du Prélat. Il l'auroit fait éclater de nouveau, s'il n'avoit vu tout l'Etat empressé à

faire hommage à *Lessak*, sur qui l'on avoit fondé les espérances les plus solides (a).

(a) On donnera la suite de cet Extrait dans le Volume suivant de ce Journal.

ARTICLE IV.

HISTOIRE NATURELLE générale & particulière avec la Description du Cabinet du Roi. Tome II. de 603. p. A Paris de l'Imprimerie Royale 1749. Second Extrait (a).

Nous avons rendu compte dans le Tome qui précède celui-ci, de la première partie de cet Ouvrage, & nous y avons trouvé beaucoup de nouveau; il y en a encore bien davantage, & de plus frappant dans celui que nous annonçons. Il ne s'agit pas de moins que d'un renversement total d'un sentiment généralement reçu, d'un renversement qui paroît aller bien loin, & qui a l'air de toucher à la Religion, puisque la *Serbonne* a bien trouvé à propos de faire ses réflexions sur la permission de continuer cet Ouvrage. La vérité a des droits supérieurs à ceux de toutes les hypothèses, & nous ne nous ferons aucune peine d'avouer aux yeux du Public l'effet que les découvertes de *Mr. de Buffon* auront fait sur nous. Comme ce Volume est extrêmement riche, nous nous attacherons uniquement à ce qui regarde la génération des Animaux. Dans un cabinet, où l'on ne peut voir par-tout, il est juste de fixer les yeux sur ce qu'il y a de plus singulier & d'unique. Le

(a) V. le I. dans le Tome précédent de cette BIBLIOTHEQUE p. 243.

Le système du développement avoit été adopté du consentement de l'*Europe* entière. Malgré les disputes des Ovaristes, des partisans des Vermisseaux, & de ceux qui faisoient voler les germes des Plantes & des Animaux dans l'air & dans les éléments, on s'accordoit généralement à croire que les Plantes & les Animaux avoient été créés en petit, & que leur accroissement successif n'étoit qu'un épanouissement d'une machine déjà faite, qui étoit sortie des mains de la Nature avec tous ses ressorts, & qui n'avoit plus qu'à croître pour passer du nom de graine ou de semence à celui de plante & d'animal. On abrégeoit par là la théorie de la formation des Animaux ; un peu de physiologie aisée suffisoit pour introduire des fucs nourriciers dans des vaisseaux pliés, qu'il ne falloit qu'étendre. La beauté merveilleuse de la structure des corps organisés ne faisoit plus de peine, elle sortoit immédiatement de la main de Dieu. On croyoit même généralement, que ce Système servoit à confirmer l'idée d'un Créateur, en ne laissant à la Nature, ou aux forces connues de la Matière, que le seul privilège de faire croître les Animaux, & en lui refusant entièrement celui de les former. Des expériences sembloient attester, qu'aucun animal ne provient sans le mélange de deux sexes. *Aristote* étoit sifflé, & la génération équivoque traitée de barbare & d'impie.

Les choses sont bien changées chez Mr. de *Buffon*. Plus de germes primitifs, plus de développement. La Nature jouit elle-même du droit de se monter, de s'organiser, elle passe librement de l'état inanimé à celui d'une Plante, ou d'une Bête,

te, la pourriture a repris ses privilèges ; & la physique, qui les lui avoit ôtés, mieux instruite elle-même, les lui rend avec plus de sanction & d'autenticité. Suivons Mr. *de Buffon* dans ses expériences, & même quelquefois dans ses raisonnemens.

Les Sels ont des figures constantes, leurs molécules sont prismatiques, cubiques ; elles représentent quelque solide, dont elles reprennent la structure, dès qu'on les abandonne à eux-mêmes, & qu'on diminue l'action de l'eau, qui les dissout. Les Animaux & les Végétaux s'en rapprochent ; ils ont aussi leurs molécules, dont la figure est déterminée, qui se figent, & qui font des amas d'une figure constante. Les figures de la neige vont se rejoindre à la formation d'un *César* ou d'un *Alexandre* par des degrés imperceptibles. On voit bien la tendance de ce sentiment. Le Système de la Nature est parfaitement l'*homœométrie* des Anciens ; les Corps sont composés de petits corps organisés ; l'Arbre est un amas de boutons, qui se développent peu à peu, pour en reformer d'autres à l'infini. Ajoutons que les petites parties des Plantes & des Animaux se ressemblent (du-moins pour le plus grand nombre) à vue d'œil par leurs figures. Il n'y en a point qui soit cylindrique, ou faite en lame. Le tissu cellulaire dont tout est composé dans la Nature végétative & animale, ne présente pas d'autres parties. Mais ces lames & ces cylindres qui se ressemblent si fort entre eux, sont-ils semblables au tout ? c'est une autre question.

Pour comprendre comment les molécules organisées prennent la figure d'un animal plutôt que

que d'un autre, pourquoi elles forment un poirier plutôt qu'une femme, Mr. de Buffon propose une hypothèse. La Nature fait des moules, elle introduit dans la cavité des vaisseaux des animaux une matière propre à s'y mouler. Meilleure ouvrière que nous, elle fait prendre à cette matière non pas la figure creuse de ces vaisseaux, cela ne donneroit qu'une préparation à la façon de Mr. Lieberkuhn: elle les moule d'une manière à pénétrer le modèle, & à en représenter la solidité & non pas la surface.

Dans toute l'étendue du Système de Mr. de Buffon que nous allons suivre, les *particules organisées de la nourriture* se moulent d'après toutes les parties de l'Homme, elles en prennent l'empreinte, & elles la conservent dans la semence qui a dans le beau-sexe tout ce qu'il faut pour former une Dame, & toutes les parties qui composent le corps d'un homme dans notre sexe, sans en excepter ce qui en fait la marque distinctive.

Pour cette moulure, il faut croire que tout est vaisseau dans le corps-humain. Car la matière de la nourriture ne circule que par les vaisseaux, ce n'est que par les veines qu'elle peut retourner du cerveau au cœur, & porter dans la liqueur séminale l'empreinte d'une glande pinéale & celle d'un cervelet. Mais le corps-humain est bien éloigné de n'être qu'un composé de vaisseaux. Les expériences anatomiques démontrent qu'il en a beaucoup plus que les Anciens n'ont cru, mais beaucoup moins que n'a cru Boerhaave. En un mot, l'Homme est composé ou d'une cellulofité, qui souvent se joint & se colle pour former un cylindre, mais qui très-souvent aussi n'en fait point;

point ; ou d'une gelée endurcie, qui n'a aucune figure constante, & qui n'adopte la sienne que des parties voisines. Le cylindre même ; ou le vaisseau, n'est pas formé par des filets creux ; c'est un feutre, un composé de poils solidés & entrelacés. La structure du corps-humain n'étant vasculaire que par-ci par-là, la matière de la nourriture ne touche pas à tout ; comment fait-elle donc pour se charger de l'empreinte d'un corps entier ? Dans un fémur il y a des vaisseaux qui pénètrent par des pores de l'os ; mais il y a infiniment plus de solide, de gelée épaissie, qui remplit l'intervalle des fibres, & qui n'est ni creuse ni continue aux artères. Le fémur est un cylindre long, que de petits cylindres percent à angles droits par-ci par-là, en laissant des intervalles très-considérables dans les adultes, qui sont les seuls dont la moulure descende dans la liqueur séminale. La matière nourricière moulée dans ces vaisseaux, représentera donc au lieu d'un long tuyau une espèce de réseau, de quinconce fait de tuyaux éloignés l'un de l'autre, & dont les intervalles demeureront à vuide.

Mais il y a une autre difficulté très-considérable dans les moulures, c'est que les particules de la semence sont infiniment plus petites que les parties d'après lesquelles elles se moulent. Pour que le nez, par exemple, reparoisse dans l'enfant avec la ressemblance de celui de sa Mère, il faudroit que le nez de l'enfant fût moulé d'après celui de la Dame. Est-il concevable qu'une matière puisse se mouler d'après un moule sans en prendre les dimensions, & qu'elle puisse en exprimer la ressemblance, dans le tems même qu'elle est presque infiniment plus petite. Car je ne crois pas qu'

on

On ait voulu dire, que pour former une petit nez les élémens de ce petit nez soient différens de ceux d'un grand nez, & que ce soit dans les élémens du nez que la semence du Père saisisse la ressemblance. On ne voit pas que les élémens des muscles, des os, des viscères différent dans les hommes, ce n'est que dans les grandes ames que la différence est sensible. On sait que *Leeuwenhoek* n'a pas trouvé de différence entre la fibre charnue de l'Homme, celle de la Souris & celle de l'Eléphant.

Il y a plus, un Père manchot engendre des enfans complets. Mr. de *Buffon* pourroit répondre, que la Mère fournit seule cette jambe, dont la matière manque à la semence du Père. Mais le *Hottentot*, qui n'a qu'un testicule depuis la première enfance, le *Suisse* à qui il manque un de ces organes après une opération, engendre fort communément des enfans qui ont leurs deux testicules bien complets. Et d'où vient donc ce second testicule, que la Mère n'a pu fournir ?

En suivant avec réflexion le Système de Mr. de *Buffon*, je ne puis voir, en adoptant ses idées, dans la moulure possible de la matière nouricière, qu'une espèce de polype de gelée, qui représenteroit la surface creusée de tous les vaisseaux d'un homme, une angiologie complete, mais qui seroit fort éloignée de ressembler à un homme. Je voudrois pouvoir me satisfaire par une qualité nouvelle, que Mr. de *Buffon* donne à la Nature ; c'est celle de former des moules intérieurs, qui donnassent leur figure solide à leurs empreintes. Cela est difficile à comprendre, mais cela ne seroit même que cette angiologie solide, sans expliquer la ressemblance d'une empreinte microscopique.

copique prise d'après le Systême des vaisseaux d'un Eléphant ou d'une Baleine, avec un Eléphant ou une Baleine entière. Est-il d'ailleurs bien possible que deux corps qui se touchent, puissent prendre d'autre ressemblance que celle de leurs surfaces, & que leurs surfaces extérieures, qui ne se touchent pas, puissent se mouler l'une sur l'autre? Et Mr. *de Buffon* ne tombe-t-il pas dans des inconvéniens aussi grands que ceux qu'il réfute?

Si l'on adopte une autre hypothèse, & qu'on se contente de supposer de petits corps organisés, tels qu'on en voit dans les infusions du foin, ou dans la semence des animaux, moulés d'après quelques petits vaisseaux des parens, & cylindriques comme eux, aura-t-on de quoi expliquer la parfaite constance avec laquelle des cilindres si égaux entre eux forment avec une régularité infinie des corps entiers, dont les parties sont si différentes entre elles? Concevra-t-on l'art avec lequel ces petits cilindres forment un œil d'un côté, une main d'un autre, & l'organe de l'ouïe à une juste distance de l'œil? Quelle faculté arrange ces particules, & comment empêche-t-elle que les empreintes des yeux ne se joignent avec celles du cœur ou des jambes? Ne faudra-t-il pas, après avoir tout accordé à Mr. *de Buffon*, une Intelligence directrice, pour placer ces particules organiques où il faut, & dans une symétrie parfaite? Car de dire que les particules qui viennent de chaque sexe, conservent leur position primordiale, & ne peuvent s'arranger que suivant elle, c'est absolument s'opposer à ce que Mr. *de Buffon* a vu lui-même. Il n'a vu que des globules nageans dans la liqueur ou amoncelés, sembla-

bles

bles entre eux, sans ordre, sans liaison & sans système. Je ne sais pas si j'ai convaincu le Lecteur, mais je me trouve convaincu moi-même de la vérité de ces objections; elles me privent du plaisir d'entrer dans les idées de Mr. de Buffon, & de celui de me croire instruit du véritable système de la Génération; plaisir sensible pour moi, & que j'espérois goûter, après avoir été informé de l'aplaudissement que ce système doit avoir trouvé chez Mrs. de M. & de R.

Revenons au détail de cette grande opération de la Nature. Des molécules organisées servent en partie à la nourriture de l'animal, & ce qu'il y en a de superflu est renvoyé aux organes qui préparent la liqueur séminale, tandis que les molécules brutes s'en vont sous le nom ignoble d'excréments. Les premières s'assemblent par une qualité nouvelle que Mr. de Buffon prête à la Nature; elles ne forment pas encore un petit corps semblable au corps de l'animal dont elles ont pris l'empreinte; il faut pour cela que les deux sexes se joignent dans l'homme & dans plusieurs animaux, au-lieu qu'elles se forment d'elles-mêmes & refont un puceron semblable à celui qui leur a servi de modèle dans le puceron vierge-mère, dans l'Huitre ou dans la Perle.

Mais dans l'Homme il faut pour fixer le mouvement de ces corpuscules organisés, que les deux liqueurs séminales se mêlent, & s'allient. L'extrait de l'œil du Père se fixe contre celui de l'œil de la Mère. Il en arrive de-même des extraits du reste du corps de la Mère & de l'extrait de celui du Père, & le corps du fœtus se forme par cette rencontre. Il n'y a que les parties de la

génération qui ne se rencontrent que dans un seul des parens , & qui par conséquent ne proviennent que de celui dont la matière féminale se trouve la plus abondante. Le reste de ce qui se passe dans la formation des Animaux , n'est qu'un développement , qui se fait dans l'uterus de la Mère ou dans l'œuf.

J'ai pour Mr. de Buffon tous les sentimens qu'inspire l'équité & l'amour des Lettres pour les personnes qui travaillent à en étendre l'empire ; aucune raison vicieuse ne m'empêche d'entrer dans ses idées , je le voudrois même , mais le pourrois-je ? A prendre les choses par les principes , Mr. de Buffon a-t-il démontré qu'il y ait une semence femelle ? Je fais les expériences qu'il a faites sur la liqueur du corps jaune , & j'en parlerai bientôt ; mais cette liqueur démontrée ne suffit pas pour prouver un mélange des deux liqueurs féminales fournies par le Père & la Mère. Il est extrêmement douteux , que la femme répande une liqueur quelconque dans le moment de la conception. L'effusion d'une glutinosité voisine de l'urèthre ne fait rien à l'affaire , elle est même casuelle & peu nécessaire pour la conception , bien des femmes très-fécondes n'en répandent jamais. Mais rien ne prouve l'effusion d'une liqueur dans l'uterus de la femme ou de la femelle. On n'a trouvé dans l'uterus , par les expériences , que des accidens cruels pour la femme ont fournies à Mr. Ruysch , que la semence très-distincte de l'homme , qui remplissoit & la cavité de l'uterus & celle de la trompe sans aucun mélange d'une liqueur qui puisse appartenir à la femme. Ajoutez l'incertitude parfaite où sont les femmes,

mes, qui ne savent jamais qu'elles ont conçu, ou qui ne le savent que sur des preuves qui n'ont aucun rapport à l'épanchement d'une liqueur séminale. Elle doit être parfaitement semblable à celle de l'homme, qui est si sensible à l'effusion de la sienne : la femme si tendre, & souvent si voluptueuse, comment ignore-t-elle ce qu'elle contribue de son côté ? Il y a d'ailleurs des animaux & en grand nombre, dont les femelles chastes & timides fuient l'approche du mâle. *Harvey* en est témoin. Le Cerf, le Chevreuil d'*Angleterre* (deer), le Daim, & toute cette classe d'animaux use de violence pour soumettre les femelles, qui craignent le mâle & qui l'évitent. Si elles avoient une liqueur séminale à épancher, l'analogie ne demanderoit-elle pas que ce fût avec plaisir ; & la nature ne leur apprendroit-elle pas en ce cas-là cette leçon si douce & si facile, de rechercher leur bonheur ?

Dans le système de *Mr. de Buffon* on devoit trouver des corps jaunes dans toutes les femmes disposées à concevoir, depuis l'âge de douze ans jusqu'à l'âge de cinquante. Puisque la liqueur séminale des femmes fait la moitié de la matière du fœtus, & que les femmes saines sont disposées par la nature à concevoir à l'âge que je viens de marquer, elles devroient, par les loix du système, avoir les corps jaunes avec autant de certitude, que les hommes ont constamment des vésicules séminales & des testicules, puisque leur liqueur est aussi nécessaire pour la génération, que la semence du mâle. Mais cela est entièrement contraire à l'expérience. Dans un nombre très-considérable, dans des centaines de femmes & de
fil-

filles disséquées, je puis assurer sans craindre d'être démenti, que je n'ai jamais trouvé de corps jaune qu'aux femmes enceintes ou accouchées depuis peu. Aucune fille, aucune femme, morte dans d'autres circonstances, n'en a jamais montré à mes yeux, & je suis persuadé que tout Anatomiste doit avoir fait la même remarque.

Cette observation fait une difficulté, à laquelle je n'ai pas pu trouver de réplique en faveur de Mr. de Buffon. Il paroît que le corps jaune n'est pas une cause nécessaire, un organe requis pour la conception; il en est l'effet, il ne naît qu'après la conception, & s'efface peu à peu. Voilà la raison pour laquelle on ne trouve jamais qu'un seul corps jaune dans la femme, au-lieu que rien ne fixeroit leur nombre dans le système de Mr. de Buffon. Les bêtes sont moins propres à cette recherche, parce qu'elles conçoivent fort souvent, que leur virginité & l'intervalle de leurs *accouchemens* est fort court, & que leur corps jaune n'a pas le tems de s'effacer avant qu'un autre le répare. Cela fait qu'on leur en trouve presque toujours, & c'est ce qui a séduit Mr. de Buffon, lorsqu'il assure (p. 293.) qu'on trouve ces corps glanduleux formés dans toutes les femelles qui ont atteint la puberté.

Faisons une petite remarque sur une critique que fait Mr. de Buffon, du prétendu petit homme de *Dalempazius*, qui commence par être un vermisseau, qui se dépouille d'une enveloppe, pour faire voir à découvert sa figure humaine. Toute cette critique ne tombe que sur un badinage. Ce *Dalempazius* n'est que Mr. de la Plantade, de la Société des Sciences de Montpellier.

pellier, & son expérience n'est qu'un badinage tout pur. C'est de Mr. *Astruc* que je tiens cette anecdote

Nous passons à la partie principale de l'Ouvrage, aux expériences que Mr. *de Buffon* a faites de concert avec Mrs. *Needham*, d'*Aubenton* & *Dalibard*. Quel que soit le sort des hypothèses de Mr. *de Buffon*, les expériences conserveront leur prix ; c'est l'or qui reste au fond du creuset, quand l'alliage se dissipe. Ces expériences éclaircissent & perfectionnent celles de *Leeuwenhoek*, & elles le ramènent à un système plus général & plus uniforme.

Ces animaux spermatisques, que *Hamme* a montrés à *Leeuwenhoek*, que *Hartsoeker* a vus sans qu'on les lui ait montrés, & que toute l'*Europe* a cru avoir vus d'après ces Physiciens ; ces animaux se trouvent dégradés par les expériences nouvelles de Mr. *de Buffon*. Dans la liqueur séminale de plusieurs espèces d'animaux mâles il paroît des filamens à peu près cylindriques, qui changent bientôt de figures & de direction, qui se boursofflent de distance en distance, & qui poussent de petits globules quelquefois ovales, qui tiennent au filament par une queue extrêmement fine, & qui s'en éloignent après que cette queue s'en est séparée pour rester attachée au globule. Ils nagent alors dans la liqueur ; ce sont les animaux de *Leeuwenhoek*. Ils ont alors un mouvement d'oscillation, & un autre de roulis ; mais dans quelques heures ils quittent leurs queues, leur mouvement continue pourtant, il est même plus vif ; ils se fendent quelquefois, & d'un globule il s'en fait deux. Ils périssent à la fin, ils deviennent

nent plus petits , & forment des chopelets rangés en polygone autour du centre , dans lequel les filamens cylindriques générateurs se sont ramassés. En d'autres expériences ils changent de figures , & paroissent se dépouiller d'une enveloppe extérieure , ils diminuent de grandeur , & deviennent immobiles peu à peu. Ils conservent quelquefois leur mouvement jusqu'au 20. jour.

Ces queues , qui sont l'essentiel du vermicelle de *Leeuwenhoek* sont , selon Mr. de *Buffon* , étrangères au globule ou à la partie organique ; elles sont trop menues , elles embarrassent ce qu'il y a de mobile dans le molécule , leur grandeur est inconstante , & elles quittent le globule sans lui faire quitter l'apparence de vie. C'est un point essentiel , qui doit décider de la nature de ces têtards microscopiques , & faire juger s'ils sont des animaux , ou des machines. Mais une autre raison , toute aussi puissante , va achever d'accabler le système de *Leeuwenhoek*.

La liqueur contenue dans le corps jaune de l'ovaire des animaux femelles , est pleine de particules organisées exactement semblables à celles des mâles. Elles ne sont donc plus une propriété de la liqueur du mâle , & les deux sexes paroissent contribuer presque également au grand ouvrage de la génération ; car il y a un peu moins de particules organiques dans la liqueur séminale des femmes. C'est la raison pour laquelle il naît plus de mâles.

Mais les expériences suivantes diminuent beaucoup du prix de ce que l'on voudroit conclure des précédentes. On trouve des globules à peu près semblables , dans l'infusion de gelée de veau rôti,

rôti, dans l'infusion d'oeillet, dans les laites de poissons, dans différentes infusions de chair animale, & de plusieurs espèces de grains. Toutes ces différentes liqueurs ont fourni au bout d'un certain tems des globules en mouvement, qui ressembloient à des animaux, mais qui changent de figure, deviennent successivement plus petits, & qui ont quelquefois des filamens, & qui d'autres fois n'en ont point. Mr. de Buffon croit être fondé à refuser à tous ces globules le nom d'animaux. Ce sont selon lui ces mêmes particules, superflues de la nourriture, moulées sur toutes les parties du corps-humain, & renvoyées aux testicules & aux ovaires, dont nous avons déjà parlé; & j'ai répété d'après lui la plupart de ses raisons. Mais je ne saurois me défaire de l'idée, que des corps en mouvement, qui s'évitent, qui avancent, qui reculent, qui naissent, qui changent de figure, qui meurent & reprennent le mouvement, paroissent former avec les petits animaux véritables, dont fourmillent les infusions des Végétaux, une chaîne continuelle d'animaux. Ce que Mr. Joblot a vu sous tant de figures différentes, me paroît de la même espèce, de la plus simple classe & de la plus uniforme de l'espèce animale, dont les vers, qui mangent, ne diffèrent que d'un degré, qui consiste principalement à manger. Je ne connois pas de marque qui puisse désigner un animal, & qui manque aux vermiculaires; il me semble même que les Polypes en général, par leur queue qui se fixe, mais qui peut se détacher, leur ressembloient assez. Il est vrai que mon sentiment ne diffère que médiocrement de celui de Mr. de Buffon, qui regarde ces particu-
les

les comme le premier assemblage des molécules organiques, l'ébauche *vivante* des animaux. Mais la conséquence que nous en tirons l'un & l'autre, est fort différente. *Mr. de Buffon* regarde ces particules comme l'essentiel de la semence, comme ce qui forme avec le tems l'homme, l'animal & la plante; au lieu qu'elles ne me paroissent être qu'un insecte, qui habite dans l'eau animale, chargée de quelques matières qui lui servent de nourriture. Il me paroît inconcevable, que des Etres organiques destinés à former l'homme, & par conséquent extrêmement tendres, puissent se trouver dans une infusion de gelée ou de chair rôtie, & que leur structure délicate ne soit pas détruite par l'action du feu, ennemi universel des Animaux & des Germes. En ajoutant à cette raison celles que nous avons rapportées contre la liqueur séminale des corps jaunes & contre le système des moules, il me paroît que les expériences de *Mr. de Buffon* ont réussi à détruire l'idée d'un vermisseau séminal, qui se développe pour donner un homme; & qu'il a démontré que ce vermisseau, l'hôte de la semence, n'est qu'un hôte indifféremment attaché à toutes les eaux remplies de substance animale ou végétale, un hôte qui est peut-être la production de la pourriture ou de ses commencemens. Je m'explique, & j'entens que ces insectes ne vivent que dans une liqueur où ce commencement se soit manifesté. Mais ces insectes, qu'on trouve dans la liqueur séminale de l'homme, ne me paroissent pas plus destinés à former un homme, que les animaux d'une infusion de poivre, ne sont propres à devenir un poivrier. C'est un insecte universel, qui ne
de-

devient jamais ni l'animal ni la plante, dont il habite les lies ou l'infusion.

Tout le reste ne me paroît pas être à l'abri des objections que je viens de faire, ou que de plus habiles gens pourront tirer encore de quelques idées que je n'ai pas assez mûries pour oser les produire, je n'en parle même qu'avec crainte: c'est comme si je disputois contre un homme qui auroit été à la *Chine*, sur quelque point d'Histoire Naturelle, qui me paroîtroit combattre ce que j'ai vu en *Europe*. Je ne demande qu'à être mieux instruit.

On voit bien selon ces prémisses, que je ne saurois me prêter encore aux conséquences que Mr. *de Buffon* a tirées des siennes. Il existe, dit-il, dans les Animaux & dans les Végétaux une substance vivante & organique, qui leur est commune; elle produit un animal ou un végétal, selon qu'elle trouve un moule qu'elle a trouvé à sa portée. Lorsqu'elle abonde dans le corps animal, elle y forme d'autres animaux, tels que le *Tænia*, les *Ascarides*, les Vers du foie, du cerveau, qu'elle produit par son assemblage: c'est elle peut être qui fait le poison du Chien enragé, de la Vipère. Comme c'est le résidu de la nourriture qui fait les particules organiques de la semence, on voit bien que les Quadrupèdes ne deviennent féconds qu'après avoir fait leur crue. Pour les Poissons, leur accroissement dure extrêmement longtems, quoiqu'ils aient leur laite & leurs œufs formés de fort bonne heure; & Mr. *de Buffon* en trouve la raison dans la nature cartilagineuse de leur squelette, & une autre raison de leur fécondité dans le défaut de transpiration, que cause la nature écailleuse de leurs tégumens. (Mais le Tatou, le Ma-

nis, ne multiplient pas davantage pour être habités d'écailles). Les gros animaux sont moins féconds que les petits, parce qu'il leur faut plus de nourriture, (il faut encore excepter ici les gros poissons ovipares, comme le Huison, & plusieurs espèces de poissons de mer). Un grand nombre d'Animaux & de Végétaux p. 320. se forme par le concours fortuit des molécules organiques sans le mélange des deux sexes. La matière organique circule, elle forme tour à tour des Animaux & des Végétaux. La vie des Animaux & des Végétaux n'est que le résultat de toutes les petites vies particulières des molécules actives, dont la vie ne sauroit être détruite. Elles peuvent former également par leur assemblage un Animal, ou une Plante. Les Polypes sont plusieurs corps organisés semblables, réunis sous une enveloppe commune. Les parties qui caractérisent le sexe, paroissent être le point d'appui autour duquel s'arrange le reste des particules organiques du corps du fœtus. (Cela répond-il à l'anthropogénie? la tête n'est-elle pas presque formée avec le cœur, & la mouelle du dos quand le sexe est encore imperceptible? S'il y a une partie qui se fixe la première, ne sera-ce pas le cœur, sans lequel rien ne sauroit être mu, & par conséquent rien ne se mettroit en ordre)? Il n'y a point d'Hermaphrodites, parce que l'extrait des parties génitales de la femme ne sauroit se fixer contre l'extrait trop dissimblable de celles de l'homme. Il peut se former des corps semblables & des fœtus dans le scrotum de l'homme, parce que la liqueur séminale du corps jaune peut se glisser dans les parties génitales du mâle, & s'y mêler avec la liqueur séminale.

Les

Les envies de la Mère sont sans pouvoir, & les marques qu'on leur attribue, ne sont que le fruit de l'imagination, qui cherche une cause à quelque maladie de l'enfant. Je répète tout cela d'après Mr. de Buffon.

Je ne parle pas de l'histoire naturelle de l'homme, ce n'est pas qu'elle ne soit bien curieuse; mais cet extrait est assez long, & peut-être l'est-il trop. Il faudra pourtant bien l'allonger, pour faire une réflexion de plus. Est-il donc dangereux, ce système? Est-il de l'intérêt de la Religion qu'il ne soit pas le véritable? Un Livre qui le propose, mérite-t-il d'être supprimé?

Je ne m'oppose pas, en général, aux efforts que fait le Clergé pour empêcher qu'il ne s'imprime des Livres qui tendent à détruire la Morale ou la Religion. Je le suppose, & je dois le supposer, pénétré de la vérité de la Révélation. Arracher à l'homme ce flambeau, le seul qui puisse le conduire au port, c'est lui faire faire naufrage, & le conduire à une éternité malheureuse. N'est-il pas de l'humanité d'un Conducteur du Peuple & du devoir d'un homme placé pour l'éclairer, d'empêcher les funestes progrès de l'Irreligion, ou de l'Immoralité? Ne l'est-il pas autant que d'empêcher le progrès d'une peste, qui ne fait pas, à beaucoup près, le mal que peut faire une *Aloïfia Sigen*, ou les Ecrits polis d'un V. Elle ne tue que les hommes destinés à mourir, & elle change la date de leur mort, également inévitable, quand elle ne seroit pas venue. Mais les Apôtres du Système d'*Epicure* mènent les hommes tête baissée à une éternité misérable, qui auroit pu être heureuse sans les funestes effets de leur doctrine.

A-t-il été nécessaire, sur ces principes, de condamner le Livre de Mr. *de Buffon*, comme on dit que la Sorbonne voudroit le condamner; & le système de la pourriture féconde en nouveaux animaux sans germes primitifs, est-il donc si opposé à la Religion? Ne donne-t-il pas à la Nature, au Hazard, à des Causes nécessaires & essentielles à la Nature, le pouvoir de créer, de faire ces mêmes machines, où nous croyons reconnoître la main d'un Ouvrier infiniment sage? N'ôte-t-il pas au Chrétien un des principaux argumens par lesquels il démontre la nécessité d'un Dieu suprême, Auteur de toute cette beauté surhumaine qui est répandue dans la construction des Plantes & des Animaux?

Je ne crois pas que le Système de Mr. *de Buffon* tende à un si mauvais but. On a cru en Dieu, on a exalté la sagesse du Créateur, avant que le Système du développement fût connu; & l'Ecole d'*Aristote*, qui a été l'Ecole du Genre-humain, n'a pas été impie, pour avoir soutenu que la pourriture produisoit les Insectes, des Souris même & des Crapauds.

Quand il y auroit dans la Matière un pouvoir qui opérât la construction d'une Plante avec cette même nécessité avec laquelle la gravité fait descendre une pierre, ou que l'élasticité rend la ligne droite à un bâton qu'on a courbé, je ne crois pas qu'un amateur de la Religion ait de quoi s'alarmer. Eh! s'alarme-t-il donc, parce que le Sel marin se cristallise toujours en forme cubique, ou parce que le Jus des cannes de sucre forme des espèces de maisons composées de quarrés de différente grandeur, toujours également arrangés,
&

& qui font toujours le même solide. Je m'explique. La Matière peut tendre à de certaines figures sans en avoir le pouvoir d'elle-même ; & le Systême d'*Aristote* ou d'*Hippocrate*, qui est celui de Mr. de *Buffon*, ne diffère pas si essentiellement de celui du développement, qu'il le paroît au premier abord.

Dans ce dernier Systême une graine de Fenouil est plantée dans un pot-à-fleurs. Il est vrai que la plante y existe en petit, mais enfin elle n'y est que bien imparfaitement. Un vermisseau de *Leenwenhoek* est bien éloigné d'être un homme. Il devient pourtant homme par un concours de causes absolument communes à la Matière. La fluidité des liqueurs, la force contractrice du cœur, la chaleur de l'air pour les plantes, & l'attraction des tuyaux de la racine fait le reste ; elle donne au germe, au vermisseau, une structure infiniment plus composée & plus parfaite que la leur. Le cœur d'un Poulet commence par n'être qu'une aorte, cette aorte se plie sous les yeux de l'Observateur, ses plis se reprennent, elle devient un cœur à deux cavités, qui tient par l'une à l'aorte & par l'autre à la veine-cave. Il y a bien plus : une artère pulmonale interrompt la continuité primitive de la veine-cave avec l'aorte, elle se joint à une veine pulmonaire qui naît avec elle, & forme un poumon, qui n'a pas existé auparavant, puisqu'on a vu dans le *punctum saliens* la veine-cave se continuer avec l'aorte.

Du Systême de *Leenwenhoek* à celui d'*Hippocrate* il n'y a donc essentiellement qu'une différence de degré. L'Anatomie nous force à reconnaître qu'une partie de nos organes naît d'une

matière visqueuse , qui se fige & se figure sous nos yeux. Le *Leeuwenhoekien* avoue donc , qu'une grande partie de la structure animale se forme sans être développée , sans avoir été dessinée dans la semence ; & Mr. de *Buffon* affirme de tout l'animal , ce que le reste des Anatomistes a reconnu de la plus grande partie de ses organes. J'ai vu la tunique cellulaire naître mille & mille fois de la glu qui suintoit du cœur ou du pōmon , & du pus même qui remplissoit le bas-ventre. Le Corps-humain n'est , ou du-moins n'est principalement qu'un tissu cellulaire ; une cause qui a produit celui-ci , peut produire le Corps-humain.

Je ne vois rien-là que de vrai , je m'en suis expliqué ailleurs , & le vrai ne sauroit être impie. La Matière ne tient pas d'elle-même ses pouvoirs. Elle pourroit être sans gravité , sans élasticité , sans irritabilité ; qualité nouvelle , mais essentielle à la structure des Plantes & des Animaux. Ces qualités n'entrent pas dans son essence , elles lui sont étrangères , elles ne sont pas communes à toutes les parties de la Matière. La Lumière & le Feu ne pēsent pas , l'Eau n'est pas élastique , les Minéraux ne sont pas irritables. Une première Cause a donc départi aux différentes classes de la Matière des pouvoirs & des forces calculées suivant un plan général , & c'est-là que nous reconnoissons la main du Créateur.

La gravité & la force centrifuge des Corps Célestes tempérées d'une manière admirable , qui les gênent mutuellement sans les détruire , & qui en fait résulter un mouvement uniforme & régulier , a de tout tems passé pour un des meilleurs arguments pour prouver un Dieu. La régularité infi-

riement supérieure avec laquelle la Matière, douée de quelques forces extrêmement simples, se figure, & devient constamment un Oeillet, un Cheval ou un Homme, est un argument de la même classe, mais bien plus fort encore, parce que les combinaisons qui s'opposent à la structure d'un homme, sont bien plus nombreuses que celles qui résistent à l'orbite régulier que trace une Planète. Ce n'est pas le Hazard qui de cette viscosité des vésicules séminales forme un Homme; le Hazard n'est pas constant, il produiroit également un Cheval, une Rose, ou du Sel de roche; ce sont des forces accordées à cette viscosité, qui sous des circonstances prescrites, nécessaires, invariables, s'arrange, & produit un Ver, un Poisson, qui devient un Homme, un César, ou un *Newton*.

Cette constance invariable des espèces, qui se permet une légère variété, mais qui ne sort jamais de ces caractères essentiels, me paroît une des preuves les plus sensibles de la main du Créateur. La Matière qui forme un Oeillet, le fera rouge, ou jaune, ou bleuâtre, selon le concours des circonstances extérieures, mais il n'en fera jamais une Tulipe. C'est le Hazard qui en feroit une Tulipe. C'est Dieu, qui lui permet de faire un Oeillet double, différent de l'Oeillet cramoisi originaire des Lacs des *Alpes*, mais toujours Oeillet, & qui dans mille générations ne donnera jamais qu'une graine d'Oeillet. Tout n'est pas hazard, autrement l'Oeillet deviendroît Tulipe: tout n'est pas nécessité, autrement l'Oeillet resteroit toujours tel qu'étoit le premier Oeillet.

L'Auteur moderne qui a prétendu rétablir les

opinions de *Lucrèce*, a fait voir bien clairement, combien ce Système est insoutenable. L'Homme ne naît que de la liqueur séminale de l'homme. La Terre a été couverte d'eau dans toute sa surface, d'où est venu le premier Homme, qui a peuplé la Terre après son dessèchement. L'Homme est sorti de la terre, dit-il, elle a enfanté un œuf, un homme & une femme en sont venus, une bête les a nourris, ils se sont multipliés. Et pour quoi la Terre ne produit-elle plus de ces œufs ? C'est une vieille Poule qui ne pond plus. Voilà à quoi aboutit toute la sagesse de *Lucrèce* & de *La M.*

Pour *Mr. de Buffon*, il adopte des moules, des corps animaux & végétales construits, sur lesquels la matière organisée vivante se modèle & se figure. Ces moules ont un commencement, le premier Homme est né sans avoir été moulé sur un autre. D'où s'est-il formé, s'il n'y a pas eu de Créateur ?

Cet Ouvrage au-reste a été traduit en *Allemand*, & publié avec une Préface de *Mr. de Haller* à *Hambourg*, & cette édition est exécutée avec beaucoup de propreté. *Mr. de Haller* y a défendu les hypothèses, & ses raisons ont beaucoup de ressemblance avec celles de *Mr. de Mairan*(a).

On ne laisse pas de sentir qu'il ne l'a pas copié. *Mr. Kæstner*, Bel-esprit & Mathématicien de *Leipzig*, l'a accompagné de remarques, dans lesquelles il n'est pas toujours du sentiment de l'Auteur. *Mr. Zinck* a dirigé la traduction du premier volume, & le troisième va paroître.

(a) Dans la préface de sa *Dissertation sur la Glace*.

ARTICLE V.

CAJUS SUETONIUS TRANQUILLUS ex recensione *Francisci Oudendorpii*, qui variantes Lectiones suasque animadversiones adjecit; intermixtis *J. G. Grævii* & *J. Gronovii*, nec non ineditis *Caroli Andreae Dukeri* adnotationibus. *Lugduni-Batavorum* apud *Samuelem Luchtmans* & filios 1751. in 8.

C'est-à-dire,

C. SUETONE revu par Mr. François Oudendorp, qui y a joint les variantes, & ses remarques, parmi lesquelles on trouve celles de *J. G. Grævius* & de *J. Gronovius*, comme aussi celles de Mr. Charles André Duker, publiées pour la première fois à Leide chez Samuel Luchtmans & fils 1751 in-8. pp. 1024. sans la Dédicace, la Préface, ni les Tables.

Les premiers Restaurateurs des Lettres ayant senti la nécessité qu'il y avoit à mettre entre les mains du Public des Editions correctes des Auteurs Classiques, ont employé leurs veilles à ce genre de travail, aussi louable que nécessaire. Leurs successeurs ont marché sur leurs traces, & l'on voit encore de nos jours des Savans fournir la même carrière. Quelqu'un s'avisera peut-être de dire que le Monde fourmille de bonnes Editions d'Auteurs Classiques, & que ceux qui s'appliquent à nous en donner, pourroient s'occuper avec autant ou plus de fruit & de gloire à quelque autre genre d'étude. Mais quoiqu'il soit vrai que

nous avons de bonnes Editions de ces Auteurs , nous n'en connoissons cependant aucune de parfaite. La République des Lettres a d'ailleurs ses maximes politiques , aussi-bien que les Cours des Princes ; & c'est à ces maximes que nous sommes très-souvent redevables de tant d'Editions de *Florus* , d'*Ovide* , &c. que bien des gens achettent , & doitrils admirent les Editeurs. *Vignoul Marville* faisant l'éloge de *Grotius* dit, *jamais Auteur n'a mieux choisi ses sujets d'écrire : il s'agrandit avec eux , & ils s'agrandissent avec lui*. Nous n'en dirons pas davantage , de crainte qu'on ne nous fasse le même reproche que les Moines firent à *Erasme* , lorsqu'il publia ses Adages , *Erasme , tu vulgas mysteria nostra*.

Mr. *Oudendorp* n'a pas jugé à propos d'entrer dans le détail des raisons qui l'ont porté à donner une nouvelle Edition de *Suetone* ; & en effet le désir d'obliger de nouveau la République des Lettres , semble seul avoir pu l'y engager.

Dans le tems que S. A. S. Monseigneur le Prince d'ORANGE fut élevé au Stadhouderat des Provinces-Unies , Mr. *Oudendorp* pensoit à publier *Suetone* , & souhaita de pouvoir faire paroître cet excellent Historien sous les auspices de ce nom illustre ; il voit aujourd'hui ses souhaits accomplis ; & les sentimens qu'ont produit en lui les grandes qualités de ce Prince , font le sujet de la Dédicace.

Mr. *Oudendorp* ne suit pas dans sa Préface la route ordinaire des Editeurs , qui s'étendent beaucoup sur la vie de l'Auteur qu'ils publient. C'est pourquoi il renvoye le Lecteur curieux de connoître *Suetone* à la vie qu'en a donnée le célèbre Mr.

Mr. *Barman* dans son Edition de cet Auteur imprimé à *Amsterdam* en 1736. & Mr. *Ernesti*, après lui, dans la sienne, qui a paru à *Leipzig* en 1748. Le célèbre Editeur se borne uniquement à rendre un compte exact des secours qu'il a eus pour enrichir cette nouvelle Edition, & de l'usage qu'il en a fait. A proprement parler il n'a suivi aucune des Editions précédentes, les meilleurs Mss. ayant été ses guides, do-même que les différentes Editions de *Gronovius* des années 1672, 1691, 1697, & 1702, & celle de *Gronovius* de l'année 1698. De ces Editions Mr. *Oudendorp* a principalement tiré les notes & les conjectures fondées sur l'autorité de quelques Mss. ou des anciennes Editions, & il les a ensuite confirmées par celles de quelques autres Mss. & par le génie de la Langue *Latine*. S'il a quelquefois été obligé de s'écarter du sentiment de ces savans hommes, & sur-tout de celui de feu Mr. *Burman*, ç'a toujours été avec retenue & le respect dû à des noms aussi illustres dans la République des Lettres; & il déclare que s'il lui est échappé quelques expressions desobligeantes, ce n'a été que par occasion & pour retorquer.

L'expérience lui ayant appris le peu de fond qu'il y a à faire sur les conjectures que les Savans hazardent tous les jours, Mr. *Oudendorp* n'a pas voulu donner l'essor à son esprit, mais s'est tenu fidèlement attaché à ce que les Mss. & les différentes Editions lui ont fourni. Il déclame avec raison contre les Savans qui ne savent pas prescrire des bornes à leur imagination, & loue au contraire ceux qui repriment cette audace. Mais doit-on rejeter l'Art de la Critique si utile en lui-même,

même, à cause de l'abus que quelques Critiques trop hardis en font ? Mr. *Oudendorp* passe de-là à s'excuser de ce que souvent il n'étend pas davantage ses remarques, & il se flatte que le Lecteur sera assez équitable pour lui pardonner, parce qu'il a été obligé d'épargner & le tems & le papier.

Après avoir rendu compte de son projet Mr. *Oudendorp* parle des secours qu'il a eus pour revoir le Texte de *Suétone*. Il s'est servi des mêmes Manuscrits dont s'étoit servi Mr. *Burman*, & ce n'est pas sans fruit qu'il les a collationnés une seconde fois. Il a aussi consulté presque à chaque mot les extraits que *Juste Lipse* & *Saumaïse* ont faits des Mss. de *Memmius* & de *Cujas*, (Mss. que Mrs. *Grævius* & *Gronovius* ont vus pareillement) de-même que les variantes qu'il soupçonne avoir été tirées d'un Mss. de la Bibliothèque de *Médicis*, où il se trouve neuf Mss. de *Suétone*.

Mr. *Oudendorp* remarque qu'*Is. Vossius* avoit écrit ces variantes à la marge de l'Edition de *Torrentius* de l'année 1592, & que Mr. *Burman* les a quelquefois confondues avec celles du Mss. de *Cujas*. Il avertit de-plus que les Mss. de *Memmius*, de *Thours* & de *Saumaïse*, ne sont qu'un même Mss. qu'on a mal-à-propos pris pour trois Mss. différens, & il loue sur-tout les collations que le savant *Cortius* avoit copiées & mises à la marge de l'Edition de *Casaubon* de l'an 1611. Mrs. *Longolius* & *Ernesti* ont eu connoissance de ces collations, & s'en sont servi, le premier dans quelques passages de *Pline le jeune*, & l'autre pour son Edition de *Suétone*. Mr. *Oudendorp* allègue

allègue ensuite de bonnes preuves pour montrer que ces variantes diffèrent de celles qu'on a tirées des Mss. de *Leyserus* & d'*Obsopæus*, & il remercie Mr. *Kappius*, Professeur en Eloquence à *Leipzig*, de ce qu'il a eu la bonté de les lui communiquer à la requisition de Mr. *Saxe*.

Mais tous ces secours n'égalent pas ceux que Mr. *Oudendorp* a tirés de deux Manuscrits de la Bibliothèque Impériale de *Vienne*, dont l'illustre Mr. *van Swieten* lui a envoyé des collations très-exactes. Le célèbre Editeur avoue cependant qu'il a retiré une utilité encore plus grande de trois Mss. de *Florence*, que Mr. *J. Gronovius* avoit collationnés lui-même avec toute l'exactitude possible lorsqu'il se trouva dans cette ville. Ces collations ont passé après sa mort dans la Bibliothèque de son Fils, Mr. *Abraham Gronovius*, qui les a communiquées à son Ami Mr. *Oudendorp*. Mr. *J. Gronovius* avoit fait dans le même tems une description fort exacte de ces trois Mss. que Mr. *Oudendorp* a insérée dans sa Préface; description par laquelle Mr. *J. Gronovius* fait connoître leur ancienneté & leur prix. On doit joindre encore à ces richesses Littéraires les notes du célèbre *Ange Politien*, que Mr. *d'Orville* a fait avoir de la Bibliothèque de *Florence* à Mr. *Oudendorp* par Mr. *Biscioni*, qui les a copiées & envoyées à la requisition de Mr. *Gori*. Mr. *Oudendorp* examine après cela quels étoient les Mss. dont *Ange Politien* s'est servi.

Des Manuscrits le célèbre Editeur passe aux anciennes Editions de *Suétone*, qu'il a consultées. La première est celle que *Rob. Etienne* donna à *Paris* en 1543. Mr. *Mull*, Magistrat d'*Enk-*

d'*Enkhuysen*, l'a communiquée à Mr. *Oudendorp*. Mr. *Burman* n'avoit pu voir cette Edition qu'assez longtems après que l'impression de son *Suétone* eut été commencée, & c'est Mr. *Daker* qui a envoyé à Mr. *Oudendorp* l'Edition de *Milan*, avec les notes de *Philippe Béroalde* de l'an 1494.

A l'occasion des différentes Editions de *Béroalde*, Mr. *Oudendorp* remarque que Mr. *Burman* n'avoit vu que celle qui parut en 1706 après la mort de *Béroalde*, & qu'il s'est trompé lorsqu'il a cité *Maittaire* pour prouver que la première Edition faite par *Béroalde* avoit été imprimée à *Rome*, au-lieu que c'est à *Boulogne* en 1493. Mr. *Oudendorp* a encore enrichi son Edition de notes, qu'il a reçues de Mr. *Daker* sur divers passages de *Suétone*; & le savant Recteur de l'Ecole de *Hambourg*, Mr. *Reimarus*, lui a fait aussi part de celles de Mr. *Jean Albert Fabricius*, son Beau-père, sur les vies des Grammairiens & des Rhéteurs célèbres du même Auteur. Enfin Mr. *Oudendorp* a inséré parmi ses notes celles de *Schefferus*, qu'on avoit déjà publiées dans le Tom. III. du IX. Vol. des *Observat. Miscell.* Pourvu d'aussi excellens secours, n'avoit-il pas droit de donner une nouvelle Edition de *Suétone*?

■ Examinons maintenant de plus près l'exécution du plan que Mr. *Oudendorp* s'est formé. Craignant que le volume ne parût trop épais, il l'a partagé en deux parties, dont la première contient 557 pages, & la seconde commence à la page 561, & finit à la page 1024. Les notes sont partout placées sous le texte; & quoique le titre n'annonce

nonce que celles de *Grævius*, de *Gronovius* & de *Mr. Duker*, on en trouve cependant d'autres Savans. Sans encore en faire parade sur le titre, *Mr. Oudendorp* a joint à la vie de chaque Empereur les Médailles qui y ont du rapport, & il a même marqué au bas de la page le Chapitre où chaque Médaille doit être placée. Mais n'auroit-il pas dû de plus nous instruire d'où il a pris ces Médailles, & en constater en même tems l'ancienneté & l'authenticité ? Nous ne pouvons nous dispenser de dire que la première de celles qui se trouvent à la IV. Planche pag. 468, nous paroît fort suspecte ; nous l'avons vue plusieurs fois, n'y ayant aucune Médaille qui se trouve aussi souvent que celle-là dans les Cabinets d'*Hollande* ; & nous en possédons une qui n'offre pas plus de marques d'antiquité, que les autres que nous avons vues.

Après la Préface de *Mr. Oudendorp* vient celle de *Gronovius*, & les passages des Anciens où il est fait mention de *Suétone*. Comme les notes sont presque toutes critiques, ne servant qu'à rétablir & à justifier les véritables leçons, il nous est presque impossible d'en donner ici quelque exemple. *Mr. Oudendorp* fait paroître par-tout beaucoup de jugement, & montre qu'il a su écarter à propos les leçons & les conjectures des Savans qui ne l'ont pas satisfait. De pareilles Editions sont excellentes, & très-nécessaires pour ceux qui veulent lire les Auteurs Classiques en Critiques ; mais elles ne sauroient être utiles aux Jeunes-gens, qui n'ont pas encore une assez grande connoissance de la Langue *Latine* pour voguer sur cette vaste mer : *sunt rari nantes in gurgite*

gite vasto. Une Edition telle que celle que Mr. *Oudendorp* vient de nous donner seroit infiniment plus estimable & plus complete, si dans la République des Lettres on pouvoit accorder à un seul homme le privilège de décider en dernier ressort sur les variantes; privilège qu'on auroit raison de refuser même à un *Oedipe*.

Pour donner cependant aux Lecteurs un exemple du bon goût de Mr. *Oudendorp*, nous choisissons pour les examiner quelques passages sur lesquels nous espérons qu'on nous permettra de faire aussi nos réflexions. Parmi les passages de *Suétone* qui ont donné le plus de peine aux Savans, doit sans contredit être compris celui qui se trouve p. 301. du Chap. LXXX. Liv. II. sur lequel Mr. *Triller*, Professeur en Médecine à *Wittemberg*, a fait une belle Dissertation. Voici ce passage: *Coxendice, & femore, & crure sinistro non perinde valebat, ut sepe etiam inde claudicaret: sed remedio arenarum & harundinum confirmabatur.* Mr. *Oudendorp* remarque d'abord que plusieurs Mss. & les Editions de *Rome* & de *Venise* lisent *coxa indice* pour *coxendice*. Il rapporte ensuite les diverses leçons qu'il a rencontrées de ces paroles, *inde claudicaret*, dans les différens Mss. Cependant, quoiqu'il essaye de corriger par *in itinere*, *iter iniens*, *incedens in via*, ou par quelque autre mot semblable, il croit que la véritable leçon est encore cachée. Qu'il nous soit permis de dire que de toutes les différentes leçons que Mr. *Oudendorp* rapporte, celle du second Mss. de *Vienne* nous plaît le plus, & que nous soupçonnons que c'est elle qui approche davantage de la véritable. La voici: *indica claudicaret.*

caret. Nous laissons aux Savans à juger si *Suétone* n'a pas écrit, *ut scpe etiam in diæta claudicaret*, c'est-à-dire, que ce mal le faisoit boiter lors même qu'il marchoit dans sa chambre. La leçon reçue *inde* ne sauroit être de *Suétone*, comme le prétend avec raison Mr. *Oudendorp*; parce que son style est trop pur pour avoir répété cet adverbé, après s'être déjà servi de *perinde* dans la même période. Mais ce qui a principalement exercé les Savans, ce sont les dernières paroles: *sed remedio arenarum & arundinum confirmabatur.* Mr. *Oudendorp* rapporte les différentes leçons de ces paroles, & renvoye du reste le Lecteur aux Commentateurs. Une grande partie de ces derniers ont recours aux enchantemens, par le moyen desquels ils croient qu'*Auguste* a été guéri. Mais grâces à la savante Dissertation de Mr. *Triller*, on conçoit que c'est sans sortilège que ce Prince fut soulagé. Ce savant Homme ayant examiné en Critique judicieux, & pesé en Médecin habile les explications des Savans, s'aperçut bientôt qu'une légère faute défiguroit ce passage. Il essaye d'y porter remède, & il faut convenir qu'il a rencontré juste en substituant *habenarum* au lieu d'*arenarum*. Il fait voir ensuite que ces *habenæ* étoient des bandages qui tenoient les parties démisées dans une bonne position & les assujettissoient. On ne peut rien ajouter aux preuves que Mr. *Triller* apporte; car il appuie tout ce qu'il avance d'une foule de témoignages, tirés des anciens Auteurs tant Grecs que Latins. Cependant, ni la justesse de ses raisonnemens, ni la force de ses preuves, n'ont pu empêcher Mr. *Springsfeld*, Médecin à *Weissensels*, de révoquer

Tome XLVI. Part. I. G quet

quer en doute cette conjecture, & d'examiner de nouveau le passage de *Suétone* dans une Dissertation qu'il a opposée à celle de Mr. *Triller*. Il s'attache sur-tout à vouloir persuader que ce fut une sciatique qui fit boiter *Auguste*, au-lieu que Mr. *Triller* attribue cette incommodité aux blessures que ce Prince avoit reçues à la guerre, comme le rapporte *Suétone* au Chapitre XX. Malgré les efforts de Mr. *Springsfeld* il nous permettra de nous ranger au sentiment de Mr. *Triller*; convaincu par l'évidence des preuves de ce dernier, nous ne saurions hésiter un moment à admettre une conjecture aussi heureuse, que Mr. *Triller* ne s'attribue cependant pas en entier, puisqu'il en partage la gloire avec le savant *Reinesius*. Mr. *Oudendorp* a pareillement reconnu le prix de cette ingénieuse conjecture, & la préfère à la leçon reçue pag. 1022 dans les *addenda*.

Nous nous arrêterons encore un moment aux lettres qu'*Auguste* écrivit sur la stupidité de *Tibère*, & dont *Suétone* rapporte des fragmens au Liv. V. Chap. IV. p. 567. *Auguste* étoit d'une humeur enjouée, & aimoit à railler. On n'a qu'à lire ses lettres à *Livie*, pour voir combien il se réjouit aux dépens de *Tibère*. Il dit page 569, *J'inviterai le jeune Tibère pendant votre absence, afin qu'il ne soupe pas seul avec Sulpice & Athénodore; je voudrois qu'ils choisissent quelqu'un que le pauvre pût imiter dans ses mouvemens & dans sa démarche*. Il joint à ces paroles une sentence Grecque, que voici.

Ἀτυχὲς πᾶν ἐν τοῖς σπουδαίοις λῆναι.

Le sens de ces paroles n'est pas clair, c'est pourquoi il falloit avoir recours aux Manuscrits, & tâcher

ôcher lorsqu'ils ne nous offrent rien de meilleur, de les rectifier par quelque conjecture. Plusieurs Mss. lisent ἀτυχῶ μὲν. Mr. Oudendorp croit qu'on pourroit lire ἀτυχῶ καὶ μὴν, ou καὶ δὲ, & veut qu'on efface l'adverbe λίαν; mais il ne se souvient pas souvent que λίαν λίαν est une élégance en Grec, à laquelle il ne faut pas toucher. D'ailleurs, comme nous soupçonnons qu'Auguste s'est servi de cette sentence dans un sens ironique, il nous semble que l'ironie n'est pas assez marquée dans la conjecture de Mr. Oudendorp. Nous hazarderons d'en donner une nouvelle, que nous soumettons au jugement des Savans. Ne pourroit-on pas lire sans faire violence au Texte,

Ἀτυχῶ ἵναίμην πάντῃ ἐν τοῖς σπουδαίοις λίαν?

Auguste dit en badinant, je profiterai toujours, quand même je ne réussirois pas dans une chose aussi importante.

Dans une autre lettre rapportée à la même page 567, Auguste dit, *Tiberium nepotem tuum placere mihi declamantem potuisse, per eum nisi mea Livia admiror.* Le *mibi* choque Mr. Oudendorp, qui croit qu'on devroit lire *ulli*, ou *uni*; feu Mr. Burman corrigeoit *tibi*. Pour nous, nous laissons à décider aux Critiques s'il ne conviendrait pas mieux de lire, *placere militi declamanti potuisse.*

Mr. Oudendorp se montre par-tout également circonspect, & il préfère à charger de nouvelles conjectures les passages entièrement corrompus, de n'y point toucher. Dans le Livre des Vies des Grammairiens célèbres Suetone dit Chap. XIII. p. 960, *Staberius Eros hero suo emtus de catasta* &c. Les Manuscrits varient beaucoup sur ces

paroles; car au-lieu de *hero suo emptus*, ils lisent *morem emptus*, *matre emptus*, *nametra emptus*, *empturus mametra*, & ces variantes ont donné lieu à diverses conjectures. Mr. Ouden-dorp se contente de les rapporter, & laisse aux Lecteurs à en choisir une, ou à en produire de meilleures. Avant que d'avoir su toutes les variantes des Mss. nous avons soupçonné que ces mots *hero suo* représentoient confusément le nom précédent de *Eros*, & celui du Maître qui l'avoit racheté & affranchi; & en suivant de près la leçon reçue, nous avons cru que peut-être on pourroit lire *Staberius Eros Roscio emptus* &c. Nous abandonnons cependant cette conjecture à sa bonne fortune, & ne la donnons que pour une conjecture.

ARTICLE VI.

OEUVRES MÊLÉES, dont les sujets sont le STILE, le THEATRE MODERNE, le BEAU & le GOUT. Par C. L. de VILLETTE, Ministre de l'Eglise Françoisse de St. Patrick à Dublin. Un Volume de 247 pages. Dublin, chez S. Powell 1750.

IL y a dans cet Ouvrage des idées neuves, & quelquefois singulières, beaucoup de discussions & de critique. J'y trouve en quelques endroits trop de distinctions, trop de subtilités, peu de précision. C'est peut-être un effet de la pénétration & de la sagacité de l'Auteur. A force de vouloir approfondir son sujet, il en réduit l'essentiel presque à rien, il le fait disparaître. Un
Lec-

de Janvier, Février & Mars, 1751. 101

L'Écouteur, dont l'esprit n'est pas justement monté sur le ton de celui de Mr. de Villette, se trouve d'autant plus embarrassé, qu'en le conduisant dans des routes écartées & peu connues, on lui présente des objets difficiles à saisir par la trop grande variété d'idées qu'on y attache. Du reste l'Auteur paroît être un homme plein de candeur & de modestie ; sa critique est sans aigreur ; il rend partout justice au vrai mérite & aux talens, & cela prouve sans-doute qu'il en a lui-même beaucoup.

Le premier sujet qu'il examine, c'est le *Stile*. Il prétend, & non sans raison, que bien des gens n'ont que des idées extrêmement vagues des différentes sortes de *Stile*, de ce qu'on nomme, par exemple, *Stile sec, doux, naturel, sublime, &c.* & qu'ils seroient fort embarrassés s'il falloit qu'ils en donnassent une définition. Cela n'est pas étonnant. *Ce qui caractérise le Stile, c'est, dit-il, une infinité de petits sentimens qui ne donnent que fort peu de prise à l'expression. Il est de la nature de tout sentiment de ne pouvoir être dépeint qu'à ceux qui en sont susceptibles.*

Mais Mr. de Villette ne confond-il pas ici mal-à-propos le caractère du *Stile*, avec le sentiment qu'on en a ? La qualité d'une chose n'est rien moins que le sentiment de cette qualité. La blancheur du Lis n'est pas le sentiment que j'ai de cette blancheur. La blancheur appartient au Lis, le sentiment de la blancheur est une affection de mon ame.

Quoiqu'il y ait dans le *Stile* une vérité unique, une beauté pure, rien cependant de plus difficile que de bien parler ou de bien écrire sur quelque sujet que ce soit. L'Auteur allègue plusieurs

raisons de cette difficulté. On ignore souvent la propriété des *termes simples*, on ne connoît pas celle des *termes figurés*. Lorsque le Grand Corneille a dit,

*Enfans impétueux d'une illustre vengeance,
A qui la mort d'un père a donné la naissance,*
il a commis une faute, il a allié ensemble des termes dont les idées n'ont pas entre elles un juste rapport. L'idée d'*Enfans* a quelque chose d'agréable, qui s'ajuste mal avec celle de *Vengeance*. D'ailleurs cette idée d'*Enfans* ne convient à celle de *Vengeance*, qu'en supposant que la *Vengeance* est personnalisée; & ici elle ne sauroit l'être. Le terme *me* s'y oppose. *Corneille* en a fait un sentiment, une action. Convient-il même de dire de la *Mort* qu'elle *donne une naissance*. L'Auteur prétend que non. *Cela est*, dit-il, *de très mauvais goût*.

Autre exemple. L'illustre Despreaux a dit,
*Bienheureux Scudéri, dont la fertile plume
Peut tous les mois sans peine enfanter un volume!*
„ Une *Plume* qui enfante, une *Plume* fertile,
„ tout est mauvais, dit notre Censeur, à la vérité
„ moins mauvais que l'exemple précédent”. Mais si cela est *mauvais*, il y a bien du mauvais dans nos meilleurs Auteurs. Il prétend qu'on ne doit pas dire non plus, *le fen de la division*, parce que c'est allier improprement un terme métaphorique à un terme simple. Si cette alliance est impropre, il faut en condamner une infinité d'autres qui ne valent pas celle-là.

Mr. de Villette reconnoît dans le *Stile* une harmonie, qu'il appelle la *Musique du Stile*. Cette *Musique* n'est autre chose qu'une certaine *Caden-*
ce.

ce. Il est assez difficile de marquer avec précision en quoi cette Cadence consiste dans la Prose. Mais celle des Vers est si sensible, elle est si forte, qu'elle forme réellement une Musique. La rime met dans cette Musique une uniformité qui au bout d'un certain tems nous deviendrait fort désagréable, si le *Gout Gothique*, qui a prévalu, ne nous y eût accoutumés dès notre enfance. Elle a, à ce que prétend l'Auteur, quelque chose de badin, qui la rend ridicule dans les Ouvrages Poétiques sérieux & de longue haleine: „ J'ai, dit-il, de la
 „ peine à comprendre comment on a laissé dé-
 „ praver son goût, jusqu'à trouver bon que des
 „ Héros en colère, ou des Héroïnes en pleurs,
 „ se missent ainsi à *batifoler* au fort de leurs senti-
 „ mens les plus grands, ou les plus touchans; à
 „ faire ainsi gravement danser toutes leurs no-
 „ bles pensées avec des entraves & des clochet-
 „ tes. De ce fantasque mélange résulte, pour un
 „ esprit attentif & dépréoccupé, le burlesque le
 „ plus complet.

J'ai dit que Mr. de Villette avoit quelquefois des *idées singulières*; celle-là en est une, & il l'a bien senti lui-même, puisqu'il la propose *au ris-
 que de se faire siffler par un grand nombre de be-
 aux Génies*. Mais si la pensée est singulière, la manière dont l'Auteur s'exprime ne l'est pas moins. *Faire gravement danser de nobles pen-
 sées avec des entraves & des clochettes*, n'est-ce pas en effet une assez plaisante manière de s'exprimer? Il trouve mauvais que *Despreaux* fasse *enfanter* une *Plume*; & lui, le voilà qui fait *danser les pensées avec des entraves & des clo-
 chettes*. Cette danse n'est-elle pas fort plaisante?

Pour la cadence de la Prose, il faut que le plaisir de l'oreille soit lié avec celui du cœur. Sans ce point de *Musique* dans la Prose., Un Berger, par exemple, qui au bord d'un ruisseau entretient sa Maîtresse, fait sentir dans ses discours une douceur qui a du rapport à celle du lieu, du temps, & des mouvemens de son cœur. Ce n'est point une *Musique* recherchée ou savante; mais elle est aisée, & pleine de sons qui ressemblent en quelque sorte au murmure du ruisseau, au chant des oiseaux, au soufle des zéphirs. Il n'y laisse entrer aucun terme dont la prononciation soit raboteuse, ou rude: sa phrase n'est point abrupte ou coupée; il y a de petits allongemens qui la soutiennent sans déranger la pensée.

Mr. de Villette a le cœur tendre & sensible; il entend parfaitement le langage de l'Amour. Dans cet exemple, que je viens de citer & qu'il a préféré à tout autre, quelles douceurs ne met-il pas dans la bouche de son Berger amoureux! Non,

..... les Nymphes du Bûchage

N'entendirent jamais de plus tendre langage,

L'écho qui des Bergers connoît tous les amours;

Nerépéta jamais de plus tendres discours (a).

Vous venez de voir que dans les Ouvrages Poétiques sérieux & de longue haleine, Mr. de Villette ne veut pas que l'on mette de la *Rime*; il ne veut pas non plus qu'il y en ait dans les Pièces Dramatiques du genre sérieux. C'est la première de ses réflexions sur le Théâtre moderne. „ Composer, dit-il, en vers les Pièces Dramatiques du genre sérieux, c'est, comme semble, un très grand défaut; il rend la représentation fautive, ou même ridicule.

Pour

(a) Fontenelle, *Poésies Pastorales*.

Pour juger du ridicule qu'il trouve dans la composition de ces sortes de Pièces, il faut lire sur-tout ce qu'il fait dire avec tant de surprise & d'étonnement à un Philosophe étranger, qui n'auroit jamais rien vu de semblable à nos Pièces Dramatiques, & qui, possédant parfaitement notre Langue, les liroit avec avidité. Je n'en transcrirai qu'une partie. „ A quoi bon, diroit ce Philo-
 „ sophe, ce nombre précis de syllabes ? Et sur-
 „ tout que signifie cet importun carillon, que ces
 „ Ecrivains appellent *la Rime* ? Voilà de belles
 „ pensées, qui figurent ridiculement sous cette
 „ étrange enveloppe. Qu'est-ce donc que ceci ?
 „ Est-ce moitié Tragédie, moitié Farce ? Est-ce
 „ un *Virgile Travesti* ? Ah, quel dommage !
 „ Voilà un grand sentiment, qui se trouve tout-
 „ à-fait estropié par un mot superflu, que le Poète
 „ ne n'y a fourré que pour mettre en jeu cette pes-
 „ te de clochette finale. En voilà un autre tout
 „ dérangé par des expressions gênées & languis-
 „ santes, qu'apparemment le Poète ne pouvoit
 „ éviter sans détruire le repos de l'hémistiche ;
 „ ou sans laisser un *hiatus*, ou une cacophonie.
 „ Quelle pitié ! Il est question de grands senti-
 „ mens, d'idées sublimes ; & vous vetillez sur
 „ des mots, vous nous amusez avec des sonnet-
 „ tes.

On sait que Mr. de Voltaire dans la Préface de sa Tragédie d'*Oedipe*, & dans son Discours sur la Tragédie adressé à Milord *Bolingbroke*, parle avec zèle en faveur des Vers & de la Rime dans nos Pièces Dramatiques. Mr. *Bonhior*, qui a écrit sur le même sujet, emploie à peu près les mêmes raisons dont Mr. de Voltaire s'est servi. L'Au-

teur de la *Théorie des Sentimens agréables* ne s'éloigne pas du sentiment de ces illustres Ecrivains; & dans une des *Lettres d'un François en Angleterre* on trouve un assez long raisonnement contre les Tragédies en Prose.

Mr. de Villette n'ignore rien de tout cela. Mais ni l'autorité de ces grands Maîtres, ni leurs raisons, ne sauroient l'ébranler. Il ne les attaque pas en détail, cela le conduiroit trop loin; il prend la substance de leurs raisonnemens, & tâche de faire voir qu'ils ne sont pas concluans. Voyons ce qu'il allègue d'essentiel en sa faveur; car, si on veut le juger, il faut l'entendre.

Qu'est-ce, dit-il, qui fait l'excellence d'une Tragédie? Ou, en d'autres termes, en quoi consiste la plus grande beauté? Cette beauté, répond-il, consiste dans la grandeur des idées; dans l'importance & la force des sentimens; dans la *vérité* des passions, des caractères, & des personnages.

Cela posé, & regardé comme incontestable, il tire ces conséquences; que tout ce qui traverse, ou diminue la grandeur de l'idée; tout ce qui jette un air folâtre ou badin sur le sérieux, sur l'important de la pensée ou de l'objet; tout ce qui déguise le *vrai* des passions, des caractères & des personnages; est un défaut essentiel, dont aucune autre beauté ne sauroit nous dédommager. Or la Versification & sur-tout la Rime, produisent infailliblement tous ces effets-là. Il n'en faut donc point dans les Pièces Dramatiques du genre sérieux.

Joignez à ces raisons, que le Stile doit être naturel, c'est-à-dire, exactement conforme à l'état, au caractère, aux passions des personnages. Tout ce

ce que ces Personnages pensent, tout ce qu'ils sentent, tout ce qu'ils expriment, doit être *vrai*. Or la Poésie demande des tours, des expressions, des ornemens qui sont incompatibles avec le *vrai* dont il s'agit. Il suit donc de là évidemment que quand un grand Personnage parle en vers, il faut ou qu'il s'éloigne de ce *vrai*, ou qu'il nous donne une misérable prose rimée, dans laquelle, dit plaisamment l'Auteur, *il ne reste pas le plus petit reste de l'esprit poétique*: Aussi n'avons-nous, ajoute-t-il, ni Tragedie, ni Comédie, où je ne m'engage à montrer vingt exemples de cette plate *Versification*. Enfin, tout ce qui nous écarte du naïf & du *vrai*, est infailliblement mauvais. Voilà sa règle, & c'est aussi celle de Boileau, Rien n'est beau que le *Vrai*, le *Vrai* seul est aimable.

Le *Traité du Beau* de Mr. de Villette est une Pièce qui a son mérite, & qui pourra trouver des approbateurs. Mais pour en donner une juste idée, il faudroit avec lui poser un grand nombre de principes, & faire bien des distinctions, qui ne sauroient avoir place dans un *Extrait*. Je me bornerai à quelques remarques, que je puiserai dans ce qu'il dit des qualités ou caractères du *Beau*.

Un objet ne sauroit être beau, ou du-moins avoir un degré de beauté sensible, s'il n'est composé, c'est-à-dire, s'il n'a diverses parties dont nous puissions nous former une image. Il faut que l'exécution réponde au dessein. Il faut que les diverses parties du Composé se terminent à un seul point; que, par leurs combinaisons & leurs rapports, elles tendent au même but. C'est ce que l'Auteur appelle *unité de dessein*; & cette *unité* il
la

la regarde comme un caractère essentiel du Beau.

Il faut nécessairement qu'un objet quelconque soit ou *uniforme*, ou qu'il y ait de la *variété* dans ses parties, ou qu'elles soient *diverses*, ou qu'il y ait un *mélange de diversité & d'uniformité*. Mais de ce qu'un objet a ou de l'uniformité seulement, ou de l'uniformité & de la variété, ou un mélange d'uniformité & de diversité, il ne s'ensuit pas qu'aucune de ces qualités fasse par elle-même un caractère général du Beau.

Un objet peut donc être beau *sans uniformité*. En voici un exemple. Une vaste étendue de pays, où l'on voit une montagne, un bois, une prairie, une vallée, une rivière, un vignoble, un champ de blé, est un objet qui n'a rien d'uniforme; cependant on conviendra qu'il est beau, & même très beau.

Un objet peut aussi être beau, quoiqu'il n'y ait ni variété, ni diversité. Par exemple, une grosse Fleur d'une seule couleur, & dont toutes les feuilles se ressemblent & par l'arrangement & par la forme, n'est-elle pas une belle Fleur?

Il y a au contraire des objets dont on ne dira pas qu'ils soient beaux, quoiqu'il y ait & de l'uniformité, & de la variété, & de la diversité. Par exemple, plusieurs pierres rondes ou quarrées, entassées pêle-mêle sur un monceau de sable avec quelques poutres de bois sec, & quelques écailles d'huitre, ne font pas un beau Tout.

Quoiqu'aucune de ces qualités ne soit pas par elle-même essentielle au Beau considéré en général, il est pourtant vrai que chacune d'elles est, ou nécessaire à la beauté de certains objets en particulier, ou propre à augmenter celle de la plupart des objets.

Il y a des objets dont la beauté dépend uniquement ou principalement de l'uniformité des parties qui le composent. Un Collier de perles, dont chaque perle n'est fort remarquable ni par sa grosseur, ni par sa figure, ni par son lustre, peut passer pour un beau Collier quand toutes les perles se ressembleront parfaitement.

C'est la variété qui dans certains objets fait presque toute la beauté. Le plumage d'un Oiseau, considéré seulement à l'égard de sa couleur, seroit sans beauté s'il étoit tout d'une couleur sombre. Il devient beau par quelques nuances plus claires de la même couleur.

Il s'en trouve qui n'ont guère d'autre beauté que le mélange de la diversité avec l'uniformité. Ce qui fait la principale beauté d'une Campagne, c'est la diversité de ses objets.

Tel objet, qui a de la beauté, parce que ses parties sont uniformes, seroit encore plus beau si elles avoient de la variété. Cinquante pots d'Oeillets fort gros, & d'un rouge éclatant, font un bel objet; mais il seroit encore plus beau, si ces Oeillets étoient mêlés de blanc, de ponceau, de pourpre, d'incarnat, &c.

Disons maintenant un mot du *Goût*, & puis nous finirons. C'est par le *Traité du Goût* que l'Auteur finit son Ouvrage. Il n'y a guère de maxime qu'on allègue plus souvent que celle-ci, *Il ne faut pas disputer des Goûts*. La question est de savoir quand il est à propos de l'appliquer.

Mr. de Villette croit qu'elle n'est fautive que dans les cas suivans : 1. dans le cas d'un *Goût* bizarre, d'un *Goût* tout différent de celui de la généralité des hommes : 2. dans les cas où l'on juge que

que l'objet est dépourvu des qualités qu'il a en effet, & qui pleinement apperçues nous le feroient admirer : 3. dans les cas, où envisageant à faux les qualités de l'objet, nous les croyons tout autres qu'elles ne sont, & formons notre jugement en conséquence de cette erreur.

L'Auteur prétend que rien n'est plus *ridicule* que de répondre, comme on fait quelquefois, à certaines questions, par un *Je-ne-sai-quoi*. Il aimeroit mieux qu'on se contentât de dire, *Je n'en fais rien*. Il croit que ce qui a beaucoup contribué à donner la vogue au *Je-ne-sai-quoi*, ce sont ces quatre vers de *Brebeuf*, qu'on a apparemment trouvés beaux, & qui lui paroissent très mauvais :

*Il est des nœuds secrets, il est des sympathies,
Dont par de doux accords les Ames assorties,
S'attachent l'une à l'autre, & se laissent piquer
Par un Je-ne-sai-quoi, qu'on ne peut expliquer.*

Mais le *Je-ne-sai-quoi* est-il aussi *ridicule* que *Mr. de Villeste* le prétend ? Lorsqu'on répond, *Je n'en fais rien*, il semble qu'on est dans une parfaite ignorance de ce qui fait le sujet de la question ; au lieu qu'en répondant par le *Je-ne-sai-quoi*, on veut exprimer certain goût, certain penchant, qu'on sent très bien, qui est quelque chose de réel, mais dont on n'a qu'une idée confuse, & qu'on ne sauroit jamais expliquer. On sent les sympathies, on sent l'amour, on a une idée de ces sentimens, idée même qu'on distingue de toute autre, mais on manque de termes pour faire connoître, ce que c'est parce qu'on en ignore la source,

Qui peut faire naître dans moi

Ces

de Janvier, Février & Mars, 1751. III

*Ces sentimens inconnus à moi-même ?
Je sais fort bien que je vous aime ,
Et je ne puis dire pourquoi.*

ARTICLE VII.

DICTIONNAIRE universel de MEDECINE, de CHIRURGIE, de CHYMIE, de BOTANIQUE, d'ANATOMIE, de PHARMACIE, d'HISTOIRE NATURELLE, &c. précédé d'un Discours Historique sur l'origine & les progrès de la Médecine, Traduit de l'Anglois de Mr. JAMES, par Mrs. DIDEROT, EIDOUS & TOUSSAINT. Revu, corrigé & augmenté par Mr. JULIEN BUSSON, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris. 6 Volumes in-fol. Paris 1746-1748.

CE Titre n'est point trompeur, il n'annonce que ce qui est effectivement contenu dans le corps de l'Ouvrage. Le plan est beau, on ne sauroit en disconvenir. Mais un pareil Ouvrage est-il nécessaire, peut-il être d'un grand secours à ceux pour qui il est fait ? On ne sauroit en douter, s'il est bien exécuté. Ainsi si l'exécution répond à la beauté, à la grandeur du plan, voilà le mérite de l'Ouvrage fixé. Mais y répond-elle ? Pas toujours, ce me semble.

Je crois y avoir trouvé quelques défauts essentiels. Le choix des matériaux n'a pas toujours été fait avec discernement, on en a employé quantité qui ne devoient pas y avoir place ; ils chargent l'Ouvrage sans l'ornier ; mêlés & confondus avec le bon, ils font presque disparaître celui-ci, ils

ils jettent le Lecteur dans l'embarras, lui font perdre un tems précieux, & souvent même tout le fruit de sa lecture. On n'a pas toujours puisé dans les meilleures sources. Il y a un très grand nombre d'articles chargés de choses ou entièrement inutiles, ou qui du-moins n'entrent pas naturellement dans le plan de cet Ouvrage: Ce qu'il y a même de plus instructif, de plus nécessaire, a un défaut; il occupe trop de place, il falloit n'en donner que la substance.

Delà naît un autre défaut considérable, la grosseur énorme de l'Ouvrage. Six Volumes *in-folio*! C'est trop. On auroit dû faire en sorte de ménager un peu plus la bourse des acheteurs, car il est fort cher. Sans rien retrancher de ce qu'il contient de meilleur, on auroit pu le réduire très facilement à deux Volumes. Ces sortes de productions doivent être fortes de choses, & pour être telles il ne faut pas que le stile en soit diffus. Outre ces défauts généraux, je crois avoir découvert en divers endroits des erreurs capitales, des faussetés même; & j'en donnerai des exemples.

Ces défauts, quoique grands, n'anéantissent cependant pas tout le mérite de ce Dictionnaire. C'est un Ouvrage absolument nécessaire pour tous ceux qui cultivent quelqu'une des Sciences annoncées dans le Titre. Sans être parfait, il peut être utile, très utile même, & il l'est en effet. Jusqu'à-présent nous n'en avons aucun dans ce genre qui puisse lui être comparé. L'exécution en a été d'autant plus difficile que Mr. James, qui en est l'Auteur, n'avoit devant lui aucune autre production de cette nature qui pût lui servir de modèle, & qu'il marchoit dans une route tou-

te nouvelle. L'ordre alphabétique est tout ce que son Dictionnaire a de commun avec ceux qui l'ont précédé. On trouve dans ces derniers des définitions claires & précises de l'Art ; mais c'est aussi presque tout ce que l'on y trouve, & cela ne suffit pas. On pourra juger des grands avantages de celui-ci par le précis que nous allons donner de l'exposé qu'en fait l'Editeur dans un Avertissement.

Après avoir défini avec précision les termes de l'Art, Mr. *James* s'est attaché à décrire avec exactitude le corps-humain. Non content d'une exposition générale des parties, & des réflexions ordinaires sur l'économie animale, il explique en détail tout ce qui mérite le plus d'être observé dans les différentes parties. Par exemple, fait-il mention d'un muscle, il en fait voir l'origine, la position, les insertions, les usages. Cette exposition faite d'après les meilleurs Auteurs peut passer pour un Traité complet d'Anatomie, dans lequel on trouve tout ce qui peut appartenir à cette branche de la Médecine.

L'Auteur ne s'est pas borné aux seules parties que les yeux peuvent apercevoir ; il en est dont le microscope seul a fait connoître l'existence, & dont les opérations, peut être jusqu'à présent inconnues, ont exercé l'esprit & la sagacité des Philosophes. Il a rapporté fidèlement leurs découvertes & leurs conjectures : on trouvera un extrait fidèle des théories les plus judicieuses que l'on a imaginées d'après la structure des parties, pour expliquer le mécanisme merveilleux qu'emploie la Nature pour opérer le mouvement perpétuel des humeurs, leurs sécrétions, &c. enfin pour exécuter les principales fonctions de l'économie

animale. Ce qui concerne l'art des Injections n'a pas été publié ; le Lecteur trouvera sur cette matière de quoi satisfaire sa curiosité.

Personne n'ignore que la Matière médicinale des Anciens est pleine d'obscurités. Plusieurs Plantes & quelques Animaux ont eu chez les Grecs un nom différent dans différens siècles ; d'autres en changeoient d'un país à l'autre de la Grèce. Pour prévenir les erreurs qui peuvent naître de cette confusion, Mr. *James* a rapporté les noms différens qu'on a donnés à la même chose, & marqué la différence qu'il y a entre plusieurs choses qu'on a désignées par le même nom. L'un des meilleurs moyens de débrouiller cette partie de l'Histoire Naturelle, c'étoit d'exposer ce que *Plin*, *Théophraste*, *Dioscoride*, & les anciens Auteurs ont écrit sur les Plantes en particulier, sur les Minéraux & sur les Animaux, & d'en faire la comparaison avec ce qu'on en lit dans les Modernes. C'est aussi ce qu'a fait l'Auteur.

Il s'est fort étendu sur l'état actuel de la Matière médicinale. Il a parcouru les règnes animal, végétal & minéral, & il a réuni à l'histoire des Drogues simples, c'est-à-dire, à leurs propriétés & à leurs descriptions, la manière de les analyser, de les combiner & de les déguiser. Il a rapporté les principales compositions pharmaceutiques, soit sous leur nom particulier, soit sous celui de la maladie contre laquelle on les emploie plus particulièrement. Il les a suivies dans les différens changemens qu'elles ont essuyés, & il a souvent rendu compte des motifs qui ont engagé à les introduire. Comme il n'est pas toujours aisé de rendre raison de la façon d'agir des médicamens sur le corps

corps-humain, quand Mr. *James* a cru trouver une explication satisfaisante de cette action, il l'a proposée, en citant celui à qui l'honneur en appartient. Pour qu'il ne manquât rien au *Traité des alimens utiles à la conservation & au recouvrement de la santé*, il a donné une liste de toutes les Plantes dont on se sert tant en remèdes qu'en alimens, avec leurs propriétés, ainsi que de l'analyse de la nourriture animale.

Il a traité la Chymie en Médecin-Philosophe. Il a oté le voile mystérieux dont on s'étoit plu autrefois à la couvrir. Il l'a suivie dans ses analyses, il en a détaillé & expliqué les phénomènes les plus surprenans, mais en s'attachant principalement aux opérations qui étoient relatives à son objet, à celles que la Médecine s'est appropriées & qu'elle a tournées à son avantage. Il n'a pas même négligé de donner une idée de l'Alchymie, & du caractère des Alchymistes, espèce de fous qui courent après la transmutation des Métaux & la Panacée universelle.

Quelque étendues que soient ces Sciences, elles ne sont cependant qu'une introduction à l'Art de guérir. Pour traiter cet Art d'une manière qui réponde à son importance, voici la méthode que l'Auteur s'est proposée & qu'il a suivie. Il commence l'histoire de chaque maladie par des exemples choisis de personnes mortes de la maladie dont il est question; il donne ensuite une description anatomique de l'état où se trouvoient les parties affectées, telles que la dissection les a fait appercevoir. De là il passe à l'exposition de la maladie & de ses symptômes, de ceux sur-tout qui lui sont essentiels; aux pronostics, c'est-à-dire, aux

présages qu'on peut-avoir de la guérison ou de la mort du malade, ou du changement de la maladie. Il descend ensuite à la cure, qu'il considère & quant au remède, & quant au régime. Par-tout il adopte & propose la pratique des plus grands Médecins, parcourant les changemens qui sont arrivés dans la pratique depuis le siècle d'*Hippocrate* jusqu'à présent. Il finit par quelques exemples propres à confirmer les règles prescrites. *Hippocrate* est l'Auteur auquel il s'est particulièrement attaché.

Comme la Chirurgie n'est qu'une branche de la Médecine, l'Auteur a inséré dans son Dictionnaire un Corps de Chirurgie, composé d'une histoire générale de la Chirurgie; d'un Traité des Tumeurs de toute espèce, avec les pronostics & la manière de les traiter; d'un Traité des Ulcères avec leurs remèdes particuliers; d'un Traité des Plaies en général & en particulier, relativement aux différentes armes; d'un Traité des Opérations Chirurgicales & des Bandages, avec la description de tous les Instrumens de Chirurgie. La même méthode qu'il a suivie dans l'histoire des maladies internes, est exactement celle qu'il s'est proposée dans les cas relatifs à l'opération de la main.

Pour faciliter l'intelligence des descriptions des différentes pratiques, on a fait graver des Planches où tous les Instrumens de Chirurgie sont non seulement représentés, mais où l'on voit encore la manière de les employer, & comment il s'en faut servir dans le tems même de l'opération. On n'a fait graver que ceux qui sont à présent d'usage, & dont on est redevable aux meilleurs Maîtres. On a usé de la même précaution pour les Figures anatomiques. La

La Médecine des Animaux fait encore partie de cet Ouvrage ; & comme les Anciens nous ont laissé des compilations très curieuses à ce sujet, Mr. *James* en a extrait ce qu'il a cru de plus intéressant & de plus propre à perfectionner les connoissances que nous en avons déjà.

Par reconnoissance pour ceux qui ont le plus contribué à l'avancement d'une Science aussi utile que la Médecine, Mr. *James* a donné un abrégé de leurs Ecrits & de leurs Vies, avec leurs caractères. On connoitra par ce moyen le tems auquel ils ont vécu, les découvertes qu'ils ont faites, la Secte à laquelle ils ont appartenu, & les opinions qui leur ont été particulières.

A la tête de ce Dictionnaire se trouve un Discours historique sur l'origine & les progrès de la Médecine. Ce Discours est fort long, il contient 136 pages. Mr. *James* y considère la Médecine dans sa naissance, il la suit pas à pas dans son développement ; il y examine les différentes Sectes dans lesquelles elle a été partagée, les révolutions que les Systèmes dominans de Philosophie ont occasionnées dans la pratique ; & il y démontre combien l'attachement opiniâtre à des spéculations, quoique spécieuses & savantes, a ralenti les progrès de cet Art. Il y fait voir que la partie de la Médecine qui a pour objet l'observation, a été portée par *Hippocrate* au point où elle est encore aujourd'hui ; que depuis ce tems jusqu'à la découverte de la circulation du sang, on n'a rien fait autre chose que bâtir des Systèmes pour l'explication de ces observations ; Systèmes aussi frivoles que le sujet pour lequel on les imaginoit étoit utile & intéressant.

Tel est le plan que Mr. *James* a suivi dans l'exécution de son Dictionnaire universel de Médecine, publié en Anglois. Des Libraires de Paris, informés du mérite de cet Ouvrage, chargèrent Mrs. *Diderot* (a), *Eidous*, & *Toussaint* (b) de le traduire en François; & comme il étoit naturel qu'un Ouvrage de Médecine fût examiné par un Médecin, Mr. *Buffon*, Docteur Régent de la Faculté de Médecine de Paris, fut chargé de la révision & de la correction de la Traduction; ainsi que d'y faire les additions ou les retranchemens qu'il jugeroit nécessaires. C'est cette Traduction ainsi revue, corrigée & augmentée, dont nous rendons compte aujourd'hui au Public.

Les augmentations faites par Mr. *Buffon* sont considérables. Il y avoit dans le Dictionnaire de Mr. *James* des articles omis, d'autres qui étoient susceptibles d'une plus grande étendue, qui la demandoient même essentiellement. Mr. *Buffon* a inséré, autant qu'il a pu, les uns, étendu & expliqué les autres. Le peu de connoissance que les Anciens avoient de l'Anatomie, leur a fait souvent conseiller & prescrire des opérations qui n'étoient pas praticables, & dont le succès ne dut jamais répondre à leurs espérances: l'Editeur a eu soin de joindre à ces endroits des Notes, pour empêcher le Lecteur de partager avec eux leur erreur. Sur ces différens points & d'autres encore que je passe sous silence, Mr. *Buffon* s'est fait

une

(a) Nous avons de lui un petit Livre qui a fait froncer bien des sourcils.

(b) C'est l'Auteur du Livre des Mœurs, Livre lu & recherché avec empressement par ceux-mêmes qui en condamnent le plus la doctrine.

une loi de consulter les personnes qui, dans les différentes branches de la Médecine, se sont fait une réputation méritée. On ne sauroit disconvenir que son travail n'ait donné à l'Ouvrage un degré de mérite qui lui manquoit.

Une ample Table des Matières, qui remplit presque la moitié du dernier Tome, sert à rapprocher les objets dispersés dans toute l'étendue du Dictionnaire. Chaque article est désigné par le François, mais on a mis à côté le mot Latin qui y répond, & qui sert de renvoi à celui du Corps de l'Ouvrage.

J'ai dû que ce Dictionnaire avoit des défauts essentiels, & que j'en donneroie des exemples. L'Article *Abortus* ou *Aborsus*, en François *Avortement*, est d'une longueur prodigieuse, il contient au-delà de 31 pages. Faut-il s'en étonner? On y a inséré 115 *Observations*, tirées pour la plupart de *Mauriceau*, de *La Motte*, de *Ba-net*, & de quelques Auteurs Anglois. L'Auteur dit qu'il l'a fait en faveur de ceux qui se destinent particulièrement à l'étude des maladies des Femmes. Mais ceux qui se destinent particulièrement à cette étude, doivent avoir de *Mauriceau* & *La Motte* pour les consulter dans le besoin. Dans un Dictionnaire on peut indiquer ces *Observations*, mais c'est passer les bornes qu'on doit s'être prescrites que de les rapporter. Il y a une infinité de maladies sur lesquelles nous avons un nombre prodigieux d'*Observations*, qui ne sont ni moins instructives, ni moins intéressantes que celles qui concernent l'*Avortement*. Pourquoi dans les Articles de ces maladies l'Auteur n'a-t-il pas suivi le même plan que dans celui de l'*Avortement*?

L'Article *Abscessus*, en François *Abscès*, est double, parce que l'Auteur renvoie vers la fin au mot *Scrophula*, en François *Ecronelles*, qui sont des espèces d'*Abscès*. Ces deux Articles, qui naturellement n'en doivent faire qu'un seul, contiennent plus de 39 pages, qu'on auroit pu réduire à 9 ou 10, si l'on eût voulu prendre la peine d'en écarter tout ce qu'il y a ou d'inutile ou de superflu. Qu'étoit il besoin de parcourir ici sous autant de Titres particuliers, tous les Abscès qui surviennent aux différentes parties du corps ? Cette méthode n'est bonne à suivre que dans un Traité fait exprès sur les Abscès, & où l'on ne veut rien omettre.

Il falloit se borner dans cet Article à ce qu'ont enseigné & prescrit *Hippocrate*, *Boerhaave*, *Heister*, & quelques autres. Pourquoi, par exemple, avoir transcrit ce passage d'*Oribase* : „ Une boi-
 „ son de la graine de l'espèce de Moutarde qui
 „ entre dans la composition de la Thériaque, a
 „ autant d'âcreté qu'il faut pour faire percer les
 „ Abscès internes”. Ce remède âcre & échauffant peut être très nuisible dans quantité d'Abscès internes. On expose donc par-là un jeune Médecin, un Chirurgien, qui cherchent à s'instruire, à commettre dans la pratique de très lourdes fautes. Pourquoi recommander d'après *Myrepsus*, pour les *Bubons* & autres sortes de *Phlegmons*, des *feuilles d'Olivier vieux*, qu'on broie & dont on frotte la partie ; ou bien, des *feuilles d'Herbe aux Pucés*, qu'on écrase, & qu'on applique toutes chaudes sur la partie ? A quoi bon un si grand nombre de Recettes, dont la plupart sont équivalentes l'une à l'autre ? Si l'on vouloit donner des
 ré-

récits d'Observations, pourquoi ne les avoir pas abrégés?

Dans l'Article *Air*, en François l'*Air*, pourquoi n'avoir pas retranché du Traité d'*Hippocrate* ~~de l'air, du vent, du ton, du son~~, qu'on y a inséré, tout ce qui ne regarde que les *Eaux* & les *Lieux*? Les remarques d'*Hippocrate* sur les *Macrocephales*, les *Phasiens*, les *Sauromates*, sont judicieuses. Mais qu'étoit-il besoin de nous instruire du caractère & des coutumes de ces Peuples, dans un Article où il n'est question que de l'*Air*? *Non erat hic locus*. Est-il étonnant après cela que cet Article occupe 31 pages!

L'Article *Alimenta*, ou *Alimens*, qui contient près de 30 pages, est un fort mauvais salmigondi. Qu'il est mal digéré!

Quelques lignes sur l'*Alfine*, qui est la *Morgeline* ou le *Mouron*, suffisoient pour donner une idée générale du caractère de cette Plante & de ses vertus. Au-lieu de se borner à cela, l'Auteur nous donne dans cet Article une longue liste de 22 espèces d'*Alfine*, avec leurs caractères distinctifs tels qu'on les trouve dans la plupart des Botanistes. Ces sortes de détails ne doivent se trouver que dans les Ouvrages des *Baubins*, des *Morisons*, des *Rays*, des *Turneforts*.

Je ne conçois pas comment l'Auteur a pu insérer dans l'Article *Boerhave* le fait suivant, dont la fausseté est notoire. „Mr. *Schultens* (a), dit-il, „ ne fait aucune mention du tems que la *Peste* „ se répandit à Leyde, ni de la façon dont notre se-

(a) Professeur à Leyde, qui a fait l'éloge de *Boerhave*.

„ second *Hippocrate*, après avoir délivré sa Vil-
 „ le de cette *Contagion*, en fut lui-même attaqué
 „ & guéri : il se sentit à peine pris de la *Peste*,
 „ qu'il envoya chercher ses Confrères, & leur
 „ fit écrire par ordre tous les accidens actuels &
 „ futurs de cette maladie, & les moyens de re-
 „ médier à chacun en particulier quand sa tête
 „ seroit attaquée. Tout ce qu'il prédit arriva ;
 „ on suivit de point en point la cure marquée, &
 „ elle eut tout le succès que le malade attendoit.

Faut-il s'étonner que Mr. *Schultens* n'ait fait aucune mention ni de la *Peste de Leyde*, ni de la façon dont *Boerhave* en fut attaqué & guéri ? Depuis la naissance de ce Médecin il n'y a point eu de *Peste* à *Leyde*, & jamais il n'a été attaqué de cette maladie. L'Auteur veut apparemment parler de cette Epidémie qui régna à *Leyde*, à *Harlem*, à *Amsterdam*, & dans les environs en 1727, & qui emporta beaucoup de monde, sur-tout à *Amsterdam*, où il mourut dans une semaine plus de sept-cent personnes. Le mal attaquoit indifféremment les jeunes & les vieux.

Mista senum ac juvenum densantur funera: nul-
lum

Sæva caput Proserpina fugit (b).

C'étoient des fièvres tierces, double-tierces, quartes, &c. que le *Quinquina*, remède divin, ne manquoit guère de fixer, & qu'il guérissoit même quelquefois radicalement. J'étois encore alors à *Leyde*. Je vis *Boerhave* tomber malade, je le vis relever de sa maladie. Sa vie fut en danger.

Boerhave, dit notre Auteur, après avoir délivré sa Ville de cette *Contagion*, en fut lui-même

(a) Horace, Liv. I. Ode. XXVIII. v. 19.

attaqué & guéri. Il y a là deux circonstances à remarquer, circonstances où il n'y a rien de vrai. *Boerhave* ne délivra point la Ville de cette Contagion. La maladie se jona de l'art des Médecins; & si dans quelques cas particuliers elle cédoit aux efforts que faisoit notre Esculape pour la dompter, elle alloit se dédommager ailleurs; & l'insolente, sans respecter son mérite & sa grande capacité, l'attaqua lui-même; & , quoiqu'il eût prévu le danger, quoiqu'il se fût précautionné contre elle, si il ne succomba pas entièrement aux coups qu'elle lui porta, il en fut très maltraité.

..... *in ipsos se va medentes*

Irrumpit clades, obsuntque auctoribus artes.

La Ville n'étoit point délivrée lorsque *Boerhave* fut attaqué; le mal régnoit encore, il régna même longtems après, quoiqu'avec moins de violence. La cause de ce mal résidoit dans l'air, & les secours humains contre un air mal-sain d'une vaste étendue, sont d'ordinaire bien foibles. Comment purifier une source corrompue dont la nature n'est pas bien connue, qui se renouvelle sans cesse, & sans que l'on sache comment! La grande chaleur d'un Été long & sec avoit, dit-on, épuisé les corps. J'en conviens. Mais outre cette chaleur, outre l'épuisement des corps, il devoit y avoir dans l'air un vice caché, un vice d'une nature particulière, qui produisoit plutôt une maladie qu'une autre, plutôt une fièvre qu'un mal de gorge. Le Soleil, disent nos Esculapes, avoit pompé les eaux bourbeuses & croupissantes de nos Marais, il les avoit exaltées, répandues par toute l'atmosphère; & l'air, infecté de ces mauvaises exhalaisons, infectoit les corps-humains.

Sci-

*Scilicet hæc ideo terris ex omnia surgunt;
Multa modis multis multarum semina rerum
Quod permixta gerit tellus, discretaque tradit.*

*Multaque præterea languentia membra per artus
Solvunt, atque animam labefactant sedibus in-
tus (c).*

Grands Docteurs, que vous parlez savamment! C'est une corruption de l'air, on vous l'accorde. Mais savez-vous ce que c'est que cette corruption? En avez-vous vu les élémens? Comment sont-ils faits? Comment agissent-ils? Vous les connoissez sans doute, comme vous connoissez ceux du venin de la petite-vérole. Il y a dans tout cela quelque chose de *Divin*, disoit *Hippocrate*, qui croyoit pourtant plus en la Nature qu'en Dieu.

(a) Lucrèce, *Liv. VI. v. 788 & suiv.*

ARTICLE VIII.

AN APPENDIX to the second DISSERTATION annex'd to the DISCOURSES on the use and intent of Prophecy, viz. *The sense of the Antients before Christ upon the Circumstances & Consequences of the Fall.* Being à farther ENQUIRY into the *Mosaick Account of the FALL.* By the Right Reverend Father in God, THOMAS, Lord Bishop of LONDON, &c.

C'est-à-dire,

SUPPLÉMENT à la seconde DISSERTATION publiée à la suite des Discours sur l'usage & les fins

de Janvier, Février & Mars, 1751. 125

fins de la Prophétie, laquelle traite des Idées que les Juifs avant *Jésus-Christ* se faisoient des circonstances & des suites de la chute d'*Adam*.
Où l'on examine plus particulièrement l'Histoire que Moïse nous a laissée de cette chute.
Par le Révérendissime Père en Dieu, THOMAS SHERLOCK, Lord Evêque de Londres.
Chez J. Johnston, à la Tête de Boyle, 1749. 8.
pp. 52.

IL paroît par un mot d'avis que l'illustre Prélat a mis à la tête de ce *Supplément*, qu'il l'avoit composé il y a quelques années, pour servir de Réponse aux Objections que l'Auteur de l'*Examen du Système sur le sens littéral des Prophéties*, avoit faites contre l'Histoire de la chute de nos premiers Pères. Mais comme cet Auteur (que l'on sait être Mr. *Collins*) est mort depuis près de vingt ans, il a considéré ses objections, non comme lui étant particulières, mais en général comme étant communes à tous ceux qui révoquent en doute la vérité de cette Histoire telle que Moïse la rapporte, ou qui s'en offensent de quelque manière que ce soit.

Les *Discours* de Mr. l'Evêque de Londres sur la Prophétie sont très-connus hors d'*Angleterre*, soit par les longs & beaux Extraits que Mr. de la Chapelle en donna bientôt après leur publication, dans le Tome XIII. de la *Bibliothèque Angloise*, soit par la Traduction de Mr. le Moine, qui parut en 1729, & la curieuse Préface qui est au devant. Ainsi pour mettre nos Lecteurs au fait de cette espèce de controverse, il suffit de les renvoyer au troisième de ces *Discours*, & à la seconde *Disserta-*
ta-

zation qui les suit. Ils verront-là que l'Auteur suppose que ce que *Moïse* nous dit de la tentation de nos premiers Pères doit être pris, du-moins pour le fond, dans un sens littéral. Et c'est à justifier cette supposition contre les objections de Mr. *Collins* & autres Déistes, que ce *Supplément* est destiné.

Le Prélat remarque d'abord que la principale difficulté sur cette matière consiste à déterminer ce qu'il faut entendre par le *Serpent* qui tenta *Eve*. *Moïse* le décrit comme le *plus subtil* ou le *plus rusé* de tous les Animaux terrestres, par où il fait assez connoître que c'étoit un véritable Serpent; & la sentence prononcée contre lui le suppose clairement, puisqu'elle convient à la lettre à un Animal de cette espèce, & ne sauroit être appliquée à aucun autre Etre que ce soit. *Tu ramperas sur ton ventre, & tu mangeras la poussière tous les jours de ta vie; & je mettrai de l'inimitié entre toi & la femme, entre ta semence & la semence de la femme; cette semence te brisera la tête, & tu lui mordras le talon* (a). D'un autre côté, ce Serpent paroît avoir l'usage de la parole & de la raison: il lie conversation avec *Eve*, & il raisonne, non sur des choses triviales & telles qui peuvent faire l'objet de la connoissance des Bêtes, supposé qu'elles en aient, mais sur la nature de Dieu & de l'Homme, sur la connoissance du Bien & du Mal, sur le but & le motif secret de la Loi positive donnée à *Adam*: comment accorder tout cela?

Quelques Interprètes supposent que *Moïse* s'est accommodé dans cette occasion aux idées des

An-

(a) Genes. III.

Anciens, qui croyoient que les Bêtes parloient au commencement ; mais c'est-là une pure imagination, qui n'a aucun fondement dans l'Histoire. Des Auteurs qui ont vécu plusieurs siècles après *Moïse*, & qui sont aussi *modernes* par rapport à lui qu'ils sont *anciens* par rapport à nous, trompés par l'ancienne Ecriture Symbolique, ont pu attribuer un sentiment aussi absurde aux hommes de son tems ; mais il n'y a pas la moindre preuve que dans aucun siècle on ait cru en effet que les Bêtes parloient originairement. L'Histoire de l'Anesse de *Balaam*, qu'on allègue pour faire voir que les *Anciens* étoient dans cette pensée, ne prouve rien de semblable, parce qu'il s'agit-là, non d'un événement naturel, mais d'un vrai Miracle ; & toutes les fois que les Auteurs profanes rapportent comme un fait que quelque Bête a parlé, l'idée qu'ils en donnent est celle de prodige ou d'effet surnaturel.

Il faut donc avoir recours ici à quelque autre interprétation plus raisonnable. Le gros des Commentateurs supposent que c'étoit un véritable Serpent qui parla à *Eve*, mais qu'il étoit animé par le Démon, qui s'en servit comme d'un instrument pour tenter nos premiers Pères. D'autres prétendent qu'il ne parut dans cette rencontre aucun Serpent, que le Démon fit tout par lui-même ; & que si le terme de *Serpent* est employé, c'est uniquement dans un sens métaphorique, pour désigner cet Esprit malin, qui est particulièrement appelé de ce nom dans l'Ecriture.

Le Texte Sacré favorise l'une & l'autre de ces explications, & fournit aussi des difficultés contre l'une & l'autre. Mais quelque opposées qu'elles
les

les soient sur l'article du Serpent, cette différence n'affecte ni le fond de l'Histoire, ni aucune conséquence qui en découle; car on convient des deux côtés qu'un Esprit malin agit dans cette rencontre & fut l'auteur de la tentation, ainsi il importe peu que cet Esprit malin se soit servi pour cet effet d'un Serpent, ou qu'il soit simplement appelé ici un Serpent. Dans le premier cas les expressions de *Moïse* sont littérales, & décrivent ce qui se passa extérieurement ou qui parut aux yeux d'*Eve*; mais aussi elles nous conduisent nécessairement à supposer qu'un autre Être, de beaucoup supérieur au Serpent, fut le principal Acteur dans cette Tragédie; car quoiqu'elles soient littéralement vraies d'un Serpent réel, elles ne sauroient l'être naturellement d'un simple Serpent. La Verge de *Moïse* étoit réellement de bois, & il est dit à la lettre que cette verge fendit la *Mer Rouge*, quoique cela soit naturellement impossible; & cependant il n'y a pas plus d'impossibilité, qu'il n'y en a qu'un simple Serpent parle, raisonne, tente & séduise. Et que l'Être, supérieur au Serpent, à qui l'on est nécessairement obligé d'attribuer ces diverses opérations, fut un Esprit malin, c'est ce dont on ne sauroit douter, si l'on considère qu'il s'oppose directement au Créateur, que toutes les lumières naturelles nous représentent comme infiniment bon, qu'il l'accuse hautement de malice & d'envie envers ses créatures, qu'il met tout en œuvre pour les soustraire à l'obéissance qu'ils lui doivent, qu'il n'y réussit malheureusement que trop, & qu'on ne sauroit alléguer d'autre motif d'une conduite si monstrueuse, que le seul plaisir d'in-

ful-

sulter à Dieu & de rendre l'homme misérable.

Suivant la seconde Explication, qui suppose qu'il ne parut point de Serpent dans cette rencontre, le fond de l'Histoire est le même, seulement le langage est métaphorique. C'est le même Esprit malin qui parle, raisonne, tente & séduit *Eve*; mais comme il n'étoit pas connu des *Juifs* sous aucun nom qui lui fût particulier, ou peut-être étant très-bien connu sous celui de *Serpent* dans le tems que cette Histoire fut écrite, il est ici appelé de ce nom. Celui de *Satan*, qu'il porte communément dans les Livres des anciens *Juifs*, lui fut donné à cause de l'inimitié qu'il fit paroître contre l'homme dans cette Tentation; ainsi il ne paroît pas qu'avant cet événement il eût aucun nom propre par lequel l'Historien pût le désigner. Mais ceux qui sont pour le sens littéral, objectent que la narration est simple & dans le stile historique; qu'il n'est pas naturel que la métaphore règne d'un bout à l'autre dans le caractère du principal Acteur; & que quoique cela puisse être permis dans le stile poétique ou prophétique, on ne sauroit l'admettre sans absurdité dans l'historique. Ils ajoûtent que le Tentateur n'est pas simplement appelé un Serpent, mais traité comme tel, représenté comme le plus rusé des Animaux terrestres, condamné à manger la poussière & à ramper sur son ventre, & décrit sous une propriété particulière au Serpent, celle de *mordre les hommes au talon*.

A cela on réplique que le Démon, comme on l'a déjà remarqué, n'avoit aucun nom propre sous lequel il fût connu des personnes pour qui cette Histoire étoit écrite; qu'ainsi il falloit ou l'o-

mettre entièrement, ou parler du Tentateur sous un nom emprunté ; que l'Historien Sacré insinue clairement la raison pourquoi il l'appelle *Serpent*, quand il attribue au Serpent une ruse supérieure à celle des autres animaux ; car c'étoit-là l'emblème le plus naturel d'un séducteur, qu'il fait assez connoître par ce qu'il en dit, qu'il étoit le Tentateur, n'étant pas possible à un simple Serpent d'exécuter tout ce que fit ce Tentateur ; & que quoique la sentence prononcée contre cet Esprit malin soit conçue en des termes applicables au Serpent, ce n'est après tout qu'une continuation de la même métaphore, qui étant une fois introduite a dû naturellement être poursuivie jusqu'au bout, selon ce vers d'Horace,

..... *Servetur adimum*

Qualis ab incepto

On ajoute que ceux qui supposent qu'un vrai Serpent fut dans cette rencontre l'instrument d'un Esprit malin, ne sauroient bien dire à quel propos il est fait ici mention expresse de la finesse ou de la ruse de cet Animal ; car puisque dans leur hypothèse ce fut la ruse du Démon, & non du Serpent, qui fit tomber *Eve* dans le piège, pourquoi alléguer la subtilité de cet Insecte, qui n'y entra pour rien ? Le plus stupide des Animaux auroit été un instrument aussi propre que lui aux desseins du Démon. On dit enfin que par une figure dont l'usage est peut-être plus ancien que le tems où cette Histoire a été écrite, ou auquel cette Histoire a donné lieu, il étoit ordinaire aux *Hébreux* de décrire les grands Tyrans, & en particulier les Démons sous l'image ou l'emblème de *Serpens*. On en trouve plusieurs exemples dans les Prophètes.

phètes; voyez entre autres ce passage de l'Auteur même de la Genèse, XLIX. 17. *Dan sera un serpent sur le chemin & une couleuvre sur le sentier, mordant les talons du cheval, afin que celui qui le monte tombe à l'envers.* Ajoutez-y Ps. LXXIV. 13. *Es. XXVII. & Ezéch. XXIX. 1, 2, 3. Luc. X. 17. &c.* Mais rien n'est plus formel que ces paroles de N. S. lui-même, en réponse à ce que ses Disciples lui dirent, que les *Démons mêmes leur étoient assujettis en son nom.* Je voyais, dit-il, *Satan qui tomboit du Ciel comme un éclair. Je vous donne le pouvoir de marcher sur les serpents, sur les scorpions, & sur toute la puissance de l'Ennemi.* D'où l'on conclut que dans la narration de Moïse le Serpent ne désigne autre chose que l'Esprit malin qui tenta nos premiers Pères.

Mais ceux qui soutiennent le sens littéral, objectent que c'est-là tourner un Fait très-simple en Fable, Parabole, ou Allégorie; ce qui n'est nullement permis dans une narration ou en stile historique.

A quoi l'on replique qu'il ne s'agit ici ni de Fable, ni de Parabole, ni d'Allégorie, mais d'une simple Métaphore, & que l'on confond ces différens termes fort mal-à-propos. La Métaphore a bien quelque ressemblance avec la Fable & la Parabole, en ce que l'Imagination y a aussi quelque part, mais elle en diffère entièrement à tout autre égard. Le sujet même des Fables & des Paraboles est feint, au-lieu que celui des Métaphores peut être très-réel, en sorte qu'il n'y ait que l'expression qui soit empruntée de l'Imagination. Le premier peut être exprimé sans aucune métaphore; & les

termes métaphoriques peuvent s'expliquer par les règles de la Critique, de manière qu'ils décrivent une Histoire véritable dans toutes les circonstances. Pour ce qui est des Allégories, dans le stile des Théologiens, elles ne consistent pas dans un langage figuré, mais dans les choses mêmes, lorsqu'on rapporte un événement ou un fait particulier pour en désigner un autre qui n'y a souvent qu'un rapport fort éloigné, & quelquefois même point-du-tout. Ce qui en fait le fond & la matière, est souvent exprimé dans les termes les plus simples & les plus naturels, sans aucun mélange de métaphores, ou d'autres figures de Rhétorique.

Après avoir ainsi balancé ces deux hypothèses, notre illustre Prélat se déclare enfin pour le sens littéral, qu'il appuie de nouvelles raisons. " Pour
 „ ce qui me regarde, dit-il (a), quoique je me
 „ sois ci-devant exprimé sur ce sujet d'une ma-
 „ nière un peu douteuse (b), plus j'y réfléchis,
 „ & plus je suis porté à croire qu'*Eve* vit en effet
 „ un Serpent. Car il y a ici visiblement trois A-
 „ gens distincts, *Adam*, *Eve*, & le *Serpent*; les
 „ paroles, adressées aux deux premiers, en pro-
 „ nonçant sentence contre eux, ne sont point du
 „ tout métaphoriques. Pourquoi donc suppo-
 „ ser qu'en condamnant le troisième, le stile
 „ change entièrement, & la condamnation tom-
 „ be sur un autre Etre avec qui *Adam* & *Eve*
 „ n'ont eu en apparence aucun commerce? Si ni
 „ l'un ni l'autre n'eussent vu un Serpent, ni eu
 „ de conversation avec lui, quelle idée auroient-
 „ ils pu se faire de la conduite de Dieu en con-
 „ dam-

(a) P. 16. (b) V. le 3. Disc. sur la Proph.

„ dampnant cet Animal à ramper sur son ventre
 „ & à manger la pouffière, parce qu'un autre A-
 „ gent, quel qu'il fût, les avoit séduits? D'ail-
 „ leurs, quoique l'on puisse expliquer pourquoi
 „ le Tentateur est appelé un Serpent, & ainsi
 „ rendre raison de la métaphore qu'on suppose
 „ dans cet endroit, cependant il n'est nullement
 „ probable que *Moïse* ait pris la même liberté en
 „ rapportant les paroles de Dieu même, & chan-
 „ gé la *sentence littérale* prononcée contre cet
 „ Esprit malin en une *sentence métaphorique* qui
 „ auroit pour objet un *Etre métaphorique*, in-
 „ troduit sur la scène pour le représenter. Et si
 „ *Moïse* nous a donné les propres termes dont
 „ Dieu s'est servi en condamnant le Tentateur,
 „ on ne sauroit guères douter que cet Esprit ma-
 „ lin n'ait paru & agi sous la forme d'un Serpent,
 „ ou comme un vrai Serpent; & que la Sentence
 „ prononcée contre l'instrument visible de cette
 „ séduction ne portât sur le séducteur lui-même
 „ quel qu'il fût, & ne pût même être entendue
 „ autrement au tems de sa publication”.

„ Pour ce qui est du langage de l'Ecriture qui
 „ appelle les Tyrans & les Scélérats des *Serpens*,
 „ & en particulier des paroles de *Jacob* qui re-
 „ présentent la Tribu de *Dan* comme un *Ser-*
 „ *pent sur le chemin*, &c. cela prouve si peu
 „ qu'il n'y eut aucun Serpent mêlé dans cette
 „ Tragédie, que la raison même pour laquelle
 „ les Méchans sont appelés *Serpens*, c'est parce
 „ que le premier séducteur qui fut jamais étoit
 „ ou parut être un *Serpent*, & donna son nom
 „ à tous les séducteurs qui sont venus ensuite.
 „ Car quoique ce terme appliqué à des scélérats

„ du premier ordre, soit métaphorique, cepen-
 „ dant toutes les Métaphores ont leur fonde-
 „ ment dans quelque chose de réel ; & comme
 „ un Serpent réel parut & agit dans la première &
 „ la plus grande de toutes les séductions, il y a
 „ autant de propriété à appeller tous les autres
 „ séducteurs des *Serpens*, qu'il y en peut avoir
 „ à donner à des gens d'une grande force les
 „ noms de *Samsons* ou de *Goliats*, qu'on n'au-
 „ roit jamais pensé à leur appliquer, s'ils n'a-
 „ voient appartenu à des hommes qui ont réelle-
 „ ment existé & qui se sont rendus fameux par
 „ leur force extraordinaire”.

Il reste encore une objection contre cette In-
 terprétation littérale, qui n'est pas tout-à-fait à
 mépriser. Elle est tirée de la nature du châtimen-
 t infligé au Serpent & à *Eve* ; le Serpent devoit
 ramper sur son ventre & manger la poussière, &
Eve devoit concevoir & mettre au monde des en-
 fans avec douleur ; mais l'un & l'autre étant des
 suites nécessaires de leur formation originelle, on
 ne sauroit les regarder comme des châtimens, ni
 prendre à la lettre ce que *Moïse* dit à ce sujet. Et
 si ses expressions sont figurées dans une partie si
 essentielle de cette Histoire, il est fort à présumer
 qu'elles le sont dans tout le reste. A quoi notre il-
 lustre Auteur répond que toute cette difficulté
 n'est fondée que sur la supposition que la Femme
 & le Serpent étoient formés de la même manière
 avant la chute, qu'ils le sont aujourd'hui. Mais
 comment sait-on cela ? *Moïse* n'en dit rien, & son
 récit conduit bien plutôt à penser le contraire : Di-
 ra-t-on que Dieu ne peut en aucune façon chan-
 ger l'état & la constitution primitive des Créa-
 tures

tures qu'il a lui-même formées ? Ce seroit étrangement borner sa puissance, & contredire toutes les idées naturelles que nous avons de ses attributs. Il est même clair par l'exemple de quelques animaux, que la Nature s'est pour le moins autant écartée à leur égard de son cours primitif, que dans le cas dont il s'agit ; & pourquoi Dieu ne pourroit-il pas faire par rapport à toute l'Espèce, ce qu'il a fait par rapport à certains Individus ? Quoique nous ne sachions pas comment la Femme & le Serpent étoient originairement formés, & de quelle manière le changement qui s'est fait en eux fut opéré, le fait n'en est pas moins possible ni moins probable.

Après avoir allégué divers Passages du N. T. qui confirment que ce fut le Démon qui tenta nos premiers Pères, en se servant pour cet effet du corps d'un Serpent, Mr. l'Evêque de *Londres* conclut ce qu'il avoit à dire pour établir le sens littéral de cette Histoire, par une observation particulière ; c'est que le Serpent a été dans tous les tems un grand objet d'Idolâtrie. On l'adoroit en *Egypte* & dans tout l'*Orient*, en *Grèce*, à *Rome*, & en *Amérique* même. *Garcilasso del Vega*, qui a écrit l'*Histoire des Incas du Pérou*, nous apprend que les *Espagnols* étant entrés de force dans le lieu le plus sacré d'un de leurs Temples, y trouvèrent la figure d'un grand Dragon ou Serpent qui y étoit adoré. L'Histoire moderne, aussi-bien que l'ancienne, fournit un grand nombre d'exemples de cette espèce d'Idolâtrie ; & quand on considère son universalité & sa durée, on ne peut guères s'empêcher de reconnoître que la première Prophétie contenue dans la sentence pronon-

cée contre le Serpent, a été plus littéralement accomplie qu'on ne le pense communément, & qu'il y a eu & y aura une *inimitié* perpétuelle entre l'*ancien Serpent*, sous sa vieille forme, & la *semence de la Femme*, jusqu'au tems marqué pour la destruction totale de son Empire.

Mr. Collins avoit objecté contre ce que notre savant Evêque dit dans son 3. *Discours sur la Prophétie* touchant les espérances communiquées à Adam par la sentence prononcée contre le Serpent, qu'il n'est pas fait la moindre mention dans cette sentence d'aucune victoire que l'homme dût remporter sur le serpent (a). Si cela est vrai dans le sens littéral, c'est sans fondement que les Théologiens infèrent de cette sentence, par voie d'analogie, que l'homme auroit enfin le dessus sur le Tentateur lui-même, ou sur le Démon animant le Serpent. Mais il n'y a qu'à examiner la chose de près pour se convaincre du contraire. Les Naturalistes conviennent que la tête est la partie la plus tendre du Serpent, & que si on la blesse au point de la briser ou casser, il en meurt infailliblement. C'est sur ce fondement que l'Ecriture représentant les grands Tyrans sous l'image de *Dragons* ou *Serpens*, se sert de la même figure de briser ou de casser leur tête pour décrire leur ruine certaine. Par exemple, la destruction de *Pharao* & de son armée est exprimée en ces termes. *Tu as brisé la tête des Dragons dans les eaux* (b). Un homme peut être mordu par un Serpent au talon sans en mourir, car la Nature fournit plusieurs remèdes efficaces contre un pareil

(a) Dans son *Examen du Système sur le sens littéral des Prophéties*, p. 229. (b) Pl. LXXIV. 13.

reil accident ; ainsi la différence est très-sensible ; & quoiqu'il y ait une inimitié perpétuelle entre l'Homme & le Serpent , cependant à la lettre tout l'avantage est du côté du premier. Comment donc peut-on dire que dans ces paroles prises littéralement, *il te brisera la tête & tu lui mordras le talon*, il n'y a pas la moindre idée de victoire remportée par l'Homme sur le Serpent ? Et si on les applique au Démon qui tenta nos premiers Pères par le moyen du Serpent, il paroît qu'elles emportent du-moins ceci , que quoique cet Esprit malin eût fait , & dût encore faire un très-grand tort à l'Homme par le poison de sa séduction , cependant l'Homme triompheroit enfin de ses pièges & de sa tyrannie.

„ Cette Interprétation , il est vrai, ne nous mène pas nécessairement plus loin ; car elle ne nous apprend ni toutes les circonstances de ce combat spirituel , ni les moyens infailibles d'obtenir la victoire ; mais un peu de réflexion suffit pour nous en donner du-moins quelque idée. Puisque l'Homme avoit tout perdu par sa desobéissance aux ordres de Dieu , ce n'est assurément pas une conséquence forcée que d'en inférer qu'il ne pouvoit rien recouvrer que par la faveur de cet Etre suprême , ...
„ & qu'il n'y a pas d'autre moyen d'obtenir sa faveur que de lui obéir & de faire ce qui est juste. On ne sauroit supposer le contraire sans renverser toutes les idées que nous avons de ses perfections infinies. Et si on ne le peut, l'enchaînement des conséquences qu'on a tirées dans la première partie de ce Traité (c) est solidement

„ ment établie, & il n'y a pas moyen de la ren-
 „ verser, qu'en supposant que l'Histoire de la
 „ chute n'est qu'une pure fiction inventée dans
 „ les premiers âges du Monde, & reçue com-
 „ me vraie dans les suivans par foiblesse d'es-
 „ prit”.

De-là Mr. l'Evêque de *Londres* prend occasion d'examiner quels sont originairement les fondemens de l'espérance que l'Homme peut avoir en la faveur & la miséricorde de Dieu, sans laquelle il ne sauroit y avoir de Religion. Les *Désistes* les tirent uniquement de la considération des perfections de Dieu & de la misère de l'Homme ; les *Chrétiens*, au-contre, de la seule Révélation & des promesses expressees de l'Etre suprême. Ceux-ci ne nient pas que la bonté infinie de Dieu & la condition présente du Genre-humain ne fournissent de bonnes raisons d'espérer en sa miséricorde ; mais ce n'est pas de quoi il est ici question ; il s'agit d'une espérance antérieure à cet état de misère dans lequel tous les Hommes sont nés, de l'espérance qu'*Adam* & *Eve* purent concevoir d'abord après leur chute, & qui est le premier appui de la Religion. Il n'y avoit encore qu'eux deux dans le Monde, l'un & l'autre coupables de rébellion aux ordres de Dieu, & n'ayant à alléguer pour leur excuse ni l'ignorance ni l'infirmité naturelle de leurs Descendans. Ils étoient persuadés en leur conscience qu'ils méritoient la mort dont ils avoient été menacés, & ils avoient tout lieu de l'attendre incessamment. Dans cet état, quelle raison pouvoient-ils avoir d'espérer que Dieu leur pardonneroit ? Auroit-ce été la misère de leur condition ? Mais ils s'y étoient jettés par leur pro-
 pre

pre fante ; & fi c'étoit-là un motif fuffifant d'efpérance , les plus grands Scélérats auroient droit d'efpérer. Auroit-ce été la confidération de la bonté infinie de Dieu ? Mais comment cette confidération auroit-elle pu les raffurer contre la déclaration exprefse de Dieu lui-même , *Au jour que tu en mangeras , tu mourras de mort ?*

Supposé qu'ils fuflent effectivement morts dans leur péché , de quoi auroient-ils pu fe plaindre ? Et où auroient été dans ce cas ces *pauvres misérables Mortels* dont la trifte condition fournit , à ce qu'on prétend , de juftes raifons d'efpérer ? Il n'en feroit jamais né aucun , & s'il y en a de tels aujourd'hui , c'est un effet de la miféricorde de Dieu envers nos premiers Parens , qui les laiffa vivre & les remplit de confiance en fa bonté par la Promeffe que nous examinons.

C'est pour ne pas distinguer l'état présent du Monde , qui est un état de mifère & de foibleffe , de fon état primitif , tel qu'il fortit des mains de Dieu , les efperances originelles de la nature de celles que la vue de la trifte condition de l'Homme depuis la chute peut faire naître ; c'est , dis-je , pour ne pas distinguer avec foin ces deux chofes , que bien des gens fe font malheureusement prévenus & contre la Révélation & contre ceux qui la défendent. Les Théologiens paffent dans leur efprit pour n'avoir point de fens , ou point de charité , fous prétexte qu'ils regardent comme infuffifans les fondemens naturels , ou les motifs que la feule Raifon fournit , de l'efpérance que l'Homme peut avoir en la miféricorde de Dieu. La Révélation leur paroît inutile ou injufte , parce qu'elle leur offre fur un fondement particulier u-

ne

ne grace à laquelle ils s'imaginent d'avoir naturellement droit. Cependant ni l'Evangile, ni ceux qui le prêchent, n'enseignent que le Genre-humain dans son état présent n'est pas un objet de compassion. Bien loin de-là, ils soutiennent que Dieu n'a permis qu'il tombât dans cet état que pour avoir occasion de déployer à son égard les richesses de sa bonté & de sa miséricorde. Seulement ils joignent à la considération de la bonté de Dieu & de la misère de l'Homme la promesse expresse de grace faite à *Adam*, comme le premier & le plus assuré fondement de l'espérance que nous pouvons avoir en cet Etre suprême.

Il reste pourtant encore une difficulté, c'est qu'il paroît étrange que les Théologiens cherchent une promesse de cette nature dans le jugement solennel que Dieu rendit contre les coupables, & plus étrange encore qu'ils prétendent la trouver dans la sentence qui regarde particulièrement le Serpent. Mais à cela l'illustre Auteur répond, 1. que toute sentence qui inflige une moindre peine que la Loi ne porte, est en quelque manière un Acte de grace. Par la Loi donnée à nos premiers Pères ils devoient mourir du moment qu'ils auroient mangé du fruit défendu; mais Dieu relâcha de ses droits à cet égard; il les laissa vivre même plusieurs siècles; & quoiqu'ils fussent dès lors exposés à bien des travaux, des chagrins & des peines, cependant une telle vie étoit de beaucoup préférable à la mort, & une vraie faveur. La sentence prononcée contre le Serpent emportoit, il est vrai, qu'il y auroit une inimitié perpétuelle entre sa semence & la semence de la Femme; mais elle promettoit en même tems la victoire

toire à cette dernière, comme nous l'avons vu ci-devant. Adam pouvoit-il comparer ces grands adoucissmens de ces diverses sentences avec la rigueur de la Loi contre laquelle il avoit péché, & douter un seul moment de la miséricorde de Dieu à son égard ? Non plus qu'un Criminel qui sait que selon les Loix il mérite la mort, ne peut s'empêcher de regarder comme une grace d'être condamné à une prison perpétuelle.

En second lieu, la sentence d'où l'on tire la Promesse dont il s'agit ici, ne regarde pas le Serpent seul, elle a aussi un rapport manifeste à la Femme, *Elle te brisera la tête & tu lui briseras le talon*. Ces paroles auroient pu tout aussi bien s'adresser à la Femme, & être tournées de cette manière, *Elle te brisera le talon & tu lui briseras la tête* ; auquel cas toute la difficulté qu'on y trouve s'évanouiroit. Mais on ne sauroit dire pourquoi ces-mêmes paroles doivent avoir un autre sens, étant adressées au Serpent, qu'elles n'auroient si elles étoient adressées à la Femme. Cette remarque se confirme pleinement par la supériorité donnée à l'Homme sur la Femme dans la sentence prononcée contre celle-ci ; supériorité qui n'est pas exprimée en termes formels, mais qui se déduit naturellement de la sujettion à laquelle la Femme est condamnée, *Tes desirs se rapporteront à ton mari*. De même la malédiction de *Canaan*, qui le rendoit esclave de ses frères, supposoit visiblement que ses frères seroient ses Maîtres. Ainsi donc la destruction du Serpent emportoit par une conséquence très-naturelle le triomphe de la Femme ; & c'est à juste titre que nous tirons de cette partie de la sentence prononcée con-

tro

tre le Serpent, les vrais fondemens de l'espérance que l'Homme peut avoir en la miséricorde de Dieu.

Mr. l'Evêque de *Londres* fait plusieurs autres réflexions sur cet important sujet, qui toutes tendent à confirmer ou illustrer son hypothèse; mais il est si difficile de l'abrégé, que si l'on vouloit ne rien omettre de ce qu'il y a dans ce petit Ouvrage de digne de l'attention des Lecteurs, il faudroit presque le copier d'un bout à l'autre. Les Libraires qui ont publié la Traduction de ses *Discours*, ne manqueront pas sans-doute d'y joindre celle de ce supplément, qui y a un rapport si essentiel.

ARTICLE IX.

LETTRE à l'Editeur où l'on examine les Eclaircissemens dont l'Auteur de l'ESSAI DE PHILOSOPHIE MORALE a enrichi la nouvelle Edition qui s'en est faite.

MONSIEUR,

LE plus habile homme du monde n'est pas celui qui ne se trompe jamais. C'est celui qui se trompe le plus rarement, le plus légèrement, & qui revient le plus promptement de ses erreurs.

L'illustre Auteur de l'*Essai de Philosophie Morale*, dont votre *Bibliothèque Raisonnée Tome XLIV.* nous donne l'Extrait & la Critique, vient de le faire réimprimer avec des *Eclaircissemens* sur cinq Articles, qui parmi toutes les *Critiques* qu'on en a fait, lui ont paru seuls mériter d'être éclaircies (a). II

(a) Voy. la *Bibliothèque Germanique* 1750. *Tom. VII. Part. II.*

Il auroit fallu dans la nouvelle Edition corriger ou supprimer ces cinq Articles, si ces *Eclaircissements* ne sont pas clairs. Le sont-ils ? Voyons.

Eclaircissements.

Quelques-uns ont cru trouver une espèce de scandale dans ce que j'ai dit (chap. 3) 1. On peut comparer les plaisirs des sens avec les plaisirs les plus intellectuels. 2. Il n'y a point de plaisir d'une nature moins noble les uns que les autres. 3. Les plaisirs les plus nobles sont ceux qui sont les plus grands.

Ceux qui ont critiqué ce paragraphe avoient sans-doute oublié la définition que j'ai donnée du plaisir.

Remarque.

Qu'on l'oublie ou qu'on s'en souviennne, le scandale demeure. L'Auteur définit le plaisir, *toute perception que l'Ame aime mieux éprouver que ne pas éprouver.* Cela éclaircit-il quel-qu'une de ces trois propositions ? est-ce la première, la seconde, ou la troisième ?

D'ailleurs la définition donnée est-elle claire elle-même ? Il y a plus de trois siècles qu'on ne cesse de disputer, si le plaisir appartient à l'entendement ou à la volonté. *St. Thomas d'Aquin* le fait consister dans la simple vision, qui n'est en effet qu'une *perception* ; mais le Docteur *Subtil*, *Scot*, le met dans la jouissance, *in fruitione* : parce que Dieu, dit-il, peut se montrer tel qu'il est aux Damnés sans leur donner aucun plaisir, ce qui ne se pourroit si le plaisir étoit la perception même.

Quoi qu'il en soit, une définition contestée & non claire n'est guère propre à éclaircir.

Il est certain 1. que le plaisir ne tire sa valeur que

que de son intensité & de sa durée; & 2. que celui qui naît des passions les plus brutales, peut être comparé à celui qui naît des plaisirs les plus purs.

Remarque.

L'intention de l'Auteur est ici, ou de faire un raisonnement, ou de nous donner simplement deux propositions détachées. Si c'est un raisonnement, il prouve contre toutes les règles de la Logique une chose claire par une chose obscure. Qui douta jamais qu'on ne puisse comparer ensemble les biens & les maux, les plaisirs les plus brutaux avec les plaisirs les plus purs? *Ils m'ont abandonné, dit Dieu, moi qui suis la fontaine d'eau vive, & ils se sont creusé des citernes crevassées, des citernes qui ne contiennent point d'eau.* Rien de plus vrai, rien de plus clair, que cette proposition : mais auroit-on bonne grace de vouloir la déduire de ce *que le plaisir ne tire sa valeur que de son intensité & de sa durée?* Puisque de quelque côté qu'il la tire, il demeure toujours vrai qu'on peut comparer les plaisirs les plus grossiers avec les plaisirs les plus purs.

Rendons pourtant justice. Peut-être l'Auteur a-t-il seulement voulu faire deux propositions détachées? D'accord. Mais à quoi se réduit alors l'Eclaircissement? A nous dire crument & sans preuve :

Il est certain que le plaisir ne tire sa valeur que de son intensité & de sa durée; & il est certain que la première proposition du paragraphe censuré est certaine. Me sera-t-il permis de dire à mon tour?

Il est certain que tout plaisir qui est de nulle valeur

leur dans son commencement, n'est aussi de nulle valeur dans son intensité & dans sa durée.

Il est certain que comme ce n'est ni la durée ni l'intensité de la monnoie qui en fait la valeur, il en est de-même du plaisir.

Il est enfin certain qu'il n'est guère édifiant d'enseigner que la valeur ou la non-valeur de nos plaisirs ne dépend point de la noblesse ou de l'indignité de leurs objets.

Il ne faut pas ici confondre le bonheur avec le plaisir.

Remarque.

Je doute fort qu'il soit question du bonheur dans le paragraphe censuré.

Le bonheur, comme nous l'avons dit, est la somme des biens qui reste, après qu'on a retranché la somme des maux; & loin que le bonheur qui naît de ces passions pût être comparé à celui qui naît de la vertu, on fait voir dans cet Ouvrage qu'il n'existe pas comme quantité positive, c'est-à-dire que les biens qui naissent de ces plaisirs, seront toujours détruits & surpassés par les maux qui en seront les suites.

Remarque.

Ce raisonnement ne suit qu'à demi la Méthode des Mathématiciens, & je prévois que tous en nieront la Majeure. En voici le précis.

On ne peut comparer ensemble que des quantités positives.

Le bonheur qui naît de ces passions n'est pas quantité positive.

Donc on ne peut le comparer.

On peut donc nier la réalité du bonheur qu'on chercherait dans les plaisirs du Corps, mais on ne

peut nier la réalité de ces plaisirs : on ne peut pas nier qu'ils ne puissent être comparés aux plaisirs de l'Âme, ni qu'ils ne puissent même les surpasser.

Remarque.

Ici l'Auteur s'écarte encore de la Méthode Mathématique, puisqu'il ne reconnoît comme réel, que ce qui est positif.

Cette erreur commune est selon moi l'écueil des Métaphysiciens, & l'opprobre de la Métaphysique, laquelle se trouve encore par-là surchargée d'une infinité d'Êtres de raison, & aussi imparfaite que l'étoit l'Algèbre avant le tems de Viète, où l'on ne connoissoit de grandeurs réelles que les positives.

Quoi qu'il en soit, voici le précis du raisonnement de notre Auteur :

On ne peut comparer que ce qui est réel.

Les plaisirs du Corps sont réels, mais le bonheur qui en reviendrait n'étant pas quantité positive, n'est pas réel.

Donc on peut comparer les plaisirs du Corps, & non le bonheur qui en reviendrait.

Cependant tous les jours on compare les ténèbres à la lumière, la maladie à la santé, quoique les ténèbres & la maladie n'ayent aucune réalité positive. L'Auteur a donc manqué son idée moyenne ; & pour prouver sa thèse, que personne ne lui conteste, voici ce qu'il auroit dû dire.

L'Esprit peut comparer toutes les choses dont il a l'idée.

Or il a l'idée des plaisirs les plus grossiers & des plaisirs les plus purs.

Donc il peut les comparer.

A combien d'écarts l'esprit-humain n'est-il pas
su-

sujet dès qu'il se sent piqué? L'illustre Auteur aime avec raison son *Essai de Philosophie Morale*. Mais ce Livre renferme deux propositions dont on se scandalise, savoir, 1. *que tous les plaisirs sont d'une nature également noble*; & 2. *que les plaisirs les plus nobles sont ceux qui sont les plus grands*. Il faut des éclaircissmens. Heureusement ce qui précède est une proposition incontestable; voilà sur quoi on les fait rouler, sans qu'il y soit fait la moindre mention de ce qui fait la noblesse du plaisir. On peut comparer les plaisirs des sens avec les plaisirs spirituels. Voilà, le croiroit-on? par où commence & finit l'éclaircissement.

Car dire que l'Auteur prend la noblesse du plaisir pour sa valeur, quand il avance cette proposition, il est certain que la perception agréable ne tire sa valeur que de son intensité & de sa durée, ce seroit lui imputer de dire, qu'un plaisir brutal devient toujours plus noble à mesure qu'il est plus véhément & qu'il dure plus longtems.

Combien devons-nous être humbles! L'habile Auteur sans-doute indisposé finit cet éclaircissement par une construction des plus louches: là voici.

De plus grands Philosophes que ceux qui ont voulu me reprendre, pour avoir confondu le plaisir avec le bonheur, sont tombés dans bien des erreurs & des contradictions.

Il a évidemment voulu dire: *De plus grands Philosophes que ceux qui ont voulu me reprendre, sont tombés dans bien des erreurs & des contradictions pour avoir confondu le plaisir avec le bonheur.*

II. *J'ai compris sous deux genres tous les plaisirs & toutes les peines: j'ai appelé plaisirs & peines du Corps toutes les perceptions que l'Ame reçoit par l'impression des corps étrangers sur le nôtre; & j'ai réduit les plaisirs de l'Ame à deux seuls objets, à la pratique de la Justice & à la vue de la Vérité, les peines de l'Ame à avoir manqué l'un ou l'autre de ces objets.*

Un Ami respectable a cru que mon énumération n'étoit pas complète, & qu'il y avoit des plaisirs & des peines qu'on ne pouvoit réduire ni à l'un ni à l'autre de ces deux genres.

Remarque.

Cet Ami respectable a eu raison. L'énumération de l'Auteur ne comprend que les plaisirs & les peines légitimes de l'Ame, elle omet les illégitimes. L'Orgueilleux se donne mille plaisirs dont l'objet n'est ni la Justice ni la Vérité; & l'Envieux se donne mille peines dont l'objet n'est pas d'avoir manqué l'une ou l'autre de ces deux Vertus. L'Auteur un peu enthousiasmé de son sujet, prend ici l'espèce pour le genre. Toutes les pratiques de vertu sont bien des plaisirs de l'Ame; mais tous les plaisirs de l'Ame ne sont pas des pratiques de vertu.

De-même toutes les perceptions que l'Ame reçoit par l'impression des corps étrangers sur le nôtre, sont peut-être des plaisirs ou des peines du Corps; mais certainement tous les plaisirs & toutes les peines du Corps ne sont pas des perceptions que l'Ame reçoit par l'impression des corps étrangers sur le nôtre. Mon Corps se fatigue & mon Cerveau s'épuise par une longue étude; où est le corps étranger qui par son impression sur le
mien

mien me cause cette peine de Corps ? la faim, la soif, la surdité, sont des peines du Corps ; n'est-ce pas au défaut d'impression plutôt qu'à l'impression des corps étrangers sur le nôtre qu'elles sont dues ?

III. *On m'a reproché d'avoir trop favorablement parlé du Suicide. Considérant le Suicide hors de la crainte & de l'espérance d'une autre Vie, je l'ai regardé comme un remède utile & permis. Le considérant comme Chrétien, je l'ai regardé comme l'action la plus criminelle & la plus insensée ; & tout cela me paroît si évident, que je ne saurois rien dire qui puisse en augmenter l'évidence. S'il n'y avoit rien au-delà de cette Vie, il seroit souvent convenable de la terminer.*

Remarque.

J'observe encore ici deux propositions. cousues ensemble avec adresse. La première est suspecte, & la seconde incontestable. On ne peut rien dire qui augmente l'évidence de celle-ci, mais en est-il de-même de celle-là ? Il est vrai, rien n'est plus évident que l'énormité du *Suicide*, considéré comme Chrétien ; mais l'est-il également, qu'étant considéré hors de la crainte & de l'espérance, il soit un remède utile & permis ? Que dis-je également ? Est-il évident qu'un homme de bon sens, de sens raffiné & par calcul, puisse attenter sur sa vie sans effuyer aucun remords de conscience ? Est-ce ici le cas de ces *Catons* modernes de *Guinée*, que l'Auteur donne pour preuve ? Est-il évident que l'Empereur *Marc-Aurèle* ne prenoit pas le remords de la conscience pour un simple murmure, quand il disoit : *Sors de la vie si elle t'est à charge, mais sors-en sans plainte ni murmure, comme d'une chambre où il fume* ? Est-il

évident qu'il n'y a ni grandeur d'Ame à se mettre au-dessus des misères de cette Vie, ni pusillanimité à succomber sous leur poids? Enfin est-il évident que la même action qui est pour le Chrétien contre la Loi naturelle, ne le soit pas pour le Scythe & le Barbare?

L'Auteur ajoûte, que s'il n'y avoit rien au-delà de cette Vie, il seroit souvent convenable de la terminer.

Remarque.

Pour parler conséquemment, il devoit dire *toujours & non quelquefois*, puisque dans ses principes à l'égard de la Vie présente, la somme des maux surpasse *toujours* la somme des biens. Voilà donc & *Marc-Aurèle*, & tous les *Romains*, & tous les Peuples qui n'ont pas eu plus de religion qu'eux, en défaut; aucun d'eux n'a fait ce qui étoit convenable; ce sont des foux qui n'ont pas eu l'esprit de se tuer.

IV. *On a voulu me faire un crime de ce que j'ai dit, que la Religion Chrétienne n'étoit pas rigoureusement démontrable. Je le répète, si elle étoit rigoureusement démontrable, tout le monde la croiroit, tout le monde la suivroit.*

Remarque.

L'existence d'un Dieu est *rigoureusement démontrable*, mais tout le monde la croit-il? La Religion naturelle est *rigoureusement démontrable*, mais tout le monde la suit-il? Ce principe: Tout le monde croit & suit ce qui est *rigoureusement démontrable*, étant faux, la conséquence ne peut être vraie.

Personne ne sort des Ecoles de Géométrie avec le moindre doute sur les propositions qu'il y a en-
ten-

de Janvier, Février & Mars, 1751. 151

tendues. Voyez parmi ceux qui sortent des Bancs de Théologie, combien il y en a de persuadés ! Je l'ai dit, il faut ici que le cœur aide à persuader l'esprit.

Remarque.

Otons l'équivoque : les Vérités Chrétiennes sont obscures en elles-mêmes, sans cela on ne sauroit les croire. Nul ne croit ce qu'il voit ; mais ces Vérités, quoiqu'obscures en elles-mêmes, sont *évidemment croyables*, parce qu'elles ont des preuves internes & externes dont la réunion forme une démonstration si rigoureuse, que tout homme qui les conçoit ne peut s'empêcher de dire : *O Dieu ! s'il y a de l'erreur, c'est toi qui nous a trompés* : mais tu ne peux tromper personne, donc il n'y a point d'erreur.

Bayle (a) tâche de prouver la thèse de notre Auteur par deux raisons ; 1. parce que tout le monde avoue que nos Mystères sont si profonds, qu'il faut pour les croire captiver son entendement sous l'obéissance de la Foi ; & 2. parce que nous n'avons pas pour croire cette évidence irrésistible par laquelle nous connoissons que *le tout est plus grand que sa partie, que 6 est la moitié de 12, &c.*

Je réponds qu'il faut en effet captiver nos esprits pour croire les vérités mêmes, mais que tout esprit raisonnable est entraîné par l'évidence des motifs dès qu'il se les applique. J'avoue que de ces deux propositions, *il faut croire, 6 est la moitié de 12*, celle-ci est la plus claire, le sujet y contient immédiatement l'attribut, point d'idée moyenne entre 6 & la moitié de 12 : mais si cette condition étoit
nécess-

(a) Comment Philosoph. p. 2. ch. 10.

nécessaire pour qu'une vérité fût *rigoureusement démontrable*, adieu non seulement la Religion, mais la Géométrie même. Ce n'est donc pas le défaut d'une démonstration rigoureuse qui fait les rebelles en Théologie. Eh ? peut-on douter que la Géométrie ne trouvât des réfractaires, si elle enseignoit des vérités aussi contraires à nos passions ?

Que sera-ce, si j'ajoute que l'évidence des motifs de notre Foi est absolue, au-lieu que celle des Vérités Géométriques n'est que conditionnelle ? Car le Chrétien éclairé peut toujours dire, *Voilà la vraie Religion*, au-lieu que le Géomètre peut seulement dire, *Voilà un vrai Triangle équilatéral*, si mes mesures sont bien prises. Or si cette première Proposition d'*Euclide* n'est vraie qu'hypothétiquement, que doit-on penser de toutes celles qui en sont les suites, & qui font la Géométrie ?

Mais, dit notre Auteur, *il faut pour embrasser la Religion Chrétienne que le cœur aide à persuader l'esprit*. Ceci veut dire en termes moins polis mais plus justes, qu'il faut pour cela le concours surnaturel de la Grace.

Remarque.

Soit : mais ne faut-il pas le concours naturel de Dieu pour devenir Géomètre ? & si cela n'empêche pas que la Géométrie ne soit *rigoureusement démontrable*, pourquoi le Concours surnaturel empêcheroit-il que la Religion Chrétienne ne le fût aussi ?

V. Je n'ai plus qu'un mot à dire, & qui est presque inutile. C'est sur le stile de l'Ouvrage. On l'a trouvé triste & sec. J'avoue qu'il l'est, mais je ne crois pas qu'il dût être autrement. Quand j'an-

de Janvier, Février & Mars, 1751. 153

j'aurois été capable de le parer de fleurs, la sévérité du sujet ne le permettroit pas.

Remarque.

L'Auteur est trop modeste, je ne souscris point à ce principe, *que tout sujet sévère doit se traiter d'une manière triste & sèche.* Aussi réunit-il dans ce petit Ouvrage l'agréable à l'utile. Il nous y démontre d'une manière sensible cette consolante vérité, *que la somme de nos biens surpasse infiniment celle de nos maux.*

Tout le monde sait d'avance qu'il n'est point d'Or sans écume. C'est pourquoi j'ose me flatter que le grand & illustre Auteur aura égard dans la 3. édition à celles de mes remarques qui se trouveront confirmées par le jugement du Public, auquel je les sou mets avec autant de desintéressement que si elles n'étoient pas miennes. J'espère que cette disposition servira d'excuse à la liberté d'une censure où j'ai plus consulté les loix de la Logique que celles de la Rhétorique, & qu'elle ne déplaira pas à ceux qui aiment véritablement le progrès des Sciences. J'ai l'honneur d'être

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéissant Serviteur.

N. N.

ARTICLE X.

LUCINA sine CONCUBITU.

C'est-à-dire,

Lucine affranchie des Loix du Concours. Lettre adressée à la Société Royale de Londres, dans

K 5

la-

laquelle on prouve, par une évidence incontestable, tirée de la Raison & de la Pratique, qu'une Femme peut concevoir & accoucher sans avoir de commerce avec aucun homme. Tradulte de l'Anglois d'*Abraham Johnson*, 1750. pp. 57. sans la Préface.

&

CONCUBITUS sine LUCINA, ou le Plaisir sans peine. Réponse à la Lettre précédente, à Londres 1750. pp. 59.

Nous joignons ici ensemble deux Brochures, qui toutes deux envisagent la même chose sous des faces bien différentes. La première, sévère dans son système, assujettit à des peines sans mélange de plaisir : la seconde, plus indulgente, ne veut procurer que plaisir, & bannir toute peine. Le Traducteur *François* rapporte dans l'Avertissement, par quel hazard il est venu à traduire cette Pièce de l'*Anglois*. Voici comment il rapporte son histoire. „ Il y avoit au juste 14 mois & „ 17 jours que j'étois à *Londres* pour affaire de „ mon Commerce, sans en être jamais sorti que „ pour me promener à *Greenwich* ou à *Chelsea*, „ lorsque par une Lettre de *Bordeaux* datée du „ 20 *Mars* dernier, j'appris que ce même jour ma „ chère Epouse étoit accouchée d'un gros garçon, qui se promettoit bien de vivre. Cette nouvelle qui en *France* m'eût comblé de joye, „ attendu que la fécondité de ma femme ne m'avoit encore produit que des filles (a), fut pour moi un coup de poignard Je fus donc accablé de cette nouvelle : le poison de la jalousie

„ cou-

(a) J'en ai cinq vivantes, & il m'en est mort deux.

„ coula dans mes veines, & j'en éprouvai toutes
„ les horreurs J'avois déjà passé huit jours
„ sans me montrer dans les Cabarets, ni dans les
„ Jardins, lorsqu'un matin, allant à la Bourse,
„ je voulus prendre un doigt de *Punch*.... J'en-
„ tra pour cela au hazard dans un de ces Scientifi-
„ ques Caffés, où se débitent les *Papiers*, & les
„ autres Nouveautés de *Londres*. Un garçon
„ me présenta un *Pamphlet*, dont le titre piqua ma
„ curiosité. Je donnai mon Scheling, & je mis
„ l'écrit dans ma poche. Retiré dans ma cham-
„ bre, après mon diné, je lus la Lettre d'*Abra-*
„ *ham Johnson*, & je fus un peu soulagé : je dor-
„ mis trois heures la nuit suivante (a). Je la re-
„ pris, dès que je fus réveillé; l'ayant relue at-
„ tentivement, je fus presque aussi-tôt convain-
„ cu de la réalité d'une découverte que j'avois
„ tant d'intérêt d'applaudir. C'étoit assurément
„ bien malgré moi, que je soupçonnois la vertu
„ de ma digne épouse Au-reste l'injure
„ que j'ai pu faire à ma chaste & fidèle Compà-
„ gne, n'a été que trop réparée. Je lui en ai de-
„ mandé mille fois pardon, & dans l'instant mê-
„ me que j'écris je l'expie encore. Voilà donc
„ l'heureux fruit que je pus tirer de la lecture
„ de *Johnson* : le calme succéda tout-à-coup au
„ trouble, & j'eus toute la liberté d'esprit néces-
„ saire pour me disposer à repasser en *France*....
„ Je fus reçu chez moi comme un bon mari doit
„ l'être après une absence considérable. Cepen-
„ dant le nouveau-né me tracassoit fort, je vou-
„ lus en avoir le cœur net.... Ce fut le lende-
main

(a) Remarquez que je n'avois pas fermé l'œil depuis les Lettres de *Bordeaux*.

„ main matin que j'interrogeai ma femme. Elle
 „ me répondit par un torrent de larmes. Je m'en-
 „ durcis, & j'exigeai d'elle l'aveu d'une faute ;
 „ dont je promis le pardon. Elle protesta con-
 „ stamment de son innocence, & m'avoua seu-
 „ lement qu'un jour un Négociant *Nantois* lui
 „ ayant donné la collation sur son bord, le Bâti-
 „ ment s'étoit écarté, pour les promener le long
 „ de la rade, & que ce jour étoit l'époque d'un
 „ évènement où elle ne comprenoit rien. Plein
 „ de mon Auteur *Anglois* j'insistai sur les cir-
 „ constances de cette promenade, sur le rhumb
 „ de vent qui régnoit alors, sur le degré de chaud
 „ ou de froid qu'elle avoit éprouvé dans l'air &c.
 „ Elle me répondit comme une femme assez peu
 „ au fait de toutes ces questions ; mais par l'idée
 „ qu'elle s'efforça de me donner des dispositions
 „ du Ciel, je compris qu'alors les vents devoient
 „ être au-moins *Sud-Ouest*. De-là je conjectu-
 „ rai que l'air de la marine étant duement impré-
 „ gné des *molécules organiques*, si bien décrites
 „ par nos *Plines modernes* (a), elle en avoit a-
 „ bondamment respiré (b). Je dois tout mon re-
 „ pos à cet éclaircissement.... Vous avez, Ami
 „ Lecteur, mon histoire : le remède qui m'a
 „ réussi, je vous l'offre. J'ai cru devoir en bon
 „ citoyen, traduire & publier l'Ecrit de *Jonhu-*
 „ *son*..... Que d'innocentes persécutées vont
 „ imposer silence aux brocards ! Une femme éloi-
 „ gnée de son mari, le fait jouir des droits de la
 „ pa-

(a) *Histoire du Cabinet du Roi, Tom. II. p. 54.*

(b) J'ai adopté le système des *Molécules*, préférable-
 ment à celui des Insectes humains, ou des Embryons flor-
 rans dans l'air, qui est celui de l'Auteur *Anglois*, parce
 que le premier m'a paru plus analogique & plus simple.

„ paternité : c'est le fruit de quelque promenade
„ par terre ou par eau : cette femme a voulu pren-
„ dre l'air , & les *molécules organiques* n'atten-
„ doient qu'un soufle , un petit rhumb de vent ,
„ pour se loger chez elle. . . . On a découvert des
„ animaux , qui , comme les plantes , viennent de
„ bouture (a). Les femmes stériles en *Perse*
„ croient fermement , qu'il suffit , pour deve-
„ nir fécondes , de passer sous un cadavre mâle ,
„ & qu'il influe même de loin sur elles ”. Que
peut-on opposer à leur expérience ?

Passons maintenant au secret de *Johnson* , qu'il
dit n'être arrivé à son point de perfection , qu'a-
près un travail de quinze années entières. Il pré-
tend prouver par une évidence incontestable ,
qu'une femme peut concevoir & accoucher sans
avoir eu de commerce avec aucun homme. Les
protestations d'innocence d'une jeune fille qui
se trouvoit enceinte , & un passage de la *Religion*
démontrée de Wollaston , lui donnèrent occasion
à inventer son système. Il commença à s'interro-
ger soi-même. , Si ces petits embrions sont dis-
„ persés de cette façon , & pris dans la bouche avec
„ les alimens ; de plus , s'il ne faut qu'un lit chaud
„ pour les dilater & les développer , jusqu'à ce
„ qu'ils deviennent trop grands pour être gênés
„ davantage , semblables en cela à la semence des
„ concombres ; si enfin c'est-là tout le mystère
„ de la génération , (& l'expérience m'a pleine-
„ nement convaincu depuis qu'il l'est en effet)
„ pourquoi le fœtus ne pourroit-il pas éclorre
„ dans les vaisseaux sémmaires de la femme ,
„ aussi bien que passant par les organes des deux
„ se-

(a) Le Polype d'eau-douce.

„ sexes ? Pourquoi l'animalcule ou le petit ani-
 „ mal feroit-il un progrès si tardif ? Pourquoi
 „ feroit-il un si grand circuit, lorsqu'il a un
 „ chemin bien plus court pour venir au jour ?
 „ Quant au *tamis* que notre Philosophe place
 „ dans le corps des hommes, il faut pardonner
 „ cette bévue à son ignorance en Anatomie.
 „ Le seul doute qui me restoit alors, étoit
 „ si l'animalcule voltigeoit réellement dans
 „ l'air, & s'il passoit par la gorge, comme il
 „ il le prétend. Le hazard vint encore heureuse-
 „ ment me tirer de ce dernier doute, & les téné-
 „ bres se dissipèrent à la lecture d'un passage des
 „ *Georgiques de Virgile*, où il assure que certai-
 „ nes jumens de sa connoissance, étoient fécon-
 „ dées pas un vent d'Occident. Je n'hésitai donc
 „ plus à regarder ce vent comme un de ces en-
 „ droits convenables, & comme le véhicule pro-
 „ pre pour ces *Embrions* flottans. Sur ces princi-
 „ pes, après beaucoup d'épreuves de mon inven-
 „ tion, je vins à-bout de fabriquer une Machine
 „ *Cilindrico-catoptrico-rotundo-concavo-con-*
 „ *vexe*, dont je donnerai incessamment la figure
 „ au Public, pour la satisfaction des Curieux :
 „ elle sera dessinée par *Heymann*, & gravée par
 „ *Vertue*. Cette machine fut lutée hermétique-
 „ ment d'une terre électrisée, selon les plus stri-
 „ ctes loix de l'Electricité. Je plaçai dans une
 „ position convenable vers l'Occident une espè-
 „ ce de *souricière*, pour intercepter les *animal-*
 „ *cules* flottans dans cette partie prolifique du
 „ Ciel: l'événement répondit à mon attente.
 „ Mais comment savoir si ces *animalcules* pou-
 „ voient acquérir la maturité nécessaire à leur
 „ „ exist-

„ existence en passant seulement par les vaisseaux
„ séminaires de la femme, & comment en faire
„ l'expérience ? Je me décidai à faire mes expé-
„ riences, & à tout hasarder sur une Soubrette.
„ Mon choix fait, je persuadai à cette fille qu'elle
„ étoit malade, je lus cinq fois *Jacob Behmen*,
„ puis mêlant quelques animalcules dans une
„ préparation chymique, je la fis prendre à cette
„ fille comme une médecine. J'avois eu la pré-
„ caution de renvoyer mon valet, & je ne per-
„ mis dans mon voisinage à aucun être mâle de
„ forme humaine d'aborder seulement le logis.
„ En six mois, dit *Jabafon*, ma médecine avoit
„ fait un effet très-visible sur le sujet.

L'Auteur n'a pas oublié un passage d'*Hippocrate*, qui favorise son opinion, ni un autre de *Galien*, qui prétend démontrer qu'il n'est point surprenant qu'une dent jettée en terre produise un homme ; & le Traducteur confirme encore la possibilité de la conception de la femme sans commerce d'homme, par un Arrêt notable de la Cour du Parlement de *Grenoble*. L'Histoire ancienne offre aussi à notre Auteur plusieurs preuves, qu'il a très-bien su mettre à profit. Mais sa plus grande ressource est l'illustre *Marburton*, auquel il en appelle.

L'Auteur de la Réponse à cette Lettre a très-bien compris quel étoit le but que l'Auteur de ce système avoit en vue. Voici comment il s'exprime p. 6. „ Quoique l'application que vous avez
„ faite de vos talens dans cette occasion, dût
„ m'en donner une idée assez médiocre, je ne
„ puis m'empêcher de les admirer ; & pour vous
„ prouver à quel point je les respecte, j'avouerai
„ fin-

„ sincèrement & sans flatterie, que je vous en
 „ crois de suffisans pour devenir un digne mém-
 „ bre de cette illustre Société, que vous vous ef-
 „ forcez de tourner en ridicule.

Il ne pouvoit mieux venger cette Société qu'en opposant à ce système un autre, qui non seulement fût aussi plausible que le premier, mais qui eût encore l'avantage du plaisir sans peine. *Omne tulit punctum, qui miscuit utile dulci.* En commençant de décrire son Système, voici en quels termes il s'adresse au beau-sexe de la *Grande-Bretagne* „ : Réjouissez-vous habitantes de la *Grande-Bretagne* „, oubliez pour toujours les *Johnsons* „, les *Haymarkets* „, &c. Venez à *Cold-Bath-Fields* „: demandez hardiment *Richard Roe* „, & vous verrez un homme dont l'intention est de vous dispenser des inconvéniens „ de la grossesse & des douleurs de l'enfantement. C'est-là que le plaisir revêtu de tous les „ traits de la réalité, & non pas un amusement „ frivole & l'ombre d'un bonheur imparfait, sera mis en usage pour satisfaire vos desirs.

Après ce préambule galant il annonce son projet. „ Rempli de la réussite certaine de mon projet, & frappé de l'idée des avantages qui devoient en résulter pour ma Patrie, je quittai „ mon logement en ville, & je me retirai dans „ un quartier où les loyers sont à beaucoup „ meilleur compte : je fis applanir un terrain assez spacieux, que je fis entourer de murailles „, & je disposai de côté & d'autre des fours, ou „ plutôt des matrices artificielles, dont l'usage „ devoit être de recevoir cette charge précieuse que les faveurs de l'amour accompagnent.

„ Pour

„ Pour m'expliquer en termes plus intelligibles ,
„ je disposai dans les allées de mon jardin des
„ couches de fumier , j'y ajustai des barils , des
„ tonneaux , des poinçons , des pipes & des foudres , des réci-
„ piens en un mot de toute gran-
„ deur : je plaçai dans chacune de ces étuves un
„ panier de coton , & j'y suspendis un Thermo-
„ mètre pour m'assurer du degré de chaleur né-
„ cessaire à mon opération. Je fis , à l'exemple du
„ savant Auteur de ce Traité , plusieurs trous ou
„ régistres au couvercle de ces fours. Je les gar-
„ nis chacun de leur bouchon , afin d'y pouvoir
„ faire entrer ou sortir l'air extérieur ou intérieur ,
„ & y conserver toujours par ce moyen un degré
„ de chaleur égal à celui du Corps-humain. A-
„ près une exacte observation je trouvai qu'une
„ femme , telle variation qu'il puisse y avoir dans
„ les tempéramens , est au-moins de trois degrés
„ plus chaude qu'une poule.

„ Je composai de plus une liqueur *Analepti-*
„ *co - Alexi - Pharmaco - Cardiac - Nutritive* ,
„ pour servir d'alimens aux fœtus , après qu'ils
„ auroient été déposés dans mes étuves. Il me
„ restoit encore à trouver un moyen de faire dé-
„ loger ces petits embryons de leur séjour ordi-
„ naire. Lorsque quelque difficulté m'arrête en
„ travaillant , mon habitude est de me renfermer
„ dans mon cabinet. Après bien des tourmens ,
„ mes yeux se fixèrent sur un vieux *in-douze* ,
„ sur le dos duquel le Libraire attentif & ménager
„ avoit écrit sur un petit morceau de papier ,
„ *Traité des Pierres précieuses* par *Buësius*.
„ Quoique je n'eusse pas le moindre espoir de
„ trouver le moyen de faire accoucher les fem-

„ mes dans un Livre qui ne traite que des Pierres
 „ précieuses, mes yeux s'occupèrent à parcourir
 „ la page qui s'étoit présentée à l'ouverture du
 „ Livre, & se fixèrent sur un Chapitre en tête
 „ duquel je lus le mot *Ætites*.

„ Je parvins à un article dans lequel l'Auteur
 „ nous apprend d'après l'expérience qu'il en a fai-
 „ te, que si une femme enceinte porte cette pier-
 „ re d'aigle à son bras, elle n'aura jamais de faus-
 „ ses couches : que si au-contraire elle l'attache à
 „ sa jambe, ou à telle autre partie du corps infé-
 „ rieure, le fœtus de tel âge, dans quelle circon-
 „ stance qu'il puisse être, sortira immédiatement
 „ du ventre de sa Mère. Je me réservai pour subir
 „ ma première épreuve, une jeune fille de l'âge
 „ de seize ans. Je la gardai pendant sept jours &
 „ trois heures : à l'expiration de ce terme je la me-
 „ nai dans mon jardin, & après avoir préparé un
 „ de mes plus petits fours, dans lequel j'intro-
 „ duisis au moyen du fumier dont je l'entourai,
 „ le degré requis de chaleur de 35. degrés & un
 „ seizième, je pris une de mes pierres d'aigle que
 „ je lui attachai avec un ruban au-dessus de la che-
 „ ville du pied. Ainsi disposée pour ce grand-œu-
 „ vre, je la fis entrer dans l'étuve, & je la plaçai
 „ verticalement sur le panier rempli de coton,
 „ qui devoit recevoir l'enfant dont elle étoit en-
 „ ceinte. Je n'avois pas encore achevé deux tours
 „ de promenade, & mon esprit inquiet travail-
 „ loit encore à comprendre comment ce miracle
 „ pouvoit s'accomplir, que j'aperçus ma jeune
 „ Ecolière bondissant, pour ainsi dire, du plaisir
 „ dont elle étoit saisie, qui me prenant précipi-
 „ tamment par la main, me dit avec un transport
 „ „ qui

„ qui égaloit à-peine celui que je ressentois ..
„ *C'en est fait ... mon cher Ami, c'en est fait.*
„ Que l'on imagine (*si cela est possible*) la joye
„ dont je fus transporté à cette nouvelle. Je fis
„ mon compliment à la Demoiselle de ce qu'elle
„ venoit de recouvrer l'état dont elle jouissoit
„ avant son entrée dans ma maison, & je volai
„ vers le four qu'elle venoit de quitter : une
„ foible voix que je crus entendre sortir de l'étuve,
„ & qui en sortoit effectivement, suspendit
„ un moment ma course : j'arrivai cependant, &
„ mettant la tête dans le tonneau, je vis (la posture
„ rité le croira-t-elle ?) un petit garçon bondissant
„ sur le lit de duvet que je lui avois préparé ;
„ je fermai aussi-tôt le four, & courant promptement
„ chercher chez moi un bassin rempli de
„ l'analeptic que j'avois composé, j'y plongeai
„ l'enfant qui venoit de naître.

„ Soit qu'il faille que le fœtus respire continuellement
„ lorsqu'une fois il a commencé à le faire, soit que le conduit de la respiration ne fût
„ pas ouvert à celui qui venoit d'éclorre dans un
„ tems où, suivant les meilleurs Auteurs, il auroit
„ dû l'être, j'eus le chagrin de voir noyer en
„ peu de secondes mon fils unique & mon héritier.

Il faut avouer que ces deux projets renferment
des déconvenues également heureuses, & qu'ils
sont également probables.

ARTICLE XI.

DAV. RENALDI BULLERII *Dissertationum Sacrarum Sylloge*. Amstelædami 1750 in-8.

C'est-à-dire :

RECUEIL de Dissertations Sacrées par Mr. *Boullier*, à Amsterdam chez *François Changuion* 1750 in-8. pp. 266. sans la Dédicace & la Préface.

QUoiqu'on ne manque pas de Commentaires sur les Livres Sacrés, il y reste encore bien des endroits obscurs : on ne peut donc qu'être très-sensible aux soins que prennent ceux qui par de mûres réflexions & des raisonnemens solides cherchent à en pénétrer le vrai sens. Ce n'est que par une étude appliquée & soutenue des Langues savantes, qu'on peut le découvrir. Mr. *Boullier* est un des Théologiens qui les possèdent le mieux. Doué d'une connoissance étendue des Langues *Hébraïque* & *Grecque*, observant les règles d'une Critique sage & judicieuse, il répand dans les Dissertations que nous annonçons un beau jour sur divers passages de l'*Ecriture Sainte*, que les Savans lui paroissent n'avoir pas encore assez approfondis ; & il nous fait espérer dans sa Préface, d'en examiner d'autres dans la suite, s'il voit que ses efforts ne sont pas desagréables aux Savans. C'est de quoi nous croyons pouvoir lui répondre avec confiance, & nous le prions en conséquence de ne pas tarder à dégager sa parole.

L'Ouvrage est dédié à l'illustre Evêque de *Cloyne*, qui est regardé avec raison comme le Patron des Lettres en *Irlande*. Les

Les Differtations que contient ce Recueil, sont au nombre de huit. La première roule sur la prédiction de *Balaam*, *Nombr. XXIV. 16, 17.* Mr. *Boullier* examine d'abord si ce Prophète doit être regardé comme envoyé de Dieu, ou comme un faux Prophète. Il réfute le sentiment de ceux qui le qualifient de faux Prophète, & montre qu'il étoit un vrai Prophète de Dieu. Il pénètre ensuite dans la nature de l'inspiration, & tâche de développer la manière dont le St. Esprit se communiquoit aux Prophètes. Cette discussion est d'autant plus nécessaire, qu'elle fait connoître la nature des Oracles que les Théologiens appellent *typiques*, que Mr. *Boullier* développe avec beaucoup de précision, & lève les objections qu'on pourroit former contre son opinion. Ce qui a de tout tems embarrassé le plus les Interprètes dans la prédiction de *Balaam*, sont ces paroles, *Et il détruira les enfans de Seth*, lesquelles si on les entend du Patriarche de ce nom, sont équivalentes à celles-ci, *les enfans d'Adam Et tous les habitans de la Terre*, ce qui ne sauroit en aucune manière être attribué à *David* ou à *J. C.* D'autres Interprètes panchent à croire que par *Seth* il faut entendre ou un Roi des *Moabites*, ou une Ville de ce Peuple, qui dans ces tems-là fût connu & célèbre. Toutes ces différentes explications n'ont pu satisfaire Mr. *Boullier*, il en propose une toute nouvelle. Il pense que dans le Texte *Hébreu* il faut lire au-lieu de *נש*, en transposant le point de la lettre *Schin* du côté droit au gauche, *נש*, qu'il croit être pour *נש*, qui signifie *enflure d'esprit, arrogance & fierté*, Mr. *Boullier* propose ce qu'il croit ap-

puyer sa conjecture, & montre de quelle manière ces paroles de *Balaam* doivent être appliquées à *David* & à *J. C.*

Cependant l'explication la plus ancienne & la plus naturelle est celle qui traduit, *il dominera sur les enfans de Seth*, & d'entendre par les *enfans de Seth* le Genre-humain, les Hommes en général. Le terme de l'Original *שֶׁטֶה* est obscur, il ne se trouve que dans un seul autre passage. *Esaïe* XXII. 5. *שֶׁטֶה שֶׁטֶה שֶׁטֶה evertens parietem* : cette confrontation favorise le sens de domination : si l'on traduit *evertet filios Seth*, *il renversera*, cette expression ne peut-elle pas marquer les victoires du Messie sur les hommes aveugles & idolâtres ? Le Paraphraste Chaldaïque *Onkelos*, les Versions Arabe & Syriacque y donnent le même sens de *dominer*. Les LXX. traduisent *ἐκπορεύσεται, il mènera captifs*, ou *il sortira pour amasser du foin*, *Symmachus* à *ἐκπορεύσεται, il recherchera, il sondera*. Toutes significations qui n'ont aucun rapport à la destruction, & qui peuvent convenir au Messie & au Messie comme Roi. *Maimonides, Traité de Reg. Hebr. Chap. XI.* entend par *שֶׁטֶה* *dominer* ; car en appliquant ce trait de l'Oracle au Messie, il cite le *Ps. LXXII. 8.* ce qui n'est point équivoque. On peut appuyer ce sens par une conjecture : *שֶׁטֶה* signifie *sommet, vertex* ; rien de plus naturel que de supposer qu'il y avoit peut-être un verbe qui signifioit *être élevé*, d'où naît naturellement l'idée de domination : il n'y auroit donc qu'à lire *שֶׁטֶה שֶׁטֶה* au lieu de *שֶׁטֶה שֶׁטֶה* : le changement du *Resch* en *Daleth* a pu

pu aisément se faire, à cause de la légère différence qu'il y a entre ces deux lettres. La dénomination d'*Enfans de Seth* pour désigner le Genre-humain en général, n'a rien que de simple; parce que tous les hommes qui existent, descendent directement de *Seth* par *Noé*, qui en descendoit en droite ligne. Pour combattre le sens de l'expression *Enfans de Seth*, il faut en même tems combattre le sens de *dominer*, de *שָׁרָה*, parce qu'il n'y a personne qui conserve à ce mot l'idée de détruire, quand il entend par les *Enfans de Seth* les hommes en général.

Mr. *Boullier* a joint à cette Dissertation un Appendix, dans lequel il examine le conseil que donna *Balaam* à *Balac*. Si l'on suit les versions ordinaires de ce passage, on s'apercevra bientôt qu'il n'est pas clair. Mr. *Boullier* remarque que ce qui a trompé les Interprètes est le mot *נָסַח*, qui signifie en Hébreu *donner conseil*, mais qui, s'il est pris dans le sens chez les Arabes, signifie *avertir quelqu'un que l'ennemi s'avance vers lui*: & c'est ainsi que Mr. *Boullier* prouve avec beaucoup de vraisemblance & d'érudition, qu'il faut l'entendre dans ce passage.

Passons maintenant à la seconde Dissertation, qui ne cède en rien à la première pour la justesse des raisonnemens & la force des preuves que le savant Auteur y emploie. Le ravissement d'*Enoch* & d'*Elie* en fait le sujet, comme ils sont rapportés *Gen. V. 24. & 2. Rois II. 9—12*. Sans s'arrêter aux traditions des *Juifs* sur cet événement, & sans adopter aucune opinion des anciens Docteurs *Chrétiens*, ni de celles des modernes,

Mr. *Boullier* prend uniquement pour son guide le texte *Hébreu*, qu'il suit pas à pas, & tâche de découvrir par cette voie la manière dont ces enlèvements se sont faits. Route naturelle & d'autant plus sûre, que la prévention ne sauroit s'y rencontrer. Il s'engage d'abord à examiner ces trois choses. Premièrement, quel jugement on doit porter du ravissement d'*Enoch*; ensuite il tâche de pénétrer pourquoi l'*Ecriture Sainte* a répandu quelque obscurité dans le récit d'un événement aussi mémorable; & enfin, il s'applique à démontrer que de quelque manière qu'on entende ce ravissement, il fournit de bonnes preuves pour établir l'immortalité de l'Ame. Mr. *Boullier* se fonde surtout sur le passage de l'Apôtre aux *Hébr.* XI. 5. où il dit que *par la foi Enoch fut transporté pour ne point voir la mort*, & il conclut qu'il fut transporté en vie dans le Ciel. L'enlèvement d'*Elie* ressemblant beaucoup à celui d'*Enoch*, Mr. *Boullier* prend de-là occasion de l'examiner aussi, & fait sentir combien sont foibles les raisons qu'un Auteur anonyme a employés dans la *Biblioth. Britann. T. XI. p. 197.* pour jeter du doute sur l'un & sur l'autre. Il recherche pourquoi l'*Ecriture Sainte* a laissé quelques nuages sur ces deux événements. Il croit que comme *Enoch* & *Elie* étoient des types de J. C. ils devoient rester au-dessous de leur original. Le St. Esprit nous parle de l'enlèvement d'*Enoch* en très-peu de mots, & encore ambigus. *Elie* fut enlevé dans un tourbillon, en la présence du seul *Elisée*: mais l'ascension de J. C. au Ciel a été confirmée par des preuves au-dessus de toute exception.

Dans l'Appendix joint à cette seconde Dissertation

tion Mr *Boullier* examine la manière dont *Joseph* rapporte la mort de *Moïse*, que le fameux *Le Clerc* n'a pas saisie, & ce que dit *St. Jude* vs. 9. du corps de *Moïse*, par lequel il croit qu'on peut entendre la Nation *Juive*. Quoiqu'il n'ait point d'autorité pour prouver son opinion, il lui semble que le proverbe dont *J. C.* se sert dans sa prédiction de la ruine de *Jérusalem*, *Luc XVII. 37.* la favorise, prétendant que par ce corps mort il faut entendre le corps de *Moïse*. Mais ce proverbe étant familier aux *Juifs*, est-il probable que *J. C.* s'en soit servi dans un autre sens que dans celui qu'ils lui donnoient? D'ailleurs les *Juifs* qui étoient toujours prêts à criminalizer tout ce que *J. C.* disoit, auroient-ils laissé tomber une injure comme celle là, vu le respect qu'ils avoient pour la mémoire de leur Législateur? La vénération des *Payens* pour leurs Héros, & le culte qu'ils leur rendoient après leur mort comme à des Divinités, a engagé Mr. *Boullier* à examiner un passage de *Xénophon*, que *Cicéron* a mal traduit suivant lui dans son *Cato major*.

La troisième Dissertation roule sur l'argument que *J. C.* allègue aux *Saducéens* en *St. Matth. XXII. 31, 32.* pour leur prouver la résurrection des morts, tiré de ces paroles que Dieu avoit dites autrefois à *Moïse* *Ex. III. 6. Je suis le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac, & le Dieu de Jacob.* On ne voit pas d'abord comment le Dogme de la Résurrection peut se déduire de ces paroles. Les efforts que la plupart des Interprètes ont faits pour le découvrir, ont été sans succès, ni au gré de Mr. *Boullier*. Ils s'accordent tous à en recueillir la certitude d'une Vie à venir, où les hommes

seront heureux ou malheureux , selon qu'ils auront vécu en ce Monde : ce qui ne suppose pas seulement l'immortalité de l'Âme , mais encore , comme le corps est une des parties essentielles de l'homme , on peut , disent-ils , en inférer la Résurrection du Corps , puisqu'autrement l'homme ne seroit pas heureux ou malheureux dans l'autre Vie. Mais Mr. *Boullier* croit que *J. C.* en alléguant ces paroles , a eu dessein de prouver directement & immédiatement la Résurrection du Corps.

Pour établir son sentiment , il fait d'abord connoître les opinions de ceux que *J. C.* veut convaincre , opinion que le *N. T.* (a) & l'Historien *Josèphe* (b) nous apprennent en plus d'un endroit. On a cru mal à propos qu'ils ne reconnoissoient que les cinq Livres de *Moïse* : notre Auteur trouve la source de cette méprise , en ce qu'on a pris les sentimens d'une partie d'entr'eux nommés *Babusiens* , qui vivoient parmi les *Samaritains* , pour ceux de toute la Secte. Sans indiquer ici à combien d'égards ils erroient , qu'il nous fût de dire , après Mr. *Boullier* , que l'origine de leur erreur venoit de ce qu'ils n'admettoient rien que de corporel. En partant de ce principe reconnu , il montre que le raisonnement que *J. C.* leur fait , étoit un argument *ad hominem* , & combien il étoit propre à les convaincre. N'avez-vous point lu , leur dit *J. C.* ce que Dieu déclara à *Moïse* du milieu du buisson : *Je suis le Dieu d'Abraham* &c. Or Dieu n'est point le Dieu des morts , mais
des

(a) Marc. XII. 13. Luc. XX. 27. Act. XXIII, 8.

(b) Ant. Judaïc. XIII, 9, XVIII, 2. Guerre des Juifs II. 12.

des vivans ; car ils vivent tous à lui ou par rapport à lui , savoir tous ceux dont il daigne ainsi s'appeler le Dieu. Mr. *Boullier* fait très-bien sentir que cette façon de parler être le Dieu de quelqu'un , surtout lorsqu'elle est employée à l'égard de personnes qui ne sont plus parmi les vivans, comme dans le cas dont il s'agit , doit signifier nécessairement qu'elles ne sont pas détruites , mais qu'elles jouissent d'une meilleure vie que celle qu'elles ont perdue par la mort , ou que du-moins une vie plus heureuse leur sera rendue un jour. *J. C.* devoit-il développer aux *Saducéens* la preuve que ces paroles lui fournissoient pour établir la subsistance de l'ame après la dissolution du corps par la mort ? Mais ce n'étoit pas de quoi il s'agissoit alors entr'eux ; il ne s'agissoit que de leur prouver la résurrection future. *J. C.* laisse à-présent de côté la première de ces questions , & sans toucher à leurs préjugés à son égard , c'est par ces préjugés même qu'il leur montre être en contradiction avec le témoignage de *Moïse* dont ils reconnoissoient la divinité , qu'il veut les convaincre de la vérité de la Résurrection , qu'ils contestoient. Les *Saducéens* ne distinguoient point l'ame du corps , ne faisant consister la première que dans l'harmonie des organes , dans la disposition convenable du cerveau & le mouvement vital de toute la machine , d'où il s'ensuivoit que dès que la vie animale étoit une fois éteinte , tout l'homme étoit détruit. Des gens qui pensoient ainsi , ne pouvoient du tout point espérer une vie après celle-ci , à-moins qu'on ne vînt à leur persuader que leur corps réduit en poudre seroit un jour rétabli dans un état de vie. Mais voici Dieu qui a dit d'*Abraham* , &

ils

ils reconnoissent que c'est bien lui qui l'a dit d'*Abraham* mort depuis longtems, qu'il est son Dieu; paroles qui ne peuvent signifier autre chose, si ce n'est que le Seigneur réserve à ce saint homme une vie plus heureuse que celle qu'il avoit passée sur cette Terre. Ils croient qu'*Abraham* mort est actuellement dans un état d'insensibilité, n'est qu'un peu de poudre & de cendres, comment s'accomplira donc la promesse faite à son égard ? Elle ne peut l'être, selon leurs principes, qu'autant qu'*Abraham* sortira un jour de son tombeau pour en éprouver l'effet & jouir d'une vie heureuse. Ils doivent donc reconnoître dans cet Oracle la vérité qu'ils révoquoient en doute.

Il est certain que ces paroles renferment en général la promesse d'une Vie à-venir, mais que l'on peut développer différemment selon la différente capacité de ceux à qui on veut la rendre sensible, & les principes dont ils conviennent avec nous. A gens qui admettent la distinction de l'ame d'avec le corps, il est aisé de faire sentir que cet Oracle nous apprend qu'*Abraham* vit actuellement, que la partie la plus considérable de lui-même, son ame, jouit de la bienheureuse immortalité. Assurés de ce principe, on peut par des conséquences éloignées leur en faire déduire la Résurrection du corps. Mais avez-vous à faire à des *Saducéens*, à des gens qui croient que le corps est tout l'homme, commencez par leur faire inférer de ce principe, Dieu n'est pas le Dieu des morts, qu'il faut nécessairement qu'*Abraham* mort depuis longtems revive un jour par la Résurrection. Telle est la méthode que *J. C.* suivit avec eux suivant Mr. *Boullier*, & qui eut un tel succès qu'ils n'eurent rien à lui

lui repliquer. V. *Matth. XXII.* 34.

Mais cette Secte rejetant également l'immortalité de l'Ame & la résurrection du Corps, pour-quoi penser qu'il étoit plus court pour l'amener à la persuasion d'une Vie à-venir, de l'y conduire par un de ces moyens plutôt que par l'autre ? On comprend par ce qui a déjà été dit, que Mr. *Boullier* doit répondre à cette objection. Les *Saducéens* pouvoient plus aisément comprendre la Résurrection du Corps que l'immortalité de l'Ame. Ce n'est pas que l'une leur parût plus probable que l'autre, cependant elle étoit moins éloignée de leur manière grossière de concevoir les choses ; leur imagination pouvoit s'en former quelque idée ; & ce n'étoit que par elle qu'ils jugeoient de la possibilité ou de l'impossibilité des choses dont on leur parloit ; une substance immatérielle étoit pour eux un être de raison. C'auroit donc été un ouvrage de trop longue haleine d'entreprendre de détruire une erreur aussi enracinée dans leur esprit. *J. C.* ne jugea pas l'occasion favorable pour cela, & crut que pour le présent il convenoit mieux de se borner au sujet sur lequel ils lui avoient proposé leurs doutes.

Nous espérons d'avoir fait sentir suffisamment comment notre Auteur développe l'argument de *J. C.* Mais un pareil argument, un argument *ad hominem* étoit-il bien placé dans la bouche de ce divin Maître de la Vérité ? Convient-il pour fermer la bouche à un Adversaire, de se servir de principes reconnus par ce dernier, mais qu'on regarde soi-même comme erronés ? Notre Auteur justifie parfaitement la sagesse de la conduite de *J. C.* dans cette occasion, & en général l'in-

l'innocence de ce genre de raisonnement. Ce n'est pas la seule fois que J. C. en a fait usage. Mr. *Boullier* montre en particulier qu'il s'en est servi dans la Parabole du *mauvais Riche*, qui regarde suivant lui les *Saducéens*, & que *St. Paul* emploie la même méthode dans la plus grande partie du XV. Chap. de la 1. Epître aux *Corinthiens*, où il traite la même matière de la Résurrection.

Il est naturel d'être surpris, de ce que J. C. & les *Apôtres* paroissent en parlant de la Vie à venir, s'être plus attachés à prouver la Résurrection du Corps, que l'immortalité de l'Ame. Mr. *Boullier* en rend raison, & parcourt en peu de mots les notions que ceux qui connoissoient une Vie à venir, s'en étoient faites depuis le commencement du Monde jusqu'au tems du *Messie*, les uns la faisant consister uniquement dans l'immortalité de l'Ame, & les autres dans la Résurrection du Corps. Ce dernier sentiment paroît avoir commencé à prendre le dessus après la *Captivité de Babylone*. C'étoit celui des *Pharisiens* du tems de J. C. & ils l'ont encore. Quelques Pères de l'Eglise paroissent avoir été dans la même idée, comme *Min. Felix, Tatien* &c. Mr. *Boullier* en allègue des passages qu'on ne sauroit entendre autrement.

Ensuite il montre comment la Résurrection de l'homme bien prouvée, peut nous conduire à nous assurer de l'immortalité de l'Ame ou de sa subsistance après la mort du Corps, & que sans cela il ne sauroit y avoir d'*identité personnelle*: enfin, que dans les paroles qu'il explique, il y a plus qu'un *argument ad hominem*, qu'il y a un argu-

de Janvier, Février & Mars, 1751. 173

gument tiré de principes certains par des conséquences éloignées à la vérité, mais justes. Si on examine avec soin la nature de l'homme & la manière dont Dieu s'énonce ici, on ne peut en effet qu'en conclure que les corps des Gens de bien seront un jour réunis à leurs ames. Dieu en formant l'homme lui donna un corps & une ame, qui auroient été unis constamment l'un à l'autre, si l'homme en persévérant dans son intégrité ne se fût point rendu sujet à la mort. Il est donc de l'état naturel de l'Ame d'être unie à un Corps fait pour être l'organe de ses connoissances & l'instrument de son activité. Mais la mort que le péché a introduite, vient au bout d'un petit nombre d'années rompre cette union. Cependant l'homme tombé devient l'objet de la compassion de Dieu. Il dit à *Abraham* & à tous ceux qui imitent sa foi, *Je serai ton Dieu*. Quels biens cette promesse nous donne t-elle lieu d'espérer? Sans-doute la réparation des maux que le péché nous a faits, tout le bonheur dont la nature de l'homme est susceptible selon le premier plan sur lequel le Créateur l'avoit formé, la réunion pour toujours de ce corps & de cette ame faite primitivement pour être inséparablement unis; au-lieu de cette vie devenue mortelle par le péché, une vie immortelle; & d'un corps incorruptible, au-lieu de ces corps périssables que la mort réduit en poudre.

A cette Dissertation Mr. *Boullier* a joint un Appendix, où il examine le sentiment de *Th. Burnet* sur les propriétés des Corps résuscités, & en particulier sur celles du Corps de *J. C.* après la Résurrection, & propose ce qu'il pense lui-même sur cette intéressante question. Il croit que propre-

prement à ce qui constitue l'essence d'un corps organique, le corps de J. C. fut dans le même état, pendant les 40 jours qu'il passa sur la Terre depuis la Résurrection, que celui de *Lazare* & de tout autre qu'il avoit résuscité; mais que quand J. C. monta au Ciel il revêtit une forme tout autrement excellente, & des propriétés toutes nouvelles assorties au séjour qu'il alloit habiter. Qu'il en sera de même des corps des Fidèles qui résusciteront au dernier jour, qu'ils n'entreront point dans le Ciel sans être dépouillés de tout ce qu'ils ont de terrestre, en particulier des organes qui ne servent qu'à la vie animale; & que comme ils doivent être en tout conformes au corps de J. C. ils passeront auparavant par un état mitoyen entre celui où ils sont actuellement & celui auquel ils seront réservés pour l'éternité. Mr. *Boullier* croit donc qu'à la fin du Monde, à la venue du Juge des hommes, nous résusciterons, c'est-à-dire, nous reprendrons les mêmes corps eu égard à la *forme* & à la *structure*, que ceux que nous aurons eus dans ce Monde; après quoi les hommes recevront chacun leur sentence, & les corps des Elus seront *transformés*. Ainsi notre Auteur espère de concilier d'un côté ce que l'*Ecriture* dit, que les mêmes corps que nous avons à-présent nous seront rendus à la Résurrection, & de l'autre que nous serons revêtus de corps spirituels & célestes, qui seront les mêmes quant à la *substance*, & différents quant à la *forme*. Quel'âme d'*Adam* auroit eu, s'il eût persévéré dans le bien, le pouvoir de conserver pendant un fort long tems les parties de son corps dans une harmonie entière, en sorte cependant que ce corps se seroit enfin résolu un jour dans

dan's ses principes, comme toutes les choses terrestres, si en vertu de la promesse divine son corps n'avoit pas dû être préservé de la mortalité, ce que Dieu auroit fait en le transmuant & le rendant de terrestre un corps céleste. Ce qui porte notre Auteur à croire que nos ames recouvreront après la résurrection ce pouvoir que le péché leur a fait perdre; mais dans un tel degré qu'elles préserveront pour toujours leurs corps de la mortalité, & qu'ainsi il ne sera pas besoin que Dieu fasse des miracles continuels pour faire subsister éternellement des substances corporelles périssables par leur nature. Mr. Boullier soupçonne que c'est-là ce que St. Paul a en vue quand il dit, qu'Adam, le premier homme, a été fait en ame vivante, *ἐν ψυχῇ ζῶντι*, & le dernier Adam en esprit vivifiant, *πνεῦμα ζωοποιῶν*, savoir ayant la force de conserver éternellement la vie au corps auquel il sera uni.

Mr. Boullier a destiné sa quatrième Dissertation à l'examen des paroles de St. Luc II. 2. de son Evangile, que notre version ordinaire rend ainsi: *Ce premier dénombrement fut fait lorsque Cyrenius avoit le gouvernement de la Syrie*. Ces paroles partagent les sentimens des Interprètes, qui tous ont fait différens efforts pour les accorder avec la Chronologie. Quelques-uns ont tâché de les éclaircir par des explications savantes & ingénieuses. Mr. Boullier les passe en revue, & après les avoir desapprouvées, il se joint à ceux qui ont recours aux conjectures. Nous nous bornerons uniquement à rapporter la sienne, qu'il croit approcher de la certitude. Il corrige ainsi ce passage: *αὐτὴ ἡ ἀπογραφὴ πρῶτη ἐγένετο ΠΡΟ ΤΗΣ*

ἡμετέρας. & ὕψος Κυρηνίας. Il veut donc qu'on ajoute ces deux mots *αὐτῶν* & , à quoi panchoit aussi le célèbre *Whitby*. Il est vrai qu'il est arrivé souvent que lorsqu'un mot revenoit deux fois, les Copistes par inadvertance ne l'ont écrit qu'une fois : mais alors ces deux mots doivent se suivre immédiatement, & Mr. *Boullier* auroit dû prouver par des exemples, que la même chose étoit arrivée lorsque ces deux mots étoient séparés par un autre qui étoit entre deux.

Nous recevriens cependant volontiers la conjecture de Mr. *Boullier*, si par son secours on pouvoit lever les difficultés qu'on n'a pu surmonter jusqu'ici, & si le génie de la Langue *Grecque* admettoit une telle façon de parler. Qu'il nous soit permis de hasarder à résoudre ce nœud *Gordien*, par une conjecture que nous croyons tout-à-fait nouvelle. Bien loin d'ajouter la moindre chose, nous n'ôterons qu'une seule lettre, qui a, suivant nous, si longtems embarrassé le sens de ces paroles. Nous voudrions lire : *αὐτῶν ἡ ἀπὸ τοῦ ὕψους ἡμετέρας ἡμετέρας* & ὕψος Κυρηνίας, c'est-à-dire, le dénombrement a été fait avant que *Cyrenius* fût Gouverneur de *Syrie*. Cette conjecture nous dispense de faire violence à ces paroles pour les accorder avec la Chronologie. Mais pour qu'on ne nous croie pas sur notre parole, voici par où nous l'établissons. Il n'est pas si difficile de changer *αὐτῶν* en *αὐτῶν*, qu'on le croiroit à la première vue. Les Grecs prononcent l'*αὐτῶν* comme un *αὐτῶν*, d'où il est arrivé qu'un Copiste a pu écrire *αὐτῶν* au lieu de *αὐτῶν* : un autre trouvant dans quelques Manuscrits *αὐτῶν*, dans d'autres *αὐτῶν*, a cru bien faire, pour ne rien laisser en arrière, d'écrire *αὐτῶν*, lequel mot,
 com-

comme il n'avoit point de sens ici, a été bientôt changé en *πρῶτον*. On peut voir des exemples de cette exactitude ridicule des Copistes dans les *Prolegom. ad N. T.* de Mr. *Wetstein* pag. 32, & dans la Préface du *P. Sabatier ad Epist. D. Pauli* p. 591.

Mais, nous dira-t-on, pourquoi cette leçon, que nous supposons corrompue, a-t-elle été changée plutôt en *πρῶτον*, qu'en tout autre mot? La raison en est que celui qui l'a voulu rectifier ainsi, savoit sans-doute que les lettres *ι* & *τ* étoient très-souvent confondues par les Copistes. Le sens que nous donnons à cet adverbe *πρῶτον* est encore très-bon, voici comment l'explique *Thom. Mag. V. πρῶτον-τρίτον*, *πρῶτον-τρίτον* & *πρῶτον-τρίτον*, c'est-à-dire, avant le tems marqué. Il est aussi construit avec le participe, comme le prouve le passage de *Thucydide* rapporté par *Thomas*.

On nous objectera peut-être que cet adverbe *πρῶτον* ne se trouve pas dans le *N. T.* Mais qu'on nous permette de prévenir cette objection par une question, pourquoi ne s'y trouve-t-il pas aujourd'hui? Nous n'en pouvons rendre aucune raison, mais nous savons très-bien que dans des Manuscrits il se trouve en différens endroits, où il ne se trouve plus dans nos éditions, & les *LXX.* s'en sont servis plusieurs fois.

On pourroit aussi pour favoriser la leçon reçue, nous opposer l'autorité de quelques Manuscrits, qui au-lieu de lire *πρῶτον* ne portent qu'un simple *α*, pour indiquer le nombre premier. Mais outre que ces Manuscrits sont de fraîche date, nous nous servirons du sentiment de quelques savans Théologiens, qui prétendent que

dans le *N. T.* les nombres anciennement n'ont point été écrits par des chiffres, mais exprimés par les mots mêmes.

Mr. *Boullier.*, pour prouver que souvent les Copistes ont omis un ou plusieurs mots, examine le passage de *St. Paul, Ephet. II 5.* L'Apôtre y dit *οὐκ ἐσμεν ἡμεῖς τῷ &c. vous êtes vivifiés avec Christ*; & il ajoute, *par la grace vous êtes sauvés.* Mr. *Boullier* remarque que ces paroles ne sont pas liées, & soupçonne pour cet effet que les Copistes ont omis quelques mots qui lioient le sens de ces paroles. Voici comment il supplée la lacune qui s'y trouve selon lui: *οὐκ ἐσμεν ἡμεῖς τῷ Χριστῷ ἡμεῖς οὐ χάριτι ἵνα σωθῶμεν.* Cette conjecture nous paroît fort heureuse, puisque sans faire violence au texte elle sert uniquement à lier les paroles suivantes avec celles qui précèdent. Mais doit-on toujours exiger que les paroles suivantes soient une conséquence des précédentes? Nous ne le croyons pas quand il s'agit des Ecrits du *N. T.* parce que les *Grecs* ont pour coutume de s'expliquer brièvement dans un stile didactique, entre-coupent souvent leurs idées, & les donnent en forme d'aphorismes.

Dans la cinquième Dissertation Mr. *Boullier* examine les prophéties de *J. C.* dans l'Evangile selon *St. Matthieu XXIV.* sur la ruine de *Jérusalem* & la fin du Monde. Il montre d'abord en quoi les Oracles du *V. T.* diffèrent de ceux du *N.* L'Oeconomie du *V. T.* est toute emblématique, & les Oracles avoient souvent en vue plusieurs choses à la fois, pendant qu'on ne trouvera pas aisément dans le *N.* des oracles qui admettent un double sens. Les exemples qu'en allègue notre

Au-

Auteur le prouvent suffisamment. Et quoiqu'on rencontre quelques obscurités dans les Epîtres de *St. Paul* & dans l'*Apocalypse*, cependant chaque Prophétie ne regarde qu'une seule chose. Tous les Interprètes conviennent que dans ce Chapitre de *St. Matthieu* *J. C.* a prédit la ruine de *Jérusalem*, mais ils ne s'accordent pas tous à penser que *J. C.* y ait ajoûté quelque chose qui regarde la fin du Monde. *Mr. Boullier* établit cette dernière vérité par la demande que les Disciples firent à *J. C.* qui regardoit l'un & l'autre événement. Certains termes dont *J. C.* s'est servi dans la réponse aux Disciples, semblent ne pouvoir être rapportés à aucun autre événement qu'à celui de la fin du Monde. La Parole des Vierges qui suit cette prophétie, & qui regarde visiblement le dernier Jugement, prouve la même chose.

Mais la difficulté est de bien distinguer ces deux événemens que *J. C.* a mêlés ensemble dans un sermon figuré. *Mr. Boullier* distingue la demande des Disciples en deux parties, dont la première regardoit le Temple ou la Ville de *Jérusalem*, la seconde la fin du Monde: lesquelles demandes les Disciples avoient jointes ensemble, parce qu'ils étoient imbus de l'opinion des *Juifs*, qui croyoient que leur Temple & leur République dureroient jusqu'à ce qu'ils fussent ensevelis sous la ruine du Monde. On doit encore remarquer qu'il y avoit une si grande ressemblance entre la ruine de *Jérusalem* & celle du Monde, qu'il n'est point surprenant que *J. C.* parlant de l'un & l'autre événement, se soit servi des mêmes comparaisons: & enfin *Mr. Boullier* veut que tout ce qui peut dans cette prophétie être rapporté à la ruine de *Jérusalem*.

ſalem par les diverſes circonſtances , ſoit entendu de cet événement , & que tout ce qui ne s'accorde pas avec celui-ci , ſoit attribué à la fin du Monde. Ce qui l'engage à partager le Chapitre qui les annonce , de manière que depuis le commencement juſqu'au verſet 34. il s'agiſſe de la ruine de *Jérusalem* , & le reſte du Chapitre regarde la fin du Monde.

Ceci poſé , Mr. *Boullier* continue de faire l'analyse de cette prophétie , & montre comment chaque circonſtance ſert à confirmer ſon opinion. A la fin de cette Diſſertation il tâche de découvrir pourquoi le St. Eſprit a permis que dans l'Evangile de *St. Luc* il ne ſoit point fait mention d'une partie auſſi illuſtre de cette prophétie qui regarde la fin du Monde , & ſur-tout de la réponse de *J. C.* touchant le jour du dernier Jugement. Il croit que cela s'eſt fait parce que Dieu ne vouloit pas que les premiers *Chrétiens* ſe déſiſſent de leur erreur touchant le jour auquel le Seigneur devoit venir , avant qu'ils ne fuſſent convaincus par leur propre expérience que le ſort de la République *Juiſſe* n'avoit rien de commun avec celui du Monde.

La ſixième Diſſertation eſt ſur ces paroles de *J. C.* *Jeau VIII. 56. Abraham votre Père deſiroit ardemment de voir mon jour : il l'a vu , & il en a eu de la joye.* Mr. *Boullier* après en avoir rapporté l'occafion , & examiné ce qu'il faut entendre par ce mot *mon jour* , recherche quel eſt ce jour du Fils de Dieu , qu'*Abraham* avoit eu le bonheur de voir. La plupart des Interprètes croient que c'eſt le tems de ſon incarnation , & que c'eſt par la foi que le Patriarche l'avoit vu, Mais

notre Auteur croit qu'il s'agit ici d'une vue proprement dite ; parce que *J. C.* distingue dans ces paroles le *désir* de le voir de l'*acte* même de le voir , & oppose ces deux choses entr-elles , en sorte que la jouissance du bonheur qu'*Abraham* avoit désiré , a suivi , après quelque intervalle de tems , le désir qu'il en avoit eu. C'est la foi qui a porté *Abraham* à désirer de voir le *Messie* : la vue est opposée à la foi. S'il a obtenu ce qu'il désiroit , ce ne peut pas être d'une manière simplement idéale , mais réelle. *J. C.* dit ailleurs à ses Disciples , *que plusieurs Rois & plusieurs Prophètes avoient désiré de voir & d'entendre ce qu'ils voyoient & ce qu'ils entendoient ;* & ici qu'*Abraham* a vu ce qu'il désiroit de voir. A ce dernier égard donc , à l'égard de ce qu'il désiroit en particulier de voir , il a joui du même avantage que les Disciples , privilège que n'avoient pas eu ces Rois & ces Prophètes dont parle *J. C.* Il a vu ce qu'ils ont en vain désiré de voir.

Si vous dites qu'*Abraham* a obtenu ce qu'il désiroit , en voyant une vive image ou un type très-expressif du Redempteur du Genre-humain , *Mr. Boullier* vous répondra que dans cette supposition le Patriarche aura eu cela de commun avec ces Rois & ces Prophètes dont parle *J. C.* qui certainement avoient vu le *Messie* & toute son œconomie par des types & des emblèmes. Cependant *J. C.* dit d'eux , qu'ils ont désiré de le voir & ne l'ont pas vu , pendant qu'il assure qu'*Abraham* a désiré de voir son jour , ou de le voir lui , car c'est la même chose comme le montre notre Auteur , & l'a vu. Mais ce qui paroît décisif pour le sentiment de *Mr. Boullier* , c'est que , com-

me les versets suivans le montrent, il s'agit ici d'une vue du jour du *Messie*, ou du *Messie*, qui suppose qu'il vivoit déjà du tems du Patriarche, & même qu'il existoit avant ce Chef de la Nation Juive. Si vous demandez à Mr. *Boullier* dans quelle occasion il croit qu'*Abraham* avoit eu la satisfaction dont parle *J. C.* il vous répond que c'est dans celle qui est rapportée au *XVII.* de la *Genèse* : que l'un des trois Anges que le Patriarche reçut chez lui étoit le Fils de Dieu, & qu'il le reconnut pour tel, puisqu'il l'appella son Seigneur & le Juge de la Terre, *Genèse XVII.* 23.

Après cela Mr. *Boullier* s'attache à renverser l'explication que *St. Chrysostôme* a donnée de ce passage, qui a été suivie par *Erasme* & par un grand nombre d'Interprètes estimés, en dernier lieu en particulier par le savant & ingénieux *Warburton* dans son bel Ouvrage sur la divinité de la mission de *Moyse*, *Vol. 2. P. II. p. 591-630*, qui se l'est en quelque manière rendu propre par la manière dont il l'a proposé, & les nouvelles raisons dont il l'appuye. Ce morceau est intéressant, mais ayant encore à rendre raison de deux Dissertations, cet extrait seroit trop étendu, si nous voulions faire connoître à nos Lecteurs le sentiment du savant Anglois, & ce que Mr. *Boullier* lui oppose.

Le Baptême pour les morts dont parle *St. Paul 1. Corinthiens XV. 29.* fait le sujet de la septième Dissertation. Ce passage mérite d'autant plus d'être éclairci, que l'Apôtre s'en sert pour affermir le dogme de la Resurrection. Car, dit-il, que feront ceux qui se sont baptiser pour les
morts,

morts, si les morts ne ressuscitent pas ? Pourquoi donc se font-ils baptiser pour les morts ? Les Pères de l'Eglise & les Interprètes qui les ont suivis, n'ont épargné aucune peine pour développer le vrai sens de ces paroles. Mr. *Boullier* rapporte leurs différens sentimens & les examine, & après avoir indiqué ce qu'il y trouve de défectueux, il communique le sien aux Savans. Nous passerons sous silence ces différentes explications des Interprètes, & nous nous bornerons à rapporter celle que notre Auteur adopte. Cette explication est attribuée par *Amyraud*, *Exposition* du Chap. XV. de la 1. Epître aux *Corinthiens* p. 55. à un célèbre Théologien, mais dont Mr. *Boullier* ignore le nom, qui lui a paru si simple & si naturel, qu'il n'a point hésité de l'adopter. Voici comment il explique ce passage de *St. Paul*. Par les *morts* il entend J. C. & être baptisé pour les morts veut dire selon lui se faire baptiser au nom de certains morts. Mr. *Boullier* prouve par des exemples tirés des Ecrivains Sacrés que l'ellipse, si c'en est une, qu'il appelle à son secours, est usitée, & que souvent le pluriel est mis pour le singulier. Notre savant Auteur n'a rien négligé pour donner la plus grande vraisemblance à son explication : nous sommes cependant encore de l'avis du célèbre *Morus*, qu'il faut attendre la venue d'*Elie* pour qu'il nous explique un passage aussi obscur.

St. Pierre dans sa 2. Epître III. 8. veut munir les *Chrétiens* contre les objections que faisoient les *Libertins* de ce tems-là contre l'accomplissement du dernier Jugement. Les paroles que l'Apôtre y emploie ont paru à Mr. *Boullier* donner une idée sublime de l'Eternité, & c'est à

l'examiner qu'il a destiné la huitième & dernière Dissertation de ce recueil. Les armes dont se servent les Libertins de nos jours, sont les mêmes que les Incrédules parmi les *Juifs* employoient : où est, disent-ils, l'accomplissement de la promesse de Dieu, qu'il viendrait pour juger les morts & les vivans ? Ne voyons-nous pas le même Ciel que nos Pères voyoient, & n'avons-nous pas sous nos pieds la même Terre sur laquelle ils marchaient ? Le dogme de la Fin du Monde paroïssoit si peu probable aux *Payens*, que quelques-uns de leurs Philosophes enseignoient ouvertement qu'il n'avoit pas eu de commencement & qu'il ne périroit jamais. L'Apôtre *St. Pierre*, pour prévenir l'impression que ces objections des Libertins pouvoient faire sur les Fidèles, commence à leur faire voir de quelle source couloit le doute de ces premiers sur l'accomplissement des promesses divines. Il les dépeint comme des moqueurs qui se laissoient entraîner par leurs passions, & comme des ignorans volontaires, qui ne savoient pas que le Monde avoit été créé & avoit eu un commencement. Car s'ils avoient connu cette vérité, la raison seule auroit pu leur apprendre que ce qui a un commencement doit aussi nécessairement avoir une fin. Ce qui pouvoit donner une nouvelle force à ces objections dans l'esprit des premiers *Chrétiens*, étoit l'idée qu'ils s'étoient formée que la fin du Monde alloit arriver bientôt. Pour en prévenir les conséquences fâcheuses, l'Apôtre entreprend de prouver deux choses ; la 1. que si la fin du Monde n'arrive pas, ce n'est pas que Dieu ait changé, ou qu'il en soit détourné pas d'autres

oc-

occupations; mais que ce retardement, si c'en étoit un, prouvoit sa bonté immense & sa longanimité envers le pécheur, à qui il vouloit accorder du tems pour s'amender. La seconde, & plus forte que la première, est tirée de l'éternité de Dieu. L'Apôtre fait connoître aux hommes qu'ils ne se connoissent guères lorsqu'ils se hazardent de porter un jugement sur les desseins de l'Etre infini; car ce qui paroît à nous qui ne sommes nés que depuis quatre jours, un long espace de tems, n'est qu'un instant, un moment, aux yeux de cet Etre. Un jour ou un espace de mille ans sont la même chose à l'Etre infini, qui a toujours existé, qui n'a aucun commencement, & qui n'aura jamais de fin: & quand on compare mille ans à l'immensité de cet Etre, on trouve encore qu'ils ne sont qu'un rien, parce qu'on ne sauroit concevoir qu'il y ait la moindre proportion entre mille ans & l'éternité.

Mr. *Boullier* ne se borne pas à ces considérations que nous venons de rapporter, mais il fait encore part au Lecteur d'autres réflexions que l'argument de *St. Pierre* lui a fait naître. Comme l'Etre infini n'est point composé, mais un Etre simple & un, toute durée des choses créées ne sauroit lui être comparée. Desorte que si nous examinons bien les expressions de l'Apôtre, nous trouverons qu'il n'a point employé un stile figuré, mais qu'il a parlé avec précision & justesse. Si l'on définit l'éternité une durée sans commencement & sans fin, on n'en sauroit inférer qu'il y a plus de proportion entre l'éternité & mille ans, qu'il n'y en a entre l'éternité & l'espace d'un jour: mais si l'on suppose cette éternité composée de
par-

parties distinctes, il est faux que l'espace d'un jour & celui de mille ans soient égaux à Dieu. Si nous admettons cette définition de l'Eternité, ce qui est arrivé il y a trois jours paroîtra être plus récent à l'Etre Suprême, que ce qui est arrivé au commencement du Monde; & ne pourroit-on pas alors accuser la Divinité d'un retardement à accomplir ses promesses? Mais si nous définissons l'Eternité, comme fait *Boëce*, une possession parfaite d'une existence sans limites, à qui rien n'est à venir, rien de passé, qui n'a point de parties, & dans qui ne se trouve aucune succession: si encore nous pensons, que Dieu voit dans un même instant tous les différens tems, & que par son existence infinie il est aussi présent à l'espace de tant de siècles, qu'il est présent dans les lieux les plus éloignés, sans que la simplicité de sa nature soit altérée, ou qu'il y ait des successions d'existence; alors il nous sera clair que Dieu accomplit ce qu'il a promis, que rien n'est tard pour lui, rien de prompt, rien antérieur ou postérieur: que ce lui est tout un, qu'on compte un jour ou mille ans, quoique la différence paroisse très-grande à nous foibles mortels.

C'est de cette idée de l'éternité que résulte la force du raisonnement de *St. Pierre*, & c'est à la développer que *Mr. Boullier* s'étend dans le reste de sa Dissertation. Nous ne la quittons qu'avec regret, tant elle est riche en raisonnemens solides. Il finit par dire, qu'il importe fort peu à nous, qui vivons depuis les tems des Apôtres, s'il s'est écoulé un siècle ou bien plusieurs depuis l'ascension de *J. C.* au Ciel, pourvu que nous ayons des preuves incontestables de sa venue sur la Terre,

&c.

de Janvier, Février & Mars, 1751. 189

& que nous reconnoissons que le cours de notre vie n'est pas plus long qu'il ne doit l'être: que nous avons besoin de cet espace de vie pour donner des preuves de notre amour pour Dieu & pour la Religion. La venue de J. C. n'est point éloignée pour un *Chrétien* pieux, parce que la mort ne l'est point, qui doit l'unir à J. C.

ARTICLE XII.

BIBLIORUM SACRORUM *Latinae Versiones Antiquae seu Vetus Italica, & ceterae quotquot in Codicibus Mss. & antiquorum Libris reperiri potuerunt: quae cum Vulgatâ Latinâ & cum Textu Graeco comparantur. Accedunt Praefationes, Observationes & Notae, Indexque novus ad Vulgatam à regione editam, idemque locupletissimus. Operâ & Studio D. PETRI SABATIER, Ordinis Sancti Benedicti à Congregatione Sancti Mauri. Remis MDCCXLIII.*

C'est-à-dire:

Les Anciennes Versions Latines de LA SAINTE BIBLE ou l'*Ancienne Italique*, & les autres Versions, autant qu'on en a pu trouver dans les Manuscrits & dans les Auteurs anciens, comparées avec la Vulgate Latine & avec le Texte Grec. On y a ajouté des Préfaces, des Observations & des Notes, aussi-bien qu'un Indice neuf & bien enrichi pour la Vulgate, qui est représentée vis-à-vis, par les soins de Don PIERRE SABATIER, Religieux Bénédictin de la Congrégation de S. Maur, à Reims en 1743 chez Regnier Florentin, en trois Volumes en grand in-
Fol.

Folio, dont les deux premiers Tomes contiennent le Vieux Testament, & le troisième le Nouveau.

QUoique les trois titres de cet Ouvrage portent l'année 1743, néanmoins il paroît par la fin du troisième volume (a), qu'il n'a été achevé que six ans après. Le *P. Blanchini*, dont nous avons parlé il n'y a pas longtems (b), n'ayant pas fait attention à cette dernière époque, crut que cette Edition n'avoit pas pu passer plutôt dans les Pays étrangers, à cause de la guerre qui avoit fermé les passages (c); au-lieu que la véritable cause de ce retardement provenoit, partie de la résolution du Libraire de ne rien publier avant que tout fût achevé, partie de la mort de l'Editeur même.

Pierre Sabatier, comme nous l'apprenons par un petit Avertissement qui suit la Préface du Tome III. naquit à Poitiers en 1682. Il passa tout jeune à Paris pour faire ses Humanités au Collège des quatre Nations. Ayant atteint l'âge prescrit par les Loix de l'Eglise, il entra dans l'Abbaye de S. Faron près de Meaux, & s'y fit Moine Bénédictin. De-là il fut rappelé à Paris pour étudier la Philosophie & la Théologie dans l'Abbaye de S. Germain des Prez. Ayant achevé ses études, il aida le *P. Ruinart* dans le cinquième Tome des
An-

(a) P. 115. è primo exiit hic Tomus anno 1749.

(b) Tom. XLV. Part. II. Art. X de cette *Bibliothèque*.

(c) T. II. p. DLXXXV. ex nuperrimâ RR. Patrum Maurianorum Editione *Versionis Italica Veteris Testamenti*, quæ adhuc Italis nostris vix ac ne vix quidem innotuit, ob interclusum bellorum causâ commercium Bibliopolarum.

Annales des Bénédictins ; mais n'ayant pas pu s'accorder avec le P. *Massuet* qui avoit succédé au P. *Ruinart* défunt, il se mit à travailler sur la *Versión Italique*. Ce travail fut interrompu pendant plusieurs années par sa retraite à *Reims*, où il se chargea de dresser le Catalogue de la Bibliothèque de l'Abbaye de *S. Nicaise* : mais il le reprit avec ardeur, encouragé par les libéralités du Duc d'*Orleans*, & par l'aide de Mr. l'Abbé *Sallier* Garde de la Bibliothèque du Roi. Tout alloit le mieux du monde, le premier Tome étoit achevé, & le second sur le point de sortir de la presse, quand une maladie douloureuse attaqua le P. *Sabatier*, dont il mourut quinze jours après le 22. Mars 1742. fort regretté de tous ses Amis.

Dans les deux Préfaces qui se trouvent à la tête du Vieux & du Nouveau Testament, notre savant Editeur traite deux Questions, qui ne sont pas fort intéressantes. La première, si avant le tems de *S. Jérôme* il n'y avoit qu'une Version Latine généralement reçue, ou bien s'il y en avoit plusieurs ? Et il conclut que nonobstant la diversité des exemplaires, & les variations qu'on trouve dans les citations des Pères de l'Eglise, il n'y avoit à proprement parler qu'une Version Latine. Ce qui a été aussi le sentiment des Amis du P. *Blanchini*, comme nous l'avons remarqué à la page 422. du Tome XLV. de cette Bibliothèque.

La seconde question est, si on a raison d'appeler cette ancienne Version Latine de la Bible la *Versión Italique*. Mr. *Casbley*, Sousbibliothécaire de Sa Majesté Britannique, l'avoit nié dans un Livre publié en 1734, qui contient le Catalogue des MSS. de la Bibliothèque du Roi & de celle de *Cot-*

208, dans lequel il adopte une correction de feu
 Mr. *Bentley*, Bibliothécaire du Roi. Toute
 la dispute ne roule que sur un passage de St. *Aug-*
ustin (a), dont voici la Traduction. Ici le
 „ grand nombre de Traducteurs est fort utile,
 „ si on en consulte & examine les Mss. & qu'on
 „ preune garde sur tout que ce ne soient pas
 „ des Mss. corrompus, car le premier soin de
 „ ceux qui désirent d'entendre les Saintes Ecri-
 „ tures, doit être de corriger les Mss. desorte que
 „ les exemplaires fautifs qui ne viennent que d'u-
 „ ne sorte de Traduction, le doivent céder aux
 „ Exemplaires corrects. Mais dans les versions
 „ même on doit donner la préférence à l'*Itali-*
 „ *que*, parce qu'elle s'attache davantage à la lettre
 „ sans rien perdre de la clarté du sens". Mr. *Bent-*
ley prétend que ce passage étant corrompu, doit
 être rétabli par un petit changement, en lisant *cel-*
le qui au-lieu de l'*Italique*, parce qu'elle. Il en
 donne les raisons suivantes. Si cette version doit
 proprement être appelée l'*Italique*, d'où vient
 que ni St. *Augustin* ni aucun des Pères Latins ne
 l'appellent jamais ainsi dans leurs Ouvrages vo-
 lumineux, où ils avoient si souvent occasion de
 le faire? Est-il concevable qu'on ne trouveroit ce
 nom qu'uniquement dans ce passage contesté? 2.

Le

(a) L. 2. de *Doctr. Christianâ*. Plurimum hic quoque
 juvat Interpretum numerositas, collatis codicibus inspec-
 ta atque discussa: tantum absit falsitas. Nam codicibus
 emendandis primitus debet invigilare solertia eorum, qui
 Scripturas Divinas nosse desiderant; ut emendatis non e-
 mendati cedant, ex uno duntaxat interpretationis genere
 venientes. In ipsis autem interpretationibus *Itala* cæteris
 præferatur: nam est verborum tenacior cum perspicuitate
 sententiarum. Ubi *Bentley* pro *Itala* legit *illa*; & quid pro
 nam?

Le mot Latin *Itala* ne se trouve que chez les Poëtes, ceux qui écrivent en prose disent toujours *Ita-lica*. St. *Augustin* l'ignoroit-il, ou donnoit-il la préférence à une diction purement poétique ? 3. En laissant ici le nom de la Version Italique, on fait tomber St. *Augustin* en contradiction avec lui-même. Car s'il faut préférer la Version *Italique* à toutes les autres, de quoi servira-t-il de les consulter & de les corriger, & en quoi consiste le grand secours qu'on en peut tirer ? Ne suffit-il pas de se tenir à la meilleure des Versions sans s'embarasser du reste ? Contre tous ces raisonnemens D. *Sabatier* se fait un bouclier de l'accord de tous les Mss. ; & il est si sûr de son triomphe, qu'il qualifie la correction de Mr. *Bentley*, de *fiction, rêverie, sottise, falsification, hardiesse, qui rendroit tous les Ecrits des Pères incertains*, &c Par bonheur qu'il n'a pas compris la pensée de Mr. *Bentley*, dans un endroit, où faisant allusion à un passage des *Georgiques* de *Virgile* Livre IV. vs. 84. il donne à entendre que comme une armée entière d'abeilles est mise en déroute par une poignée de poudre jettée, ainsi il a détruit par un trait de plume & par un changement léger fait à un passage de St. *Augustin*, ce que les *Bénédictins* avoient tâché de établir par un travail pénible & couteux de plusieurs années.

Il y en aura peut-être, qui trouveront la conjecture de Mr. *Bentley* ingénieuse & tout-à-fait digne de lui. Il est vrai qu'on peut se donner trop de liberté en corrigeant le Texte des Auteurs anciens ; mais il n'est pas moins vrai que ce seroit pousser ses scrupules trop loin, si on vouloit servilement s'attacher par-tout à la leçon des Mss. quoi-

qu'évidemment corrompue par la faute des Copistes. Excès pour excès, le premier est celui dans lequel tombent tous les Critiques, & par conséquent c'est le plus pardonnable. Au moins Mr. *Bentley* méritoit il un meilleur traitement des Pères Benedictins, pour avoir collationné lui-même l'unique Manuscrit d'*Origène sur St. Matthieu & sur l'Oraison Dominicale*, & avoir fait copier à ses fraix tout le Mss. Grec & Latin des *Evangelies* & des *Actes* que *Bèze* avoit donné à l'Université de *Cambridge*; enfin pour avoir envoyé tous les papiers avec ses remarques, & en avoir fait présent à ces Pères & à *D. Sabatier* en particulier, en offrant en même tems tous les services qui dépendoient de lui.

De cette digression passons à la description des sources où le P. *Sabatier* a puisé les fragmens de la *Version Italique* qu'il vient de nous donner. Il remarque 1. que *St. Jérôme* a laissé les Livres Apocryphes, la *Sapience*, *Sirac*, *Baruc*, l'*Epiître de Jérémie*, & les *Macabées*, tels qu'il les avoit trouvés, n'y ayant pas touché lui-même; desorte que nous trouvons encore aujourd'hui la *Version Italique* de ces Livres dans l'*Edition Vulgate*.

En second lieu on lui a communiqué des fragmens tirés des Mss. du *Vatican*, d'*Oxford*, & de *Cambridge*; & il en a tiré lui-même de plus grands secours de la Bibliothèque du *Roi*, de *Colbert*, de la *Sorbonne*, du Collège de *Clermont*, & de l'Abbaye de *St. Germain*: c'est de là qu'il a tiré les *Cantiques de Moïse*, *Tobie*, *Judith*, *Esther*, *Job*, les *Pseaumes*, & les *IV. Evangelies*, sans pourtant faire usage du fameux Mss. de *Cambridge*.

ge, parce qu'il ne croyoit pas y trouver la Version *Italique*; les *Actes des Apôtres* du Ms. de Land, qui avoit appartenu au vénérable Bède; les Epîtres de St. Paul du Ms. de Clermont, qui est présentement dans la Bibliothèque du Roi; l'Épître de St. Jaques publiée par le P. Martianay d'un Ms. de Corbie.

Tout le reste des Fragmens, qui font la plus grande partie, est tiré des Pères Latins; de la Version Latine d'Irlande, qu'il croit être du sixième siècle; & de Tertullien, Cyprien, Lactance, Juvenens, Jule Firmicus, Lucifer de Cagliari, Hilaire de Poitou, Zénon, Phébas, Victorin, St. Ambroise, Hilaire le Diacre, St. Jérôme, & surtout de St. Augustin, & de St. Gregoire le Grand. Il est vrai que Flaminius Nobilius avoit entrepris le même Ouvrage; mais outre que le P. Sabatier en a eu de meilleures Editions, il a eu aussi grand soin de les citer en détail & avec exactitude.

Dans le N. T. D. Sabatier confirme la leçon de la Version *Italique* par des Mss. Grecs, que le Marquis de los Vélés a trouvés en Espagne, & Caryophile à Rome: c'est le Docteur Mill qui l'a induit en cette erreur, ces prétendus Mss. n'ayant jamais existé que dans la tête de quelques Jésuites.

Sur le Chapitre XX. 28. des *Actes* il démontre que la Version *Italique* portoit: l'Eglise du Seigneur, qu'il a acquise par son propre sang. Et sur le fameux passage de la 1. de St. Jean. V. 7. il n'a pas pu trouver un seul exemplaire de la Version *Italique*, pour confirmer la leçon reçue; quoiqu'il dise après le Dr. Mill, que ce même passage se

rouve à la marge des Mss. ou (a) de la même main, ou d'une main aussi ancienne. Il y a pourtant lieu de douter de cette dernière observation : parce que Cassiodore (b), en parlant des Correcteurs & Réviseurs des anciens Mss. leur recommande d'imiter autant qu'ils peuvent le caractère de l'ancienne écriture, afin qu'elle paroisse entièrement semblable.

ARTICLE XIII.

DISSERTATION où l'on examine les principaux Systèmes sur la GENERATION de l'HOMME & des ANIMAUX. Pour servir de REPOSE à la LETTRE de Mr. LYONET, insérée dans la première Partie de ce Tome XLV. pag. 446, & suiv.

MONSIEUR,

JE vois par votre Lettre que vous cherchez à vous défendre, & vous faites fort bien. Dans la supposition où vous êtes que votre cause est bonne, vous combattez pour la vérité, & vous rendez par conséquent un très-grand service au Public. La question sur laquelle nous disputons est d'autant plus curieuse, qu'elle regarde toute la Race humaine. D'où venons-nous? A quoi devons-nous notre origine? Quel est ce premier point dont nous partons? Naïssons-nous d'un Vermisseau contenu dans la semence de l'Homme, ou d'un Germe renfermé dans l'œuf de la Femme?

Voi-

(a) Manus ipsi codici coevi eadem, qua librum descripsit manu.
(b) Divinar. lect. 15. Precor etiam vos, qui emendare prae-sumitis, ut super adiectas literas ita pulcherrimas facere Studae-sis, ut potius ab Antiquariis scripta fuisse judicentur.

Voilà, *Monsieur*, de quoi il est question entre nous. Vous prétendez que nous sommes déjà tout formés dans les œufs des Femmes, même avant l'union des deux Sexes; & l'opinion qui nous fait descendre d'une petite Machine humaine cachée sous l'enveloppe d'un Vermisseau, vous la regardez comme insoutenable, vous vous égayez même dans vos *Remarques* sur *Lesser* aux dépens du bon *Leeuwenhoek*, qui passe pour en être le premier Auteur. Vous croyez, & avec *Swammerdam* & avec d'autres Auteurs, que l'Embryon est originairement dans l'œuf de la Femme, qu'il s'y trouve avant l'imprégnation, qu'on le voit même distinctement dans des œufs d'Animaux qui n'ont pas été fécondés. Toute la vertu que vous attribuez au sperme humain se réduit à bien peu de chose; elle ne consiste qu'à donner à l'Embryon contenu dans l'œuf le mouvement dont il a besoin pour se développer plus facilement.

Pour moi, *Monsieur*, qui ne fais cas des hypothèses en Physique, qu'autant que je les trouve fondées sur de bonnes observations, je n'ai jamais regardé le sentiment de *Leeuwenhoek* comme démontré; il m'a paru autrefois probable, je ne l'ai soutenu que comme probable dans une Dissertation (a); & aujourd'hui le mystère de la Génération me paroît si inconcevable, je rencontre dans tous les Systèmes qu'on en a donnés des difficultés si énormes, que je suis à cet égard encore indécis. J'attens à me déterminer qu'on ait fait sur cette matière de meilleures découvertes, que celles que nous avons jusqu'à-présent. J'attendrai peut-être envain; mais qu'importe, je ne risque rien.

Dans

(a) *De Generatione Hominis ex Animalculo in Ovo.*

Dans une chose si obscure il n'y a d'autre choix à faire que celui de n'en point faire.

La Nature est constante dans ses productions, elle ne varie jamais. Les Espèces sont toujours les mêmes, elles ne changent pas essentiellement. Un Chien n'engendre pas un Chat, un Chat n'engendre pas un Chien. On n'a jamais cueilli des Roses sur les Chênes, ni des Glands sur les Rosiers.

Ainsi d'un grain, ou de semence,

Chacun rapporte sa semblance :

D'homme vient homme, de fruit le fruit ;

Et de beste, beste s'ensuit.

dit le Sieur Clopinet (a).

Voilà, *Monsieur*, sur quoi l'on peut compter. Nous pouvons partir de ce principe pour aller plus loin. Mais les Animaux sont-ils déjà tout formés dans la semence du Mâle, ou dans celle de la Femelle, avant l'accouplement? Toute la Race humaine a-t-elle été renfermée dans les ovaires d'*Eve* notre bonne Mère, comme l'enseigne le Père *Mallebranche* (b), ou dans les reins de notre premier Père *Adam*, comme le prétendent d'autres Philosophes? Ou bien, les Rudimens des Corps organisés, leurs Principes primordiaux, se trouvent-ils répandus dans toute la vaste étendue de notre Atmosphère, en sorte que pour paroître sous la forme que chacun d'eux doit avoir, ils n'ayent besoin que d'une Matrice propre à procurer leur développement? L'Homme, par exemple, le Ver à soie, tel Oiseau, tel Poisson, sont-ils tous formés dès le commencement des choses,

&c

(a) Dans la *Réponse de l'Alchimiste*, Tome III. pag. 214 du *Roman de la Rose*, Edit. de Paris 1735.

(b) Dans la *Recherche de la Vérité*.

& ne voyons-nous en eux qu'un développement, comme le dit le plus fameux, le plus grand de nos Poètes (a), & comme l'ont dit avant lui d'illustres Philosophes modernes ?

Toutes ces Hypothèses sont magnifiques, elles font honneur à leurs Auteurs. Mais elles sont sujettes à d'énormes difficultés. Elles supposent des calculs immenses, & en quelque sorte plus qu'immenses, suivant l'expression de Mr. de Fontenelle, des calculs où la raison & l'imagination sont également perdues & abîmées. On répond cependant à ces difficultés, & j'y ai répondu moi-même dans l'Extrait que j'ai donné de vos Remarques sur *Lesser* (b).

La question est de savoir si l'on a bâti sur un plan tracé par la Nature. Il est donc inutile de nous armer ici ou de probabilités pour faire valoir le Système que nous adoptons, ou d'objections, quelque fortes qu'elles paroissent, pour détruire celui que nous attaquons, si ni l'un ni l'autre de ces Systèmes ne sont fondés sur ce que la Nature même nous découvre. Rien de plus trompeur, rien de plus changeant, que l'Evidence rationnelle; nous la prenons tous les jours en défaut. N'ayons d'autre règle que l'Evidence expérimentale, qui se justifie par des faits bien constatés; elle seule peut nous conduire au sanctuaire de la Vérité.

Par conséquent, Monsieur, ni le Système des Animalcules, ni celui des Oeufs, ne sont point encore démontrés. Le principe de la préexistence des

(a) Mr. de Voltaire, dans sa *Métaphysique* de Newton, ou *Parallèle des Sensimens* de Newton & de Leibnitz.

(b) Tome XXXI. de cette *Bibliothèque*, pag. 85. & suiv. & pag. 102 & suiv.

des Germes déjà tout formés, soit dans l'Homme, soit dans la Femme, est un principe incertain, il n'a pas pour base l'Evidence expérimentale. L'Oeuf n'est peut-être point un Animal vivant & déjà tout organisé, du moins avant l'imprégnation, comme le suppose *Swammerdam*; & le Sperme humain n'est peut-être point non plus un Homme, comme le prétend *Leeuwenboek*, & comme l'a dit il y a longtems un fameux Satyrique :

Ipsam crede tibi Naturam dicere rerum;

Istud quod digitis, Pontice, perdis, Homo est (a)

De nouveaux Systèmes s'établissent en effet aujourd'hui sur la ruine de ceux-là, & ils méritent d'autant plus notre attention qu'ils ont pour Auteurs des Philosophes dont l'autorité doit être ici d'un grand poids. Je veux parler de Messieurs *de Maupertuis*, *Haller*, *de Buffon*, & *Needham*. Tous quatre ont fondé la Nature, & pleins d'ardeur pour en découvrir les secrets, ils la suivent encore pas à pas.

Le Système de Mr. *de Maupertuis* est pour le fond le Système des Anciens, c'est celui de *Descartes*, car *Descartes* (b) n'a fait que renouveler celui des Anciens. *Empédocle* a dit que toutes les parties du Fétus existent en partie dans le Sperme du Mâle, & en partie dans celui de la Femelle. *Descartes* a adopté ce Système, non par complaisance pour les Anciens, dont il ne faisoit pas grand cas, ni faute de pouvoir en imaginer d'autre, car il ne manquoit pas de ressource, mais parce qu'il a cru apparemment que c'étoit le meilleur,

(a) *Martial*, Epigram. 42 du Livre IX.

(b) Dans son *Traité de l'Homme*,

leur, celui de la Nature même. La faute qu'il a faite, c'est d'avoir voulu rendre raison de ce qu'il y a de plus myltérieux dans cette formation. A l'aide des seules loix du mouvement & de la fermentation, il a entrepris d'expliquer comment il se forme un cœur, un cerveau, des yeux, des oreilles. Il falloit laisser là *le comment*. Ce sont des merveilles inconcevables, des prodiges que la Nature ne fait qu'en secret,

Voire si très-subtilement,

Que Platon, aussi Aristote,

N'y entendirent jamais note (a).

Mr. de Maupertuis, dont le génie créateur peut bien être comparé à celui de Descartes, a été plus prudent que ce Restaurateur de la Philosophie; il a vu l'écueil, le *non plus ultra*, & a fait un pas en arrière pour ne pas tomber dans le précipice. „ Quoique je respecte, *dit-il* (b), infiniment Descartes, & que je croie, comme lui, „ que le Fétus est formé du mélange des deux „ semences, je ne puis croire que personne soit satisfait de l'explication qu'il en donne, ni qu'on „ puisse expliquer par une mécanique claire & intelligible, comment un Animal est formé du mélange de deux liqueurs. Mais quoi, „ que la manière dont ce prodige se fait, demeure cachée pour nous, je ne l'en crois pas moins „ certain.

Dans le système de cet illustre Philosophe, systé-

(a) Les Remontrances de Nature dans le Roman de la Rose, Tome III. page 195.

(b) Voyez le Nègre blanc, Chap. XX. Nous avons donné un Extrait de cet Ouvrage dans le Tome XXXV. page 302. de cette Bibliothèque.

tême cependant qu'il ne propose que comme une *Conjecture* (a), l'Animal est un composé des deux semences. Il admet avec un Membre de l'Académie des *Forces*, des *Rapports* (b), suivant lesquels toutes les fois que deux Substances, qui ont quelque disposition à se joindre l'une à l'autre, se trouvent unies ensemble, s'il en survient une troisième, qui ait plus de rapport avec l'une des deux, elle s'y unit en faisant lâcher prise à l'autre.

Il y a de tels *Rapports* dans la Nature. Admettez-les dans la formation du Fœtus, & vous en expliquez tous les phénomènes. Qu'il y ait dans chacune des Semences, des parties destinées à former le cœur, les poumons, le cerveau, les entrailles, & que ces parties aient chacune un plus grand rapport d'union avec celle qui, pour la formation de l'Animal, doit être sa voisine, qu'avec toute autre; le Fœtus se formera; & fût-il encore mille fois plus organisé qu'il n'est, il se formeroit.

Vous serez sans-doute surpris, Monsieur, qu'un corps aussi merveilleux que celui de l'Homme, puisse se former du mélange & de l'arrangement de certaines parties. Mais si vous connoissiez les Loix du mouvement établies par le Créateur, si vous connoissiez la nature des éléments des corps, leur harmonie, vous seriez surpris que l'Homme ne se formât pas d'un pareil mélange. Cette idée satisfait mieux qu'aucune autre à tous les phénomènes de la Génération; à la ressemblance de l'enfant, tant au père qu'à la mère;

(a) *Ibid.* Chap. XXI. qui a pour titre, *Conjectures sur la formation du Fœtus.*

(b) *Mém. de l'Acad. Roy. des Scienc. An. 1718. pag. 102.*

re ; aux Animaux mixtes, qui naissent de deux espèces différentes ; aux Monstres tant par excès que par défaut.

Vous, *Monsieur*, qui établissez avec *Swammerdam* que l'Animal est déjà tout formé dans l'œuf avant l'accouplement, ou que l'œuf n'est autre chose que l'Animal même ; vous, qui supposez que la semence du Mâle n'a d'autre usage que de mettre les parties de l'Embryon en mouvement pour en faciliter le développement, comment expliquerez-vous la ressemblance du Mulet à la Cavale & à l'Ane dont il est né ? Le petit Cheval déjà tout formé dans l'œuf, prend-il des oreilles d'Ane, parce qu'un Ane a mis les parties de l'œuf en mouvement ? Pourquoi un Coq sans queue, ou un Coq dont les plumes sont dressées vers la tête, ne produit-il jamais que des Poulets de la même structure ?

La même difficulté a lieu dans le Système des Animalcules. Si le Ver spermatique est le Fœtus même, pourquoi l'enfant ressemble-t-il si souvent & si parfaitement à sa mère ? Est-ce parce qu'il a été nourri dans son sein ? Les Insectes qui se développent dans les Pommès, dans les Galles, dans les Noisettes, qui leur tiennent lieu de matrices, & dont ils se nourrissent, ont-ils la moindre ressemblance avec ces fruits ? Les Vers qui naissent dans le Corps humain, & qui ne se nourrissent que de sa propre substance, ressemblent-ils à l'Homme ? Ils devroient, je pense, lui ressembler, si l'enfant ressemble à sa mère, parce qu'il trouve chez elle sa nourriture.

Mr. le Baron *Haller*, célèbre Professeur dans l'Université de *Göttingen*, qu'il fait fleurir aujour-

jourd'hui, & l'un des plus sçavans hommes de l'*Europe* (a), a réformé ses premières idées sur la manière dont se forme le Corps humain, celui des Animaux, des Végétaux, & autres Corps organisés. Instruit de toutes les nouvelles découvertes sur la Génération, attentif aux démarches secrettes de la Nature, qu'il prend seule pour guide, il s'en tient à ce qu'elle lui indique clairement, & relègue tout le reste au païs des conjectures ; païs charmant à-la vérité, mais fort ressemblant à celui de la *Lune*, où l'on trouve avec les *soupirs des Amans* toutes les folies des hommes, & surtout les rêveries & les visions des plus grands Philosophes, renfermées sous la forme d'une *liqueur fort subtile*, dans des *Phioles* qu'on a rangées bien proprement dans de longues galeries, & sur chacune desquelles est écrit le nom de celui à qui l'esprit appartient (b).

Tous ceux qui ont fait des Systèmes sur l'Âme humaine, ont chacun dans ce païs leur *Phiole* ; & la plus pleine de toutes, & qui est aussi marquée en plus gros caractères, c'est celle d'un Méta-physicien, Auteur d'un certain *Essai*, pour avoir dit qu'il connoissoit parfaitement non seulement

(a) Il est Philosophe, Historien, Poëte, habile Anatomiste, & grand Botaniste. Les autres parties de la Médecine lui sont familières. Son érudition s'étend presque sur tout. Versé dans la lecture des Anciens & des Modernes, il n'ignore rien de ce qu'ils ont découvert. Outre l'Allemand, qui est sa Langue naturelle, il fait le François, l'Anglois, le Hollandois, le Suédois, l'Espagnol, l'Italien. Sa lecture est immense. On peut en juger par ses Commentaires sur les Institutions de Médecine de *Boerhave*, & on en jugera encore mieux par ceux qu'on imprime actuellement en deux Volumes in-4 sur la *Methodus discendi Medicinam* de cet illustre Professeur de Leyde.

(b) Les *Mondes* de Fontenelle, second Soir.

ment l'Ame de l'Homme, mais encore celle de toutes les espèces d'Animaux qui rampent sur la Terre ou qui nagent dans les Eaux; pour avoir donné de fausses mesures pour mesurer la *Probabilité*, l'*Affurance raisonnable*, & la *Certitude parfaite*; pour avoir pesé avec de faux poids la *force du Témoignage*; pour avoir fait un *parallèle entre les Habitans des Planètes & l'Ame des Bêtes*; pour avoir perdu son tems à démontrer l'*existence des Corps*, & celle du nôtre en particulier: démonstration qui ne peut avoir été faite que pour les Fous, puisqu'il faut être fou pour douter de son existence; pour avoir donné une *Analogie des Plantes avec les Animaux*, Analogie qu'il dit être *riante à l'esprit*, quoiqu'il ne connoisse parmi les Plantes que l'herbe des prés & les fleurs de son jardin; pour avoir entrepris de réfuter les *Sophismes grossiers de Bayle*, par d'autres Sophismes encore plus grossiers; pour avoir témérairement avancé que les *Bêtes imaginent comme nous*, & *sans-doute plus fortement que nous*, puisqu'il faut imaginer comme les Bêtes pour savoir comment & avec quelle force elles imaginent; pour avoir eu la sotte vanité de dire dans une Préface imprimée deux fois, *qu'il souffrirapatiemment les Censeurs, pourvu qu'il trouve des Juges*; pour s'être enfin réfuté lui-même, en appliquant à l'opinion de *Descartes* sur l'Ame des Bêtes, cette maxime de *Cicéron* qui convient parfaitement aux chimères contenues dans son *Essai: Opinionum commenta delet dies, Naturæ judicium confirmat.*

Mr. *Haller*, craignant un pareil sort, vient d'abandonner en homme sage, des opinions que
des

des jugemens un peu trop précipités lui avoient fait adopter. Il admettoit le Systême des *Développemens*, il ne l'admet plus aujourd'hui, parce qu'il a trouvé qu'on ne sauroit le concilier avec les phénomènes (a), sur-tout avec ceux qu'on remarque dans la production des *Polypes* (b). Jusqu'à-présent, dit-il (c), il me paroît probable que les parties des Animaux se forment successivement d'un fluide, suivant certaines loix que je n'ai garde de définir, mais que je crois être très-différentes de celles de la Fermentation.

Il paroît adopter sur la *Génération* les idées d'*Aristote* (d), de *Harvée* (e), de *Hartman* (f), de *Mrs. Noortwyck & Ludvig* (g), & de l'Auteur d'un Ouvrage qui a pour titre *vonder Natur* (h).

Il prouve par un grand nombre d'expériences, faites par d'habiles Observateurs, l'existence des Vermisseaux dans le sperme humain & dans la semence des mâles des Animaux (i). Il semble supposer que la première trame des Germes est formée de ces Vermisseaux (k), & il répond pertinemment à toutes les objections qu'on a faites soit contre leur existence, soit contre leur destination (l). Il dit que la ressemblance du Germe humain avec le Vermisseau spermatique, rend cette opi-

(a) Voyez ses Commentaires sur les *Institutions de Boerhave*, Tome V. Part. II. pag. 499. &c

(b) *Bibliothèque Raisonnée*, Tome XL. pag. 221.

(c) Commentaires, *ibid.* pag. 506.

(d) *De Generat. Animal.* L. II. C. IV.

(e) *De Generat.* pag. 122.

(f) *Ephem. Nat. Cur. Dec.* III. an. 9. 10.

(g) Dans leurs Thèses. (h) N. 885.

(i) Commentaires sur *Boerhave*, Tom V. Part. I. pag. 349. & suiv.

(k) *Ibid.* pag. 365. 372.

(l) *Ibid.* pag. 365, jusqu'à la pag. 370.

opinion vraisemblable (a) ; & c'est l'un des argumens que j'ai allégués moi-même & dans ma Thèse, & dans l'Extrait que j'ai donné de vos *Remarques* sur *Lesser*. Il ne croit pourtant pas que tous les organes, toutes les parties du Corps humain, soient renfermées dans le Vermisseau ; il n'en contient, à ce qu'il prétend, que quelques vaisseaux qui servent de fondement au reste de l'édifice, lequel se forme successivement d'un vrai liquide qui s'épaissit, qui s'organise suivant les loix établies par le Créateur (b).

Telles sont jusqu'à présent sur la Génération les idées d'un Philosophe qui, comme *Leibnitz*, a prodigieusement lu, & beaucoup pensé ; phénomène rare, & dont on pourroit contester la possibilité, s'il n'étoit avéré par des exemples qu'on a assez rares, qu'il y a des hommes qui dans le même espace de tems pensent beaucoup plus que d'autres.

Je viens au Système de Mr. de *Buffon*, Système ingénieux, mais bâti, ce me semble, un peu trop précipitamment, & sujet comme la plupart des autres à de très grandes difficultés. Il y a, suivant ce Philosophe, & dans la liqueur des ovaires de la Femme, & dans la semence de l'Homme, des *Etres vivans*, que diverses circonstances ne permettent pas qu'on regarde comme de véritables Animaux. Les observations de Mrs. *Trembley* & *Needham* détruisent l'opinion, qui établit le principe de la fécondité ou dans le Mâle seulement, ou bien dans la Femelle ; ce principe se trouve & dans l'un & dans l'autre. Une matière organique, douée de vie & de mouvement, & ré-

(a) Ibid. Part. 11. pag. 192. (b) Ibid. pag. 507.

répandue par-tout, produit ou des Animaux ou des Végétaux, suivant la nature des moules qu'elle rencontre, & dont elle prend la forme.

Dans ce *Système* de *Mr. de Buffon* un enfant ressemble à son père & à sa mère, parce qu'ils contribuent l'un & l'autre à la formation de ses organes. Il faut consulter l'Ouvrage même de ce Philosophe pour se former une idée juste & exacte des fondemens sur lesquels il a bâti ce nouvel édifice (a). Il s'appuie du secours des expériences & des observations. Reste à savoir s'il n'est pas dans le cas de ces Philosophes qui appliquent mal ce qu'ils voient, ou qui décident sur des apparences trompeuses. On ne voit pas les premiers élémens des corps organisés, on ne voit pas les premières trames ourdies par la Nature dans la formation de ces corps; car ce qu'on appelle élémens est le plus souvent un composé d'élémens, & même d'élémens divers. Cette connoissance est le fil qui doit nous guider; nous manque-t-elle, nous courons grand risque de nous égarer.

Le *Système* de *Mr. Needham* diffère peu de celui de *Mr. de Buffon*. Il l'a proposé modestement dans ses *Nouvelles Découvertes* (b), à l'occasion des Vaisseaux laiteux du Calmar. Il résulte de ses observations, que le Fœtus tire son origine, non d'un Animalcule, mais d'une petite portion de matière, dont les mouvemens ressemblent à ceux des Vaisseaux laiteux du Calmar, & à l'action de cette espèce de poussière qui se trouve sur les Etamines des fleurs, & qui sert à féconder les Plantes.

On
(a) J'y renvoie le Lecteur, ou à l'Extrait Latin qu'on en a donné dans le *Journal Britannique*, Mars 1750 p. 78.

(b) Voyez l'Extrait que nous en avons donné dans le Tome XXXIX. pag. 35. de cette *Bibliothèque*.

On trouve une idée assez détaillée de ce Système dans un *Mémoire* de l'Auteur, inséré dans les *Transactions Philosophiques* (a). Suivant l'Extrait qu'on a donné de ce *Mémoire*, toutes les Espèces sont formées par une portion de matière extraite de celle qui sert de nourriture à chaque individu. Cette matière possède une force végétative, variée suivant les circonstances & les divers sujets; mais elle est uniforme dans ses productions, toutes les fois qu'elle tombe dans un nid qui lui convient, & qu'elle trouve des particules propres à former l'Etre spécifique dont elle est tirée. Dans tous les autres cas elle végète & forme des substances animées, qui ne sont ni produites ni nourries comme les Plantes & les Animaux que nous connoissons. En général, toutes les infusions des Plantes ou des Animaux forment en se décomposant des végétations régulières; ainsi la corruption d'une substance en produit une autre, & la pourriture est une vraie vivification. Mr. *Needham* prouve son Système & par les expériences déjà rapportées par Mr. *de Buffon*, & par plusieurs autres qu'il a faites lui-même.

Joignons à ces nouvelles découvertes, celles que Mr. *Eller* prétend avoir faites sur les Elémens ou premiers Principes des Corps. Selon ce Philosophe (b) le Feu élémentaire & l'Eau sont les seules choses qui méritent proprement le nom d'E-

(a) Mois de Décembre 1748. On trouve un Extrait de ce *Mémoire* dans le *Journal Britannique*, Janvier 1751. p. 54.

(b) *Hist. de l'Acad. Roy. de Berlin*, an. 1746. *Nouvelle Biblioth. German.* Tom. V. Part. I. pag. 2. & Tom. VII. Part. I. pag. 27.

d'Elémens. Mais ce qu'il y a de singulier & de bien hardi dans son Systême, c'est que *les Elémens sont susceptibles d'une parfaite transmutation.* Ce Principe détruit tout ce qu'il y a de plus solide dans les Systêmes de la plupart de nos Philosophes modernes. Les Elémens des Corps sont immuables, dit *Boerhave (a)*, ils ne sauroient changer de nature; & ce Médecin prétend qu'on ne sauroit en douter après tant d'expériences faites avec soin pour démontrer la vérité de ce Principe.

Le Principe de Mr. *Eller* est aussi fondé sur des expériences. *Par le moyen de la chaleur*, dit cet Académicien, *l'Eau peut être convertie en air.* Pour le prouver il croit qu'on peut joindre à ses propres expériences celles de Mrs. *Hales & Muschenbroek*. D'autres expériences incontestables lui ont appris que ce même Elément peut aussi être converti en *une véritable Terre fixe, homogène, & inaltérable dans la feu.* C'est l'eau qui fournit pour la plupart la base, ou la matière solide & corporelle dans les trois règnes de la Nature. C'est elle qui, mise en action par la chaleur, forme peu à peu les petites parties solides des Plantes, tandis que la vertu spermatique primordiale, attachée à la semence, y introduit & perpétue sa propriété spécifique dans chaque Espèce & Individu. Elle produit le même effet dans les Animaux. Appliquée par l'action du cœur aux parois des petits vaisseaux de l'Embryon, elle s'y insinue, elle les étend, elle forme des fibres, des membranes, qui se changent ensuite en cartilages & en os.

Ce sentiment paroît assez conforme à celui de Mr.

(a) Voyez sa *Chymie*.

Mr. Haller, qui trouve probable que les parties des Animaux se forment successivement d'un vrai liquide, qui s'épaissit & s'organise suivant certaines loix. Mr. Eller ne se feroit-il pas trompé? Les fibres, les membranes, les os, se forment d'un liquide, j'en conviens. Mais ce liquide est-ce de l'eau pure? Non. C'est, je pense, un mélange d'eau & de parties solides si fort atténuées, que leur fluidité empêche qu'on ne les prenne pour ce qu'elles sont. Ces parties solides forment par leur union le tissu des corps organisés, toute leur fabrique, à mesure qu'elles se figent, qu'elles s'épaississent, qu'elles se durcissent par la dissipation plus ou moins grande qui se fait de l'eau ou autres liquides avec lesquels elles étoient confondues. Telle est peut-être aussi sur cela la pensée de Mr. Haller, car je doute fort qu'il croie avec Mr. Eller que l'Eau élémentaire se convertit en une véritable Terre fixe.

Boyle, séduit par une expérience mal faite, s'est imaginé que l'Eau pouvoit se changer en une terre fixe, insipide (a), & a jeté dans l'erreur l'illustre Newton (b) & quelques autres Philosophes. Boerhave a fait voir la source de cette erreur (c). Des expériences mieux faites que celles de Boyle l'ont convaincu que l'Eau ne se change jamais en terre. Selon lui, c'est une Terre simple, élémentaire, qui forme la fabrique du corps des Animaux, des Végétaux, & de quelques Fossiles; c'est elle qui fournit ce qui en fait la base & toute la solidité (d).

Vous

(a) Orig. formar. pag. 259-273.

(b) Optic. Latin. pag. 319. Quest. 22.

(c) Elementa Chemicæ Tom. I. pag. m. 627.

(d) Nobis jam liceat colligere..... Terram eandem;

Vous voyez, *Monsieur*, par tout ce que je viens de vous alléguer, que jusqu'à présent nous n'avons rien de certain touchant la manière dont se fait la Génération. Les Philosophes qui se sont chargés d'expliquer ce mystère, ne sont point d'accord entre eux, l'un détruit ce que l'autre établit. On oppose Systèmes à Systèmes, Expériences à Expériences. Tout tend à introduire sur cette matière une confusion affreuse. La différence des sentimens est trop grande pour qu'on puisse se flatter de les concilier.

Vous perdez beaucoup, *Monsieur*, à ce changement de scène. Votre procès est fait. Vous êtes jugé, condamné, presque d'une voix unanime. Aucun de ces nouveaux Systèmes ne s'accorde avec le vôtre, nulle Expérience certaine ne le favorise. Vous avez à combattre les Anciens, les Leuwenhoekistes, nos Philosophes modernes, Mrs. de Maupertuis, de Buffon, Needham. Quelle ligue contre vous !

Ceux mêmes qu'on nomme les Indifférens, parce qu'ils sont simples spectateurs du combat, ne vous sont pas favorables. Ils ne reconnoissent point la préexistence des Germes dans les œufs ; ils font voir que cette hypothèse est insoutenable, qu'elle est contraire & à l'expérience & à la raison (a). Elle

simplicem, elementalem, concurrere, ut principium constituens ad formandam fabricam definitam, corpoream, Animantium, Vegetantium, & quorundam Fossilium, minus constantium, minus simplicium. Inque iis omnibus præstare firmam basin, quæ formam dat, cætera principia & sibi, & etiam inter se uniat in unam definitam Monada. Ibid. pag. 662.

(a) Mr. Haller, par exemple, dans ses *Commentaires sur les Inst. de Méd. de Boerhave*, Tom. V. Part. I. & II.

Elle est contraire à l'expérience; j'en appelle sur cela à *Malpighi*, dont le témoignage ne sauroit être ici suspect (a). Je m'en raporte aux observations de *Mr. de Superville*, Médecin de S. A. de *Brandebourg-Bareith* (b). Cet habile homme nie absolument l'existence d'un Germe, que l'on prétend se trouver dans l'œuf de la Femme avant l'accouplement. Il a vu de ces œufs ossifiés dans une Femme de 60 ans : ils étoient composés de fibres rayonnées, qui partoient du centre vers la surface.

Votre hypothèse est aussi contraire à la raison. A quoi sert en effet la semence du Mâle, si elle ne contribue en rien à la formation de l'Embryon ? Elle sert, dites-vous *Monsieur*, à donner du mouvement à l'Embryon pour l'aider à se développer. Foible réponse ! Il valoit mieux n'en point faire. Si l'Embryon est déjà tout formé dans l'œuf avant l'accouplement, quel obstacle s'oppose à son développement ? Il se trouve, je vous l'ai déjà dit (c), dans le moule ou la matrice qui lui convient, il est dans l'humeur propre à le nourrir, à le faire développer, à lui donner son accroissement. Il tire & de lui-même & de sa mère le mouvement dont il a besoin ; la vie de sa mère fait en quelque sorte la sienne. S'il est tout formé, il a du-moins un cœur, des veines, des artères ; & dans ces Vaisseaux il y a des humeurs proportionnées à leur délicatesse. Cette petite Machine hydraulique, à qui rien ne manque,

(a) *Malpighius, de formatione Pulli.* Voyez encore *Biblioth. Rais.* Tom. XXXI. pag. 96 & suiv. & les Commentaires de *Mr. Haller* Tom. V. P. I. pag. 369.

(b) Voyez cette *Bibliothèque*, Tome XXXV. pag. 389.

(c) *Biblioth. Rais.* Tom. XXXI. pag. 100. 101.

que, seroit-elle donc sans jeu, tandis que toutes les parties qui l'environnent sont en action ?

Les œufs de Poule ne parviennent pas moins à leur maturité, quoiqu'ils n'aient pas été fécondés par la semence du Coq. Ces œufs peuvent-ils croître sans que leurs humeurs soient en mouvement ; & si leurs humeurs sont en mouvement, le Germe qu'elles arrosent & qu'elles fomentent, doit-il en manquer ? Les Filles lascives imitent quelquefois les Poules, elles font des œufs. Vous en trouvez des exemples dans plus d'un Auteur (a). Une pensée amoureuse peut seule ébranler ces œufs, les détacher, les faire tomber. L'amour est un puissant moteur.

Croyez-moi, *Monsieur*, la nécessité de l'union des deux Sexes pour la propagation du Genre-humain, prouve qu'il y a dans la liqueur seminale de l'Homme une toute autre vertu que celle que vous lui attribuez. Si cette liqueur ne porte pas avec elle dans le sein de la Femme la première trame de l'Embryon, elle y porte du-moins de quoi la former. Tel paroît être le but de la Nature, & c'est sans-doute pour y parvenir que *Jupiter* a inspiré à l'Homme la forte passion de se rejoindre à sa chère Moitié, ce qu'il fait souvent assez mal.

*L'Homme créé par le Fils de Japhet,
N'eut qu'un seul corps mâle ensemble & femelle.*

*Mais Jupiter de ce tout si parfait,
Fit deux moitiés, & rompit le modèle.*

Voi-

(a) Voyez sur cela les *Comment.* de Mr. Haller Tom. V. Part. II. pag. 150.

*Voilà d'où vient qu'à sa moitié jumelle
Chacun de nous brule d'être rejoint.*

*Le cœur nous dit, ha la voilà ! c'est elle ;
Mais à l'épreuve, hélas ! ce ne l'est point (a).*

Je crois, *Monsieur*, avoir suffisamment prouvé que le Germe humain n'est point originairement dans l'œuf de la Femme, ni dans celui des Femelles de la plupart des autres Animaux que nous connoissons. Ce principe est fondé sur les meilleures observations, & il acquiert un nouveau degré de force de la nécessité où se trouvent *Mrs. de Maupertuis, de Buffon, & Needham*, de recourir à de nouvelles hypothèses pour expliquer les phénomènes de la Génération. Si le Fœtus est dans l'œuf de la Femelle sans le concours du Mâle, c'est perdre de vue le point d'où l'on doit partir, que de forger une hypothèse qui détruise cette vérité. Dès qu'on a un principe certain & incontestable, il faut le suivre ; s'en écarter, c'est se jeter dans l'erreur. Deux propositions contradictoires ne sauroient avoir lieu.

Mais, dites-vous, *Monsieur*, „ *Swammèr-*
„ *dam*, qui n'est pas accoutumé d'avancer des
„ faits à la légère, pose en fait certain que le Fœ-
„ tus des Insectes, dès la formation de l'œuf,
„ & par conséquent longtems avant l'accouple-
„ ment, remplit déjà toute la capacité de l'œuf
„ dans lequel il se trouve (b)”. Poser une chose
en fait, n'est pas la démontrer. Un faiseur de Sys-
tè-

(a) Oeuvres de *Rousseau*, Tom. II. p. 249. Epigr. 17.
Les fameuses *Androgynes* de *Platon* ont fait naître cette
pensée à *Rousseau*.

(b) *Théologie des Insectes* de *Lesser*, Tom. I. pag. 221.
dans la Note de *Mr. Lyonnet*.

tême pose souvent en fait ce qui n'est pas. Il y a donc ici deux questions à examiner, l'opinion de *Swammerdam*, & le fondement de cette opinion.

Prenez bien garde, *Monsieur*, à cette distinction, elle est nécessaire. Je n'ai avancé nulle part que *Swammerdam* n'avoit pas eu cette opinion, je me suis contenté d'insister sur la nécessité d'en démontrer la vérité. J'ai laissé la supposition de cet Auteur pour ce qu'elle est, je vous ai seulement demandé des preuves du fait en question, des preuves tirées des Ouvrages de *Swammerdam*, & qui fussent fondées sur de bonnes observations répétées (a). Voici les propres termes dont je me suis servi dans l'Extrait que j'ai donné de vos *Remarques sur Lesser*. „ Al'égard de ce que *Swam-*
 „ *merdam* avance, & cela sans preuves, que la
 „ *semence de la Femelle est vivante, qu'elle a du*
 „ *mouvement, & qu'elle est dotée de senti-*
 „ *ment*, on ne voit pas, dans cette supposition, à
 „ *quoi peut ensuite servir le concours de la se-*
 „ *mence du Mâle, puisqu'elle ne peut alors com-*
 „ *muniquer à celle de la Femelle que ce qu'elle*
 „ *a déjà. Il est donc clair par le passage de Swam-*
 „ *merdam* que je viens de citer, que cet Auteur
 „ ne prouve nullement que l'Embryon se trou-
 „ ve dans l'œuf avant l'accouplement, & qu'ain-
 „ si c'est à *Mr. Lyonnet* à indiquer l'endroit de
 „ ses Ouvrages où il a puisé ce qu'il lui attribue
 „ dans son objection. Il faut même que ce senti-
 „ ment de *Swammerdam* soit fondé sur de bon-
 „ nes observations répétées; car s'il se contente
 „ de supposer le fait sans preuves, on pourra se
 dis-

(a) *Bibliothèque Raisonnée*, Tom. XXXI. pag. 96. & Tom. XXXIII. pag. 179.

„ dispenser de souscrire à ses décisions, & par
„ conséquent la difficulté proposée par Mr. Ly-
„ onnet ne sera d'aucun poids & tombera d'elle-
„ même.

Vous voyez bien, *Monsieur*, qu'il n'est pas question de prouver contre moi, que *Swammerdam* a cru que la semence de la Femelle est vivante, qu'elle a du mouvement, & qu'elle est douée de sentiment, puisque j'en conviens dans mon Extrait, où je cite le même passage que vous alléguiez contre moi dans votre Réponse^(a). Il s'agit de me faire voir dans cet Auteur un passage où sa supposition soit accompagnée de preuves. *Swammerdam*, dites-vous, pose en fait certain que le Fœtus des Insectes est dans l'œuf avant l'accouplement. Soit. Qu'est-ce que cela fait contre moi? Je ne le nie pas. Mais cette supposition est-elle fondée sur de bonnes observations répétées, est-elle accompagnée de preuves? Voilà ce que je demande, voilà ce qu'il faut prouver par *Swammerdam* même. Si Mr. *Mylius* prétend seulement que *Swammerdam* n'a pas le sentiment que vous lui attribuez, vous avez tort de confondre sa cause avec la mienne, & de nous attaquer l'un & l'autre avec les mêmes armes.

Est-il possible, dites-vous, que *Swammerdam*, qui n'est pas accoutumé d'avancer des faits à la légère, pose en fait certain une chose qui ne seroit point fondée sur des expériences? Vraiment oui, *Monsieur*, cela est possible, & même très-possible. Le Père *Mallebranche* ^(b), son bon ami, avoit la même opinion, & cependant il n'a-voit

(a) Ibid. Tom. XLV. pag. 451.

(b) Voyez la Recherche de la Vérité.

voit jamais fait ni observations ni expériences physiques. Ne savez-vous pas que les meilleures têtes croient bien des choses sans preuves. Sur quoi sont fondées tant d'opinions erronées des plus grands Génies parmi les Philosophes anciens & modernes ? Le plus souvent sur de simples probabilités, sur une idée qui plaît, parce qu'elle sert à expliquer quelques phénomènes qu'on ne comprend pas. Ceux qui font des hypothèses, n'observent pas toujours les règles judicieuses que prescrit l'illustre *'s Gravesande* pour l'usage qu'il en faut faire (a).

Tenez, sans aller chercher fort loin, vous me fournissez vous-même une excellente réponse à la demande que vous faites. En parlant des différentes manières dont les Insectes multiplient, vous dites que *s'il en falloit croire Swammerdam, qui ne nous fournit pourtant aucune preuve assez solide de son opinion, il y en auroit dont la seule odeur du Mâle suffiroit pour rendre fertile la Femelle* (b). Vous nous apprenez cela justement dans le même Ouvrage, dans le même Tome, où vous dites que *Swammerdam n'est pas accoutumé d'avancer des faits à la légère*. La lecture de ce passage m'a fait beaucoup de plaisir ; car comme il prouve que *Swammerdam* a eu sur la multiplication d'une sorte d'Insecte une opinion, dont il ne nous fournit pourtant aucune preuve assez solide, j'en conclus que ce Naturaliste, dont je fais d'ailleurs très-grand cas, pourroit fort bien s'être trompé, en nous assurant sans
le

(a) Dans son *Introduction à la Philosophie*, Chap. XXXIV.

(b) *Théologie des Insectes*, Tom. I. pag. 50. dans la Note.

le prouver, que la semence des Femelles des Insectes est très-visible avant l'accouplement, qu'elle est vivante, douée de sentiment & de mouvement. Il y a d'autant plus lieu de croire que *Swammerdam* s'est trompé, qu'il n'est guère probable que chez les Insectes, non plus que chez les autres Animaux, la seule odeur du Mâle suffise pour rendre fertile la Femelle.

Sans y penser, *Monsieur*, vous avez plaidé vous-même en ma faveur; cela est clair. Je suis seulement fâché qu'on puisse ici vous reprocher une petite contradiction; car s'il est vrai que *Swammerdam* a avancé une opinion sans en fournir des preuves assez solides, comment peut-il être vrai qu'il n'est pas accoutumé d'avancer des faits à la légère? Quandoque bonus dormitat Homerus.

Vous dites ailleurs (a), en parlant de la Bible
 „ de la Nature, Ouvrage de *Swammerdam*,
 „ qu'on ne peut s'empêcher quand on lit ce Livre
 „ tout de suite, de remarquer que sur la fin son
 „ génie commençoit à s'affoiblir, & à se ressentir
 „ par ci par-là des impressions qu'une dévotion,
 „ mêlée de fanatisme, peut faire sur un esprit é-
 „ puisé par l'étude”. Cela prouve que cet habile
 homme a fort bien pu se tromper & sur la Physi-
 que & sur la Religion. C'est presque le cas de *Pas-
 cal*, du Chevalier de *Polard*, & peut-être aussi ce-
 lui de *Spinoza*; c'étoient trois hypocondriaques; &
 savez-vous bien que *Swammerdam* l'étoit aussi?
 Il faut avoir de l'indulgence pour ceux dont les
 fautes & les erreurs viennent d'une certaine dispo-
 sition de leurs organes. Une sorte de fatalité les
 en-

(e) Ibid. pag. 38.

entraîne ; ils penseront mieux dans l'autre Monde, & nous aussi sans-doute.

Une remarque qui est fort avantageuse à ma cause, & que je ne dois pas passer sous silence, c'est celle-ci. Mr. *Leffer* nous apprend (a) que le Manuscrit de la *Bible de la Nature*, ou *Histoire des Insectes* par *Swammerdam*, étant tombé entre les mains de *J. du Verney*, habile Anatomiste, Mr. *Boerhave* l'acheta de ses propres deniers (b), & le fit mettre sous presse dès l'an 1736. Le fait est vrai. Mais ce qui n'est pas moins vrai, c'est que Mr. *Boerhave* n'ignoroit rien de ce qu'il y avoit d'important dans les Ouvrages de *Swammerdam*. Or si celui-ci eût découvert que le Fétus se trouve avant l'accouplement dans les œufs des Insectes, croyez-vous que Mr. *Boerhave* auroit adopté ou regardé comme probable l'opinion de *Leenwenhoek*, qui établit que le germe des Animaux est contenu dans la semence des Mâles ? Cette raison-là me paroît bien bonne. Qu'en pensez-vous, Monsieur ?

Mais ce qui m'étonne beaucoup, si *Swammerdam* a fait la découverte que vous lui attribuez, c'est que Mr. *Haller* n'en ait pas fait la moindre mention dans l'endroit-même de son *Commentaire* (c), où il donne la liste de ceux qui prétendent avoir vu le Fétus dans l'œuf avant l'accouplement. Ce Savant, qui dans cet Ouvrage plein de

(a) *Théologie des Insectes*, Tom. I. pag. 37.

(b) On m'a assuré que cet achat fut fait par Mr. S. . . . homme de beaucoup d'esprit & d'un rare mérite, qui se trouvoit alors à Paris.

(c) Tom. V. Part. I. pag. 364. no. 10 de son *Comment.* sur les *Instit.* de *Boerhave* ; & pag. 369. il fait voir ce qu'on doit penser de ces prétendues découvertes.

de recherches a cité tout le monde, comme quel-
qu'un l'a remarqué dans cette *Bibliothèque*; lui,
qui n'a pas voulu que l'Auteur le plus méprisé
perdit l'honneur attaché à la découverte la plus
indifférente, ou à l'observation la moins intéres-
sante; lui, qui cite *Swammerdam* sur des points
bien moins importants, comment est-il possible
qu'il n'ait pas vu dans les Ouvrages de ce Natu-
raliste ce que vous croyez y voir si distinctement?

Votre erreur vient, *Monsieur*, si je ne me trom-
pe, de ce que vous avez pris dans *Swammerdam*,
pour une découverte, ce qui n'est qu'une simple
supposition déstituée de tout fondement. Faut-il
s'en étonner? Les principes de cet Auteur sur la
Génération, sont pleins d'inconséquences, d'ob-
scurités, de contradictions même; en voici quel-
ques exemples.

Le Fétus est tout formé dans les œufs des Fe-
melles avant l'accouplement. L'usage de la se-
mence des Mâles est de donner ou communiquer
au Fétus le mouvement dont il a besoin, ou plutôt
de faire continuer ce mouvement; car c'est propre-
ment, dit-il (a), dans la continuation de ce mouve-
ment que nous croyons que consiste la conception
féconde de cette Semence. Cela posé, comment
Swammerdam a-t-il pu dire ailleurs (b) que tou-
tes les Créatures ont été renfermées dans les re-
ins de leurs premiers Pères? Comment a-t-il
pu dire que Lévi étant encore dans les reins de son
Père, a payé la dîme avant que d'être né? Com-
ment a-t-il pu dire qu'il étoit encore dans les reins
de

(a) *Hist. génér. des Insectes*, pag. 48. *Biblioth. Rais.* Tom.
XXXI. pag. 95. Tom. XLV. pag. 451. dans la Réponse de Mr.
Lyonnet.

(b) *Ibid.* pag. 60.

de son Père lorsque Melchisédec vint au devant d'Abraham ? N'y a-t-il pas là de la contradiction ? Si la semence de l'Homme n'a d'autre vertu que d'entretenir le mouvement du Fétus contenu dans l'œuf de la Femme, tout le Genre-humain doit avoir été renfermé dans Eve & non dans Adam ; Lévi a dû être renfermé dans les ovaires de Sara, & non dans les reins d'Abraham. Si ce passage de l'Ecriture favorise quelque Système, c'est plutôt celui de *Leeuwenhoek*, que celui des Ovaristes.

La comparaison que fait *Swammerdam* de la Génération des Plantes avec celle des Insectes, dans le passage même que vous citez, *Monsieur*, est tout-à-fait ridicule. , Voici ses paroles. Comme la Génération se fait dans les Plantes par l'union des parties de la semence avec la terre & avec le suc & l'humidité qu'il contient, de même aussi la Génération des Insectes se fait par l'union des parties fécondes & invisibles de la semence du Mâle avec la semence de la Femelle, qui est effectivement visible, vivante, & douée de sentiment (a).

Il paroît qu'il suppose ici, & il le suppose en effet, comme on le voit par ce qui précède, que la Plante est déjà toute formée dans sa semence. Cette semence jettée dans la terre s'unit à elle ; elle se nourrit de son suc, elle se développe & devient enfin une Plante parfaite. Voilà le mystère de la Génération des Plantes expliqué. Cela n'est-il pas beau ! Vous voyez que le bon homme confond la génération des Plantes avec leur développement dans la terre ;

Avez-vous :

(a) Ibid. pag. 60.

Avouez-le avec moi, *Monsieur*, *Swammerdam* ne nous a rien appris sur le mystère de la Génération. Tout ce qu'il en dit n'est que pure conjecture. Ne l'interrogeons point là-dessus. Allons le consulter lorsqu'il est question des différentes métamorphoses des Insectes. Quelle adresse ! Quelle sagacité ! Qu'il est ici admirable ! Sa dextérité à les disséquer, à en faire voir les plus petites parties, est quelque chose de merveilleux.

Vous le suivez de près, *Monsieur*, & je l'ose dire sans trop vous flatter, vous le surpassez à plusieurs égards. Vous avez des talens, des lumières qu'il n'avoit pas. Les découvertes que vous avez déjà faites sur les Insectes sont surprenantes. Continuez vos recherches & vos travaux, ces petits Animaux sont dignes de toute l'attention d'un Philosophe. Quelles perfections le Créateur n'y a-t-il pas mises ! Mais nous n'en avons encore qu'une idée très-superficielle. Faites-nous les connaître. Apprenez-nous, s'il est possible, où il a placé tous les sens dans le Moucheron, & dans d'autres Insectes encore infiniment plus petits que lui. Faites-nous voir où se trouvent ses organes. Montrez-nous l'organe de la vue, celui du goût, celui de l'odorat. Dites-nous par quelle mécanique il produit ce bourdonnement affreux qui nous étourdit. Comment ses ailes sont-elles attachées à son dos ? Avec quel art ses pattes, si fines & si déliées, ont-elles été faites ? Comment son estomac & son ventre sont-ils disposés ? Quelle est la structure de son éguillon, & comment s'en sert-il pour percer la peau (a) ? Il n'y a guère

que
(a) In his tam parvis, atque tam nullis, quæ ratio, quæ nata vis, quam inextricabilis perfectio ? Ubi tot sensus col-

que vous, *Monsieur*, & *Messieurs de Reaumur*, *Trembley*, *Bonnet*, qui puissiez nous satisfaire sur ces questions. J'ai l'honneur d'être très-parfaitement, &c.

locavit in culice? & sunt alia dictu minora. Sed ubi visum in eo prætendit? Ubi gustatum applicavit? Ubi odoratum inseruit? Ubi vero truculentam illam & portione maximam vocem ingeneravit? Quâ subtilitate pennas adnexuit? prælongavit pedum crura? disposuit jejunam cavcam, uti alvum? avitam sanguinis, & potissimum humani sitim accendit? Telum vero perfodiendo tergori, quo spiculavit ingenio? *Plin. Hist. Nat. Liv. XI. Chap. II.*

ARTICLE XIV.

NOUVELLES LITTERAIRES.

LEIDE.

Novum Testamentum &c. *Autore JOANNE LEUSDEN. Lugdani Batavorum ex officinâ Luchsmanniana. 1751.*

IL ne faut pas confondre cette Edition avec celle qui a été imprimée à *Amsterdam* chez les *Wetsteins*, & qui a été tellement goûtée du Public, qu'on l'a réimprimée diverses fois, & la dernière fois il y a dix ans. Car quoique le titre de ces deux Editions soit précisément le même, (nous ne savons comment) la différence est pourtant trop grande pour n'être pas remarquée. Ce qui recommande principalement la véritable Edition de *Mr. Leusden*, c'est qu'il n'y a aucunes *abréviations*, & que les *accens* sont mis par-tout avec la dernière exactitude; méthode qu'on a choisie exprès pour encourager la jeunesse à l'étude de la *Langue Grecque*, & pour lui en faciliter la lecture. Au lieu que cette nouvelle Edition de *Leide* fourmille d'*abréviations* par-tout, par exemple dans les deux premiers versets de *St. Matthieu* il n'y en a pas moins de

de dix : & qui pis est, quand un verset commence par une lettre voyelle, les accens y sont omis pour la plupart, ce qui rend bien des lecteurs incertains, s'il faut prononcer le mot sans aspiration ou avec aspiration, d'où résulte encore souvent une ambiguïté dans le sens même.

Après ce grand défaut, que l'Edition de *Leide* a de commun avec celle de *Blaeu*, remarquons-en un petit qui lui est propre, & qui démontre ou l'ignorance ou l'inadvertance de celui qui l'a procuré. Les Grecs expriment les nombres par leurs lettres; A, B est un, deux, & I est dix: au-lieu que les nombres sont désignés au haut des pages de cette Edition Grecque dont nous parlons par des Chiffres Romains I. II. III. première, seconde, troisième; ce qui fait qu'un lecteur qui n'est pas sur ses gardes, s'imaginera qu'il s'agit de la dixième Epître aux Corinthiens, aux Thessaloniens & à Timothée, & de la dixième Epître de St. Jean & de St. Pierre.

Il est vrai que l'Edition de *Leide* est d'un format plus petit que celle d'*Amsterdam*, mais elle est aussi plus épaisse; & ce qui paroît d'abord être une commodité; toutes choses d'ailleurs égales, devient une incommodité insupportable, quand la petitesse du Livre se trouve accompagnée d'un caractère entièrement usé & ferré, ce qui est le cas de l'Edition de *Leide*. Au reste ce n'est pas assurément de cette Edition, que parle Mr. *Leusden* dans la Préface: *En tibi Novum Testamentum Græcum quod nitidissimè impressum invenies*. C'est-à-dire: Voici le N. T. Grec que vous trouverez imprimé avec la dernière netteté. S'il en avoit parlé ainsi, il n'auroit pas dit la vérité, comme chacun le peut voir du premier coup d'œil: d'ailleurs comment Mr. *Leusden*, n'étant pas prophète, auroit-il pu savoir de quels hillons on couvriroit son Edition cinquante-deux ans après avoir écrit sa Préface?

Il est naturel de présumer, que ce dernier défaut,
Tome XLVI. Part. I. P que

que nous venons d'indiquer, en couvrira bien d'autres: mais qui seroit assez curieux & hardi pour s'en instruire, quand il voit évidemment qu'il risqueroit par là ou de perdre sa vue, ou de l'incommoder considérablement, avant que d'être parvenu à la moitié du Livre? Que doit on penser après tout du Libraire qui fait parade d'une Edition non composée de neuf comme tout autre ouvrage, mais tiré simplement sur des plaques fondues au siècle passé & aussi vicieuses qu'ils sont détruites par le maniment. N'auroit-il pas mieux fait de s'en accommoder avec le Plombier que de s'exposer à l'indignation qu'en doit avoir jusqu'au moindre petit Ecclésiastique?

Amsterdam.

On travaille ici à une nouvelle Edition du *Dictionnaire de Richelieu*, qui sera enrichie de tout ce qu'il y a à désirer pour rendre un *Dictionnaire de la Langue Française* aussi complet & instructif qu'il est possible. Cette Edition renfermera des augmentations considérables, toutes tirées des sources les plus pures, & digérées avec une étude & une attention singulière. Ces augmentations remplaceront en partie le vuide que laisseront les retranchemens de ce que tout le monde reconnoissoit de superflu & d'inutile dans *Richelieu*, & qu'on fera avec beaucoup de jugement; le reste sera ménagé en élargissant un peu les pages, qui étant composées de trois colonnes n'en auront que meilleure grâce; de manière que cette Edition, quoique très-augmentée, n'en deviendra plus forte, ni en feuilles, ni en prix que ne l'étoit l'Edition de 1732 faite à *Amsterdam* en 2 Tomes in-4. Il se recherche malgré ses défauts, & devenue même fort rare & fort chère.

Voici le titre d'un Ouvrage qui est digne de l'attention du Public, non tant par le spécieux Titre qu'il porte de *Supplément* à un autre dont plusieurs Editions ont à peine suffi à satisfaire l'avidité du Public,

blic, que par son mérite réel; il est intitulé : *Nouvel Dictionnaire Historique & Critique pour servir de Supplément ou de Consommation au Dictionnaire Historique & Critique de M. Pierre Bayle par J. G. de Chauffepié*. Ce titre seul a été déjà le sujet des critiques, mais c'est à quoi nous ne nous arrêterons pas; si nous y trouvons des choses à relever, elles seront moins frivoles. En attendant que nous l'examinions pour en dire notre sentiment dans la Partie suivante de ce Journal, nous avertirons les Curieux qui voudront profiter de la souscription, qu'elle n'est pas finie encore, comme on doit le présumer du Projet qui en a été distribué l'année dernière, & qui en fixa le terme jusqu'au 1. de ce mois d'Avril. Elle durera jusqu'au 1. du mois d'Août; parce que des obstacles survenus en ont retardé la publication jusqu'au mois de Mars de cette année. Au reste le Souscripteur ne reçoit que les deux premiers tomes, qui font la moitié de l'Ouvrage; mais il les reçoit à de meilleures conditions que ceux qui en attendront la fin. Les deux tomes suivans, à en croire les Libraires intéressés dans ce *Dictionnaire*, paroîtront ensemble vers la fin de l'année prochaine, à moins que ces Messieurs ne se déterminent à donner séparément le troisième, qui dans ce cas pourroit se donner en moins de six mois; car nous savons de bonne part que ce volume est déjà très-avancé.

Mr. *Weissain*, Editeur de ce Journal, & qui a donné successivement de très-belles & très-correctes Editions en petit format des meilleurs *Auteurs Classiques*, vient d'achever actuellement en 3 Tomes *ch-24. l'Ovide*, qui surpasse en tout genre & même de beaucoup les Editions antérieures. La commodité du format & la netteté de l'impression recommandent d'autant plus ces Auteurs, qu'on peut s'en procurer une collection complète pour le prix qu'on est obligé de payer souvent pour un seul de ces Auteurs en plus grand format.

Le même Libraire vient de mettre en vente, *Principes du Droit Politique* par feu J. J. Burlamaqui, pour servir de suite aux *Principes du Droit Naturel* du même Auteur; c'est un volume in-4.

De LONDRES.

Si l'on avoit toujours respecté la majestueuse simplicité du *Christianisme*, & qu'on se fût contenté des vérités claires qu'il nous offre, sans vouloir expliquer ce qui n'est pas susceptible d'explication, & donner des assertions hasardées pour des vérités certaines & essentielles, la Religion auroit trouvé peu d'Ennemis, parce qu'elle n'auroit point présenté de côté foible, & l'Incrédulité auroit eu peu de Partisans. Ce n'est pas d'ailleurs qu'il ne soit permis de pousser & d'étendre certains articles, pourvu qu'on le fasse avec prudence, & qu'on n'affirme rien qui ne soit de la dernière clarté. Il y a donc un juste milieu, entre proposer témérairement ses décisions comme des Articles de Foi, & ne point du tout réfléchir sur les Vérités de la Religion. C'est ce juste milieu qu'on se propose principalement d'indiquer dans le Livre suivant: *Remarks on Ecclesiastical History by John Fortin M. A.* C'est-à-dire: *Remarques sur l'Histoire Ecclesiastique*, par Jean Fortin, Maître-ès-Arts. Chez C. Davis, dans Holborne; R. Manby & H. Shute Cox, à Ludgate-Hill, & J. Whiston, dans Fleet-Street. 8. de 388. pag. Mr. Fortin étoit déjà connu avantageusement par ses excellens Discours sur la Religion Chrétienne. Cet Ouvrage peut y servir de suite: c'est un Recueil de Remarques détachées, où l'Auteur ne s'attache pas exactement à suivre l'ordre des tems, sans pourtant le négliger tout-à-fait. On voit à la tête une longue Préface, remplie d'observations judicieuses, sur l'esprit de persécution & le zèle furieux, qui a régné dans l'Eglise, dans presque tous les siècles, depuis la tenue de ces Conciles, qui ont osé décider en matière

de Foi, & obliger par la force les Peuples à se soumettre à leurs décisions. Dès que le *Christianisme* fut érigé en Système, dit notre Auteur, il se ressentit bientôt du génie des Peuples chez qui il passa, & de la nature du terroir où il fut transplanté. On y peut suivre à la trace le génie inquiet & disputeur des Grecs; celui des enthousiastes *Africains*, & leur imagination échauffée par les ardeurs du Soleil; celui des superstitieux *Egyptiens*, dont le terroir fertile & le climat chaud produisirent des effeins de Moines & d'Hermites, aussi nombreux que ceux des Insectes qui sortent de la vase impregnée du Nil; & enfin celui des ambitieux & politiques *Romains*, qui vouloient dominer sur tout le monde de manière ou d'autre. Ajoutez à cela le zèle des *Juifs* pour les bagatelles, faute d'avoir l'esprit cultivé; les savantes subtilités des *Philosophes*, & les cérémonies pompeuses du *Paganisme*.

A-mesure que les Sociétés *Chrétiennes* prirent le dessus, elles s'entre-déchirèrent avec plus de violence & d'acharnement. Les Conciles, au-lieu de calmer les esprits & de réformer les abus, ne faisoient que perpétuer les divisions, & établir de nouveaux Dogmes; desorte qu'il ne faut pas s'étonner de ce que le judicieux *Gregoire de Nazianze* disoit, qu'il évisitoit ces assemblées, parce qu'il ne les avoit jamais vu réussir, & qu'elles augmentoient les divisions & les querelles, plutôt que de les terminer.

Après avoir montré ensuite les décisions étranges des Conciles Généraux & Nationnaux, & comment les choses sont tombées de mal en pis, de la sottise dans la corruption, & de la foiblesse dans la perversité jusqu'à la Réformation, l'Auteur passe en revue les principales preuves de la Mission de *Jésus-Christ*; ses prédictions touchant la ruine de *Jérusalem*, & leur accomplissement; les Prophéties, qu'on trouve de lui dans l'*Ancien Testament*; ses conformités avec *Moyse*, &c.

Il lui paroît que les *Constitutions Apostoliques* ne sont qu'une rapsodie de vieilles pièces rassemblées sans esprit ni jugement, par quelque Compilateur postérieur à *Constantin*; elles ne sont cependant pas tout-à-fait à mépriser, parce qu'on y trouve des choses fort anciennes touchant la Doctrine & la Discipline de l'Eglise, quoiqu'à-la-vérité le tout soit si défiguré par des additions de nouvelle date, qu'il est impossible d'y discerner le vrai d'avec le faux.

Voici la continuation d'un Ouvrage dans le même goût; le bon accueil qu'on a fait aux volumes précédents est un préjugé en faveur de celui-ci: *The Credibility of the Gospel History. Part. II. Or the principal Passages of the New Testament confirmed by Passages of ancient Authors Who were contemporary with our Saviour, or his Apostles or lived near their time. Vol. 8. By Nathaniel Lardner, D. D. London: sold by Noon, Waugh and Buckland. C'est-à-dire: La Crédibilité de l'Histoire Evangélique. II. Partie. Ou les principales Passages du Nouveau Testament confirmés par des Passages d'Auteurs Anciens, qui ont été contemporains de Jésus-Christ, ou de ses Apôtres, ou qui ont vécu à peu près dans le même tems. Tom. VIII. Par Nat. Lardner, Docteur en Théologie. A Londres, chez Noon, Waugh et Buckland. 8. de 407. pag. On trouve au commencement de ce volume l'histoire du Concile de Nicée, où *Arius* fut condamné. Ce Concile fut le premier qui osa faire usage de l'autorité; mais quoique ses décisions fussent soutenues par la force, elles n'en rencontrèrent pas moins d'opposition, & elles ne firent qu'augmenter les guerres & les divisions, au-lieu de procurer la paix & la concorde. Ceux qui n'approuvoient pas le terme de *consubstantiel*, accusoient de *Sabellianisme* ceux qui le recevoient; d'un autre côté, ceux qui admettoient ce terme, accusoient de *Polythéisme* ceux qui le rejetoient; ils écrivoient les uns con-*

contre les autres avec aigreur ; & quoiqu'ils maintinssent de part & d'autre que le Fils de Dieu étoit une personne distincte & qu'il existoit par lui-même, & qu'ils reconnussent un Dieu en trois personnes, ils trouvoient moyen, on ne sait pas comment, de n'être jamais d'accord, & ils ne pouvoient vivre en paix & en tranquillité. Malgré la vénération qu'ils témoignaient pour les Conciles, ils contredisaient leurs décisions sans scrupule, dès qu'elles ne s'accordoient pas avec leurs opinions. Sur quoi l'Auteur remarque qu'il n'y a point d'homme, point d'assemblée sur la Terre, quelque nombreuse qu'elle pût être, qui, depuis *Jésus-Christ* & ses Apôtres, ait le droit de décider en matière de Foi. C'est manquer de respect pour *Jésus-Christ*, que d'oser l'entreprendre, à moins qu'ils ne puissent prouver qu'ils sont inspirés, & qu'ils ne fassent des miracles, pour faire connoître la divinité de leur commission. Et même quand cela seroit, il faudroit encore examiner, par l'Evangile, ce qu'ils auroient à proposer. La force & l'autorité en matière de Religion est incompatible avec la Liberté Chrétienne. Avant que le Concile de *Nicée* eût introduit ou approuvé l'Autorité, le *Christianisme* avoit fait pendant trois siècles de fort grands progrès, & florissoit dans presque toute l'*Asie*, l'*Europe* & l'*Afrique* ; mais après que ce Concile eut usurpé & fait valloir l'Autorité, le *Christianisme* dégénéra dans un semblable période de tems ; il fut corrompu, sa gloire fut ternie, & sa lumière éteinte ; & l'on peut dire que les violences employées par les ordres du Concile ont, plus que toute autre chose, frayé le chemin au *Mahométisme*. Heureux, si au-lieu de s'amuser à établir de nouveaux Dogmes, & à fulminer contre ceux qui refuseroient de les recevoir, ils avoient, suivant les sages & pacifiques avis de *Constantin*, dans sa lettre à *Alexandre* & à *Arius*, cherché les moyens de concil-

lier les Esprits, & de cimenter la paix parmi les *Chrétiens* !

De-là l'Auteur passe à l'histoire d'*Eusèbe* Evêque de *Césarée*, & il remarque que cet Ancien rend un excellent témoignage aux *Saintes Ecritures*; il cite aussi celui de *Marcel* Evêque d'*Ancyre*, d'*Eusèbe* Evêque d'*Antioche*, & d'*Athanasie* qui succéda à *Alexandre* dans l'Evêché d'*Alexandrie*; & enfin d'*Epiphane*, qui fut élu Evêque de *Constance* en *Cypre*, vers l'an 367. Il résulte clairement de tous ces témoignages, que le Canon des *Ecritures*, tel que les *Protestans* le reçoivent aujourd'hui, ne diffère point de celui de ces anciens tems. A l'égard des *Constitutions Apostoliques*, il tâche de faire voir qu'elles sont entièrement déstituées de tout ce qui pourroit justifier le titre qu'elles portent; il croit qu'elles ont été compilées, vers la fin du quatrième siècle, ou au commencement du cinquième, par quelqu'Evêque hautain, jaloux du Pouvoir Ecclésiastique, & amateur des Cérémonies pompeuses dans le Service Divin.

Annonçons tout de suite un volume de Sermons du même Auteur, intitulé: *Sermons upon various subjects*. C'est-à-dire, *Sermons sur divers sujets*, par *Nathan. Lardner*, *Docteur en Théologie*. Chez *J. Noon*. 8. de 402. pag. Les plus importantes Vérités de la Religion sont traitées dans ces Sermons avec une noble simplicité. On y a évité les tours recherchés, les figures hardies, les peintures touchantes, &c. qui plaisent en général au Peuple & aux petits Génies; on n'a voulu parler qu'au bon-sens. Je ne citerai que l'interprétation singulière que l'Auteur donne de ce fameux Passage de la 1. aux *Corinthiens*; alors viendra la fin,

„ &c. Le sens de ce Passage, dit-il, me paroît être ce-
 „ lui-ci, qu'alors le but de l'entreprise de *Jésus-Christ*
 „ sera rempli. Et comme les raisons & les motifs pris
 „ de sa vie sur la Terre, de sa mort, de sa résurrection

„ &c

„ & de son ascension , étoient spécialement adaptés
 „ à un état de foiblesse , d'imperfection , d'épreuve
 „ & d'affliction , ces considérations & ces motifs ces-
 „ seront alors en grande partie. Et le Peuple avec les
 „ Disciples de *Jésus-Christ* , amenés à un état de
 „ perfection , seront désormais entièrement gouver-
 „ nés par les raisons des choses , & par la volonté de
 „ Dieu. Cependant ils ne laisseront pas d'être à ja-
 „ mais reconnoissans de la Dispensation Evangéli-
 „ que , de toute la condescendance & l'humiliation
 „ du Seigneur *Jésus* , & de l'exaltation dont elle a
 „ été suivie ; puisque c'est à ces moyens qu'ils seront
 „ redevables de leur dévouement à Dieu, de leur éta-
 „ blissement , & de leur persévérance dans la pratique
 „ de la Vertu , parmi les obstacles du monde , jusqu'à
 „ leur entrée dans la gloire ”.

Voici un autre volume de Sermons qui ne le cèdent point à ceux dont on vient de parler, soit pour le choix des matières, soit pour la manière de les traiter naturellement , & avec moins d'élégance que de solidité. Ils sont intitulés : *Sermons on the following subjects ; Man the offspring of God ; Virtue the end of Mans creation ; the necessity of practising universal virtue ; the excellency of the Christian Morals , &c.* By Strickland Gough M. A. &c c'est-à-dire : *Sermons sur les Sujets suivans ; l'homme est la lignée de Dieu ; la vertu est la fin de la création de l'homme ; la nécessité de pratiquer la vertu en général ; l'excellence de la Morale Chrétienne &c.* Par Strickland Gough, *Maître-ès-Arts, Curé de Swaseild, & Vicaire de Swinstead, dans la Province de Lincoln.* Chez J. Noon, & A. Millar, 8 Il y a un de ces Sermons qui roule sur un sujet que les Prédicateurs ne devroient jamais se laisser d'inculquer, je veux dire les conséquences d'une juste persuasion de la toute-présence de Dieu. En effet, si, comme on l'a souvent remarqué, les hommes étoient aussi persuadés

que leurs actions, & leurs pensées, même les plus secrètes, sont à découvert aux yeux du Juge de toute la Terre, qu'ils le sentent que la lumière rend leurs corps visibles à leurs semblables, ils s'efforceroient certainement à régler leur conduite sur les loix de ce Législateur suprême.

Une Brochure qui a pour titre, *Reasons humbly offered for composing a new Set of Articles of Religion &c.* C'est-à-dire : *Raisons humblement proposées, pour composer un nouveau Formulaire d'Articles de Religion; avec 21. Articles de Religion, par voye d'essai.* Chez Griffiths, dans le cimetière de S. Paul, 8. de 105. pag. tend au même but que les *Disquisitions libres & sincères*, dont on a vu l'extrait dans ce Journal. L'Auteur, après avoir montré par des passages de plusieurs Théologiens respectables, que les XXXIX. Articles de Foi sont faits de manière à recevoir des explications fort différentes, propose qu'on en dresse de nouveaux, & en offre 21. de sa composition pour essai. Il supplie les Evêques, dans les termes les plus forts, de penser sérieusement à une Réforme, dont il ne paroît pas jusqu'à-présent que ces Messieurs se mettent fort en peine. Il leur donne si souvent l'épithète de *bons*, qu'ils pourroient bien, à l'imitation de leur Maître, lui adresser cette censure : *Pourquoi nous appelez-vous bons ? Il n'y a que Dieu seul qui soit bon.*

Feu Mr. Middleton avoit encore l'esprit assez libre pendant sa dernière maladie pour préparer une Réponse à ceux qui avoient attaqué son *Traité sur les Dons miraculeux de la primitive Eglise*. On a trouvé cette Réponse après sa mort; & comme il y manquoit quelque chose, un de ses Amis l'a achevée, & l'a donnée au Public sous le titre suivant : *A Vindication of the free Inquiry into the miraculous Powers, which are supposed to have subsisted in the Christian Church &c. From the Objections of Dr. Dodwell and Dr. Church.*

By

By the late Conyers Middleton, D.D. C'est-à-dire : *Dé-
fense de la Recherche libre sur les Pouvoirs miraculeux ,
qu'on prétend avoir subsisté dans l'Eglise Chrétienne
&c. Contre les Objections du Dr. Dodwell & du Dr.
Chrurch. Par feu Conyers Middleton, Dr. en Théolo-
gie, chez Manby & Cox. 4. de 99. pag.* L'Auteur
commence par se plaindre du zèle anticipé d'une cé-
lèbre Université, en couronnant ses deux Antago-
nistes, Mrs. *Dodwell & Chrurch* avant la victoire, &
en donnant son approbation à des opinions encore en
dispute. Ensuite il relève plusieurs fautes dans les
Ecrits de ces Messieurs, surtout celle-ci, qui n'est pas
pardonnable à des gens qui entreprennent de réfuter
un Livre, savoir de se méprendre sur l'état de la ques-
tion. Il dit que ses Agresseurs, qui paroissent n'a-
voir su des miracles de la primitive Eglise que ce
qu'ils en ont appris dans son Livre, n'y ont pas encore
appris ce qu'ils auroient dû y chercher avant toute
chose, savoir, le juste état de la question. „ L'a
„ thèse que j'affirme, dit-il, c'est qu'après la mort
„ des Apôtres, l'Eglise n'eut point la continuation
„ du pouvoir constant d'opérer des miracles ,
„ auquel on pût avoir recours incessamment, pour
„ la conviction des Incrédules. C'est-là ce que veut
„ dire le titre de mon Ouvrage; c'est-là sur quoi rou-
„ le tout mon raisonnement, & , ce que j'ai souvent
„ fait remarquer, être ma pensée. Cependant tous
„ mes Antagonistes ont regardé mon Livre, comme
„ si je rejettois absolument tout miracle, ou opéré
„ dans l'Eglise par le ministère des hommes, ou fait
„ dans quelque autre occasion par la main de Dieu
„ immédiatement. Personne ne niera que Dieu ne
„ puisse faire des miracles quand il lui plaît, mais je
„ n'entreprends point du tout de déterminer s'il en a
„ fait ou non depuis les Apôtres; le seul point que
„ je soutiens, est, que l'Eglise n'avoit point le pou-
„ voir

„voir constant d'en opérer". Si Mr. *Midleton* n'a pas avancé autre chose que cela, je doute fort qu'on puisse prouver le contraire. Il est probable que s'il eût vécu plus longtems, il n'eût pas laissé non plus ses autres Adversaires sans réponse, quoiqu'il n'y ait guère d'apparence qu'ils'en fût aussi bien tiré. On ne laisse pas, tout mort qu'il est, de l'attaquer encore.

Tel est le but de trois Discours intitulés: *The Antiquity, Evidence, and Certainty of Christianity canvassed on Dr. Midleton's Examination of the Bishop of London's Discourses on Prophecy. By Anselm Bayly, &c.* C'est-à-dire *L'Antiquité, l'Evidence, & la Certitude du Christianisme tracées sur l'Examen du Dr. Midleton, des Discours de l'Evêque de Londres sur la Prophétie. Par Anselme Bayly, Bachelier en Droit & Chanoine mineur de St. Paul.* L'Auteur s'excuse dans une longue Préface, de ce qu'il publie ces Discours contre Mr. *Midleton*, déjà suffisamment réfuté par tant d'autres. On tâche de prouver dans le I. que la manière dont Dieu s'étoit élevé aux Patriarches étoit suffisante, claire & distincte. On rapporte dans le II. les allusions faites dans le N. T. à l'Ancien, pour montrer que le *Messie* a été prédit depuis *Adam* jusqu'à *Moyse*, & que la foi au Redempteur a toujours été le seul & vrai moyen de salut. Enfin on examine dans le III. l'évidence du *Christianisme*, proprement ainsi nommée, particulièrement celle qui se tire des Miracles & des Prophéties.

Pendant que les uns travaillent à affermir les fondemens de la Religion, il y en a d'autres qui tâchent de les renverser. C'est ce dernier but que se propose l'Auteur de la Brochure suivante: *God's universal Goodness displayed; in a Discourse delivered to a Society of free Enquirers, by a member of that church, which is as old as the Creation.* C'est-à-dire: *La Bonté universelle de Dieu déployée dans un Discours prononcé devant une*
So-

Société d'Examineurs libres, par un Membre de cette Eglise qui est aussi ancienne que le Monde. Chez Griffiths, dans le cimetière de St. Paul. Nous annonçons cette Brochure sans craindre qu'elle puisse faire le moindre tort à la bonne Cause; mais peut-être risquerions-nous de lui en faire, si nous cachions les traits de ces Ennemis impuissans. En effet tout l'avantage que l'Auteur peut retirer de son travail, c'est de publier son incrédulité & son peu de jugement Il ne traite la Religion Chrétienne d'un manière indécente, que parce qu'il n'en connoît pas l'esprit. Il renouvelle de vieilles objections faites mille fois & autant de fois réfutées. S'il eût pris la peine de consulter les *Leçons Théologiques de Boyle*, & ce que Mr. *Stebbing* y a ajouté en dernier lieu, il y auroit trouvé les mêmes objections proposées dans toute leur force, & résolues avec beaucoup de solidité; & à-moins qu'il n'ait écrit par pure malice, à coup sûr il n'auroit point écrit.

Philosophical Transactions. C'est à dire, *Transactions Philosophiques* No. 489 Ce Cahier contient 87 pages & 4 figures en taille-douce. Les deux premières représentent un double Foetus tiré du corps d'une Vache; & les deux autres, la jonction extraordinaire de deux Enfans. Outre les détails qui concernent ces quatre planches, il y a neuf articles. Le I. Article est de Mr. *Watson*, & contient des expériences faites pour mesurer la vitesse absolue de l'Électricité. Le circuit électrique avoit deux miles d'étendue, & l'on trouva que le progrès de l'électricité étoit, autant qu'on pouvoit l'observer, instantané dans cet espace Le II. est la description des deux Veaux représentés dans les deux premières planches; & celle des deux Entans représentés dans les deux autres planches. Ils naquirent en Septembre 1747, & furent montrés publiquement. Le IV. est de Mr. *de Buffon*, sur l'invention re-
trou-

trouvée des Miroirs brulans d'*Archimède*. L'Auteur en a fabriqué un de 6 pieds en quarré, avec lequel il a mis le feu à du bois à 200 pieds de distance, & fondu du plomb à 100. Il donne volontiers l'origine de sa Théorie fondée sur deux remarques : 1. *que la chaleur n'est pas proportionnée à la quantité de lumière*; 2. *que les rayons venant du Soleil ne sont pas parallèles*. Le V. est un Essai sur la Quantité. Le VI. roule sur la cure d'une blessure extraordinaire à l'œil. Le VII. est la relation de l'Eclipse de Soleil du 14. Juin 1748. Le VIII. contient quelques phénomènes Lunaires vus à Paris le 28. Octobre 1748. Le IX. est du Dr. *Jean Mitchell* sur les différentes espèces de Potasse, & les sels qu'on en tire. Le dernier est de Mr. *Garcin de Neufchâtel*, & roule sur le *Cypre* des Anciens, dont ils tiroient un parfum très-estimé. *Théophraste*, *Dioscoride* & *Salomon* en ont parlé. Il porte aujourd'hui le nom de *Henna* & d'*Alchanna*, dans le *Levant*. *Transactions Philosophiques* N^o. 490. Ce Cahier contient 90. pages, & achève le XLV. Tome des *Transactions*, duquel il contient l'index. On y voit cinq figures en taille-douce. Les deux premières représentent une ancienne Chasse sous deux points de vue différens; la troisième un plan de la Ville de *Silchester*; la quatrième, le Cadre d'une inscription, une Médaille, une Date antique, & quelques Bélemnites; & la cinquième, des Pétrifications de plantes & d'animaux vus par le microscope. Il y a outre cela sept articles. Le I. est la description de la Chasse antique représentée dans les deux premières planches, & qui a échappé à la démolition des Abbayes. Elle est de chêne, revêtue de cuivre; les figures sont relevées en or, le fond est émaillé de bleu, & les bords sont ornés de cristaux. Elle a 12 pouces de long, 10 & 1/2 de haut, & 5 de large. Le II. roule sur l'Eclipse de Soleil de Juillet 1748, observé au Château d'*Aberdour* en *Ecosse*, par Mr.

Mr. Le Monnier de Paris, qui fit le voyage exprès pour voir l'Eclipse totale, & qui n'y vit point. Mr. Short ajoute qu'il a vu que ce qu'on prend pour de l'eau dans la Lune n'en est point, y ayant remarqué des inégalités; mais le Secrétaire de la Société affirme le contraire. Le III. est une Dissertation sur deux Bélemnites, de Mr. D. Erskine Boulanger. Ce nouveau Savant, introduit par le Président, prouve que les Bélemnites sont des restes d'animaux pétrifiés; mais quoiqu'il ait peut-être raison, il n'allègue point d'autres argumens que ceux que Mr. Dacosta a réfutés dans un Ecrit publié depuis peu par le même Président. Le IV. expose les changemens arrivés à des espèces de Pommes, par le mélange des fleurs des arbres qui les portent. Le V. contient la description de la Ville de *Silchester*, telle qu'elle est à présent, & quelques remarques sur une ancienne date en lettres Arabes, à *Walling*, dans le Comté de *Berks*. Le VI. Article est très-important. Mr. *Tuberville Neatham* y traite de la *génération, composition & décomposition* des Substances animales & végétales. Son Système est, qu'il n'y a point de germes préexistens, formés pour la production des animaux & des plantes; mais que la matière organisée en quelque sorte ou degré, dans les plus petits assemblages, leur donne naissance, & que la gradation entre la vie animale & végétale est beaucoup plus aisée & familière, qu'elle n'avoit paru jusqu'ici. Ce Système qui tend au *Matérialisme*, est appuyé par Mrs. de *Buffon*, de *Reaumur*, de *Maupertuis*, & presque par tous les Naturalistes François. Le dernier Article est écrit en *Latin*, & contient plusieurs Observations Astronomiques faites dans le Sud de l'*Amérique* depuis l'année 1706.

T A B L E

D E S

A R T I C L E S.

I. HISTOIRE des PAPES de Mr. BOWER, <i>IV. Extrait.</i>	Page. 3.
II. DISSERTATION sur l'Empêchement de la Déglutition.	25
III. HISTOIRE générale de POLOGNE.	38
IV. HISTOIRE NATURELLE générale & particulière avec la description du Ca- binet du Roi. <i>II. Extrait.</i>	66
V. SÜETONE, avec des Remarques de Mr. <i>Oudendorp & autres.</i>	89
VI. OEUVRES MELE'ES de Mr. Villette.	100
VII. DICTIONNAIRE Universel de Médecine, <i>Chirurgie, Chymie, Botanique, &c.</i>	III
VIII. DISSERTATION de T. SHERLOCK sur les idées que les Juifs avant J. C. se fai- soient de la chute d'Adam.	124
IX. LETTRE sur les Eclaircissemens de l'Au- teur de l' <i>Essai de Philosophie Morale.</i>	142
X. LUCINE affranchie des Loix du Concours, avec la Réponse, &c.	154
XI. RECUEIL de Dissertations Sacrées, par Mr. Boullier.	164
XII. LA VERSION Ancienne Italique de la BIBLE, comparée avec la Vulgate &c.	189
XIII. EXAMEN des Systèmes de la Génération, &c.	196
XIV. NOUVELLES LITTÉRAIRES.	224

BIBLIOTHEQUE
RAISONNEE
DES OUVRAGES
DES SAVANS
DE L'EUROPE,

Pour les Mois

D'AVRIL, MAI & JUIN,

1751.

TOME QUARANTE-SIX.

Seconde Partie.



A AMSTERDAM,
Chez J. WETSTEIN.
MDCCLI.

[illegible][illegible][illegible]

the 1990s, the number of people in the world who are undernourished has declined from 760 million to 600 million. The number of people who are malnourished has declined from 1.1 billion to 800 million. The number of people who are underweight has declined from 1.1 billion to 800 million. The number of people who are overweight has increased from 1.1 billion to 1.5 billion. The number of people who are obese has increased from 1.1 billion to 1.5 billion. The number of people who are overweight and obese has increased from 1.1 billion to 1.5 billion. The number of people who are overweight and obese has increased from 1.1 billion to 1.5 billion.

BIBLIOTHEQUE

RAISONNÉE

DES ŒUVRAGES DES SAVANS

DE L'EUROPE,

Pour les Mois

d'Avril, Mai & Juin,

1751

ARTICLE I.

NOVI COMMENTARII Academiæ Scientiarum
Imperialis Petropolitanæ Tom. I. ad Annum
MDCCXLVII. & MDCCXLVIII.

C'est-à-dire,

NOUVEAUX MEMOIRES de l'Académie Impé-
riale des Sciences de St. Pétersbourg, Tome
I. pour les Années 1747 & 1748. à St. Péters-
bourg 1750. in-4. avec XVII Planches, p. 500
sans les Prolégomènes.

LEs avantages que les Sciences procurent aux
Etats où elles fleurissent, l'influence qu'elles
ont sur tant d'événemens de la vie, sont des mo-
tifs bien grands pour que les Souverains excitent
leurs Sujets à les cultiver avec goût & avec zèle.
Notre Siècle peut être nommé le *Siècle d'or des
Sciences & des Lettres*. Non seulement les Sou-
Tom. XLVI. Part. II. Q 2 ve-

verains, mais des Villes-mêmes semblent s'entredisputer la gloire de contribuer le plus à leur avancement par l'établissement de différentes Académies. L'Empereur *Pierre*, surnommé à juste titre le *Grand*, étoit un Prince trop éclairé pour ne pas comprendre que sa mémoire ne pourroit être immortalisée s'il ne protégeoit les Sciences, & aussitôt *St. Pétersbourg* devint le Parnasse des Muses.

Ce grand Prince fonda l'Académie de *St. Pétersbourg* l'an 1724, & son auguste Epouse, l'Impératrice *Catherine*, la confirma l'année suivante. Personne n'ignore les excellentes productions dont cette Académie a enrichi la République des Lettres. D'aussi beaux exemples excitèrent l'Auguste Impératrice régnante à les suivre, & S. M. I. augmenta l'éclat de cette Académie l'an 1747, en lui prescrivant de nouvelles Loix, & en égalisant ses Membres par de nouvelles générosités. S. M. I. avoit compris que le maintien de cette Académie étoit nécessaire pour l'avancement & le soutien des Arts & des Sciences dans son Empire. Par-là les Arts sont non seulement enrichis de nouvelles découvertes, mais c'est encore le vrai moyen de prévenir qu'on ne fasse des dépenses inutiles, qu'on n'entreprenne des choses dont la réussite est impossible; & une Société composée de gens qui ont acquis de grandes lumières par l'étude, peut faire des progrès plus rapides que les particuliers séparés, quand même ils seroient doués de lumières suffisantes. Mais pour que chacun s'acquittât dignement de son emploi, & fût à quoi il devoit s'attacher principalement, il falloit qu'une telle Société eût ses Loix & ses Statuts pour la régler. Par

Par l'Edit de S. M. I. daté du 24 Juillet 1747, qui se trouve dans ce volume à la tête des Loix de l'Académie, il paroît que S. M. I. employe tous les ans pour le soutien de l'Académie des Sciences & Beaux-Arts & de l'Université la somme de 53298. roubles, & que cette somme doit être toujours prête, & délivrée aussitôt que le Président la demandera, ou à son défaut la Chancellerie de l'Académie. S. M. I. exhorte ensuite ses Sujets à envoyer leurs enfans à l'Université, pour qu'ils se rendent plus utiles à l'Empire, en permettant à chacun de suivre son panchant, & de s'attacher à la Science pour laquelle il se sent le plus de goût, en leur accordant encore d'être instruits sans qu'il leur en coûte quelque chose. De tels encouragemens pouvoient-ils manquer de réveiller une Nation déjà avide d'apprendre ?

L'Académie est partagée en deux Corps, dont le premier est appelé l'*Académie*, & l'autre l'*Université*. Les Académiciens sont distingués des Professeurs de l'Université, & ne donnent point de leçons : cependant lorsque la nécessité l'exige, ils doivent se prêter aux fonctions des Professeurs. C'est au Président à en juger. Heureuse l'Académie si elle voyoit toujours à sa tête un Comte de *Rasumowsky*, qui ne semble être son Chef que du choix des Muses mêmes.

L'utilité de la Navigation & de la Géographie a fait donner le premier rang aux Astronomes & aux Géographes. Le second a été assigné à ceux qui s'occupent des recherches de l'Histoire Naturelle, savoir la Botanique, l'Anatomie & la Chimie. La troisième classe est destinée à l'avancement de la Méchanique, à laquelle on a joint aus-

si un Académicien Mathématicien pour résoudre les problèmes que proposeroient les autres Académiciens , ou qui seroient envoyés du dehors.

Il y a dix Académiciens ordinaires , & autant d'honoraires , qui doivent être établis hors de l'Empire de *Russie*. Les honoraires doivent dire leurs sentimens & faire part de leurs lumières , lorsqu'on leur communique les découvertes ou productions des Académiciens ordinaires. Pour qu'ils le fassent avec plus d'empressement , on leur propose un Prix de 200 roubles. On a aussi trouvé convenable de ne recevoir que dix Membres honoraires à la fois : il est cependant permis au Président de recevoir des personnes de mérite & célèbres de quelque nation & rang qu'ils soient , mais sans pension.

Chaque Académicien ordinaire doit avoir un Elève ou Ajoint , *Russien* de nation. L'Académicien doit avoir soin de son Ajoint , & celui-ci doit faire tous ses efforts pour remplir la place de l'Académicien après son décès. Les pensions seront données & augmentées selon que le Président le jugera convenable : elles ne doivent cependant pas , de même que les prix , excéder la somme que S. M. I. a fixée ci-dessus. L'Académie est sous la protection de S. M. I. & sous la direction du Président. Elle ne dépend d'aucune Jurisdiction , & reçoit les Edits de S. M. I. & de la Chancellerie de l'Académie. Personne ne doit être reçu Académicien ordinaire ou Ajoint , avant qu'il se soit fait connoître dans la République des Lettres par quelque production de sa façon. Au commencement de chaque année l'Académicien doit faire part à l'Assemblée des matières qu'il se propose de

de traiter dans le courant de l'année, & tous les quatre mois, lorsqu'on paye les pensions, il doit notifier au Président par écrit, jusqu'où il a déjà avancé, & les progrès qu'a faits son Ajoint. L'Académie s'assemble trois fois la semaine depuis neuf heures jusqu'à midi, & chaque Académicien lit sa Pièce dans l'ordre où il a été reçu membre. Si à l'heure marquée l'Académicien n'a pas fini sa lecture, il doit la remettre à la prochaine Assemblée. Les Ajoins diront librement leurs sentimens, & seront assis à la même table avec les Académiciens. Chaque Académicien doit se renfermer dans sa sphère. L'Anatomicien ne contempera pas les Astres, & l'Astronôme doit laisser au Botaniste les Plantes & les Fleurs à considérer. Aucune Pièce des Académiciens, & encore moins des Ajoins, ne peut être imprimée dans les Mémoires de l'Académie que par ordre du Président.

Le Secrétaire tiendra un régître de tout ce que font les Académiciens, il mettra en ordre leurs Pièces, & ne permettra pas qu'on en emporte sans se faire donner un *récipisse*. Il tâchera aussi d'entretenir un commerce de lettre avec les Savans, & il rangera dans un bon ordre tous les Edits qui viendront de Mr. le Président ou de la Chancellerie. Les Pièces des Académiciens doivent être composées en *Latin* ou en *Russien*, & on ne publiera rien en *Allemand* ou en *François*. S'il arrivoit qu'un Académicien eût quelque démêlé avec un Tribunal de Justice, il doit le communiquer au Président, ou en son absence à la Chancellerie; car S. M. I. ne veut pas que les études des Académiciens soient interrompues par le bruit de la Ville ou des Tribunaux. Les Académiciens doi-

vent remettre eux-mêmes leurs productions au Secrétaire qui leur en donnera un *récipisse*. Tous les ans Mr. le Président fera proposer par le Secrétaire un Problème aux Savans , & assignera un prix à celui qui l'aura le mieux résolu. Ce Problème sera traité de la même manière dont il l'est par d'autres Académies. Si quelque Académicien a fait des expériences dans son particulier , il les répétera en public , & en présence du Président dans le lieu destiné à faire des expériences. S'il arrivoit quelque différend entre les Académiciens , & qu'ils s'oubliaient au point de se dire des choses desobligeantes , le Secrétaire y mettra ordre , & rapportera au Président comment l'affaire s'est passée.

Les Académiciens seront tenus de lire les nouveaux Livres qui paroîtront dans leurs professions , en sorte que dès qu'ils sauront qu'un Livre a paru , il le demanderont à la Bibliothèque , y feront leurs remarques , & se communiqueront les choses remarquables. Le Président fera traduire en *Russien* & imprimer ces remarques , si elles méritent de l'être. Lorsque les Académiciens auront connoissance de quelque nouvelle expérience , celui qu'elle regarde en particulier s'en informera , & l'examinera en présence des autres Académiciens ; & après qu'on aura tout bien pesé , on écrira dans les Actes de l'Académie le jugement qui en aura été porté. Les Académiciens composeront aussi des Livres pour prouver leur savoir & leur diligence ; & afin qu'ils soient de plus grande utilité à la Nation *Russe* , ils seront traduits en *Russien*. Aucun Livre cependant ne sera imprimé avant qu'il n'ait été lu en entier devant

vant l'assemblée des Académiciens, ou du-moins devant ceux que le Président aura choisis pour cela : & lorsqu'on publiera un Livre, ce ne sera qu'après qu'il sera muni de l'autorité du Président signé du Secrétaire. Si quelque Pièce est envoyée par un Etranger, les Académiciens l'examineront, & s'ils l'approuvent ils lui en donneront une bonne & sincère attestation. Aucun Etranger ne doit entrer dans l'Assemblée, quand même il viendrait pour lui communiquer ses productions, à moins qu'il n'y soit amené par le Président, ou par son ordre par le Secrétaire.

L'Académie s'assemble solennellement trois fois par an. On doit lire chaque fois deux Dissertations, l'une écrite en *Latin*, l'autre en *Russien*. Les Membres de l'Assemblée doivent choisir eux-mêmes ceux qu'ils veulent qui lisent. Cependant, avant que la Dissertation *Latine* soit lue, elle doit être auparavant traduite en *Russien*, & l'on en doit distribuer des exemplaires imprimés à la Compagnie. La première Assemblée doit se faire dans les premiers jours de Janvier en mémoire de *Pierre le Grand* : la seconde dans les premiers jours de Mai en mémoire de l'Impératrice *Catherine* : & la troisième sera indiquée après la Fête du Prophète *Zacharie* & d'*Elisabeth*. Le Président occupera toujours la première place : les autres Académiciens seront placés selon l'ordre de leur réception, en sorte que celui qui aura été élu le premier, Membre de l'Académie, occupera la première place, & les autres suivront dans cet ordre. Dans les délibérations où il s'agira de l'avancement des Lettres, on s'en tiendra au jugement du plus grand nombre; le tout cependant

dant se fera en présence du Président, & lorsqu'il sera absent, il sera représenté par le Doyen des Académiciens. Vers la fin du mois de Novembre le Secrétaire publiera avec une traduction *Russe* les sommaires de toutes les Dissertations qui auront été faites dans le courant de l'année, & il y joindra son jugement. Mr. le Président maintiendra de toutes ses forces les usages & les coutumes établies dans l'Académie. Dès que l'Académie s'assemblera, on produira publiquement ses Loix, & le Secrétaire les aura toujours sur lui. Voilà le Code de l'Académie dressé sous la sage direction de Mr. le Président *Rasumowsky*, qui contient selon nous des Loix aussi honorables qu'avantageuses à Mrs. les Académiciens.

Examinons aussi celles de l'Université, que la même main de Maître semble avoir tracées. Il ne suffisoit pas de pourvoir une seule fois l'Académie de Membres qui s'acquittassent avec honneur & avec fruit de leurs fonctions, il falloit aussi songer à former une pépinière d'où l'on pourroit avec le tems tirer des sujets qui fussent capables de remplir ces mêmes fonctions: c'est pour cette louable fin qu'a été établie l'Université. On exige des Disciples qui viennent pour s'y faire instruire, qu'ils sachent le *Latin*, afin qu'ils entendent sans peine les leçons des Professeurs. Le Président en choisira trente à son choix déjà versés dans le *Latin*, qui après s'être annoncés à l'Académie seront logés & entretenus gratuitement dans la même maison où logent les Académiciens, mais séparément. Pour que ce nombre soit toujours complet, on a institué un *Gymnase*, dans lequel on entretient vingt jeunes Etudiants aux dépens de
l'Aca-

l'Académie. Ceux qui se distingueront parmi eux, serviront à compléter le nombre des Disciples de l'Académie; au-lieu que ceux qui seront moins propres à l'étude, seront employés au travail des Machines, que l'Académie fait faire dans les lieux qu'elle a pour cela. Le nombre de ceux qui seront entretenus de cette façon, ne doit point passer celui qui a été fixé; les autres seront obligés de s'entretenir à leurs propres fraix. Du reste, ni les Académiciens, ni les Professeurs, ni les Précepteurs, n'exigeront rien de leurs Disciples pour l'instruction. L'Université doit être dirigée sur le modèle des autres Universités de l'Europe. On doit surtout établir des Ecoles dans lesquelles on enseignera les Langues, savoir la Grecque, la Latine, l'Allemande, & la Française. Des Ecoles, les Etudians passeront à l'Université, où ils seront instruits par les Professeurs dans les différentes Sciences en Langue Latine ou Russe. On doit faire trois classes des Sciences, Mathématiques, Physique, & Belles-Lettres.

Dans l'état où étoient les Sciences dans la Russie, elle ne pouvoit guères fournir assez de personnes qui fussent capables de remplir dignement ces différentes Chaires. C'étoit donc à l'Université à remédier à cet inconvénient, & à se pourvoir de personnes qui non seulement pussent satisfaire à ce qu'exige l'Académie, mais qui aussi pussent être employées dans d'autres commissions d'importance. Le savoir ne doit faire honte à personne: & quelle gloire pour la Russie, si dans l'Etat tant Civil que Militaire on n'emploie que des gens qui se sont distingués par leur érudition! Qu'il seroit à souhaiter que ces sages conseils fussent suivis dans tous les Pays!

Ceux

Ceux de l'Académie des Nobles qui voudront s'appliquer à l'étude de la Politique, seront envoyés à l'Université, afin qu'ils soient instruits dans les Sciences qu'on ne traite pas chez eux. Par-là les Professeurs seront toujours occupés, & ne se trouveront pas à même de se plaindre qu'ils n'ont point de Disciples. Tous ceux qui auront du génie, seront reçus à l'Université, de quelle condition ou rang qu'ils soient. On ne juge pas à propos que les Nobles soient entretenus aux dépens de l'Académie, à-moins que les moyens de s'entretenir eux-mêmes ne leur manquaissent. Lorsque dans les examens publics ils auront satisfait les Académiciens, ils auront les mêmes espérances d'être employés que ceux de l'Académie Equestre. Tous ceux qui se diront nobles, justifieront leur noblesse en produisant leurs quartiers à la Chambre Héraldique. Ceux qui étudient à leurs propres fraix, pourront quitter les études sans qu'on puisse les obliger de les continuer. On doit dénoncer aux Tribunaux ceux qui se livreront à l'étude des Sciences sublimes, afin qu'ils soient élevés aux Grades, & ils seront égaux aux Officiers du haut rang.

Au commencement on admettra indifféremment des Professeurs de quelque religion qu'ils soient ; mais quand ils exerceront leurs charges, ils s'obligeront par serment de n'enseigner rien à leurs Disciples qui soit contraire à la *Confession Orthodoxe Grecque*. On pensionnera aussi un Prêtre, qui tous les samedis instruira la Jeunesse dans les principes de la Religion, & il veillera que les Loix Divines & les Traditions des Pères de l'Eglise soient observées. Les Professeurs, les
Pré-

Précepteurs, & les Etudians, se comporteront conformément aux Loix qui seront dressées par Mr. lePrésident sur le modèle de celles des autres Universités de l'*Europe*, & il déterminera le tems & la manière dont on doit étudier & enseigner.

Après ces Loix suit le Catalogue des Sciences qui sont enseignées dans l'Université. La Langue *Latine*, qui doit être enseignée en *Russien*. La Poësie, la Langue *Grecque*, le Stile & les Elégances de la Langue *Latine*; l'Arithmétique, le Dessin, la Géométrie avec les autres parties des Mathématiques; la Géographie, l'Histoire, la Généalogie & l'Héraldique; la Logique, la Métaphysique, la Physique expérimentale & spéculative; les Antiquités & l'Histoire Littéraire; le Droit de la Nature, & la Philosophie pratique. Les Précepteurs enseigneront dans la Langue *Russe*, mais les Professeurs dans la *Latine*.

Par ce même Edit est prescrit l'ordre dans lequel les Jeunes-gens doivent être instruits. Suit un court récit des choses qui sont du ressort de la Chancellerie de l'Académie. Les arrangemens qu'on a pris pour augmenter la Bibliothèque de Livres, le Cabinet de Curiosités, & de toute sorte de préparations Anatomiques & Chymiques, tout cela fait l'éloge du bon goût & du zèle de la Nation *Russe* pour les Lettres. Les secours dont l'Académie a besoin pour les différens Arts & Métiers, y sont si bien arrangés, que rien ne manque aux Académiciens pour faciliter leur travail: Imprimerie, Librairie, Fonderie de caractères, Relieurs, Architectes, Graveurs, Imprimeurs de planches, il ne s'agit que d'occuper ces différens Ouvriers. Aussi les Académiciens n'ont-ils pas
man-

manqué de le faire, comme nous le verrons plus bas. Il dépend de Mr. le Président de s'en tenir à ses Loix, ou d'en substituer d'autres autant qu'il les croira nécessaires pour l'avancement des Lettres.

Les *nouveaux Mémoires*, appelés ainsi parce qu'ils commencent du tems que l'Académie a été pourvue de nouvelles Loix, seront dorénavant partagés en quatre classes. La première renferme les Dissertations de Mathématique, la seconde celles de Physico-Mathématique, la troisième celles de Physique, & la quatrième celles d'Astronomie. Les Dissertations qui appartiennent aux précédens Tomes des Mémoires de cette Académie, sont déjà sous presse, & paroîtront bientôt. Il paroît par la table des Dissertations contenues dans ce I. Volume, qu'il y en a 35. Elles sont précédées de sommaires ou d'extraits, qui renferment le plus essentiel de chaque Dissertation. Il ne nous sera pas difficile de donner ici un échantillon des choses curieuses qu'elles contiennent, puisqu'elles sont toutes également belles & intéressantes. On pourroit taxer les Auteurs de ces Mémoires d'en avoir fait les extraits trop longs; mais ils répondent que c'est pour mieux faire voir à la Nation *Russe*, combien ils s'efforcent à perfectionner les Sciences.

La première Dissertation qui est du célèbre Mr. *Euler*, détermine la superficie des Cones appelés *scalènes*, & d'autres Corps coniques. Les Anciens avoient déjà travaillé sur les Sections coniques & sur la nature des Cones, mais ils s'étoient bornés aux Cones droits. *Varignon*, dans la seconde Centurie des *Miscell. Beral.* abandonna
ses

ses prédécesseurs, & le premier produisit une ligne courbe, dont la construction dépend de la quadrature du Cercle, & par la rectification de laquelle on peut assigner la place d'un cone scalène. Mr. *Leibnitz* fit une addition à cette Dissertation, dans laquelle il voulut résoudre ce problème par la rectification d'une ligne courbe Algébrique; mais une faute légère que commit ce grand-homme, rendit sa solution, digne cependant de lui, tout-à-fait inutile. Mr. *Euler* a repris l'invention de *Leibnitz*, & non seulement il détermine la surface du Cone scalène par la rectification d'une ligne courbe Algébrique; mais il nous apprend aussi comment on peut par le moyen d'une telle ligne trouver la surface quelconque, & il redresse l'erreur dans laquelle Mr. *Leibnitz* étoit tombé. Il ne se borne cependant pas à cela, mais il nous indique encore l'origine de la construction de la Ligne courbe de *Varignon*, & montre de quelle manière on peut atteindre le but, que *Varignon* & *Leibnitz* s'étoient proposé par la méthode d'*Herman*. Cette Courbe cependant à cette difficulté, que l'arc de la surface conique n'est point proportionné, & qu'à tout moment il doit être diminué ou augmenté par une quantité Algébrique; c'est pourquoi Mr. *Euler* en donne une autre, par laquelle on peut mesurer telle partie de la surface conique que l'on veut, sans avoir besoin d'appeller à son secours quelque autre quantité. De-là notre Mathématicien passe à la considération des Cones quelconques, qui se forment lorsqu'une ligne droite passant continuellement par un sommet, est menée autour d'une ligne quelconque. Il montre aussi qu'on peut trou-

ver leur surface par différentes voyes ; & il entreprend enfin de redresser la belle construction de Mr. *Leibnitz*. Il le fait d'une manière qui lui est propre , montre abondamment comment il faut trouver la courbe de Mr. *Leibnitz* , & prouve principalement qu'elle donne la surface conique que l'on cherche , lorsqu'elle est tirée sur une ligne droite constante , mais qu'il en faut retrancher auparavant une partie. Ensuite il étend cette construction rectifiée de Mr. *Leibnitz* aux cônes dont les bases sont des figures quelconques , & la rend par-là universelle.

Parmi les Differtations dont Mr. *Lomonoſow* a enrichi ce volume , celle où il recherche la cause de la Chaleur & du Froid , mérite que nous en rendions compte. Il montre d'abord que la chaleur consiste dans le mouvement de la matière , & que ce mouvement se trouve dans tous les corps chauds , quoique nous ne le découvriions pas par nos sens. Il montre de-plus que ce mouvement est intestin , & il prouve que ce mouvement de la matière cohérente est la cause de la chaleur. Ce mouvement est triple , progressif , tremblant , circulaire. C'est ce dernier qui occasionne la chaleur : notre Auteur lève adroitement les objections qu'on pourroit lui faire , & il en déduit les conséquences nécessaires. Par sa théorie il paroît que le plus haut degré du froid ne sauroit se trouver sur notre Globe. Il examine ensuite l'hypothèse , qu'il y a une matière propre à la chaleur , & que cette matière se répand dans les corps par les pores ; mais il prouve que quoique les corps chauds s'enflent , on ne sauroit inférer de-là que c'est parce que cette matière , à qui l'hypothèse attri-

attribue la cause de la chaleur, est entrée dans ces corps. L'augmentation du poids des corps calcinés, la condensation des rayons du Soleil par le miroir ardent, ni les expériences faites de la matière qui cause le froid, ne favorisent point selon notre Auteur cette hypothèse; & il réfute ensuite par de bonnes preuves la réalité de cette matière, & la range parmi les chimères.

Le même Mr. *Lomonosow* a encore fourni une observation sur le mouvement de l'Air dans les mines, que décrit *George Agricola*, & que l'Auteur a éprouvé lui-même être exact. Il donne ensuite diverses définitions & corollaires, qui tous ne tendent qu'à rendre son hypothèse plus claire & plus vraisemblable; & il montre enfin que ce mouvement de l'Air dans les mines vient de la densité différente de cet air de celui qui est dehors. Celui-ci subit différens changemens de chaleur, puisqu'en Été il est plus chaud qu'en Hiver, au lieu que l'autre est constamment le même; mais comme celui de dehors change, celui qui est dans les mines devient tantôt plus léger, tantôt plus pesant; & c'est de ces différentes impressions qu'il reçoit, que notre Auteur dérive ce mouvement. Il montre à la fin dans ses remarques l'utilité d'une telle théorie.

Mr. *Kaau Boerhaave*, si connu dans la République des Lettres, communique aux Savans dans une Dissertation cinq observations Anatomiques qu'il a faites. Dans une autre Dissertation cet habile homme examine s'il y a réellement des Hermaphrodites, & il se déclare pour la négative. Il n'ose cependant pas assurer que d'autres avant lui n'aient remarqué les mêmes choses; mais

quand cela seroit, on doit toujours lui savoir gré d'avoir avéré par ses observations les mêmes faits. Dans la première il nous apprend qu'il a trouvé la partie concave du côté droit de la dure-mère enflammée, sous laquelle il y avoit une autre membrane, qu'il décrit ensuite amplement. Mais en observateur circonspect, & qui sait que les maladies causent des changemens surprenans des parties du corps humain, il ne décide pas si c'est une partie particulière qui s'est accrue dans ce cadavre, ou bien si elle étoit produite par la violente inflammation des vaisseaux que les humeurs grossières & épaisses avoient fort dilaté, qui ensuite s'étoient gelés & avoient produit cette membrane apparente. Dans la seconde il rapporte comment il a trouvé dans le crâne d'un autre cadavre la dure-mère accrue à cette occasion il fait plusieurs remarques dignes d'être lues des gens du métier. La troisième nous offre l'histoire d'une inflammation du cerveau d'un homme ivre, qui ayant suppuré avoit dégénéré en gangrène & crevé ensuite dans la partie antérieure du cerveau, & occasionné une mort subite. A cette occasion il rapporte diverses autres observations, & allègue des Auteurs, (parmi lesquels il compte aussi *Hippocrate*) qui ont décrit des abscesses survenus entre le crâne & la dure-mère, entre la dure & pie-mère, dans le ventricule du cerveau, & dans la substance même. Dans la quatrième observation le célèbre Académicien examine si l'homme pourroit vivre sans péricarde. Un cadavre dans lequel Mr. *Kann* avoit trouvé le péricarde attaché & accru au cœur, a donné lieu à cette discussion. Mrs. *Lamy* & Mr. *Vermeja* avoient avancé hardiment que ce sac qui

en-

entourer le cœur, n'étoit pas si nécessaire que son absence empêchât l'animal de vivre ; & le dernier croyoit pouvoir prouver cette opinion , parce qu'il lui sembloit avoir remarqué que le cœur des éléphants n'en étoit point pourvu. Notre Auteur prouve le contraire par le consentement des Anatomiciens , par l'économie animale , & oppose enfin son expérience à celle de son Adversaire , puisqu'il a eu occasion de se convaincre par la dissection d'un éléphant, que ce gros animal avoit un péricarde, & qu'il ne peut non plus s'en passer que tout autre animal beaucoup plus petit. Dans la cinquième observation il fait part aux Savans de l'étrange changement qu'il a rencontré dans le cadavre d'un homme mort d'une fièvre lente dans l'Hôpital de *St. Pétersbourg*. Tous les viscères du bas-ventre & du thorax s'étoient accrus ensemble, sans avoir cependant changé de situation , & ces concrétions s'étoient faites par les membranes étendues. Il propose ensuite son opinion sur l'origine de cet élargissement des membranes , & la confirme d'une manière qui répond à son savoir & à la grande réputation qu'il s'est acquise.

Les Pièces dont nous avons rendu compte jusqu'ici ont eu pour Auteurs des Académiciens , voyons aussi le fruit qu'a recueilli la *Russie* de ce noble Etablissement , & passons à une autre Dissertation qui fait honneur à son Auteur , qui n'est qu'Ajoint. Elle est de Mr. *Kräscheninnikow*. Ce Savant nous y dépeint quatre nouvelles Plantes qui ont fleuri dans le Jardin de l'Académie : savoir la *Perficaria*, une espèce de Sauge, la *Lunaria*, & le *Thalictrum*. Les semences en avoient

été envoyées à l'Académie. La première est fréquente dans la partie septentrionale de la *Chine*, où l'on s'en sert surtout pour faire de l'*Indigo*, comme notre Auteur dit l'avoir appris de Mr. *Gaubil*, Membre honoraire de l'Académie. Il rend ensuite compte pourquoi il a nommé cette Plante *Perficaria foliis ovatis glabris*, & il décrit avec la même exactitude les trois autres Plantes. Notre Auteur n'a rien négligé de tout ce qui regarde la forme extérieure de ces Plantes, leurs marques caractéristiques, & tout ce qui doit être rapporté de leur culture. Le savant *Stellerus* avoit déjà décrit la *Lunaria* sous le nom de *Leucocion Saxatile*; il l'avoit trouvée dans l'*Amérique* méridionale, où elle porte du fruit. Notre Auteur a donné premièrement cette description de *Stellerus*, & y a joint la sienne toute nouvelle, par laquelle il paroît combien la terre & le climat change les Plantes : il rend ensuite raison pour quoi il a mieux aimé la ranger dans la classe des *Lunaria*, que d'en faire un genre à part ou tout nouveau.

Quiconque souhaite de s'instruire de la théorie de la Lune, ne sauroit mieux faire que de lire les deux Dissertations que Mr. *Euler* a données sur ce sujet. Elles sont les premières de celles qui traitent de l'Astronomie. Dans la première le célèbre Académicien s'attache à examiner le mouvement de la Lune. Il est étonnant que le mouvement de cette Planète soit aussi difficile à déterminer, pendant que de tous les Corps célestes elle est la plus proche de notre Terre, & que par la parallaxe il soit aisé de trouver sa distance même sans commettre quelqu' erreur sensible ; au-

lieu

lieu que cet avantage nous manque à l'égard du Soleil, & surtout des Etoiles fixes. La raison de cette difficulté doit être attribuée à ce que le mouvement de la Lune ne se fait pas constamment dans le même plan, comme celui des autres Planètes, & que sa plus grande & sa plus petite distance varie. D'où il suit qu'on ne sauroit rapporter son inégalité à une seule & unique équation. Il faudroit donc dresser plusieurs Tables d'équations; mais on a remarqué que quoiqu'elles fussent faites par un calcul très-exact & très-difficile, elles ne s'accordent cependant pas exactement avec le Ciel. Mr. *Euler* nous assure que, malgré ce mouvement aussi variable, la théorie du grand *Newton*, fondée sur les loix de *Kepler*, aide beaucoup à résoudre les difficultés que cause ce mouvement. Il rejette cependant l'attraction, que les Sectateurs de *Newton* rangent parmi les propriétés des Corps, parce qu'il suffit à l'Astronome de savoir qu'il y a réellement dans ce Monde des vertus, dont si l'on envisage les effets seuls, il est assez indifférent que la cause nous soit connue ou inconnue. Si l'on admet une attraction mutuelle entre les Corps célestes, on gagne par-là que l'on peut réduire le mouvement de ces corps à la solution des Problèmes Mécaniques. Le grand *Newton* a été le premier qui a entrepris cet ouvrage, & qui s'est donné des peines incroyables pour résoudre ce problème; cependant les difficultés qui s'y rencontrent encore, prouvent suffisamment que ni lui ni ceux qui y ont travaillé après lui, n'ont jusqu'ici réussi. Mr. *Euler* avoue cependant que les Tables Astronomiques faites selon l'idée de ce grand Philosophe, détermi-

minent de plus près l'endroit où se trouve la Lune dans chaque tems, que ne font celles des autres. Notre Académicien rapporte ensuite ce qui l'a empêché de réussir à perfectionner ce travail, & il ajoûte comment il est venu à cette méthode, par laquelle il tâche de résoudre ce problème. Il est parvenu par-là à définir assez exactement la ligne des nœuds de la Lune & son inclinaison vers la variation écliptique, ce qui ne sauroit être calculé par d'autres méthodes. Il ne doute pas non plus que ceux qui s'en tiendront à la sienne, ne parviennent à la fin à expliquer heureusement les autres phénomènes du mouvement de la Lune. Il commence à exposer sa méthode par la solution la plus facile du problème; il veut que, puisqu'il suppose que celui qui contemple ce mouvement se trouve sur la Terre, & que c'est en égard à ce spectateur qu'il juge de tout ce mouvement, il veut, dis-je, que l'on conçoive que l'espace dans lequel sont contenus le Soleil & la Terre, reçoive un mouvement égal & contraire à celui par lequel la Terre se remue, par où la Terre est réduite à être en repos, & qu'il faut attribuer tant au Soleil qu'à la Lune les mouvemens de la Terre dans des directions contraires. Mr. *Euler* ne pouvoit guères entreprendre la théorie de la Lune sans y joindre celle du Soleil, qu'il donne dans son entier dans les paragraphes suivans, & explique plus clairement encore sa méthode. Dans la suite il détermine la vitesse de la ligne des nœuds, qui est directement retrograde, en sorte que le cosinus de la distance de la Lune dépende du Soleil, le sinus de la distance du Soleil du nœud, conjointement avec le sinus de la distance

de

de la Lune, & réciproquement comme le cube de la distance du Soleil de la Terre & la vitesse de la Lune selon la longitude, en sorte que le mouvement de la ligne des nœuds dépende de ces cinq élémens; & il montre que ce calcul s'accorde merveilleusement bien avec la détermination que *Newton* en a donnée *Liv. III. pag. 30.* Dans quelques paragraphes il examine ce que chaque équation, lorsqu'elle devient la plus grande, peut faire; & il assure que les Tables d'Astronomie ont besoin d'être redressées, à cause qu'on y a omis quelques équations. Il détermine encore dans le reste de cette Dissertation la variation de l'inclinaison de l'orbite de la Lune; & quoiqu'il ait trouvé que la différence de la plus grande & de la plus petite inclinaison soit plus grande de presque deux minutes, on ne sauroit cependant soupçonner la méthode d'être imparfaite ou fautive, à cause, comme nous l'avons déjà dit, qu'il se trouve quelques équations omises dans les Tables, & qu'il est d'ailleurs très-difficile de prescrire des bornes justes & exactes,

Dans la seconde de ces Dissertations Astronomiques *Mr. Euler* recherche plus exactement combien le mouvement de la Terre est dérangé par la Lune. Comme dans la première, où il a tâché de faire de nouvelles Tables pour le mouvement du Soleil, il avoit adopté cette hypothèse, que le centre commun de gravité de la Terre & de la Lune retournoit dans l'ellipse qui est à l'entour du Soleil qui se trouve dans son foyer; & il avoit assigné l'écartement du centre de la Terre de cette ellipse par l'endroit de la Lune. Mais cette hypothèse, qui approche de bien près de la vérité,

ne s'accorde cependant pas exactement avec elle, notre célèbre Auteur a recherché soigneusement en quoi elles s'en écarte, & il tâche de découvrir l'écartement de la Terre de l'orbite elliptique dans les variations de la Lune, sans avoir égard à la gravité du centre. Cette recherche a engagé notre Auteur dans des calculs très-complicqués, dans lesquels nous ne saurions le suivre. Nous remarquerons cependant encore, que Mr. *Euler* a trouvé une détermination moyenne de la masse de la Terre & de celle de la Lune, entre celles qu'avoient donnée *Newton* & *Bernouilli*. Le premier déterminoit la masse de la Terre avec celle de la Lune comme 39 à 1; le second comme 62 à 1. pendant que Mr. *Euler* croit que la masse de la Terre est 48 fois plus pesante que celle de la Lune. Il conclut enfin de ces calculs, que les Tables Astronomiques n'ont pas besoin encore d'un redressement notable.

ARTICLE II.

SCIENTIA NAVALIS, seu *Tractatus de construendis ac dirigendis navibus*. Pars prior, complectens theoriam universam de situ ac motu aquarum. Pars posterior, in qua rationes ac præcepta navium construendarum ac gubernandarum fusiùs exponuntur. Auctore LEONARDO EULERO, Professore Honorario Academ. Imper. Scient. & Directore Academ. Regiæ Scient. Borussicæ. Instar supplementi ad Tomum I. *Novor. Commentar. Academ. Scient. Imperialis*.

C'est

d'Avril, Mai & Juin, 1751. 265

C'est-à dire,

TRAITE' sur l'art de bâtir & de gouverner les Vaisseaux par Mr. L. EULER. A St. Pétersbourg, de l'Imprimerie de l'Acad. des Scienc. 1749. in-4. Tom. I. pp. 444. sans l'Epître dédicatoire qui en a 44. Tom. II. p. 534. avec plusieurs planches.

L'Ouvrage que nous annonçons ici, nous est donné par le célèbre Auteur, comme un supplément au premier tome des *nouveaux Mémoires de l'Académie de St. Pétersbourg*. Il l'a dédié à l'illustre Président de cette Académie, Mr. le Comte de *Rasumovsky*, le Mécène & le Protecteur des Sciences & des Beaux-Arts en *Russie*. L'Epître dédicatoire est un abrégé de tout l'Ouvrage, & elle nous servira de guide pour donner le contenu de ce Traité.

Depuis longtems la Science de naviguer a été rangée parmi les Sciences Mathématiques: on y traitoit de l'utilité des Cartes marines, des rhumbs de vents, & des lignes loxodromiques, d'où l'on tire les règles pour diriger le cours des Vaisseaux: des instructions qu'on a coutume de donner aux Capitaines pour prendre la latitude de l'endroit où ils se trouvent par la hauteur du Soleil & des Etoiles, & pour estimer le cours que fait le Vaisseau. Mais comme cette partie de la Science de la navigation a déjà été assez rebatue, Mr. *Euler* n'en parle point du-tout. Son but est de mettre dans un beau jour l'Art de construire des Vaisseaux; Art important, & qu'on n'avoit point traité avant lui. Il donne non seule-

R 5

meht

ment à l'Artiste les élémens de Mathématique nécessaires, mais il en corrige encore les préceptes par la pratique. Il avertit qu'on pourroit peut-être le soupçonner de plagiat, puisqu'on rencontre une grande conformité entre son Ouvrage & celui de Mr. *Bouguer*, Académicien de *Paris*, d'autant plus que l'Ouvrage de ce dernier a paru quatre ans avant celui de Mr. *Euler*. Quoique nous soyons persuadés que Mr. *Euler* n'a rien à appréhender de ce côté, vu que sa réputation est trop bien établie dans la République des Lettres, il prend néanmoins à témoin toute l'Académie de *St. Pétersbourg*, par ordre de laquelle il avoit déjà commencé à traiter cette matière dès l'an 1737; que le premier tome de son Ouvrage étoit achevé dès l'an 1740; & que lorsqu'il quitta *St. Pétersbourg*, la moitié du second étoit pareillement achevée; & dès qu'il fut arrivé à *Berlin*, il se hâta tellement d'y mettre la dernière main, que les deux tomes auroient pu voir le jour l'année suivante. Il renvoie au surplus au témoignage de plusieurs de ses Amis, auxquels dès lors il avoit fait part de ses méditations. Il allégué encore pour sa justification, que pendant tout le tems qu'il a travaillé à cet Ouvrage, Mr. *Bouguer* a été en *Amérique*, où l'on dit qu'il a composé son *Traité*, ainsi qu'il ne peut y avoir eu aucun commerce de lettres entre ces deux Savans, pour se communiquer leurs lumières. Mais rendons compte de son travail, ce sera lui faire justice.

Pour traiter cette matière avec ordre, il faut rechercher avant toute chose, comment le Vaisseau doit se conduire dans les différens états auxquels il est exposé. On doit surtout considérer un
Vais-

Vaisseau de deux différentes manières, l'une lorsqu'il est en repos, l'autre lorsqu'il est en mouvement. Dans ces deux différens états se trouvent tant de circonstances à remarquer, sans lesquelles on ne sauroit connoître la nature d'un Vaisseau, & qui demandeut pour la plupart des recherches profondes d'analyse. Notre Auteur considère premièrement un Vaisseau dans son état de repos, c'est-à-dire lorsqu'il se trouve sur une eau qui n'est point agitée, & qu'il y a pris son équilibre. La raison pourquoi un Vaisseau se tient d'une certaine manière sur l'eau, doit être tirée des règles de l'Hydrostatique, par lesquelles il paroît qu'une partie du Vaisseau s'enfoncera dans l'eau jusqu'à ce qu'une masse d'eau semblable à la partie enfoncée du Vaisseau égale le poids de tout le Vaisseau. Par-là on comprend facilement de quelle manière on peut découvrir le poids d'un Vaisseau quelconque; on n'a qu'à mesurer selon les règles de la Stéréométrie la capacité de la partie du Vaisseau enfoncée dans l'eau, & calculer quel poids doit avoir un volume égal d'eau qui sera égal au poids du Vaisseau.

Il ne suffit cependant pas pour que le Vaisseau soit en équilibre, que la partie submergée ait une aussi grande capacité; il faut encore une autre condition, où, pour la bien comprendre, il faut remarquer deux points, savoir le centre de gravité du Navire entier, & le centre de gravité qu'auroit la partie submergée, si elle étoit d'une matière uniforme, comme est l'eau. Le dernier point est appelé par Mr. *Euler* le centre de la grandeur de la partie submergée, parce qu'il dépend uniquement de la grandeur. Afin donc que le Vaisseau soit

soit en équilibre, il est nécessaire, outre la quantité de la partie submergée déterminée, que ces deux centres se trouvent dans une ligne droite perpendiculaire ou verticale. Il assure que si ces deux propriétés de l'équilibre se trouvent telles, tout le Vaisseau sera en équilibre. La vérité de cette proposition se démontre par les premiers principes de la Méchanique: on n'a qu'à considérer la force avec laquelle le Vaisseau s'enfonce, qui est égale à son poids, & dont la direction est droite & verticale, & passe par son centre de gravité. Par cette même force le Vaisseau seroit totalement submergé, s'il n'étoit soutenu par l'eau. Mais le côté du Vaisseau enfoncé dans l'eau presse l'eau en haut, & est en même tems repoussée de bas en haut par l'eau: cette force de l'eau est égale au poids de la masse d'eau, dont le volume est égal à la partie submergée du Vaisseau: & sa direction est droite & verticale, & passe par le centre de grandeur de la partie submergée. Puis donc que l'équilibre requiert que ces deux forces soient égales entr'elles & directement contraires, il est clair que cela arrivera, lorsqu'une assez grande partie du Vaisseau est enfoncée dans l'eau, qui puisse égaler par son volume la masse d'eau, qui est égale au poids du Navire entier. Il est encore nécessaire que les deux centres, dont nous avons parlé ci-dessus, tombent sur la même ligne droite & verticale. Par la première chose il arrive que les deux forces, qui poussent le Vaisseau, deviennent égales entr'elles; & par l'autre elles deviennent diamétralement opposées.

Ici se borne la connoissance d'*Archimède* & de ses contemporains sur l'équilibre des Corps placés

cés sur l'eau. Quoiqu'elle soit très-utile dans le sujet présent, elle ne suffit cependant pas ; car comme le Vaisseau perd cet équilibre par les vagues & par cent autres causes, il importe de savoir s'il peut le reprendre de soi-même ou non, & surtout il est nécessaire de définir exactement avec combien de forces il le reprend. Pour connoître ceci plus clairement, il sera bon d'examiner les cas semblables qui arrivent dans d'autres corps solides. Un Cone, par exemple, posé sur sa base sur un plan, reste non seulement dans cette situation, mais aussi si on l'incline un tant soit peu, il se redresse de soi-même ; mais ce même Cone posé sur sa pointe sur un plan, peut aussi garder son équilibre, mais il tombera aussitôt qu'on le touchera. Dans ces deux cas on dit bien que le Cone est en équilibre ; mais il y a cependant une grande différence entre ces deux états d'équilibre, puisque dans le premier le Cone est stable, dans l'autre il est prêt à tomber. La même différence a lieu dans les corps qui se soutiennent sur l'eau ; car les uns conservent si bien leur état d'équilibre, que quoiqu'on les incline, ils le reprennent aussitôt, pendant que d'autres le perdent dès qu'il survient la moindre force qui les fait incliner. Un bâton, s'il est mis dans l'eau perpendiculairement, peut rester dans cette situation, mais le moindre choc le renversera. De-là naît une grande différence entre les états de l'équilibre, les uns étant stables, les autres chancelans ; & l'on dit qu'un corps est dans un équilibre stable, lorsqu'il se remet dans sa première situation dès qu'il est incliné ; & si ce corps tombe, on dit que son équilibre est chancelant.

Quoi-

Quoique les propriétés dont nous avons parlé ci-dessus soient communes aux deux genres d'équilibre, ils diffèrent néanmoins si fort entr'eux, que lorsqu'il s'agit de la construction des Vaisseaux, c'est à cette différence qu'il faut faire surtout attention : car non seulement il faut qu'un Vaisseau soit bâti de manière que quand il est lancé à l'eau dans une situation droite, il garde son équilibre; mais il faut aussi que cet équilibre soit stable, & donc d'une force qui lui fasse reprendre son équilibre lorsqu'il est incliné. Les degrés d'un équilibre stable diffèrent encore entr'eux selon la quantité de la force par laquelle se fait la restitution : car un Vaisseau reprend plus vite l'équilibre qu'un autre, si'on nous acquiesce une telle idée de la stabilité, que nous concevons aisément qu'elle doit être réduite à des mesures déterminées; & l'on peut conclure, que plus l'équilibre sera stable, plus le Vaisseau sera bon. On ne sauroit cependant pas juger par les caractères que nous venons de donner de l'équilibre, si l'équilibre proposé d'un Navire qui est dans l'eau, sera stable ou non : beaucoup moins peut-on déterminer par-là le degré de stabilité, & néanmoins il est si nécessaire de le savoir, que la navigation ne sauroit être sûre sans cette connoissance. Ceux qui construisent les Vaisseaux, savent bien leur donner par l'expérience un degré suffisant de stabilité, quoiqu'ils se trompent quelquefois assez lourdement : cependant ils ne savent pas dire & déterminer exactement, malgré leur expérience, de quelle manière on donne la stabilité aux Vaisseaux. Mr. de la Croix semble être le premier qui ait bien remarqué ce défaut

dans

dans la construction des Vaisseaux : il l'a non seulement reconnu ce défaut dans deux de ses Ouvrages sur le mécanisme du mouvement des Corps qui flottent sur l'eau, qu'il envoya l'an 1736. à l'Académie Impériale des Sciences, mais il a encore tâché d'y suppléer. Quoique les spéculations qu'il a faites ne parurent pas suffisantes à Mr. *Euler*, cependant il avoit tellement démontré l'importance de ce sujet, que depuis ce tems-là Mr. *Euler* n'a pas cessé de s'y livrer entièrement. Il commença ses recherches par un examen rigoureux des principes de la Mécanique, sur lesquels il savoit que la détermination de la stabilité étoit fondée, par où il a bientôt réussi à trouver ce qu'il lui falloit. Il réduisit ses recherches à ce problème : Une force qui feroit incliner l'équilibre du Vaisseau étant donnée, déterminer l'angle suivant lequel le Vaisseau doit s'incliner. Il faisoit premièrement avoir égard à l'axe autour duquel l'inclinaison devoit se faire ; car il est clair que l'inclinaison doit différer lorsque la proue ou la poupe du Vaisseau s'incline, ou bien un des deux côtés, ou dans quelque autre sens. D'ailleurs il est clair que l'effet de l'inclinaison ne dépend pas tant de la quantité de la force qui la cause, que de son mouvement vers l'axe autour duquel elle se fait, ou plutôt du mouvement vers l'axe parallèle à celui-ci, qui passe par le centre de gravité du Vaisseau. Après avoir remarqué ceci, Mr. *Euler* a trouvé que l'inclinaison dépend en partie de la distance des centres de gravité du Vaisseau & de la grandeur de la partie submergée, & en partie de l'étendue de la section horizontale du Vaisseau que l'on a fait à fleur d'eau.

d'eau. Par-là notre Auteur s'est aperçu que tant que les inclinaisons sont assez petites, toutes choses d'ailleurs égales, elles sont proportionnelles au mouvement de la force qui les cause. Comme la stabilité doit être censée d'autant plus grande que le Vaisseau est moins incliné par la même force, & qu'une force plus grande est requise pour produire la même inclinaison du Vaisseau, Mr. *Euler* a exprimé la stabilité par une quantité telle, que si l'on divise par elle le moment de la force qui incline, on trouvera l'angle de l'inclinaison ; & de cette manière la mesure de la stabilité est à notre Auteur une quantité homogène aux momens des forces & le produit d'une force quelconque dans une ligne droite.

La stabilité du Vaisseau ainsi connue pour chaque axe autour duquel l'inclinaison se fait, on connoîtra aussi aisément l'inclinaison qu'un Vaisseau doit recevoir d'une force quelconque. Cette méthode est sans contredit la plus naturelle & la plus propre pour l'usage, pour estimer la stabilité d'un Vaisseau. Mais la stabilité étant en raison de l'inclinaison, & le Navire s'inclinant principalement selon sa longueur ou selon sa largeur, il faut considérer deux sortes de stabilité dans un Vaisseau, dont l'une résiste à l'inclinaison selon la longueur, l'autre à l'inclinaison des côtés. Après avoir découvert cette double stabilité, Mr. *Euler* s'est formé une règle par le moyen de laquelle on peut déterminer la stabilité du Vaisseau à l'égard de chaque inclinaison moyenne, oblique. Et comme la longueur du Vaisseau surpasse de beaucoup sa largeur, il s'ensuit que dans un Vaisseau quelconque la stabilité suivant la longueur est la plus

plus grande, & celle qui est selon la largeur est la plus petite ; ou , ce qui est la même chose , le Navire s'inclinera plus facilement des deux côtés que par la proue & par la poupe. Il sera aisé de connoître , par ce que nous avons dit , de combien un Vaisseau se doit incliner par des forces données , en sorte que si l'on trouve que l'inclinaison soit si grande que le Vaisseau coure risque de faire naufrage , il sera facile d'y remédier à tems , par les choses que notre Auteur déduit , & qui sont propres à augmenter la stabilité. Elles se réduisent à trois : la première , lorsque le centre de gravité de tout le Vaisseau est mis aussi bas qu'il est possible , ce qui peut se faire en posant la charge la plus pesante à fond de cale. En second lieu , lorsque le centre de grandeur de la partie submergée est élevé autant qu'il est possible , il faut avoir égard , quand on construit un Vaisseau , qu'il n'entre pas trop profondément dans l'eau. Le troisième moyen consiste , dans l'étendue du Vaisseau à la surface de l'eau en sorte que sa stabilité devient plus grande à mesure que cette partie du Vaisseau est plus considérable. Si le Vaisseau ne résiste pas à l'inclinaison qui se fait de côté , il sera bon de le rendre plus ample selon sa largeur , ce qui se fait ordinairement en le doublant extérieurement.

Après avoir ainsi traité la doctrine de la stabilité , Mr. *Euler* trouva que toute la Science Navale lui étoit si étroitement liée , que sans elle non seulement on ne pouvoit rien y établir de considérable , mais qu'elle indiquoit de plus le moyen de traiter comme il faut les autres parties de cette Science. Après avoir ainsi heureusement surmonté les principales difficultés , notre Auteur

entreprit d'approfondir la Science Navale, & de la réduire à un système régulier: c'est de-là qu'est venu l'excellent Ouvrage que nous annonçons. Ayant examiné premièrement l'état de repos du Vaisseau par la théorie de la stabilité, il y a joint des considérations plus exactes des inclinaisons du Vaisseau produites par une cause quelconque, & les mouvemens par lesquels le Vaisseau se remet dans son équilibre. Il s'est apperçu que ces mouvemens ressembloient aux oscillations des Pendules, & il a si bien déterminé par le calcul ce mouvement oscillatoire qui se fait suivant la longueur ou la largeur du Vaisseau, qu'il a assigné pour chaque cas la longueur du Pendule simple, qui dans les mêmes tems feroit ses oscillations. Cette recherche est de grande importance dans la Science des Vaisseaux; car il importe de connoître ce mouvement oscillatoire, & de savoir comment il doit être diminué ou augmenté; & si l'on observe bien la durée des oscillations, on apprend bien des choses qui servent à découvrir d'autres propriétés des Vaisseaux.

De-là Mr. *Euler* passe à l'examen du cours d'un Vaisseau: la première chose qu'il faut chercher à connoître, est la résistance qu'un Vaisseau éprouve de la part de l'eau. D'autres avant notre Auteur avoient déjà traité cette matière avec soin & assez exactement; cependant il a cru devoir la traiter derechef pour l'amener à son but, surtout par rapport aux deux sortes de mouvemens du Vaisseau. Le premier est nommé communément le *cours du Vaisseau direct*, par lequel il avance selon sa longueur, ou selon la direction de sa quille: l'autre est appelé le *cours oblique*. Il

dis-

diffère de la direction de la quille ou de la ligne droite, tirée de la poupe vers la proue. Les Vaisseaux poussés par le vent suivent principalement le cours oblique, parce que les voiles qui reçoivent le vent, sont tendues obliquement. Dans ces deux courses la résistance de l'eau dépend de la figure antérieure du Vaisseau, qui heurte & fend l'eau; & comme la force de la résistance est perpendiculaire à chaque point de la surface du Vaisseau, Mr. *Euler* a réduit la force de la résistance à trois sortes de forces, dont la première a une direction horizontale & parallèle à la quille du Vaisseau, la seconde une direction aussi horizontale, mais perpendiculaire à la longueur du Vaisseau; cette direction ne se rencontre que dans le cours oblique, disparaissant dans le cours direct: la direction de la troisième force est verticale, & presse le Vaisseau de bas en haut. Mr. *Euler* donne ici des règles par lesquelles on peut déterminer ces trois forces, dès que l'on connoît la figure de la partie antérieure du Vaisseau. Les forces sont proportionnelles au quarré de la vitesse avec laquelle le Vaisseau avance dans l'eau.

Il restoit encore à Mr. *Euler* à rechercher quel effet ces trois forces produisent sur le Vaisseau. Pour étendre davantage ses recherches, il a rassemblé les effets de toutes les forces qui sollicitent le Vaisseau dans un état quelconque, & il a pris le peine de traiter cette théorie plus amplement. Il faut d'abord remarquer que tous les mouvemens dont le Vaisseau est susceptible, doivent être rapportés à deux genres. Le premier genre de ces mouvemens est appelé *progressif*, par lequel le Vaisseau avance, en sorte que sa situation demeure

re toujours parallèle. Ce mouvement peut se faire de deux manières, savoir suivant la direction horizontale, ou suivant la verticale. On doit surtout avoir égard à la première, qui lorsqu'elle se fait suivant la direction du Vaisseau, ou s'en écarte, est tantôt appelée *cours direct*, tantôt *oblique*: l'autre direction, appelée *verticale*, par laquelle le Vaisseau est élevé ou enfoncé, ne se rencontre guères, & ne mérite pas qu'on s'y arrête. Le second genre comprend les mouvemens gyroïres ou rotatoires, quand le Vaisseau se tourne autour d'un axe qui passe par son centre de gravité: ces mouvemens peuvent se rencontrer dans un Vaisseau sans le mouvement progressif & avec lui. On remarque plusieurs espèces de ces mouvemens selon la diversité des axes autour desquels se fait la gyration: surtout il faut distinguer les axes horizontaux de l'axe vertical; car si le Vaisseau se tourne ou s'incline autour de quelqu'axe oblique, ses mouvemens peuvent être distingués en deux, dont le premier se fait autour de l'axe horizontal, l'autre autour du vertical. Pareillement on réduit tous les axes horizontaux à deux, dont le premier passe suivant la longueur du Vaisseau, l'autre suivant la largeur par le centre de gravité. Les mouvemens qui se feroient autour d'un autre axe horizontal, peuvent être réduits à ces deux. Il y a donc un triple mouvement gyroïre: le premier se fait autour de l'axe longitudinal, & alors le Vaisseau s'incline de l'un ou de l'autre côté: le second se fait autour de l'axe latitudinal, & alors le Vaisseau s'incline sur le devant, ou sur le derrière. Dans ces deux cas il ne convient pas tant de chercher le mouvement par lequel se fait l'inclinaison,

que

que l'inclinaison même, qui peut être produite par des forces quelconques; & comme cet effet arrive fort vite, il importe fort peu de savoir par quel mouvement il est produit: car par la stabilité du Vaisseau ce mouvement cesse bientôt, & le Vaisseau persiste dans cette inclinaison que des forces assez fortes lui ont fait prendre. Le troisième mouvement gyrotoire est tout autre: il se fait autour de l'axe vertical du Vaisseau, qui fait tourner le Vaisseau en rond, & qui dure aussi longtems que subsistent les forces qui l'ont produit. A ce mouvement doit être rapporté celui que le gouvernail imprime au Vaisseau: on doit aussi considérer attentivement les autres forces qui peuvent donner un semblable mouvement au Vaisseau. Puisque le Vaisseau peut être sollicité par des forces quelconques, notre savant Auteur donne des règles bien claires par le moyen desquelles on peut sans peine distinguer & déterminer tous les mouvemens & les inclinaisons qui naissent de ces forces.

Pour ce qui concerne le mouvement progressif, toutes les forces doivent être transportées au centre de gravité, chacune selon ses directions, & en une selon les règles de la Statique, ou tout au plus en deux; dont la direction de l'une est horizontale, l'autre verticale. Cette dernière produira le même effet, soit qu'elle pousse le Vaisseau hors de l'eau ou dans l'eau, que si le poids en avoit été augmenté ou diminué, & par conséquent le Vaisseau s'élèvera ou s'enfoncera. D'autant plus doit être déterminé suivant les loix de la Mécanique le mouvement progressif occasionné par une force horizontale, en sorte que cette force divisée par la masse ou le poids de tout le Vaisseau, doit ac-

célérier le mouvement suivant la direction de la force qui agit : de sorte que si la direction de cette force s'accorde avec la direction du mouvement que le Vaisseau a déjà , ou bien si elle lui est contraire , ou oblique , on pourra déterminer l'accélération , ou le retardement , ou l'inflexion du cours du Vaisseau. Pour découvrir l'inclinaison du Vaisseau que ces mêmes forces ont produite , & premièrement celle qui se fait autour de l'axe longitudinal , il faut rassembler en une somme les degrés de chacune de ces forces à l'égard de cet axe , laquelle somme divisée par la stabilité du Vaisseau , donnera l'angle de l'inclinaison , c'est-à-dire , sa mesure , savoir l'arc d'un cercle dont le rayon est supposé être égal à l'unité , & l'on découvrira de la même manière l'inclinaison autour de l'axe longitudinal.

Pour trouver le mouvement gyrotoire du Vaisseau autour de l'axe vertical qui passe par le centre de gravité , il faut de même rassembler en une somme le degré de chacune de ces forces par rapport à cet axe , laquelle somme divisée par le degré de l'inertie du Vaisseau par rapport à cet axe , donnera l'accélération de ce mouvement gyrotoire. Par le degré de l'inertie d'un Vaisseau par rapport à un axe quelconque , *Mr. Euler* entend la somme de tous les produits de chacune des parties du Vaisseau en égard à son poids par les quarrés de leurs distances de cet axe. Ceci posé , le mouvement du Vaisseau est premièrement empêché par la résistance ; ensuite la force verticale , qui résulte de cette résistance , élève un peu le Vaisseau sur l'eau , & le rendant pour ainsi dire plus léger , le fait pour l'ordinaire pancher plus vers

vers la poupe. Dans le cours oblique l'inclinaison autour de l'axe longitudinal, peut aussi bien venir de-là, que la conversion autour de l'axe vertical; & Mr. *Euler* a rendu très-distinctement raison de ces effets dans chaque cas. Cependant la force de la résistance ne doit pas être considérée seule & séparément, mais on doit lui joindre toutes les forces par lesquelles le Vaisseau est poussé. C'est pour cela qu'on devoit faire un calcul de toutes ces forces, dont il y a deux sortes, savoir les forces du vent & celles des rames, que Mr. *Euler* a traitées séparément. Il examine donc d'abord les Vaisseaux qui sont poussés par le vent à l'aide des voiles; & après avoir rapporté ce qu'il faut remarquer de la force du vent en général, il a déterminé avec précision combien chaque voile reçoit de force du vent, & défini en même temps la courbure que le vent fait prendre aux voiles, puisque c'est d'elle d'où dépend la quantité de la force que la voile a reçue du vent.

De-là Mr. *Euler* passe à la considération des mâts, du nombre & de la situation desquels on doit inférer tant la quantité que la direction des forces données par le vent. Et cela dans deux cas; l'un, lorsque la direction de la force reçue du vent est parallèle à la direction du Vaisseau, ce qui lui donne un cours direct; le second, quand cette direction s'écarte de l'autre, ce qui lui donne un cours oblique. Dans le cours direct les voiles sont tendues normalement à la direction du Vaisseau. Il faut ici avant toutes choses remarquer l'angle sous lequel le vent souffle dans les voiles, parce que l'obliquité de l'incidence du vent non seulement diminue la force; mais aussi pro-

qu'à-mesure que le Vaisseau fait route, la composition du vrai mouvement du vent & du Vaisseau fait naître une autre force du vent sur les voiles, & une autre direction du Vaisseau. La force du vent ainsi déterminée pour le cours direct, il en naît un double effet par rapport au Vaisseau : le premier c'est que le Vaisseau est poussé en avant, & que son mouvement est continuellement accéléré jusqu'à ce que la résistance devienne égale à la force qui le pousse, & alors le Vaisseau avance d'un mouvement uniforme. Comme cet état d'égalité arrive bientôt, en comparant la force qui pousse avec la résistance, on découvre la vitesse du Vaisseau, avec laquelle il avancera uniformément. La force du vent contribue aussi à faire pancher le Vaisseau par devant, tandis que la résistance le fait pancher par derrière, en sorte que si ces deux forces sont égales, le Vaisseau ne souffrira aucune inclinaison. Ce panchement dépend surtout de la hauteur des mâts ; car plus on élève les voiles tendues, plus le Vaisseau s'inclinera ; au-lieu qu'à l'égard du mouvement progressif, il est indifférent que les voiles soient plus ou moins élevées, pourvu qu'elles reçoivent la même force du vent.

De-là on peut déterminer la hauteur que les mâts doivent avoir pour que le Vaisseau ne soit point incliné par l'action du vent ; cependant tout ce qui concerne les mâts, & la disposition des voiles, doit surtout être déterminé par la considération du cours oblique. Ce cours oblique a lieu, comme Mr. *Euler* l'a déjà remarqué, lorsque les voiles ne sont point tendues normalement à la direction du Vaisseau, en sorte que la direction

mo-

moyenne de toutes les forces reçues du vent déclinent de la direction du Vaisseau. Le Vaisseau avancera bien suivant cette direction moyenne, mais il ne continuera pas son mouvement, parce que de cette manière la force de la résistance ne deviendra jamais égale à la force qui pousse, mais lui sera plutôt directement contraire : car aussitôt que le cours du Vaisseau est oblique, un de ces deux côtés heurtant contre l'eau, la résistance latérale l'emporte bientôt sur la résistance qui agit suivant la direction du Vaisseau, en sorte que dans tout mouvement oblique la direction de la résistance décline beaucoup plus de la direction du Vaisseau, que la direction du mouvement. Par exemple, il peut arriver que lorsque la direction du cours décline de la direction du Vaisseau seulement d'un angle de 10 degrés, la direction de la résistance en déclinera d'un angle de 30. Par où il paroît que si la direction de la force qui pousse en avant est oblique, l'obliquité du cours sera telle que la direction moyenne de la résistance deviendra contraire à la direction de la force d'impulsion. Ainsi dans le cas proposé, si la direction de la force qui pousse en avant fait avec la direction du Vaisseau un angle de 30 degrés, le cours du Vaisseau déclinera seulement de 10 de la direction du Vaisseau, puisque de ce cours il naît une résistance dont la direction déclinante de 30, devient contraire à la direction de la force qui pousse en avant, & le Navire acquerrera autant de vitesse, que la force de la résistance deviendra aussi égale en quantité à la force qui pousse en avant : d'où l'on peut non seulement déterminer l'obliquité du cours, mais aussi la vitesse,

La Navigation obtient un grand avantage de cette différence entre la direction de la force qui pousse en avant, & celle du cours même, en ce que par-là on est en état de diriger le cours du Vaisseau vers les endroits d'où le vent souffle, en sorte que si le vent du Nord souffle, le Vaisseau peut être dirigé vers le Nord en dessus de l'Orient ou du Couchant; & les Vaisseaux qui s'approchent le plus de l'endroit d'où le vent contraire souffle, sont censés les meilleurs. Cette excellente propriété d'un Vaisseau dépend surtout de ce que la résistance latérale prévaut sur la résistance directe, en sorte que plus la résistance latérale est augmentée, ou la résistance directe diminuée, plus le Vaisseau sera propre à aller contre le vent contraire: mais toutes choses d'ailleurs égales, plus les Vaisseaux seront longs, plus jouiront-ils de cette prérogative.

De la force du vent naissent dans le cours oblique des forces propres à donner du mouvement au Vaisseau autour des trois axes dont Mr. *Euler* vient de parler. Car premièrement dans le cours direct le Vaisseau est déterminé à pancher vers la proue autant que la résistance de l'eau n'empêche ou ne diminue cet effet. Mais comme la stabilité par laquelle le Vaisseau résiste à cette inclinaison est très-grande, il ne sauroit naître de-là une inclinaison qui soit à craindre, & on ne sauroit non plus rien déterminer à cet égard par rapport au nombre des voiles, ni à la hauteur des mâts. Mais comme dans le cours fort oblique les voiles sont à peu près tendues suivant la longueur du Vaisseau, & que la direction de la force fournie par le vent est presque normale à la direction du Vaisseau,

seau ; de-là naît une grande force pour incliner le Vaisseau sur un côté ou autour de l'axe longitudinal, laquelle force sera d'autant plus grande, que les mâts seront plus hauts, dans ce cas la résistance ne pouvant diminuer considérablement l'inclinaison. Ainsi comme la stabilité du Vaisseau par rapport à cet axe est très-petite, ou ne résiste que peu à l'inclinaison, il en doit naître dans le cours oblique une inclinaison considérable sur le côté, qui peut mettre le Vaisseau en grand danger, si la force reçue du vent est ou trop grande, ou appliquée trop haut. Et comme la largeur des voiles est déterminée par la capacité des Vaisseaux, leur hauteur & celle des mâts doit aussi être déterminée de manière que le Vaisseau puisse soutenir sans danger l'inclinaison qu'il éprouvera dans le cours oblique.

Il peut encore arriver dans le cours oblique que la force du vent imprime au Vaisseau un mouvement gyrotoire autour de l'axe vertical, à laquelle force il faut joindre celle qui naît de la résistance, & produit un effet semblable, à-moins que ces deux forces ne s'évanouissent, ou ne se détruisent mutuellement. les Vaisseaux seront toujours par-là en fort grand danger. Pour prévenir dans ce cas que le Vaisseau ne fasse la pirouette, on se sert ordinairement du gouvernail, mais souvent il ne sauroit l'empêcher; outre que par l'action continuelle du gouvernail le mouvement du Vaisseau est considérablement retardé. On dit des Vaisseaux sujets à cet inconvénient, qu'ils refusent d'être gouvernés; & on compte avec raison ce défaut parmi les plus grands qu'un Vaisseau puisse avoir. Il est donc absolument nécessaire de l'éviter en construisant

struisant les Vaisseaux, ce qui pourra se faire en plaçant bien les mâts. Car afin que le Vaisseau ne reçoive point des forces qui le meuvent, un mouvement autour de l'axe vertical, qu'on conçoit passer par le centre de gravité du Vaisseau, il est nécessaire que la direction moyenne de toutes les forces passe par ce même axe; parce que la grandeur des forces prise par rapport à cet axe, s'évanouira. Pour cet effet il faut disposer les mâts dans chaque Vaisseau, de manière que toutes les voiles étant déployées la direction moyenne de toutes les forces que le vent leur imprime, passe par cet axe vertical; ou bien que le plan vertical, qu'on suppose passer par la direction moyenne de ces forces, passe en même tems par le centre de gravité du Vaisseau. Il faut remarquer que si la direction moyenne des forces de résistance passe d'elle-même par cet axe, cela est bien; mais si elle n'y passe pas, il faut changer la disposition des mâts, de manière que la grandeur des forces du vent soit en équilibre avec la grandeur des forces de résistance. Car quel que soit le nombre des mâts, on doit toujours les concevoir idéalement comme un seul, chargé du même nombre de voiles propres à produire le même effet. La place de ce mât est alors déterminée par les règles données. Par-là on détermine aussi les places que chaque mât doit occuper, & leur hauteur, si l'on a égard aux intervalles qui doivent être entr'eux à cause de la largeur des voiles, afin que celles de derrière n'interceptent point le vent à celles de devant. Mr. *Euler* croit que cette disposition juste & précise des mâts, ne sauroit presque jamais être observée dans la pratique, en sorte qu'on évitât en-

entièrement la gyration du Vaisseau. Pour cet effet on employe ordinairement le mât de la poupe, dont la voile est triangulaire, enforte que la force du vent qu'il reçoit, ne sert pas tant à faire avancer le Vaisseau qu'à le gouverner, & à détruire les autres forces qui feroient tourner le Vaisseau. Par-là le Vaisseau perd considérablement de la force qui le pousse en avant, & en même tems sa faculté de pouvoir aller contre le vent en souffre beaucoup. Mr. *Euler* a traité dans ce Chapitre, très-amplement & très-soigneusement, toutes les circonstances qui concernent la place, le nombre, & la hauteur des mâts.

On rencontre encore dans l'examen du cours oblique beaucoup de choses d'une extrême utilité dans la pratique. La direction du cours que le Vaisseau doit suivre étant proposée, on peut disposer les voiles de différentes manières, enforte que le Vaisseau suive ce cours, à-moins que la direction ne soit presque contre le vent. De toutes ces différentes manières Mr. *Euler* a déterminé celle qui donne au Vaisseau le mouvement le plus rapide, détermination qui ne sauroit qu'être utile, quoique les Pilotes par une expérience journalière sachent assez bien choisir la meilleure disposition des voiles. Mais lorsqu'il s'agit d'aller contre le vent, Mr. *Euler* a assigné la direction du Vaisseau & des voiles la plus avantageuse.

Après avoir ainsi pesé les forces du vent & de la résistance, il restoit encore à notre savant Mathématicien à examiner l'action du gouvernail, qui tient ordinairement à la poupe. Voyons ses remarques à ce sujet, & les règles qu'il donne là-dessus. Il faut d'abord que le corps du Vaisseau
soit

soit tellement diminué vers la poupe, que l'eau puisse frapper librement le gouvernail pour produire l'effet désiré. Pour bien expliquer l'action du gouvernail, il faut d'abord marquer la force que reçoit le gouvernail par rapport à l'axe qui passe par le centre de gravité du Vaisseau, laquelle force étant divisée par la force d'inertie du Vaisseau à l'égard du même axe, donnera la vitesse avec laquelle le Vaisseau se tournera. Il paroît par là que plus le gouvernail est éloigné du centre de gravité, plus son action est grande; & que le degré de la force d'inertie du Vaisseau étant connu, on peut facilement déterminer la grandeur du gouvernail propre à produire l'effet requis.

Après ce qui vient d'être dit, il ne sera plus difficile de connoître & de déterminer l'utilité & les inconvéniens de chaque Vaisseau, sur quelque modèle qu'il soit construit; on pourra même, en sachant le but auquel un Vaisseau est destiné, décider quelle doit être sa construction la plus parfaite pour atteindre à ce but, ce qui est l'essentiel & le principal point de la Science Navale; & qu'on trouve dans l'Ouvrage de Mr. *Euler*, puisqu'il y a expliqué de quelle manière doit être construit un Vaisseau, pour qu'il ait le degré de stabilité donné, tant par rapport à l'axe longitudinal qu'au latéral, ainsi que la manière dont les oscillations & les agitations produites par les vagues peuvent être modérées. De plus il rapporte comment le devant de chaque Vaisseau doit être construit afin que, selon le but de chacun, il souffre la moindre résistance possible pour qu'il avance avec la plus grande vitesse. Il a aussi décrit la figure que doit avoir un Vaisseau pour aller contre le vent,

vent, & afin qu'en même tems il obéisse à l'action du gouvernail. Enfin il a déterminé la place, le nombre & la hauteur des mâts & des voiles : ainsi, si l'on observe ses préceptes, on pourra naviguer avec succès en suivant les deux cours du Vaisseau, le direct & l'oblique. Il pourroit arriver que différentes circonstances exigeassent qu'on bâtît un Vaisseau d'une construction qui sembleroit être contraire à celle que Mr. *Euler* a donnée : mais si l'on examine bien en particulier toutes les raisons, il ne sera pas difficile de les concilier entr'elles, & d'obtenir le but que l'on se propose, autant que la nature de la chose le permettra.

Après ces discussions Mr. *Euler* passe à l'examen d'un autre genre de Vaisseau, qu'on fait avancer par le moyen de rames, & qui ne demande pas moins de recherches profondes. *Aristote* avoit entrepris d'expliquer la force des rames par la nature du levier, mais le mauvais succès a démenti son hypothèse. Les Mathématiciens plus modernes ont reconnu l'erreur de ce Philosophe, mais personne d'entr'eux n'a traité cette matière comme elle le mérite ; il semble que cette gloire ait été réservée à Mr. *Euler*. Il s'est surtout attaché à découvrir par les principes de la Méchanique la force avec laquelle le Vaisseau est poussé par les rames, & il détermine avec précision la vitesse que des rames quelconques agitées par des forces quelconques peuvent donner à un Vaisseau. Comme un tel Vaisseau ne va jamais à la voile contre le vent, ils ne sont point par-là sujets à l'inclinaison qui arrive dans le cours oblique ; & il ne s'agit que de leur procurer le degré de stabilité suffisant pour rencontrer la moindre résistance

ce possible dans le cours direct. Ensuite, comme une rame prise selon la longueur se divise d'elle-même en deux parties ; l'une intérieure, qui est dans le Vaisseau, que tiennent les rameurs ; l'autre extérieure, pourvue d'un plat qui est dans l'eau & la remue : Mr. *Euler* a déterminé la proportion qu'il doit y avoir entre la partie intérieure & l'extérieure, afin que de la même force appliquée à la rame naisse la plus grande force pour faire aller le Vaisseau en avant. Cette proportion dépend du Vaisseau, de sa résistance, & du nombre des rames ; cependant notre Auteur a trouvé que la partie extérieure doit toujours surpasser en longueur la partie intérieure. Cette proportion fondée dans la théorie, s'observe soigneusement dans la pratique. Le célèbre Mr. *Bouguer*, dans son excellent *Traité du Navire*, diffère ici de Mr. *Euler* ; car il croit que pour que le Vaisseau avance avec le plus de vitesse, il est nécessaire que la partie intérieure soit plus longue que l'extérieure, comme on peut le voir dans le Chapitre où il traite de l'action des rames. Erreur légère, qui ne peut être comptée, lorsqu'on considère le nombre d'utiles & d'excellentes observations que renferme son *Traité intitulé du Navire*.

A R T I C L E III.

CLAVICULA HERMETICÆ SCIENTIÆ, ab Hyperboreo quodam horis subsecivis calamo consignata anno 1732.

C'est-à-dire,

La CLAVICULE de la SCIENCE Hermétique, écrite

écrite par un habitant du Nord, dans ses heures de loisir, l'an 1732. A Amsterdam chez Pierre Mortier 1751 in-8, p. 73. Latin & François,

LE sentiment de *Pindare* est celui du Monde entier. *L'eau*, dit-il, est une bonne chose, mais l'or brille parmi les richesses, comme le feu dans la nuit (a). Le Grand-œuvre si vanté à ses adorateurs, & les hommes ne répètent que trop souvent les vœux de l'infortuné *Midas*. Attirés par les avantages flatteurs que promet le Grand-œuvre, on court après avec précipitation. A peine un *Adepté* s'aperçoit-il d'un foible rayon d'espérance, qu'il arrange déjà dans son esprit les aises qu'il se donnera: les charmes d'un tel avantage gagnent enfin son esprit, il s'y livre entièrement, & n'hésite plus à se persuader que la réussite en est infaillible. On en voit peu qui avec *Pascal* diront que, pour se venger d'un ennemi, ils lui souhaitent l'envie de faire de l'Or.

Le nom de *clavicule* est si fameux dans le Monde, que nous osons assurer que cette Brochure, en faveur du titre qu'elle porte, s'attirera des Lecteurs. Le prompt débit de la première édition qui en a été faite à *Marbourg* en 1746 in-4to. en *Latin*, semble en être un sûr garant. Cependant ce n'est qu'un jeu d'esprit, un énigme qu'elle contient, quel l'Auteur laisse à deviner au Lecteur. Après avoir rapporté dans le stile des *Alchimistes* l'histoire des Sciences en général, & particulièrement de celle qui enseigne à faire de l'Or

(a) *Pyth. Od. I.*

l'Or, il décrit avec exactitude sa manœuvre pour parvenir à ce but. Voici comment il veut que ses disciples soient initiés.

„ Quiconque, dit-il, ne vous conduit pas directement au domicile de la Nature, ne tient pas le vrai chemin, mais vous en écarte. Je veux cependant vous donner un conseil, pourvu que vous puissiez obtenir de vous qu'après que vous aurez lu quelques Auteurs, dont la sincérité est avérée, vous effaciez sérieusement de votre esprit toute envie de visiter les Métaux cruds & les Minéraux de toute espèce; & si vous vous appliquez au-contraindre uniquement aux générations de la Nature, & à en faire l'examen, vous pourrez être bien persuadé que vous êtes entré dans la voye royale. Voici ce que j'ai trouvé par mes recherches : vous jugerez vous-même par l'opinion où je suis sur ce sujet, & que je vais vous communiquer sans détour, si j'ai avancé ou non. Si mon opinion ne vous plaît pas, cherchez-en, je vous prie, une meilleure, & m'en faites part avec la même franchise. La route que je vous indiquerai, ne vous engagera pas du-moins à faire de grands fraix, ni des travaux inutiles à la manière des Philosophes; vu qu'outre les dépenses ordinaires que vous êtes obligé de faire pour votre entretien, il ne vous en coûtera pas plus de deux ou trois écus.

„ Ma matière, continue l'Auteur, n'est ni animale, ni végétale, ni minérale, mais elle participe de tous les trois. Elle est universelle & plus fréquente dans le Monde que toute autre chose quelconque. Elle doit être nommée
„ par

„ par simplicité microcosmique, & elle le mérité,
 „ On la trouve toujours & par-tout, tant au fond
 „ des *Indes*, qu'au milieu de *Rome*, tant de jour
 „ que de nuit, en Été comme en Hiver. On peut
 „ l'avoir avec très-peu & beaucoup de danger, &
 „ aucun mortel ne peut s'en passer. Elle n'est ja-
 „ mais en repos, mais toujours en action & en
 „ mouvement; jamais exposée, mais toujours
 „ cachée à la vue. La mine où elle se trouve est
 „ profonde & couverte d'épaisses ténèbres, car
 „ elle est renfermée dans des lieux étroits & dans
 „ les entrailles de la Terre, d'où ma manière est
 „ tirée & manifestée subitement par l'Artiste.
 „ Son origine est de la Terre, & sa vie du Ciel.
 „ De-là vient qu'elle est animée, & non pas
 „ morte. Ce mercure est bien du vulgaire, mais
 „ nullement commun. Le commun est un fluide
 „ de froid, le mien est un fluide chaud. Il faut
 „ bien des choses & des travaux pour épurer ce-
 „ lui-là, tandis que le mien n'exige qu'un seul
 „ travail & qui m'est propre. Le mien ne réside
 „ & ne se trouve que dans un seul corps, quoique
 „ tout ce qui vit sous le Ciel en soit jaloux. Il a la
 „ même couleur à la fin qu'il avoit au com-
 „ mencement, quoiqu'il soit infiniment exalté.
 „ Il se forme d'une infinité d'autres matières,
 „ d'où il indique par l'analyse, étant crud, les af-
 „ finités qu'il a avec les trois régnes. Quoiqu'il
 „ ne me soit pas possible de le composer, je n'en
 „ suis point en peine, car la Nature me le donne
 „ préparé & composé autant qu'il doit l'être
 „ pour mon dessein. Il est très-vil & très-abject,
 „ mais aussi très-précieux & très-cheri, même
 „ avant la première opération. Son nom est
 „ T 2. très-

„ très-connu de tout le monde, mais ses vertus
 „ sont plus qu'inconnues & qu'inexpérimentées.
 „ Il a trompé plusieurs personnes, qui se pro-
 „ mettoient de grandes choses de son excellence
 „ & de sa céleste origine; & qui ont fait tous
 „ leurs efforts pour le perfectionner, ignorant sa
 „ vraie & amicale concoction. D'où il est arrivé
 „ que de grands Philosophes l'ont rejeté & con-
 „ damné, même avec raison, puisqu'il ne peut
 „ être dissous, ni mourir, ni être vivifié, ni par-
 „ fait, qu'en soi-même & par soi-même, d'une
 „ seule manière vraiment naturelle, convena-
 „ ble, cachée & philosophique. Tout feu élé-
 „ mentaire, même le moindre, quelque nom
 „ qu'on lui donne, le chasse ou le tue, du moins
 „ le rend-il incapable d'être resuscité philosophi-
 „ quement. Desorte que la matière est inutile
 „ plus qu'on ne sauroit croire sans une exacte
 „ connoissance du feu, du vase, & de l'*athanor*.
 „ Les Auteurs nous aident moins que rien à dé-
 „ couvrir ces choses, car ils en ont si soigneuse-
 „ ment effacé les traces, qu'ils font donner à
 „ gauche les jeunes-gens mêmes qui se doutent
 „ de la vérité. En vantant comme des oracles
 „ leurs erreurs, leurs minuties, & leurs rêve-
 „ ries, ils font perdre à ceux qui les voyent, des
 „ peines infinies & beaucoup d'argent; & les font
 „ tomber dans des labyrinthes dont ils ne sortent
 „ souvent qu'après avoir dissipé tout leur bien.
 „ Faut-il s'étonner alors si cette noble science,
 „ & ces recherches de la plus parfaite préparation
 „ qui soit dans la Nature, sont aujourd'hui tant
 „ haïes & trouvent un si grand nombre d'enne-
 „ mis? Je doute fort que la nécessité que les Phi-

„ Philosophes prétextent à cacher ces choses, puisse
„ justifier leur conduite, puisqu'il semble qu'il
„ vaut mieux se taire que de tromper. Pour moi
„ je soutiens que la Nature est le seul guide & la
„ seule maîtresse dans cet Oeuvre ; car se souve-
„ nant de son Auteur, elle ne sauroit se tromper
„ elle-même, ni les autres.

„ La matière m'étant ainsi connue, il me faut
„ encore considérer & rechercher comment elle
„ doit être corrigée & épurée. Ceci ne se fait par
„ aucun feu élémentaire, ni artificiel, dans au-
„ cun vase ni fourneau, mais par son propre feu,
„ que le Créateur a donné dès le commence-
„ ment, immédiatement à la Nature, & que nous
„ héritons. Le Laboureur la connoît malgré la
„ grossièreté de son génie, & l'Alchimiste le plus
„ expert l'ignore entièrement. Nous sentons à
„ tout moment sa vertu, mais nous ignorons le
„ lieu de sa demeure après qu'il s'est retiré. Il est
„ invisible mais non pas insensible, doux, va-
„ poreux, continu, égal, & repose à l'entour de
„ la matière nue. Par cela même il est entretenu,
„ nourri & se dissout, il meurt, se corrompt,
„ germe, verdit, fleurit, & est vivifié, corrigé, per-
„ fectionné, augmenté & se multiplie. Sa recher-
„ che est bien plus difficile que celle de la matiè-
„ re même, puisqu'on ne peut jamais le trouver
„ dans les Livres. C'est pourquoi la connoissan-
„ ce de ce feu doit être préférée de beaucoup à
„ celle de la matière ; car la connoissance de la
„ matière seule contribue peu à celle du feu, au-
„ lieu que celle-ci étant une fois connue, la con-
„ noissance de l'autre peut à peine rester cachée.
„ Le vase aussi n'est ni artificiel ni fait de main,

„ mais naturel & homogène, oblong avec un
 „ col, fermé & ouvert, selon que l'exige la né-
 „ cessité, opaque & obscur. Dans celui-ci, qui
 „ est seul & unique sur la Terre, la matière com-
 „ mence, est cuite & perfectionnée. On peut
 „ l'avoir par tout & à tout moment, & il ne cou-
 „ te pas tant que le feu, dont la matière coûte be-
 „ aucoup à bien des gens. Il se ferme lui-même
 „ hermétiquement & se ouvre. Il ne reçoit pas
 „ plus qu'il ne convient, & refuse le superflu; de-
 „ sorte qu'on n'a que faire de s'embarasser de la
 „ proportion, ni de la quantité; la Nature n'i-
 „ gnorant pas de combien elle a besoin, pourvu
 „ qu'on lui fournisse les secours nécessaires. Je
 „ n'ai non plus qu'un seul fourneau, qui est bien
 „ de terre mais naturel, & à la construction du-
 „ quel l'art n'a point de part. Il est pourvu de
 „ deux soufflets, les côtés en sont opaques;
 „ cependant il est si mobile que je puis aisément
 „ le transporter d'un lieu en un autre, & même
 „ l'emporter avec moi dans de longs voyages,
 „ sans aucun embarras ni crainte d'être trahi. Ce
 „ qu'il y a d'étonnant, c'est que mon *athanor*
 „ contient, au dedans de soi, le feu le plus fort
 „ de la Nature, ou, comme d'autres s'expriment,
 „ le quatrième degré du feu, & que c'est par la
 „ vertu qu'il subsiste; il se rompt néanmoins &
 „ est détruit par le moindre feu élémentaire ou
 „ d'une lampe. Vous pouvez vous convaincre
 „ par là combien il diffère d'un vase artificiel.
 „ Ce qui rend cet Oeuvre difficile, c'est 1. la
 „ connaissance & le soin des heures de l'accou-
 „ chement; car cet Oeuvre ressemble fort à la gé-
 „ nération de l'homme, en ce qu'il a ses heures de

„ con-

conception & d'accouchement. 2. Le gouvernement du feu, en quoi ceux qui n'employent pas les précautions requises pèchent souvent, & ruinent par-là tout l'édifice; écueil qu'on peut aisément éviter lorsqu'on est attentif & circospect. 3. Le secret de l'art que j'ai appris promptement en remontant à sa première source. Le reste est facile & nullement désagréable, excepté l'odeur puante qui frappe au commencement. Les couleurs sont trois en nombre, le noir, le blanc qui égale la neige, & la troisième qui ressemble au rubis, quoique le mélange de ces trois en produise encore d'autres.

Je laisse à chacun à examiner par ce qui vient d'être dit, si cet excellent Oeuvre est si pénible & si difficile qu'il doive être entièrement méprisé & rejeté, ou bien traité de folie, comme la chimère d'un cerveau troublé. Je crois plutôt qu'il est si aisé & si facile, qu'il peut se faire aussi bien par un de mes paysans tout-à-fait ignorant dans la Chimie, (pourvu que je lui aye dit auparavant quelque mot à l'oreille) que par le plus excellent Philosophe. La matière, le vase, le fourneau & le feu ne sont qu'une seule & même chose. Qu'est-il besoin de chercher dans des Pays éloignés, ce que nous avons suffisamment chez nous? Mais la Nature abjecte & méprisée n'est pas un objet propre à s'attirer l'attention & l'estime de ces grands Philosophes. Et quand même ils la connoitroient, elle ne paroîtroit pas digne à des gens d'un tel mérite d'en faire leur occupation & leur étude; gens qui méprisent la connoissance

„ d'eux-mêmes, & qui par le faste & l'avarice
 „ s'élèvent jusqu'aux étoiles & aux planètes, &
 „ se les associent comme de dignes amis qui se
 „ tournent d'abord vers leur chef le Soleil, & a-
 „ près lui avoir offert la Lune en mariage, ils de-
 „ mandent pour récompense un libre accès aux
 „ trésors immenses de l'Époux.

Notre Auteur propose ensuite son opinion
 sur le terme fatal. „ Celui, dit-il, qui a pris du
 „ goût pour l'éternité, souhaite avec ardeur de
 „ quitter cette vie pour en être mis en possession;
 „ & celui qui a vécu dans l'exil & comme étran-
 „ ger dans des Pays éloignés, quoique libre & en
 „ sûreté, n'hésite pas à retourner dans sa patrie.
 „ Ceci fournit une réponse à ceux qui deman-
 „ dent pourquoi on voit si rarement que les Phi-
 „ losophes à qui tout réussit ordinairement, &
 „ qui ont des connoissances si exactes de la Mé-
 „ decine, ne vivent pas plus longtems que le reste
 „ des hommes, c'est qu'il ne leur reste rien de
 „ mortel à désirer. Le Très-haut a mis deux ter-
 „ mes à nos jours, l'un accidentel & l'autre na-
 „ turel. Aucun Mortel, ni même le Philosophe,
 „ ne sauroit passer celui-ci. Pour l'autre, à ce que
 „ nous apprend la Science des Mages, il peut être
 „ prolongé, par la volonté divine & l'éloignié-
 „ ment des obstacles. Nos premiers Pères, &
 „ ceux qui ont vécu avant le Déluge, en fournis-
 „ sent des exemples, de-même que plusieurs Phi-
 „ losophes. Le premier de ces deux termes est
 „ ordinaire & commun à tous les mortels de no-
 „ tre siècle; c'est ce qui paroîtra plus clairement
 „ par l'exemple d'une lampe ou d'une chandelle
 „ allumée, qui brule autant que la mèche dure,
 „ „ c'est-

„ c'est-à-dire jusqu'au second terme, à-moins
 „ qu'elle ne soit éteinte par quelque cause acci-
 „ dentelle, qui fait le premier terme. La chan-
 „ delle ou la lampe de notre vie bruleroit aussi
 „ jusqu'à ce que sa matière ou son huile vitale
 „ fût consommée, si elle n'étoit éteinte par l'â-
 „ ge ou par quelque accident violent, par une
 „ complexion foible ou par l'intempérance, la
 „ débauche & la mollesse, d'où proviennent
 „ nombre de maladies, ou par quel qu'autre cau-
 „ se accidentelle. La Science des Sages peut beau-
 „ coup contre ce terme, à-moins, qu'ayant de
 „ meilleures choses devant les yeux, ils n'obtien-
 „ nent du Créateur par leurs prières, de déloger
 „ bientôt pour être avec lui (a).

„ Considérons encore les avantages que pro-
 „ met sa méthode. Quand même l'Artiste se
 „ tromperoit quelquefois, la Nature redresse aus-
 „ sitôt son erreur. Une seule chose à regretter,
 „ c'est qu'elle exige tant de tems ; car à peine
 „ sauroit-elle, dans l'espace de deux ans, être
 „ conduite à une rotation utile & fructueuse. El-
 „ le requiert encore un Artiste attentif & libre de
 „ tout autre soin, de peur que par sa négligence
 „ ou l'empêchement d'autres affaires, le fruit de
 „ plusieurs mois de travail ne soit perdu dans un
 „ moment. Si vous avez plus de patien-
 „ ce, d'attention & de loisir, soyez content &
 „ d'une humeur gaye, priez sans relâche jusqu'à
 „ la

(a) *Des-Cartes*, à ce que nous apprend *Mr. Des Mairieux*
 dans la Vie de *Mr. de S. Evremond*, dit au Chevalier *Ka-*
nelme Digby, „ qu'il n'osoit pas se promettre de rendre
 „ l'homme immortel, mais qu'il étoit bien sûr de pou-
 „ voir rendre sa vie égale à celle des Patriarches".

„ la fin, & vous pourrez être sûr d'avoir trouvé
 „ sur la Terre le souverain bien après Dieu. C'est-
 „ là ce qui restaure la santé, fortifie la jeunesse;
 „ augmente les biens &c. & conserve jusqu'au
 „ dernier soupir la tranquillité désirable de l'es-
 „ prit. C'est la Toison d'or des Grecs, la Lumière
 „ & la Justice des Hébreux, l'Etoile resplen-
 „ dissante des Mages &c.

„ L'Auteur rapporte à la fin de son Ouvrage la ca-
 „ bale de la Table de Pythagore, le Tétragramme
 „ des Grecs, & le Schemhamphorasch des Hé-
 „ breux, d'où il tire les lettres LVX, qu'il dit faire
 „ un seul mot, *lux* ou *lumière*, par lequel il a plu à
 „ Dieu de laisser quelque idée de lui à l'homme. Il y
 „ a encore joint les corollaires suivans. „ *Que de*
 „ *Géomètre* apprenne de-là la quadrature du
 „ Cercle, & le mouvement perpétuel, savoir
 „ par la circulation des quatres élémens; l'*A-*
 „ *risthméticien*, la production du nombre sensi-
 „ ble par des choses purement intellectuelles; le
 „ *Grammairien*, l'origine des Lettres”.

A R T I C L E IV.

SERMONS on the following subjects, &c.... To
 which is added a critical Dissertation 1 Cor. XI.
 10. &c. by STRIKLAND GOUGH, M. A. Rector
 of Swaffield Vicar of Swinstead in Lincolnshire.

C'est-à-dire,

*Sermons sur divers sujets, Auxquels on a joint
 une Dissertation critique sur 1 Cor. XI. 10.
 C'est pourquoi la femme, à cause des Anges,
 doit avoir sur la tête une marque qu'elle est
 sous*

Sous la puissance de son Mari. Par STRICKLAND
GOUGH, *Maître-ès-Arts & Ministre des E-*
glises de Swafeld & de Swinstead dans la
Comté de Lincoln. A Londres, chez J. Noon
dans Cheapside, & A. Millar dans le Strand.
8. p. 419 pour les Sermons, & 53 pour la Dis-
sertation, sans la Préface qui en contient 10.

Ce ne sont pas ici des Sermons tels qu'on en
voit paroître tous les jours, autrement nous
ne nous croirions pas obligés d'en rendre comp-
te. Les sujets en sont si curieux, si importants & si
variés, les matières si bien traitées en peu de mots,
le stile si pur, si naturel & si animé, & le tout ac-
compagné d'une si noble simplicité, que nous
croyons faire plaisir à nos Lecteurs de leur en
donner quelque idée.

Pour cela nous n'avons qu'à transcrire une par-
tie de la *Préface* qui est à la tête, & où l'Auteur
explique lui-même son dessein. „ Mon but, dit-
„ il, dans ces Sermons, a été d'inculquer les pre-
„ miers & les plus importants Principes de la
„ vraie Religion. J'ai commencé par la relation
„ que nous avons avec Dieu, comme étant son
„ Ouvrage ou sa famille, d'où se déduisent évi-
„ demment toutes les vérités & tous les devoirs
„ de la Religion Naturelle. J'ai prouvé que le
„ but de la création de l'homme est son bonheur
„ spirituel, & tâché d'un bout à l'autre de con-
„ vaincre les *Chrétiens* que cette vie n'est autre
„ chose qu'un état d'épreuve pour nous amener
„ à une vie parfaite & glorieuse dans un autre
„ Monde. J'ai expliqué & fortement recom-
„ mandé les vertus qui seules peuvent nous ren-
„ dre

„ dre dignes de ce bonheur en sorte que si
 „ quelque Révélation que ce fût, en diminueoit le
 „ prix ou la nécessité, il n'en faudroit pas davan-
 „ tage pour la convaincre d'imposture. J'ai pris
 „ un soin particulier de mettre dans tout leur
 „ jour les avantages infinis d'une éducation hon-
 „ nête & vertueuse, ... aussi-bien que les
 „ suites fatales de toutes les mauvaises habitudes
 „ & d'une vie dérèglée.
 „ En traitant ces divers sujets, je me suis fait
 „ un devoir de relever l'excellence supérieure de
 „ la *Morale Chrétienne*, qu'il est fort à craindre
 „ que dans la chaleur de nos disputes continuel-
 „ les avec les Incrédules, & les uns avec les au-
 „ tres, nous n'entendions pas si bien que les *Dog-*
 „ *mes du Christianisme*, quelque diversité d'o-
 „ pinions qu'il y ait encore à cet égard-là même
 „ Cependant j'ai tâché dans mon dernier
 „ Sermon, d'expliquer d'une manière raisonnable
 „ & les Dogmes & les Institutions positives de
 „ notre sainte Religion, à dessein d'instruire les
 „ *Chrétiens* sincères, d'affermir ceux qui dou-
 „ tent, & de ramener les Incrédules. Et si ce Ser-
 „ mon tombe jamais entre les mains de ceux de
 „ ces derniers qui cherchent la vérité de bonne
 „ foi, je les prie de le lire en la crainte de Dieu, &
 „ de voir si le *Christianisme*, de la manière que
 „ je l'ai représenté, n'est pas véritablement une
 „ *Religion raisonnable*. Car je suis très-persuadé
 „ que les objections que l'on fait ordinairement
 „ contre cette Religion, ne tombent pas sur le
 „ *Christianisme* contenu dans le N. TESTA-
 „ MENT, mais sur celui que se sont forgés des
 „ hommes ignorans ou enthousiastes.

Ces

Ces Sermons sont au nombre de seize. Le premier est sur ces paroles remarquables de *St. Paul*, ACTES XVII. 28 *Comme quelques-uns même de vos Poètes ont dit, car aussi nous sommes sarracés.* Le Prédicateur remarque d'abord que rien n'est plus surprenant que les fausses idées que les hommes se font de tout tems faites de la nature de Dieu, quoiqu'elle se manifeste si visiblement dans tous ses ouvrages. Les Ecrits des Auteurs Payens les plus célèbres n'en fournissent que trop de preuves, & l'Idolâtrie répandue dans tout l'Univers le confirme de reste. Il n'est pas à-la-vérité bien étonnant que des Peuples sauvages & abrutis soient tombés dans une crasse ignorance de Dieu & de ses perfections; mais que des Nations civilisées & polies, que les *Egyptiens*, les *Grecs* & les *Romains*, qui se sont si fort distingués par leur profond savoir & leurs Recherches Philosophiques, ayent eu néanmoins des notions indignes de la Divinité, c'est ce qu'on a peine à comprendre. Et assurément, si nous n'en avions la preuve dans ce Chapitre, aussi-bien que dans les Ouvrages des Auteurs contemporains (a), *Athènes* auroit été le dernier lieu où l'on se seroit attendu de trouver tant d'ignorance & de superstition que *St. Paul* en reproche à cette Ville, où l'on voyoit de toutes parts des Autels consacrés aux Dieux de l'Europe, de l'Asie & de l'Afrique, & un en particulier avec cette inscription AU DIEU INCONNU. D'où l'Apôtre prend occasion de leur faire connoître ce Dieu qu'ils ne connoissoient pas, & ce-

(a) Voy. surtout la 1. Scène du 3. Acte de l'*Innus* d'*Aristophane* avec les scholies,

cependant le seul véritable. *Celui donc, leur dit-il, que vous adorez sans le connoître, c'est celui la même que je vous annonce.* Et dans la belle description qu'il leur donne ensuite de la nature & des perfections de ce Dieu souverain, il se sert, pour les gagner plus efficacement à la Foi, des déclarations de leurs propres Auteurs, *Selon ce que quelques-uns même de vos Poètes ont dit, car aussi nous sommes sa race.*

Ce Passage est tiré des *Phainomena d'Aratus* Poète Grec, & l'on trouve, sinon la même expression, du-moins la même vérité dans plusieurs autres Ecrivains Payens; car ils appellent Dieu quelquefois le Père des Dieux & des hommes; & quelquefois simplement le Père par excellence; & Orphée, ou l'Auteur quel qu'il soit des vers qui portent son nom, dit en termes exprès que Dieu est un Être unique, existant par lui-même, & la cause de toutes choses. Mais sans s'arrêter à ce que les Payens ont dit ou pensé sur ce sujet; l'Auteur se propose de tirer de cette vérité incontestable, que nous sommes la race de Dieu, les conséquences qui en découlent naturellement. Il les réduit à trois. 1. La dignité de la nature humaine, qui résulte de cette glorieuse relation. 2. Le soin particulier que nous pouvons espérer que Dieu, comme notre Père, prend de nous. 3. Les devoirs réciproques que cette relation exige de notre part. Il seroit trop long de suivre les preuves & les réflexions de l'Auteur sur ces trois points; il suffira d'en extraire deux ou trois passages des plus remarquables.

„ I. On ne sauroit nier avec la moindre appa-
 „ rence de raison, que l'homme ne soit en effet
 „ l'ou-

„ l'ouvrage de Dieu, sous prétexte qu'il est à
„ présent fort corrompu & indigne de porter la
„ qualité de son enfant; car quoique ce soit-là
„ une réflexion très-mortifiante, cependant on
„ apperçoit encore au-travers de cette corrupti-
„ on, & pour ainsi dire, des ruines de notre natu-
„ re, la beauté & l'excellence de son état primitif;
„ ce qui suffit pour nous convaincre que nous ne
„ sommes pas sortis des mains de Dieu corrom-
„ pus, mais que c'est nous-mêmes qui avons
„ volontairement contracté cette dépravation
„ qui se voit en nous. Et il n'est nullement néces-
„ saire pour l'expliquer, & pour ne pas faire Dieu
„ auteur du péché, de recourir ici à un principe
„ ou germe de corruption qui se transmet de père
„ en fils, ou à quelque autre supposition de cette
„ nature que ce soit. Tout vice, tout péché doit
„ être uniquement imputé au choix libre de ceux
„ qui en sont coupables; ainsi quelque grande que
„ soit la dépravation de l'homme, elle n'empê-
„ che pas que nous ne soyons à la lettre & dans
„ un sens très-raisonnable *la race de Dieu.*

„ Expression qui emporte, que puisque nous
„ sommes les enfans de l'Etre le plus sage, le plus
„ juste, le plus saint & le plus miséricordieux qu'il
„ soit possible de concevoir, nous devons avoir
„ été formés originairement *à son image*; en-
„ richis de quelques traits de ces perfections infi-
„ nies; & que quoique nous nous soyons étran-
„ gement corrompus, nous sommes cependant
„ encore capables de nous *réformer à sa ressem-*
„ *blance.* Elle emporte, cette expression, que
„ nous pouvons faire chaque jour des progrès
„ dans ces bonnes qualités & ces saintes dispositi-
„ ons;

„ ons ; car si nous sommes *la race de Dieu*,
 „ nous ne saurions douter qu'il ne veuille nous
 „ donner une éducation digne de lui. Et en effet
 „ il nous communique sans-cesse les secours &
 „ les avantages les plus propres à nous instruire
 „ & à nous perfectionner ; & l'expérience nous
 „ fait voir que plusieurs de ses enfans ont fait par
 „ leur moyen les progrès les plus considérables
 „ en sagesse & en vertu.

„ C'est un grand deshonneur pour la Nature-
 „ humaine, que nous nous considérons le plus
 „ souvent comme *les enfans des hommes*, ce qui
 „ suivant nous emporte imperfection & folie, de
 „ manière que nous ne craignons point de nous
 „ avilir en nous plongeant nous-mêmes vo-
 „ lontairement dans les excès les plus honteux ;
 „ au-lieu que si nous nous considérons comme
 „ *les enfans de Dieu & les héritiers de son Ro-*
 „ *yaume*, titres qui font un honneur infini à no-
 „ tre nature, cette pensée nous rempliroit d'une
 „ généreuse ambition de nous en rendre de plus
 „ en plus dignes, & de regarder comme fort au-
 „ dessous de nous la lâche conduite, les maniè-
 „ res basses de ceux qui s'attribuent une origine
 „ moins noble, &c."

II. Les soins que nous pouvons espérer que
 Dieu, comme *notre Père*, veut prendre de
 nous, sont ceux d'une Providence particulière,
 qui veille à notre conservation & à notre vrai bien
 ici-bas, & ceux surtout qui regardent notre bon-
 heur futur. Quoique notre Auteur ait très bien
 traité ces deux Articles, nous ne nous y arrête-
 rons pas, & nous passerons au 3. point, où il s'agit
 des devoirs qui découlent naturellement de la ré-
 lation d'*enfans de Dieu*.

III.

III. Le *premier* qui se présente naturellement, c'est que nous devons employer les facultés, les talens & les secours qu'il nous a donnés, à son service & à sa gloire, travailler à réformer en nous son image, faire sans-cesse des progrès dans la vertu pour en approcher autant qu'il est possible, estimer infiniment le glorieux rang où il nous a placés entre ses Créatures, & lui en rendre de continuelles actions de grâces. Le *second*, qui coïncide un peu avec le premier, c'est que cette relation d'*Enfans de Dieu* exige de nous toute la pureté de cœur & toute la sainteté dont nous sommes capables. Le *troisième*, c'est que puisque nous sommes tous également *la race de Dieu*, cela doit nous inspirer une charité universelle, une charité qui s'étende à toute la famille de notre Père Céleste, quelque dispersée qu'elle soit, & malgré les opinions particulières qui la divisent. C'est en conséquence de cette relation que nous avons avec Dieu, & les uns avec les autres, que l'Ecriture Sainte comprend tous les devoirs de la *Sociabilité* sous le terme général d'*Amour fraternel*. Terme qui nous donne l'idée la plus noble & la plus étendue que l'on puisse concevoir de nos obligations réciproques, & qui convertit, pour ainsi dire, les Principes communs & naturels de la Morale en ceux de la Religion Chrétienne; les premiers n'ayant égard qu'à ce qui est juste de sa nature, utile & convenable d'homme à homme; au-lieu que les derniers ont outre cela égard à la relation d'*enfans de Dieu* que tous les hommes soutiennent, & rapportent ainsi tout à Dieu.

L'Autheur conclut par cette réflexion générale.
 Tom. XLVI. Part. II. V rale,

rale, mais très-juste :., Il paroît par ce que nous
 „ avons dit, combien il est étonnant que les
 „ *Payens* n'aient pas apperçu toute la force de
 „ leur propre observation, que *nous sommes*
 „ *la race de Dieu*, d'où se déduisent tous
 „ les grands Principes de la Religion Naturel-
 „ le, *savoir*, comme nous l'avons vu, l'unité
 „ & les perfections infinies de Dieu, les dogmes
 „ fondamentaux d'une Providence & d'une
 „ Vie à venir, & les obligations morales d'un
 „ Culte religieux, d'une grande pureté de
 „ cœur, & d'une humanité, d'une bonté &
 „ d'une miséricorde sans bornes.

„ Et comme toute Révélation doit nécessai-
 „ rement être fondée sur les mêmes Principes,
 „ aussi voyons-nous que notre Sauveur lui-mê-
 „ me commence sa divine Prière par une in-
 „ vocation à Dieu, comme *notre Père qui est*
 „ *aux Cieux* ; tant est parfaite la liaison qu'il y
 „ a entre toutes les Doctrines qui sont vraies. Et
 „ certes, si nous y faisons bien attention, cela
 „ nous mettroit en état de nous former jusqu'à
 „ un certain point de justes & saines idées de la
 „ plupart des sujets de la Religion, sinon abso-
 „ lument de tous. En particulier, nous apper-
 „ cevriens bientôt la fausseté de toute Doctri-
 „ ne, qui au-lieu de représenter Dieu comme
 „ un Père charitable & tendre, le représente
 „ comme un Etre cruel & vindicatif, comme un
 „ Tyran inexorable, & qui nous remplit en quel-
 „ que manière d'horreur à la pensée de notre
 „ propre existence.

„ Au-contre, les Principes que l'on a ex-
 „ posés dans ce Discours, mettent la Religion
 „ dans

„ dans un si beau jour, en donnant une idée si
 „ aimable, si douce & si consolante, qu'il est vi-
 „ sible que sans elle nous ne saurions jouir d'au-
 „ cun bonheur réel. Le fruit naturel de l'Athéis-
 „ me, c'est de remplir l'ame d'accablement &
 „ de tristesse, mais d'une tristesse mille fois plus
 „ insupportable encore que celle que cause la
 „ perte d'un Père tendre, ou d'un Chef de famil-
 „ le qui a toujours vécu avec ses enfans dans la
 „ plus parfaite union, & n'a cessé de leur donner
 „ des preuves de son amour paternel.

Cet échantillon suffit pour juger du mérite de
 ces Sermons, & justifier le petit éloge que nous en
 avons d'abord fait. Le *second* tend à prouver que
 la pratique de la Vertu est le but de la création de
 l'homme, sur ECCLES. XII. 13. Le *troisième*
 traite de la nécessité d'une obéissance universelle
 aux Loix de Dieu. Le *quatrième* roule sur l'ex-
 cellence de la *Morale Chrétienne*, & le Texte est
 PHIL. IV. 8. Le *cinquième* sur la sagesse de
 l'homme, JOB XXVIII. 28. Le *sixième* décrit
 le caractère particulier du *Disciple que Jésus*
aimoit, JEAN XIII. 23. Le *septième* explique
 qui sont nos vrais Parens, MATTH. XII. 49, 50.
 Le *huitième* est sur l'obligation où nous sommes
 de faire valoir nos talens, MATTH. XXV. 21.
 Le *neuvième* sur la brutalité de *Nabal*, 1 SAM.
 XXV. 25. Le *dixième* sur la Parole de *Nathan*,
 & l'effet qu'elle produisit sur *David*, 2 SAM.
 XII. 7. Le *onzième* sur MATTH. V. 37. Le
douzième sur la conduite d'*Elizée* qui maudit
 les petits enfans, & les funestes suites d'une mau-
 vaise éducation, 2 ROIS II. 23, 24. Le *trei-
 zième* étale les difficultés qui accompagnent la

Repentance, sur HEBR. XII. 17. Le *quatorzième* développe les conséquences qui résultent d'une juste persuasion de la Toute-présence de Dieu, Ps. CXXXIX. 7. Le *quinzième* prouve que cette vie est un état d'épreuve, sur ESAÏE V. 3, 4. Le *seizième* & le dernier traite des avantages qui naissent de la croyance de la *Religion Chrétienne*, sur I JEAN I. 4.

Mais entre tous ces Sermons, celui qui nous a paru le plus curieux, parce qu'il renferme une explication non moins solide que nouvelle, est celui sur l'action d'*Elizée* qui maudit les petits enfans. Ainsi nous nous réservons à en rendre compte à la première occasion, aussi-bien que de la Dissertation critique qui est à la fin, & qui mérite par toute sorte d'endroits l'attention des Lecteurs.

ARTICLE V.

PRINCIPES du DROIT POLITIQUE par *sen* J. J. BURLAMAQUI, *Conseiller d'Etat, & ci-devant Professeur en Droit Naturel & Civil, à Genève. Pour servir de suite aux PRINCIPES du DROIT NATUREL.* In-4. pag. 380. A Amsterdam chez J. Wetstein, 1751.

LE grand mérite de cet Ouvrage c'est de pouvoir être utile à toute sorte de personnes. L'ordre y règne; le style en est pur, naturel, tel qu'il doit être lorsqu'il est question d'instruire. Il n'est point chargé d'une vaine érudition plus propre à fatiguer l'esprit qu'à l'éclairer. L'Auteur a pris pour guides l'équité, la droite-raison, le bon-sens. Il a voulu apparemment se mettre par-
là

là à la portée de tout le monde, & il y a réussi. Ecrivant pour tous les Citoyens, il examine les droits, les privilèges, les prérogatives de chaque ordre, de chaque état, de chaque condition; &, comme il plaide en faveur de chacun d'eux, puisqu'il ne plaide que pour le bien-être de la Société, il les met tous dans ses intérêts, & les engage par les motifs les plus puissans à profiter du fruit de ses veilles & de ses travaux.

Ce *Traité des Principes du Droit Politique* est donné pour une Suite des *Principes du Droit Naturel* du même Auteur; & c'en est effectivement une. La Société Civile est-elle autre chose qu'une espèce de Société naturelle modifiée de différentes manières? On peut appliquer aux Peuples & aux Nations toutes les grandes maximes du Droit Naturel; & la même Loi qui s'appelle Naturelle, lorsqu'on parle des Particuliers, s'appelle Droit des Gens ou Droit des Nations, lorsqu'on en fait l'application aux hommes considérés comme formans ces différens Corps que l'on nomme Etats ou Nations.

Pour donner de l'ordre aux matières qui ont rapport à cet important sujet, l'Auteur les distribue en quatre parties, dont voici le précis.

La première traite de l'origine & de la nature de la Société Civile, de la manière dont les Etats se forment, de la Souveraineté en général, des caractères qui lui sont propres, de ses modifications & de ses parties essentielles. Dans la seconde il explique les diverses formes de Gouvernemens, les différentes manières d'acquérir ou de perdre la Souveraineté, & les devoirs réciproques des Souverains & des Sujets. Dans la troisième il exami-

ne plus particulièrement les parties essentielles de la Souveraineté qui se rapportent au Gouvernement intérieur de l'Etat, telles que sont le Pouvoir Législatif, le Pouvoir Souverain en matière de Religion, le Droit d'infliger des peines, & celui qu'a le Souverain sur les biens renfermés dans l'Etat, &c. Dans la quatrième & dernière partie il explique les Droits des Souverains à l'égard des Etrangers, il y traite du Droit de la Guerre, & de tout ce qui y a rapport, des Alliances & des autres Traités publics, & du Droit des Ambassadeurs.

Tel est le plan général de l'Ouvrage. Mais comme ce plan est vaste, l'Auteur divise les quatre parties qui le composent en plusieurs Chapitres, où il entre dans un détail exact & bien circonstancié de la matière qui en fait le sujet. Ayant à parcourir une longue carrière, il a pris la voie la plus courte. Point de digressions inutiles, presque point de citations. Ce n'est pas ici une Tour de Babel, qui occasionne la confusion des Langues; c'est un Bâtiment dégagé de tout ornement superflu, qui se distingue par sa simplicité & la régularité qui y règne. L'Auteur pense par lui-même, il pèse les raisons, & ne compte pas les suffrages. Pour donner quelque idée de son Ouvrage, nous croyons devoir nous borner à l'examen de deux articles seulement, qui nous ont paru, & les plus intéressans, & les plus capables d'exciter la curiosité du Lecteur.

Voici une question qui mérite bien d'être approfondie: *Quelle est la meilleure forme de Gouvernement?* Cette question est effectivement l'une des plus belles de la Politique, l'une des plus importantes, celle même qui partage le plus les

Es-

Esprits. Chaque forme de Gouvernement a ses avantages & ses inconvéniens qui en sont inséparables. Envain chercheroit-on un Gouvernement parfait à tous égards ; il n'y en a point, il ne sauroit y en avoir. Mais si l'on ne peut parvenir ici à la précision que demande la perfection, il est pourtant vrai qu'il y a du plus ou du moins, qu'il y a différens degrés entre lesquels la prudence peut se déterminer.

Le meilleur de tous les Gouvernemens, celui qui doit passer pour le plus parfait, c'est sans-contredit celui qui parvient le mieux à sa fin, & qui renferme le moins d'inconvéniens. Ce Gouvernement n'est ni une Monarchie absolue, ni un Gouvernement entièrement Populaire. Le premier est trop fort, il prend trop sur la liberté, & penche trop à la tyrannie. Le second est trop foible, il livre trop les Peuples à eux-mêmes, il va à la confusion & à la licence.

Il faut cependant avouer que rien n'approche d'un Gouvernement absolu entre les mains d'un Prince sage & vertueux. L'ordre, la diligence, le secret, la promptitude dans l'exécution, la subordination, les objets les plus grands, les exécutions les plus heureuses en sont les effets assurés. Les dignités, les honneurs, les récompenses & les peines, tout s'y dispense avec justice & discernement. Mais pour régner de la sorte, il faut un génie supérieur, une vertu parfaite, beaucoup d'expérience, & une application sans relâche. L'homme dans une si haute élévation, est rarement capable de tant de choses ; la multitude des objets le dissipe, l'orgueil le séduit, la volupté le tente, & la flatterie, qui est la peste des Grands,

lui fait encore plus de mal que tout le reste.

Des vices & des défauts d'un Prince maître de tout, de l'abus qu'il fait de son pouvoir, naît le malheur de ses Sujets, & de leur malheur vient le dégoût qu'ils ont pour le Gouvernement absolu, dégoût qui va quelquefois jusqu'à l'aversion & à la haine. Dans un tel Gouvernement rarement les Peuples s'intéressent à sa conservation; accablés par le faix qu'ils portent, il est naturel qu'ils soupirent après une révolution qui ne sauroit empirer leur état.

Le Peuple Romain fut invincible, tant qu'il ne combattit que pour ses propres intérêts; devenu esclave sous des Maîtres absolus, il devint lâche & sans courage, il ne demanda plus que du Pain & des Spectacles, *Panem & Circenses*. Lorsqu'*Annibal* eut gagné quatre batailles sur les Romains, & qu'il leur eut tué plus de deux cens mille hommes, lorsqu'à peu près dans le même tems les deux braves *Scipions* eurent été taillés en pièces en Espagne, outre plusieurs pertes considérables sur Mer & dans la Sicile, qui est-ce qui auroit pensé que Rome eût encore pu résister à ses Ennemis? Cependant la vertu de ses Citoyens, l'amour qu'ils portoient à leur Patrie, l'intérêt qu'ils prenoient au Gouvernement, augmentèrent les forces de cette République au-milieu de ses calamités, & enfin elle surmonta tout. On trouve chez les Lacédémoniens & chez les Athéniens plusieurs exemples qui justifient la même vérité.

Le Gouvernement Populaire vaut encore moins que le Gouvernement absolu. C'est le plus foible, c'est le plus mauvais de tous les Gouvernemens. Formé par la Multitude, il en prend
tous

tous les caractères. La Multitude n'a rien de fixe dans sa conduite, on ne sauroit se reposer sur elle; elle produit la lenteur & le desordre; le secret & la prévoyance sont des avantages qu'elle ne connoît pas. La liberté y règne, il est vrai. Mais qu'est-ce que cette liberté? Ce n'est le plus souvent qu'une licence effrénée. Delà vient que les Etats Populaires sont toujours foibles & chancelans. Les troubles intestins, les attaques du-dehors, les jettent dans la consternation. Leur sort ordinaire est de devenir la proie ou de l'ambition de quelques Citoyens, ou de celle des Etrangers, & de passer ainsi de la plus grande liberté dans la plus grande servitude.

La Pologne est depuis longtems un exemple parlant des défauts du Gouvernement Populaire, de l'anarchie, & des desordres qui y règnent. Elle est le jouët de ses Citoyens & des Etrangers; le Champ d'Electiôn n'est que trop souvent un champ de carnage. Lisez les histoires de Gènes & de Florence, vous y verrez comme dans un tableau tous les malheurs qu'éprouvent les Républiques, lorsqu'elles sont gouvernées par la Multitude. Athènes, la plus considérable des Républiques de la Grèce, met cette vérité dans le plus grand jour. Rome même a péri par les mains du Peuple. La Royauté lui avoit donné la naissance: les Patriciens qui composoient le Sénat, en l'affranchissant de la Royauté, l'avoient rendue maîtresse de l'Italie: le Peuple arracha peu à peu, par le moyen des Tribuns, toute l'autorité du Sénat. Dès-lors on vit la discipline se relâcher, & faire place à la licence: enfin cette République fut conduite insensiblement par les mains du Peuple à la plus basse servitude.

Si donc ni le Gouvernement de la Multitude, ni le Gouvernement absolu d'un Seul, ne sont point propres à faire le bonheur des Peuples, il s'ensuit que les meilleurs Gouvernemens sont ceux qui se trouvent tellement tempérés, qu'en s'éloignant également de la tyrannie & de la licence, ils procurent aux Sujets un bonheur assuré.

Mais comment trouver ce juste milieu ? Voici ce qu'il faut faire. Dans une Monarchie limitez la Souveraineté du Prince, ne lui donnez qu'une partie de l'Autorité Souveraine, & mettez l'autre dans des mains séparées, dans un Conseil, par exemple, ou dans un Parlement. Faites enforte que le Pouvoir Militaire, le Pouvoir Législatif, & le Pouvoir de lever des Subsidés, soient remis en différentes mains. Par-là vous éviterez mille abus. Prenez garde cependant de ne pas trop limiter le pouvoir du Prince, vous affoibliriez & énerveriez le Gouvernement.

La Monarchie limitée est donc le meilleur des Gouvernemens. Elle réunit les principaux avantages de la Monarchie absolue, & ceux des Gouvernemens Aristocratique & Populaire. Tel étoit le Gouvernement de Sparte. Lycurgue fonda ensemble les trois sortes de Gouvernemens simples, la Royauté, l'Aristocratie, & la Démocratie. Nulle République n'a conservé si longtemps ses Loix, ses Usages & sa Liberté, que celle de Sparte. Le Gouvernement des Romains, sous la République, réunissoit aussi en quelque sorte, comme celui de Sparte, les trois espèces d'Autorités. Les Consuls tenoient la place des Rois, le Sénat formoit le Conseil public, & le

Peu.

Peuple avoit aussi sa part à l'administration des affaires. L'Angleterre nous fournit une preuve sensible de la bonté des Gouvernemens mixtes, des Monarchies tempérées. Il n'y a point de Nation, toutes proportions gardées, qui jouisse au dedans d'une plus grande prospérité & d'une plus grande considération au dehors.

On distingue deux sortes d'Aristocratie, celle de naissance & l'élective. La première a de grands inconvéniens : elle inspire de l'orgueil à la Noblesse qui gouverne, elle entretient entre les Grands & le Peuple une séparation, un mépris, une jalousie, qui cause bien des maux. L'Aristocratie élective a tous les avantages de l'Aristocratie de naissance, sans en avoir les défauts. L'émulation y règne, & la porte des Emplois y est ouverte à tous les Citoyens. Ce Gouvernement, pour être bon, doit être tempéré par la Démocratie, par quelques privilèges en faveur du Peuple. Il ne faut pas s'imaginer que dans la réalité il n'y ait rien à rabattre des avantages qu'on vient de donner aux Gouvernemens tempérés. Les hommes par leurs défauts ne gâtent que trop souvent leurs meilleurs établissemens ; mais puisqu'il faut prendre un parti, le meilleur est toujours celui qui par lui-même a le moins d'inconvéniens.

Dans l'énumération que fait l'Auteur des parties essentielles de la Souveraineté, il comprend le droit de juger des Doctrines qui s'enseignent dans l'Etat, & en particulier de tout ce qui peut avoir rapport à la Religion. Cette matière est de la dernière importance. Personne n'ignore les disputes qu'il y a eu de tout tems là-dessus entre l'Empire & le Sacerdote, & combien les suites

en ont été funestes pour la plupart des Etats. Il est donc également nécessaire & aux Souverains & aux Sujets de s'en faire de justes idées.

La Souveraine Autorité sur les choses de la Religion doit nécessairement appartenir au Souverain. Voilà ce que l'Auteur établit. Donnons le précis de ses preuves.

La première se tire de la nature même de la Souveraineté, qui n'est autre chose que le droit de commander en dernier ressort dans la Société, & qui embrasse par conséquent dans son étendue tout ce qui peut intéresser le bonheur de l'Etat, le Sacré & le Prophane. Soustrait-on la Religion à l'Autorité du Souverain, ou on la laissera dans l'indépendance, ou bien on l'assujettira à une autre Autorité.

Dans le premier cas, c'en est fait des affaires de la Religion, il n'y aura plus que desordres & confusion. Soumet-on la Religion à une Autorité, indépendante de celle du Souverain, on tombe dans un nouvel inconvénient, puisqu'on établit alors dans une seule & même Société deux Puissances Souveraines & indépendantes l'une de l'autre, ce qui est incompatible avec la nature de la Souveraineté.

Qu'arriveroit-il, en effet, s'il y avoit deux ou un plus grand nombre de Souverains dans un même Etat? Ils pourroient donner des ordres opposés, des ordres qui s'entredétruiroient. L'un ordonneroit qu'on se rendît au Camp, l'autre voudroit qu'on allât au Temple. Comment obéir à tous les deux? On ne sauroit être au Camp & au Temple en même tems. Jugez du desordre qui régneroit dans une pareille Société. C'est ici qu'on

qu'on peut faire l'application de ces paroles de Jésus-Christ : *Nul ne peut servir deux Maîtres, & tout Royaume divisé contre soi-même périra nécessairement.*

La seconde preuve se tire de la fin de la Société Civile & de la Souveraineté. La fin de la Souveraineté, c'est le bonheur des Peuples, la conservation de l'Etat. Or comme la Religion peut ou nuire ou servir à la Société, il s'ensuit que le Souverain a droit sur la Religion, du-moins entant qu'elle relève du commandement humain. Celui qui a droit à la fin, a sans-contredit droit aux moyens qui y conduisent.

Personne ne doute que la Religion ne puisse nuire ou servir à l'Etat. Elle peut lui être nuisible. Les idées bizarres que les hommes se sont formées de la Divinité, les ont jettés dans des cultes monstrueux, jusqu'à immoler des Victimes humaines. Ils ont même pris de ces idées, des raisons pour s'autoriser dans le crime, dans la cruauté, & dans la licence. La Religion peut aussi servir à l'Etat. Elle contribue infiniment à rendre les hommes plus obéissans aux Loix, plus attachés à leur Patrie, plus équitables entre eux. Puis donc que la Religion a tant d'influence sur le bonheur ou le malheur de la Société, qui peut douter qu'elle ne soit du ressort du Souverain ?

Troisième preuve. C'est un des devoirs les plus essentiels du Souverain de faire de la Religion, qui renferme les intérêts les plus considérables des hommes, le principal objet de ses soins & de son application. Il doit donc travailler à pourvoir au bonheur éternel de ses Sujets, aussi-bien qu'au bonheur temporel & présent. C'est une chose qui est du ressort de son autorité.

Qua-

Quatrième preuve. On ne sauroit reconnoître que deux Souverains, Dieu & le Prince. L'Empire de Dieu est un Empire éminent, absolu & universel. Les Princes mêmes lui sont soumis. La Souveraineté du Prince tient le second rang, elle est subordonnée à celle de Dieu, mais en telle sorte que le Prince a un plein droit de disposer de toutes les choses qui peuvent intéresser le bonheur de la Société, & qui par leur nature sont susceptibles de la dispensation humaine.

Tel est le Droit du Souverain sur la Religion ; mais ce Droit a ses bornes, dont la première consiste à ne rien ordonner de tout ce qui est impossible aux hommes par sa nature, comme, par exemple, de croire des choses contradictoires. La seconde borne que l'on doit mettre à l'autorité du Souverain, est tirée des Loix de Dieu. Cette autorité étant subordonnée à celle de Dieu, tout ce que Dieu a déterminé par quelque Loi, soit Naturelle soit Positive, ne sauroit être changé par le Souverain. C'est le fondement de cette maxime, *qu'il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes.*

C'est en conséquence de ces principes qu'aucune Autorité humaine ne peut, par exemple, interdire la prédication de l'Evangile, ou l'usage des Sacremens ; qu'elle ne peut établir un nouvel Article de foi, ni introduire un nouveau Culte. Il suit de ces mêmes principes, que le Souverain ne sauroit s'attribuer légitimement l'empire sur les consciences, comme s'il étoit en son pouvoir d'imposer la nécessité de croire tel ou tel article en matière de Religion. La nature même de la chose & les Loix Divines sont également contraires à cette prétention. Il n'y a donc pas moins
de

de folie que d'impiété, à vouloir contraindre les consciences, & à extorquer, pour ainsi dire, la Religion par la force & par les armes. La peine naturelle de ceux qui sont dans l'erreur, c'est d'être éclairés, *errantis pœna est doceri*; du reste il faut laisser à Dieu le soin du succès.

Quant au Culte extérieur, & à l'établissement & aux fonctions du Sacerdoce, l'Auteur prétend que le Prince est en droit de les régler; c'est une des prérogatives de sa Souveraineté. L'Auteur n'ignore pas les objections qu'on peut lui faire, & que font en effet les Défenseurs des Droits du Sacerdoce. Il les propose, il les résout; voici les principales.

Est-ce aux Souverains, est-ce aux Magistrats, disent les Ecclésiastiques, que Dieu a confié l'autorité qu'il a sur l'Eglise? Non, c'est à ses Ministres, c'est aux Pasteurs de l'Evangile. Dieu lui-même n'a-t-il pas réglé toutes les fonctions de leur Ministère, & ne les exercent-ils pas sur le Souverain même, aussi-bien que sur les simples Particuliers? Le Magistrat n'est point de l'essence de l'Eglise; l'Eglise peut subsister, quoiqu'il n'y ait point de Magistrats.

On prouveroit par le même raisonnement, répond l'Auteur, que les Marchands, les Médecins, & même tous les autres hommes ne dépendent point du Souverain; parce qu'il n'est pas de l'essence du Marchand, du Médecin, ni des hommes en général, d'avoir des Magistrats, & qu'ils peuvent subsister sans eux; cependant la Raison & l'Ecriture les assujettissent tous *aux Puissances Supérieures*. On convient que Dieu a établi des Pasteurs, qu'il a lui-même réglé leurs fonc-

fonctions. Mais la profession de Médecin ne vient-elle pas aussi de Dieu, comme Auteur de la Nature? Cependant cela n'empêche pas que la profession de Médecin ne soit dans la dépendance du Souverain. On en peut dire autant de l'Agriculture, du Commerce, & de tous les Arts.

On ne nie pas non plus que les Ministres de l'Evangile n'exercent leurs fonctions sur les Souverains mêmes. Mais qu'est-ce que cela prouve? Le Médecin exerce-t-il moins la profession sur le Prince, que sur tout autre? Cependant a-t-on jamais pensé à soustraire les Médecins à l'Autorité Souveraine.

Mais enfin, ajoute-t-on, n'est-il pas certain que l'Ecriture & l'Histoire ancienne attribuent par-tout aux Pasteurs le Gouvernement de l'Eglise? Cela est très-vrai encore; mais il ne faut qu'examiner quelle est la nature du Gouvernement qui convient aux Ministres de la Religion, pour reconnoître qu'il ne choque & ne diminue en rien l'autorité du Souverain & la prééminence de son Gouvernement.

Il y a un Gouvernement de simple Direction, & un Gouvernement d'Autorité. Le premier consiste à donner conseil, ou à instruire des règles qu'il faut suivre; mais il ne suppose aucune autorité dans celui qui gouverne, & il ne gêne en rien la liberté de ceux qui sont gouvernés, si ce n'est tant que les Loix dont on les instruit, obligent par elles-mêmes. Tel est le Gouvernement des Médecins par rapport à la santé, des Jurisconsultes par rapport aux Affaires Civiles, & des Conseillers d'Etat à l'égard de la Politique, & des Pasteurs pour ce qui regarde la Religion.

Le

Le Gouvernement d'Autorité & de Juridiction contient en soi le droit de faire des réglemens, & oblige véritablement ceux qui y sont soumis. Ce Gouvernement, qui naît d'une Autorité Souveraine, oblige par l'éminence de l'Autorité même, qui donne droit & pouvoir de contraindre. Mais ce qu'il faut surtout remarquer, c'est que la véritable Autorité est inséparable du droit d'obliger & de contraindre; c'en sont les effets naturels, auxquels seuls on peut la reconnoître.

C'est cette dernière espèce de Gouvernement que l'Auteur attribue au Souverain, & qu'il ne croit pas convenir aux Pasteurs de l'Evangile. Leur Gouvernement n'est donc autre chose
„ qu'un Gouvernement de conseil, d'instruc-
„ tion, de persuasion, & dont la force & l'auto-
„ rité consiste toute entière dans la Parole de
„ Dieu, qu'ils doivent enseigner aux Peuples;
„ & nullement dans une autorité personnelle.
„ Leur pouvoir est de déclarer les ordres de
„ Dieu, leur commission ne va pas au-delà”.

A R T I C L E VI.

MEMOIRES concernant CHRISTINE, Reine de Suède, pour servir d'éclaircissement à l'Histoire de son Règne, & principalement de sa Vie privée & aux événemens de l'Histoire de son temps Civile & Littéraire : suivis de deux Ouvrages de cette savante Princesse, qui n'ont jamais été imprimés. Le tout fondé sur ses Lettres, & recueilli des Historiens & des Monumens les plus authentiques, tant manuscrits qu'imprimés, accompagné de Remarques historiques.

Tom. XLVI. Part. II. X

toriques, politiques, critiques & littéraires ; avec des Médailles & un Appendix de Pièces justificatives ou instructives. Et plus est patriæ facta referre labor. Ovid. Trist. Lib. II. vs. 322. A Amsterdam, chez Pierre Mortier 1751. Tom. I. in 4 pp. 560. sans la Préface, qui en a 28.

L'Etrange conduite qu'a tenue presque pendant toute sa vie *Christine*, Reine de Suède, fournit des preuves sans réplique pour démontrer combien le cœur humain est variable. Chérie & adorée de ses sujets, elle pouvoit se vanter d'en posséder les cœurs ; savante, elle voyoit les plus savans mêmes se faire un devoir de lui rendre leurs hommages ; en un mot *Christine* fut quelque tems l'admiration du Genre-humain. Son esprit cependant, inquiet & avide de nouveautés, se lassait bientôt des avantages que ses talens & sa haute naissance lui avoient procurés ; & les suggestions perfides de quelques Courtisans, adroits à se prévaloir de sa foiblesse, lui firent préférer une vie ambulante & privée aux charmes de la Royauté.

Plusieurs Ecrivains ont entrepris de transmettre à la postérité l'Histoire de la vie de cette Reine ; mais au jugement de l'Auteur de ces Mémoires, ce sont plutôt des satires que des histoires impartiales & fidèles. Comme elle étoit savante il faisoit, outre les autres qualités, un Historien savant pour écrire l'Histoire de sa vie, & à ce dernier égard surtout il nous semble qu'on ne sauroit disputer à Mr. *Arckenholtz*, Conseiller & Bibliothécaire à *Cassel*, le droit qu'il a eu de se mettre sur les rangs.

Mr.

Mr. *Arckenholtz*, après avoir jugé dans sa Préface ceux qui ont fourni la même carrière que lui, donne une liste des pièces relatives à l'histoire de *Christine*, & en veut surtout aux François. Ne pourroit-on pas le taxer de trop de partialité? Puisque hormis ceux de sa nation il s'efforce de faire tomber les Savans & les Auteurs des autres Pays dans le tort. On voit par-là qu'il a fait prudemment de ne point adopter le nom d'Historien. On pourroit encore lui imputer une trop grande prévention pour son Héroïne, puisqu'il relève les moindres reproches qu'on lui a faits, & s'empresse à prouver que d'autres Reines avoient les mêmes défauts que *Christine*. Mais cette Reine en étoit-elle moins blâmable pour cela? Quand les François reprochent à *Christine* sa pauvreté, & sa misérable suite, notre Auteur leur oppose l'exemple de la Reine de France, Mère de Louis XIII. tout comme si cela avoit rendu *Christine* plus riche.

Les sources où l'Auteur de ces Mémoires, dont nous rendons compte, a puisé, sont les Lettres mêmes de *Christine* en original, comme aussi d'autres Manuscrits & Actes publics également authentiques. Le plus grand nombre a été trouvé dans les Archives de Suède, où les originaux se conservent précieusement. Une autre partie de ces Lettres a été communiquée par des personnes du premier rang en Suède, que l'Auteur nomme avec reconnoissance; & une troisième partie a été tirée de Livres & de Pièces imprimées, comme par exemple du petit Recueil que Mr. *Colomiés* avoit publié en 1688. sous le titre de *Lettres de Christine & d'autres, & des Acta Pacis Westphalica*

phalica de Mr. *Meyern*. Mr. *Arckenboltz* remarque au sujet de ces dernières, qui ne sont que huit en nombre, que quelque autentiques qu'elles soient, elles étoient néanmoins entièrement inconnues en Suède, ayant été écrites en secret à son confident *Adler Salvius*, Chancelier de la Cour de *Christine*, & second Ambassadeur de Suède au Congrès d'*Osnabrug*. Toutes ces Lettres ont servi de guides à notre Auteur : il les produit dans leur ordre chronologique, & éclaircit les faits qu'elles contiennent par des réflexions & des remarques historiques, qui sont fondées sur plusieurs autres Actes publics & manuscrits : sur les meilleurs Auteurs contemporains, sur des Mémoires, des Brochures, des Pièces fugitives, & des Lettres qui, quoiqu'écrites pour la plupart du tems de *Christine*, n'ont été pourtant rendues publiques que longtems après, & dont une partie vient même de paroître tout récemment. Mr. *Arckenboltz* dit les avoir tirées de plus de huit cent Ouvrages différens imprimés; & d'autant ou plus de Pièces manuscrites, y compris les Lettres de *Christine* insérées tout du long ou citées comme des autorités, pour prouver les faits dont il est question. Il se persuade que la liste générale des uns & des autres, qu'il donnera à la fin de cet Ouvrage, où il y a près de cinq mille citations, qui en sont tirées, fera foi de ce qu'il avance dans sa Préface.

Le commerce de lettres qu'entretenoit *Christine* avec presque tous les Savans de l'Europe, a fourni à notre Auteur l'occasion de rapporter plusieurs particularités touchant ces Savans étrangers, autant qu'elles avoient de liaison avec l'histoire

toire de *Christine*. Mr. *Arckenholtz* est mortifié de ne pouvoir dire d'eux tout le bien qu'il auroit voulu, & il juge même que quelques-uns d'entr'eux, quand ce ne seroit que par la morale relâchée qu'ils professoient, étoient indignes de la faveur particulière dont cette Reine les honora. *Sam. Bochart & Nicol. Heinsius* sont pour ainsi dire les seuls auxquels il prodigue ses louanges.

Après avoir parlé des Savans étrangers, Mr. *Arckenholtz* a cru que l'ordre naturel de sa narration demandoit qu'il dît aussi quelque chose de l'état des Lettres & des Sciences en Suède pendant le règne de *Christine*. Il n'a pas pu se dispenser d'entrer là-dessus dans quelque détail, & de parler des Savans Suédois durant cette époque, en renvoyant aux Auteurs & aux Actes manuscrits, d'où l'on pourra tirer une connoissance plus complète sur ce qui regarde leurs personnes & les ouvrages qu'ils ont composés. L'Auteur n'ajoute pas s'ils lui ont donné plus de sujet de les louer, que n'ont fait les Savans étrangers. Il avoue cependant dans le corps de l'Ouvrage la perfidie de *Messenius*, & ne cache point le libertinage de *George Stiernhielm*, célèbre Poète Suédois.

L'Auteur s'excuse ensuite de ce qu'il a chargé les pages de citations, & qu'il y a des redites touchant certaines personnes, qui dans l'histoire dont il s'agit ont joué un rôle particulier, & commun avec d'autres, selon les vues qu'ils avoient. Il veut aussi que ces Mémoires soient proprement regardés comme des matériaux qui pourroient un jour servir à une histoire particulière de cette illustre Reine, & il prie le lecteur d'excuser, par cette raison, les explications trop étendues & les

digressions qu'il a faites çà & là ; & de considérer que ce n'est pas une histoire en ordre, mais qu'il a suivi le fil de la narration, qu'il ne pouvoit rompre sans donner à son Ouvrage une tout autre forme.

Notre Auteur ne veut pas que l'on s'imagine qu'il a résolu de justifier en tout *Christine*, & de prendre hautement sa défense contre tout ce qu'on a débité de moins avantageux sur son compte. Il avoue franchement que la vénération qu'il a pour la mémoire de cette grande Princesse, lui a fait souhaiter de trouver dans les Auteurs qu'il a consultés, de quoi la justifier de tous les reproches que les ennemis & les envieux de sa gloire lui ont faits : mais il a cru aussi qu'il étoit de son devoir de ne pas déguiser la vérité, dans des cas où les sentimens des Historiens impartiaux se réunissent. Malgré cet aveu sincère, il a cependant entrepris de pallier la sentence sévère que *Christine* prononça contre l'infortuné *Monaldeschi*, & l'exécution qui s'en suivit sur le champ. L'Auteur a réservé cette discussion pour le second tome : nous sommes curieux de voir les preuves qu'il alléguera pour la défense d'une action qui, ce semble, ne devoit pas partir d'une ame philosophe, telle qu'étoit celle de *Christine*. Si on lit ces Mémoires on trouvera d'abord que *Christine* a fait paroître en diverses occasions beaucoup de modération ; mais ne faisoit-elle pas alors violence à sa passion ? Il paroît par les Lettres qu'elle écrivit à son Favori *Adler Salvius* contre *E. Oxeusierma*, qu'elle avoit l'ame vindicative ; & elle fit éclater davantage cette disposition, lorsqu'elle abdiqua tout de bon la Couronne ; quand elle dit à l'égard du Comte *Magnus de la Gardie*,
qu'elle

qu'elle ne se vengetoit pas elle-même, mais qu'elle le sauroit faire par son successeur.

Parmi les choses peu honorables dont les François ont chargé *Christine*, notre Auteur dit qu'ils débitoient qu'elle étoit galante : il avoue qu'elle n'en évitoit guères les apparences, mais il croit pouvoir l'abloudre quand il réfléchit sur le caractère des Auteurs de cette accusation, & sur le témoignage de Mademoiselle de *Monpensier* & de Madame de *Motteville*, qui, ayant épié toutes ses actions durant le double séjour qu'elle fit à la Cour de France, assurent le contraire. Notre Auteur recherche ensuite comment tant de bruits désavantageux à *Christine* se sont répandus dans le monde. Il remarque que son changement de religion l'avoit exposée à bien des inconvéniens, & qu'ayant pris à son service des étrangers, la jalousie & la discorde s'introduisirent bientôt parmi eux ; & qu'irrités lorsque la Reine ne les combloit pas tous également de ses largesses, la haine leur a fait débiter bien des choses qui n'étoient pas trop avérées, & qu'ils tâchèrent de s'en venger par des écrits satiriques, & d'autres lâchetés qui satisfont la malignité du cœur humain. „ Il n'est donc pas surprenant, dit notre Auteur, qu'elles ayent trouvé créance même „ auprès des personnes d'esprit & de savoir, „ quoiqu'elles eussent mieux fait de s'en tenir „ au jugement de *Tentzel*, savoir qu'on avoit „ beaucoup parlé & écrit au desavantage de „ *Christine*, mais qu'on n'en devoit pas croire la centième partie ; on en penser comme „ Mr. *Bayle* faisoit au sujet de choses pareilles, „ les, qu'il avoit ouï dire de *Christine*, & dont

„ il ne parloit que pour empêcher autant qu'il lui
 „ étoit possible, que ceux qui entendoient parler
 „ de ces sonnettes, n'y ajoutassent point de foi;
 „ puisque, dit-il, quand j'ai voulu les examiner
 „ de près, je n'ai rien trouvé qui les doive ren-
 „ dre croyables”. Mais *Bayle* pensoit-il sincère-
 „ ment ce qu'il dit dans ce passage? Son caractère,
 „ & les choses qui se sont passées entre la Reine &
 „ lui, nous font craindre que *Mr. Arckenholtz* ne
 „ soit la dupe du Philosophe de Rotterdam.

Notre Auteur rapporte ensuite les témoignages
 que divers Savans du siècle passé ont rendu du
 beau génie de *Christine*, qui brille avec tant d'éclat
 dans ses Lettres, toutes pleines d'esprit. *Mr. Arc-*
kenholtz appréhende que malgré les soins qu'il
 s'est donnés de recueillir toutes les Lettres de cet-
 te Princesse, il n'en soit échappé à ses recherches
 un nombre assez considérable; mais il assure qu'il
 n'a pas tenu à lui de découvrir toutes celles qui
 sont dans sa Patrie & dans plusieurs Pays où il a
 voyagé. Il donne ensuite la liste des Personnes
 de distinction & de savoir qui ont secondé son
 dessein, & il indique les Lettres qui de sa connois-
 sance lui ont échappé. Il espère, „ d'encourager
 „ par son exemple tous ceux qui sont Dépositai-
 „ res d'autres écrits de *Christine*, & d'autres pié-
 „ ces servant à son histoire, à le suivre & à en
 „ faire part au Public; ou bien à les communiquer
 „ au Libraire, Imprimeur de ces Mémoires, qui
 „ ne manquera pas de leur en témoigner sa re-
 „ connoissance.

Il nous dit encore „ qu'en cherchant par-tout
 „ ce qui pourroit éclaircir la vie privée de *Chris-*
 „ *tine*, il a eu le bonheur de rencontrer en

„ ma-

„ manuscrit ses Maximes, dont son Secrétaire
 „ *Galdenblad* Suédois de nation avoit donné
 „ quelques copies à Rome en 1692, sous le ti-
 „ tre d'*Ouvrage de loisir de la Reine Christine de*
 „ *Suède*. J'ai d'autant moins balancé, continue
 „ notre Auteur, à l'adopter dans ce recueil, que
 „ cette Princesse en a été reconnue pour l'Au-
 „ teur, aussi-bien que d'une Brochure portant le
 „ titre de *Réflexions diverses sur la vie & les ac-*
 „ *tions du Grand Alexandre*. L'une & l'autre
 „ pièce sera jugée digne d'elle, comme renfer-
 „ mant plusieurs maximes & pensées sublimes,
 „ qui approchent assez de celles des meilleurs Au-
 „ teurs en ce genre". On fait aussi que *Christine*
 „ aimoit beaucoup la Poësie Italienne, & que dans
 „ l'*Endymion* d'*Alexandre Guidi* on trouve des
 „ vers de sa façon. Pour décharger le corps de l'Ou-
 „ vrage, notre Auteur a renvoyé à la fin, en forme
 „ d'Appendix, diverses pièces servant à éclaircir
 „ ou à justifier des faits politiques ou littéraires, dont
 „ il a eu occasion de parler. „ Quelques-unes de ces
 „ pièces à-la-vérité sont déjà publiques; mais el-
 „ les se trouvent dispersées dans nombre de Li-
 „ vres & de Brochures, où l'on ne s'aviserait pas
 „ de les chercher; & les autres non moins inté-
 „ ressantes & tirées de bons manuscrits, paroîs-
 „ sent ici pour la première fois". L'Auteur a en-
 „ core mis à la fin de cet Ouvrage une note exac-
 „ te de toutes les Lettres de *Christine* qui y sont
 „ produites tout du long. „ J'y ai joint, dit-il, la
 „ date & les noms des personnes à qui elles ont
 „ été écrites, les lieux d'où elles ont été tirées, &
 „ ce qu'elles contiennent. Dans une autre note
 „ j'ai placé les Médailles frappées pendant la vie

„ de la Reine, telle que Mr. *Reinhold Berck*,
 „ Chef & Secrétaire du Collège des Antiquités
 „ de Suède, & fort entendu en tout ce qui a rap-
 „ port à la Littérature & aux Beaux-Arts, a eu la
 „ bonté de me les faire parvenir, avec quelques
 „ remarques en Suédois. Deplus j'ai ajouté trois
 „ tables, l'une des noms des Auteurs des Livres
 „ dont je me suis servi, avec l'année de leur im-
 „ pression : l'autre contient une liste générale des
 „ Chartres & Actes en manuscrit, qui entrent
 „ dans ces Mémoires ou qui y ont été cités : la
 „ troisième table est celle des matières, & des
 „ noms des Personnes dont il a été fait mention
 „ dans le corps de l'Ouvrage.

Tel est en général le contenu & le plan de ces
 Mémoires, comme l'Auteur lui-même nous l'a
 donné dans sa Préface. Entrons en quelque dé-
 tail, pour montrer que l'Auteur ne dément point
 la bonne opinion que le Public s'est déjà faite de
 son travail sur les différens projets qu'on en a
 donnés.

Ces Mémoires commencent par la naissance de
Christine. Mr. *Arckenholtz* rapporte à cette occa-
 sion les circonstances où se trouvoit alors la Suè-
 de. Le Roi *Gustave Adolphe*, Père de *Christine*,
 faisoit la guerre en Allemagne, où il fut tué à Lut-
 zen près de Leipzig. Notre Auteur examine les
 différentes circonstances que divers Ecrivains ont
 rapportées de la mort du grand *Gustave*, & pro-
 duit une Lettre qu'il écrivit deux ans avant sa
 mort au Comte *Axel Oxenstierna*. Cette Lettre
 renferme des sentimens nobles & élevés, & di-
 gnes d'un Roi vraiment pieux. Ce grand Prince
 auroit-il eu quelque présentiment de ce qui de-
 voit

voit lui arriver, ou commençoit-il à mieux connoître le danger ? A l'occasion du baptême de *Christine* l'Auteur relève *Carini*, qui a avancé que le Chapelain en la baptisant lui avoit fait sans y penser le signe de la Croix avec de l'eau bénite.

Après la mort de *Gustave Adolphe*, *Christine*, qui n'avoit encore que six ans, fut proclamée Reine de Suède. L'Auteur rapporte une chose plaisante qui arriva à cette proclamation : „ Quand „ le Maréchal de la Diète en fit la proposition „ aux Etats, un membre de l'ordre des Païsans „ nommé *Laurent* ou *Larsson* l'interrompit, en „ lui demandant qui étoit cette fille de *Gustave*, „ nous ne la connoissons point & ne l'avons ja- „ mais vue ? Toute la communauté commen- „ çant à murmurer, le Lant-Maréchal répon- „ dit, je vous la montrerai, si vous voulez. Et „ sur le champ il alla prendre *Christine*, la con- „ duisit dans l'Assemblée des Etats, la fit voir aux „ Païsans, & en particulier audit *Larsson*. Celui- „ ci, après l'avoir regardée & examinée de près, „ s'écria, c'est elle-même : voilà le nez, les „ yeux, & le front du Roi *Gustave* : qu'elle soit „ notre Reine. Aussitôt, & tout d'une voix, les „ Etats la proclamèrent Reine de Suède & la mi- „ rent sur le Trône.

La tutèle de la jeune Reine „ fut confiée aux „ cinq Sénateurs, Grands Officiers du Royau- „ me, savoir au *Drosset*, ou Grand-Juge & Sé- „ néchal, qui étoit alors le Baron *Gabriel Oxen- „ sterna Gustafson* ; au Grand-Maréchal ou „ Connétable, le Comte *Jacob de la Gardie* ; au „ Grand-Amiral, le Baron *Gyldenhielm* : au „ Grand-Chancelier, le Baron *Axel Oxenstierna* : „ &

„ & au Grand-Trésorier de la Couronne, le Ba-
 „ ron *Gabriel Oxenstierna*: lesquels tous étoi-
 „ ent en même tems Chefs des Hauts Conseils ou
 „ Collèges de Justice, de Guerre, de la Marine,
 „ de la Chancellerie, & des Finances”. L’Au-
 „ teur rapporte ensuite pourquoi *Christine* ne fut
 „ point commise à la direction de la Reine Mère.
 „ Le Précepteur qu’on lui donna étoit *Jean Mat-*
 „ *thia* Docteur en Théologie, auparavant Recteur
 „ & Professeur du Collège illustre établi alors à
 „ Stockholm, que *Gustave Adolphe* avoit déjà
 „ nommé l’an 1630 pour être Précepteur de sa Fil-
 „ le. Il entra en charge dès l’an 1633, étant en
 „ même tems Grand-Aumônier de la Cour; &
 „ il réussit si bien auprès de son Elève, qu’à l’â-
 „ ge de dix-huit ans elle lisoit *Thucydide* & *Po-*
 „ *lybe* dans leur propre langue, & étoient état
 „ d’en raisonner, & de porter son jugement du
 „ contenu des autres Auteurs, tant Latins que
 „ Grecs”. Les Etats du Royaume dressèrent
 „ ensuite les instructions pour l’éducation de la
 „ jeune Reine. En même tems qu’on lui enseignoit
 „ à écrire des Lettres en Suédois & en Allemand,
 „ on la formoit aussi de bonne-heure à en composer
 „ en Latin. L’Auteur en donne une quinzaine tout
 „ de suite avec la traduction Françoisse: il les a
 „ toutes copiées sur les originaux qu’on conserve
 „ dans les Archives de Suède. Dans une de ces Let-
 „ tres *Christine* fait part à son Oncle des nouvelles
 „ qu’elle avoit reçues touchant la ville de Brisach,
 „ d’où *Mr. Arckenholtz* prend occasion de rappor-
 „ ter le mauvais état où se trouvoient les affaires de
 „ Suède en Allemagne, & le rôle que joua alors le
 „ Duc de Weimar. L’Armée Suédoise étoit dans
 „ cè

ce tems-là réduite dans un état pitoyable, le Maréchal *Baner* étoit mort, & les Officiers se mutinèrent. La Reine reconnut la perte qu'elle avoit faite en la personne de ce Maréchal, comme elle le donne à connoître dans une de ses Lettres. Elle marque aussi à son Oncle que le Roi de Danne-marck devoit envoyer un vaisseau pour transporter la Reine Mère hors de Suède, comme l'événement le vérifia peu de tems après; car elle s'évada le 29 Juillet 1640. La Suède se crut affrontée par cette espèce d'enlèvement, elle déclara au Dannemarck qu'elle le regardoit „ comme un „ affront fait à la mémoire de *Gustave* le Grand, „ & comme contraire au respect dû à la Reine sa „ Fille, à l'illustre Corps du Sénat du Royaume, & à toute la Maison de Brandebourg”. La guerre fut déclarée entre ces deux Couronnes; mais comme la Suède étoit déjà engagée dans une autre guerre en Allemagne, on entama des négociations de paix l'année suivante. „ Le Chan- „ celier *Oxenstierna* se rendit en personne sur le „ lieu du Congrès à Broemsebro, situé alors sur „ les confins de Smalandie, entre la Suède & le „ Dannemarck ”.

Christine, pour marquer la satisfaction entière qu'elle avoit des grands services que le Chancelier *Oxenstierna* lui avoit rendus à l'occasion de cette paix „ l'honora de la dignité de Comte, & „ lui donna une Terre considérable, qu'elle érigea en Comté, & solennisa cet Acte de déclaration par une belle harangue en Suédois, qu'elle fit en plein Sénat, (a) à laquelle le Chancelier „

(a) Le 27 Nov. 1645.

„ lier fit une réponse fort humble & fort élo-
 „ quente, pour lui témoigner combien il étoit
 „ sensible à la grace qu'elle venoit de lui faire”.
 Ce fut cette même année que l'illustre Grotius
 revint de son Ambassade de *France*, & qu'il mou-
 rut en chemin peu après, s'en retournant dans sa
 Patrie. Mr. *Arckenholtz* a cru qu'il ne seroit pas
 hors de propos d'insérer dans ses Mémoires quel-
 ques circonstances de l'histoire de ce grand-hom-
 me, qui ont rapport à celle de *Christine* & du
 Chancelier *Oxenstierna*. Il donne quelques ex-
 traits des Lettres de Grotius qu'il a tirées de la Bi-
 bliothèque d'*Oxenstierna*, par où il paroît com-
 ment le Cardinal de *Richelieu* se conduisit à son
 égard. La protection que ce Chancelier accor-
 doit à Grotius lui fait honneur, & montre qu'il
 connoissoit & estimoit le mérite de ce grand-
 homme : mais comme son crédit baissa auprès
 de *Christine* dès qu'elle eut commencé à régner
 de son chef, „ il souffrit qu'on accordât à Gro-
 „ tius le rappel qu'il avoit lui-même demandé,
 „ & qu'on lui substituât en qualité de Résident
 „ un nommé Duncan, Ecossois d'origine, qui
 „ sous le nom de *Cérisante* avoit fait d'assez
 „ bonnes habitudes à la Cour de *Stokholm* pour
 „ faire rappeler Grotius, en quoi il réussit. *Cé-*
 „ *risante* plus propre pour le théâtre que pour
 „ les affaires, quitta son poste, & partit de la
 „ Cour de *France* à l'insu de la Reine sa Maî-
 „ tresse, allant chercher fortune ailleurs”. Mr.
Arckenholtz nous apprend ensuite comment
 Grotius revint en *Suède*, & reprend Mrs. *de*
Mauxier, *Ménage* & *Bayle*, qui prétendent que
 Grotius s'en alla aux *Dallers* pour s'en retour-
 ner

ner en *Hollande*, sans prendre congé de la Reine, dont elle se fâcha. Il allègue ensuite diverses preuves du contraire, & se fonde sur-tout sur la Lettre obligeante que *Christine* écrivit à Madame Grotius, qui devoit lui envoyer les Livres & les Manuscrits de feu son mari.

Après ces digressions Mr. *Arckenholtz* revient à l'état militaire de la *Suède*, & il remarque d'abord que le Comte *Torstenfon* fut nommé Généralissime de l'Armée Suédoise en Allemagne après la mort du Maréchal *Baner*: mais comme ce Général se trouva de plus en plus travaillé de la goûte, il demanda à *Christine* la permission de quitter le commandement de l'Armée, elle lui accorda sa demande par une Lettre obligeante que notre Auteur donne en entier. *Christine* envoya la même année le Comte *Magnus de la Gardie* en Ambassade à la Cour de *France*, & le chargea d'une Lettre pour le Prince de Condé. Elle regardoit toujours ce Prince comme son Héros,,, peut-être, dit notre Auteur, dans
 „ le goût de l'ancienne Chevalerie qui au mi-
 „ lieu du siècle passé étoit encore assez à la
 „ mode”. La Lettre qu'elle lui écrivit & sa réponse se trouvent dans ces Mémoires.

L'Ambassade du Comte de la Gardie fut des plus brillantes,,, la Reine l'affectionnant extrêmement, comme un homme qui lui appartenoit, ayant épousé la Princesse Marie, Cousine paternelle de *Christine*, vouloit qu'il y parût avec éclat. Il envoya donc son Ecuyer en France pour y préparer son équipage, qui fut très-magnifique, & que la Reine fit payer sur le subside de la France”. Notre Aute-
 teur

teur donne ensuite les Lettres que *Christine* écrivit à *Adler Salvius*, Chancelier de la Cour. On s'apperoit aisément à la lecture de ces Lettres, que *Salvius* étoit particulièrement en faveur auprès de la Reine, & qu'elle lui parle à cœur ouvert. Il étoit né de parens fort pauvres; mais s'étant frayé par son mérite le chemin au poste qu'il occupoit, il fut jugé digne d'être le second Ambassadeur de *Suède* au Congrès de la Paix générale dans l'Empire. *Christine* lui ayant reconnu un esprit vaste, cultivé par de belles connoissances, & fort propre aux affaires d'Etat, & commençant à avoir moins de confiance au Chancelier *Oxenstierna*, fut bien aise de trouver dans la personne de ce Ministre un Sujet qu'elle pût opposer à son premier Ambassadeur à ce Congrès, savoir le Comte *Jean Oxenstierna*, fils du Grand-Chancelier. Ce jeune Comte agissoit en conséquence des instructions qu'il avoit reçues de son Père, & ces deux Ambassadeurs n'étoient pas plus d'accord que ceux de *France* au même Congrès. Le jeune *Oxenstierna* prévoyant les difficultés qu'il y rencontreroit, voulut se dispenser d'y aller, mais son Père lui répondit : *an nescis, mi fili, quantilla prudentia regitur Orbis?* ne sais tu pas, mon fils, avec combien peu de prudence le Monde se régit? Mr. *Arckenboltz* avoue qu'il n'a pas vu cette Lettre, mais il en donne une autre qui a assez de rapport à ce sujet. Entre les raisons de la froideur & de l'aversion secrète que *Christine* avoit conçue pour la Maison d'*Oxenstierna*, notre Auteur rapporte que lassé de la guerre, cette Princesse souhaitoit passionnément la paix. Des gens qui suivent les
senti-

sentimens qui font le plus en vogue à la Cour sans les approfondir, persuadèrent à la Reine que les *Oxenstierna* vouloient la guerre, & que le Chancelier portant ses vues plus loin, pensoit à faire épouser à *Christine* son fils *Eric*. Mr. *Arckenholtz* donne pour garant du contraire une Lettre du Chancelier à son fils *Eric*, alors Gouverneur en *Livonie*, dans laquelle il l'exhorte à se marier pour faire cesser ce bruit qui leur étoit préjudiciable. Comme la négociation de la paix traînoit trop en longueur au gré de la Reine, elle écrivit à ses Ambassadeurs deux Lettres foudroyantes que notre Auteur rapporte, mais elle avertit *Salvius*, par une Lettre particulière, que dans ses autres Lettres elle n'avoit voulu parler que de son Collègue le Comte *Jean Oxenstierna* seul. Notre Auteur remarque qu'en conséquence des vues qu'avoit eues *Gustave-Adolphe*, le Chancelier *Oxenstierna* n'étoit en effet pas porté à discontinuer la guerre, & qu'il n'envisageoit en cela que le bien des *Protestans*, & celui de la *Suède* en particulier. Aussi les *Protestans* lui offrirent-ils par reconnaissance l'Électorat de *Mayence*, qu'il n'accepta cependant point. Mr. *Arckenholtz* attribue à la France le retardement de la paix. Elle se fit à la fin au grand contentement de *Christine*, qui en témoigna vivement la joye à *Salvius* dans une Lettre qu'on trouve dans ces Mémoires. Le Chancelier *Oxenstierna*, sensible aux reproches sanglans que *Christine* avoit faits à son fils *Jean*, lui demanda la permission de se retirer hors du Royaume: ce dernier écrivit deux Lettres à la Reine, qui donnèrent lieu à une espèce d'accommodement entr'eux.

le & le Chancelier. Elle conserva néanmoins beaucoup d'estime pour *Salvius*, & le fit Sénateur de *Suède*. Le Grand-Chancelier ne fut plus tant en credit après la conclusion de la paix, mais *Christine* continua cependant toujours de l'honorer & de le ménager.

Mr. *Arckenholtz* sans s'y arrêter davantage passe aux affaires publiques, & parle de la Trêve de vingt six ans qui fut conclue entre la *Suède* & la *Pologne*. Il dispute ensuite à la *France* la préséance qu'elle prétendoit avoir sur les autres Couronnes, & nous apprend combien la Landgrave de Hesse *Amélie Elizabeth* contribua à l'avancement de la paix. On voit par ce qu'en dit Mr. *Arckenholtz*, que cette Princesse sembloit être née pour illustrer son siècle, & avoir part aux grandes affaires qui agitoient alors l'*Europe*.

Parmi les Princes qui recherchèrent *Christine* en mariage, on compte les deux Princes de Danemark *Fredéric* & *Ulric*, l'Electeur Palatin & le jeune Electeur, *Fredéric-Guillaume* de Brandebourg, les Rois de *Portugal* & d'*Espagne*, le Roi de *Hongrie*, l'Archiduc *Don Jean d'Autriche*, le Comte *Rakocci*, le Prince *Jean-Casimir* de *Pologne*, & le Prince Palatin *Charles-Gustave*. Ce dernier fit envain tous ses efforts sans pouvoir réussir pour faire résoudre la Reine à l'épouser, quoique les Etats de *Suède* le favorisassent. Elle disoit, „ qu'elle ne pouvoit jamais souffrir qu'on „ agit avec elle comme un païsan avec son „ champ”. Notre Auteur recherchant d'où pouvoit provenir cette aversion de *Christine* pour le mariage, rapporte au long les délibérations & les conférences du Sénat & des Etats sur cette affaire, qu'ils

qu'ils désiroient d'autant plus qu'ils comptoient d'assurer par ce moyen la succession au Prince *Charles-Gustave*. Le résultat de ces conférences fut que *Christine* assura le Prince, que quoiqu'elle ne l'épousât pas, elle mettroit cependant tout en œuvre pour le faire déclarer son successeur. Mais tenant le Sénat en suspens en ne voulant pas se déclarer positivement sur son mariage, elle demanda auparavant d'être couronnée. Ce couronnement se fit avec pompe & magnificence, & se trouve rapporté tout au long dans ces Mémoires.

Différentes Lettres que *Christine* écrivit aux Rois de *France* & d'*Espagne*, au Prince de *Condé*, au Duc d'*Orléans*, à Mademoiselle de *Montpensier*, au Parlement de *Paris* & à d'autres, engagent l'Auteur à entrer dans quelque détail sur les affaires étrangères de ce tems-là. Ce fut dans l'année 1651. que *Christine* forma pour la première fois le dessein d'abdiquer la Couronne. Des mécontentemens & l'épuisement des finances la disposèrent à faire cette démarche; le Sénat fit tous ses efforts pour l'en dissuader, & le Comte *Oxenstierna* la détermina enfin, par la force de ses raisons, à continuer à régner. L'Auteur raconte ensuite les différens dangers où *Christine* se trouva exposée. Elle écrivit aussi une Lettre à Mr. *Godeau* Evêque de *Grasse*, & une au Prince *Frédéric* de *Hesse*, pour dissuader ce dernier d'embrasser la Religion *Catholique-Romaine*. L'Auteur remarque qu'en ce tems-là elle étoit fort éloignée des idées qu'elle suivit dans la suite, & que *Bourdelot* & *Pimentel* lui suggérèrent, Un des morceaux les plus curieux des Mé-

moires de la vie de *Christine* est l'Histoire Littéraire de son temps. Aussi Mr. *Arckenholtz* n'a rien négligé pour éclaircir soigneusement ce morceau de la vie de son Héroïne. Donnons premièrement le catalogue des principaux Savans étrangers avec lesquels *Christine* entretenoit commerce de Lettres, ou qu'elle attira auprès d'elle en Suède. *Descartes* fut le premier, ensuite *Saumurais*, *Bochart*, *Haët*, *Nandé*, *Chevreaux*, *Scarron*, *Balzac*, *Adrien & Henri de Valois*, *d'Herbelot*, *Tristan*, *Séguais*, *Benferade*, *Scondery*, *Menage*, *Sarrau*. La Reine voulut se servir de ce dernier pour augmenter sa Bibliothèque, mais la mort le prévint. Notre Auteur rapporte à cette occasion quelques particularités touchant la collection de Livres & de Manuscrits dont cette Bibliothèque fut composée. Les principaux d'entre ceux qui furent chargés de la commission d'en ramasser de toutes parts, furent *Joh. Ludolphe*, *Nicolas Heinsius* & *Isaac Vossius*. Voici comment Mr. *Arckenholtz* décrit les soins que ce dernier s'est donnés.

„ Ce que *Ludolphe* avoit pu ramasser en Italie,
 „ n'étoit rien en comparaison des Livres que *Nic.*
 „ *Heinsius* & *Is. Vossius* achetèrent pour le servi-
 „ ce de *Christine*. Le premier y fut envoyé ex-
 „ près, comme nous le rapporterons ci-après, &
 „ *Vossius* roda par tous les Pais-Bas, par la
 „ France & par l'Allemagne, où rien ne lui échapp-
 „ pa de tout ce qu'il crût digne de la curiosité de
 „ *Christine* en fait de Livres & de Manuscrits.
 „ C'étoit encore l'époque où elle se fit fort appli-
 „ quée aux études, & alors *Vossius* qui la forti-
 „ fioit dans la Langue Grecque, étoit pour ainsi
 „ dire

„ dire en *flagrante* faveur auprès d'elle. Il est
 „ donc à présumer qu'il avoit carte blanche de
 „ *Christine*, pour lui faire ses commissions à
 „ tout prix. Aussi trouve-t-on qu'il n'a rien épar-
 „ gné. On se persuadera sans peine, que person-
 „ ne que lui n'auroit acheté deux Manuscrits au
 „ prix qu'il le fit. C'est *Jamblichi Chronicon*
 „ *Babylonicon* & *Philostorgii Arriani Historia*
 „ *Ecclesiastica*, qui doivent avoir coûté cent
 „ soixante mille écus. On auroit peine à se l'i-
 „ maginer, quoique le rapport en soit fait par un
 „ savant Voyageur. Nous avons encore d'autres
 „ indices de pareils achats de *Vossius*. Etant à
 „ *Paris* il traita avec Mr. *Petau*, Conseiller de la
 „ Cour, de sa Bibliothèque, qui lui venoit de son
 „ Père. Il accorda avec lui pour la somme
 „ de quarante mille livres, dont il en délivra aus-
 „ sitôt trois mille comptant, à la charge toute-
 „ fois qu'elles seroient perdues, si la Reine de
 „ *Suède* ne vouloit pas tenir le marché qu'il a-
 „ voit fait. Elle la paya au prix accordé, à cause
 „ des excellens Manuscrits qu'elle renfermoit,
 „ & que *Saumaïse* appelloit la moëlle des Ma-
 „ nuscrits de *France*: *Nucleus manuscriptorum*
 „ *Galliae*. *Montfaucon* fait de grandes plaintes sur
 „ la perte que la *France* en a faite. Ce fut aussi à
 „ l'instigation de *Vossius* que le savant *Gilbert*
 „ *Gaulmin* offrit en présent à *Christine* sa Biblio-
 „ thèque de Livres Orientaux, estimée vingt
 „ mille écus. Sur quoi Mr. *Schelhorn* dit après
 „ *Wagenseil*, que la Reine par retour de géné-
 „ rosité ordonna de lui faire présent de trente
 „ mille écus; & que pour s'informer de ce que
 „ contenoient ces volumes, elle appella Mr. *Bo-*

chart en *Suède*. Et quoique Mr. *Schelhorn* prétende que cette Bibliothèque ne fût point envoyée en *Suède*, & que le présent destiné à *Gaulmin* resta aussi en arrière, des personnes dignes de foi en parlent néanmoins comme l'ayant vue incorporée à la Bibliothèque de la Reine; & il est à présumer que pour suppléer au vuide des Livres & des Manuscrits Orientaux, *Vossius*, de la part de *Christine*, chargea le célèbre Rabbín *Menasséh Ben Israël* d'en faire une nouvelle collection".

Outre ce que l'on vient de voir, *Vossius* acheta encore à *Paris* pour *Christine* pour dix mille francs de Livres & de Manuscrits: & de cette manière il pouvoit dire que sa Bibliothèque seroit la plus belle de l'*Europe* (il auroit dû y ajouter & la plus chère) & qu'elle surpasseroit de beaucoup celle du Cardinal *Mazarin*. Ce fut encore par la vente de cette Bibliothèque de *Mazarin*, comme aussi par celle des Bibliothèques de *Schriverius*, *Lundius*, *Goldastus*, &c. que celle de *Christine* s'accrut considérablement, sans compter le grand nombre de Livres & de Manuscrits emportés des Pais conquis en *Allemagne* du tems de *Gustave-Adolphe*, & après sa mort, particulièrement de *Wurtzbourg*, d'*Olmütz*, de *Prague*, de *Bohême*, & d'autres endroits, & qui seuls auroient fait une Bibliothèque fort riche en tout sens. De plus *Christine* en fit venir grand nombre d'*Italie*; & pour y mettre le comble *Isaac Vossius*, moyennant vingt mille florins, y ajouta la sienne, qu'il avoit héritée de son Père, en s'en réservant la direction, & stipulant
,, cinq

„ cinq mille florins par an, outre le logement &
 „ table en Cour ”.

Nous avons de la peine à croire ce que l'Auteur rapporte du prix des Manuscrits de *Jamblicus* & de *Philostorge*. Il cite pour garant au bas de la page *Adam Ebertus* Professeur à *Francfort sur l'Oder* ; mais on fait que ce Savant étoit non seulement singulier, mais extravagant en toutes choses, cherchant du merveilleux là où il n'y en avoit pas seulement l'ombre ; & le Testament grotesque qu'il fit peu avant sa mort, fait soupçonner avec raison que sa cervelle étoit quelquefois dérangée. D'ailleurs *Vossius* n'ignoroit pas ce que c'étoit que le Livre de *Jamblicus*, que *Photius* dans sa Bibliothèque dit être un Roman, qui devoit même être assez sale sur ce qu'en rapporte *Théodore Priscien*. Notre Auteur rapporte ensuite le sort que subit cette Bibliothèque, & le pillage auquel elle fut exposée ; & il fait voir que *Vossius* avoit très-bien su détruire ce qu'il avoit en partie édifié. Le caractère & les sentimens libres de ce Savant sont dépeints par l'Auteur avec des couleurs bien vives. *Nicolas Heinsius* étoit suivant lui d'un tout autre caractère. *Christine* avoit déjà écrit une Lettre à *Daniel Heinsius* Père de *Nicolas*, qu'on trouve dans ces Mémoires, comme aussi la recommandation qu'elle donna à ce dernier lorsqu'il s'en fut en *Italie* pour ramasser des Manuscrits. On fait que *Heinsius* ne fut pas content de la manière dont *Christine* se conduisit à son égard. Mr. *Arckenholtz* montre que ce fut en partie la faute de *Heinsius* & en partie celle d'autres personnes, & que la Reine eut toujours de la bonne volonté pour lui. Parmi les Sa-

ans des *Pais-Bas* qui furent en relation avec cette Princesse, doivent être comptés *François Junius, Wallenius, Gevartius, Vorstius, Uvilius & Gronovius*. La Reine passant par *Dévenær*, où étoit ce dernier, descendit chez lui & passa toute la nuit dans sa Bibliothèque à s'entretenir sur toute sorte de sujets de Littérature. „ En *Brabant* *Henri Th. Chifflet* entra à son service, en „ qualité de son Chapelain. Il se fit connoître par „ sa Dissertation Latine sur les *Osbons* en bronze, où il décida rondement, que de trouver un „ *Oshon* en bronze, ce seroit trouver la pierre „ philosophale, s'en rapportant au reste à l'autorité de la Reine, comme étant là-dessus du „ même sentiment que lui. Ce sera sans-doute „ lui, ajoute notre Auteur, qui aura porté cette „ Princesse à faire offrir en ce tems-là à un savant „ Antiquaire en *Suisse*, trente mille florins, s'il „ lui procuroit un tel & véritable *Oshon*. Mais „ *Christine* changea depuis de sentiment, avoua „ qu'il y en avoit de véritables en bronze, & aujourd'hui cette croyance du siècle passé est „ entièrement effacée par la quantité d'*Osbons* „ de ce métal qui se trouvent dans les cabinets, „ & dont on n'oseroit disputer l'antiquité, d'autant moins qu'ils nous sont venus d'Orient.

Christine ne cherchant que le mérite ne s'en tenoit pas à une seule Nation, elle le considéroit par tout où elle le trouvoit, c'est pour cela qu'elle attira auprès d'elle des Savans de toutes Nations. *Meibom, Ludolphe, Kirstenius, Ravius, Comenius, Freinsbomius, Loccenius, Scheffer, Conringius, & Jean Henri Boeclerus*, vinrent en *Suède*, & y furent employés. Le dernier eut une
avan-

aventure à *Upsal*, où il étoit Professeur : voici
 comment notre Auteur la rapporte. La préféren-
 ce que *Christine* lui donna sur les autres Profes-
 seurs, ne laissa pas d'exciter contre lui de la ja-
 lousie & de l'envie, d'autant plus qu'il ne mé-
 nageoit pas les Etudians, mais qu'il les indispo-
 soit contre lui par la sévérité & les rudes pa-
 roles avec lesquelles il croyoit pouvoir les trai-
 ter. Voici ce qui fit éclater la haine contre lui.
 En expliquant un passage de Tacite, il dit :
 „ *plura adderem, si plumbea Suecorum capita*
 „ *ista capere possent* : c. à. d. je m'étendrois plus
 „ amplement si les têtes pesantes (de plomb) des
 „ Suédois le pouvoient comprendre. Sur quoi
 „ un des Etudians lui répondit sur le champ ;
 „ Non seulement nous avons compris tout ce
 „ que vous avez dit jusqu'ici, mais nous com-
 „ prendrons tout ce que vous pourrez nous dire
 „ ci-après. L'heure finie Mr. *Boecler* voulant
 „ passer par le vestibule de l'Auditoire, un nom-
 „ bre d'Etudians qui l'avoient devancé, le pri-
 „ rent par le corps, & lui donnèrent des coups de
 „ mains sur les fesses. Ils firent plus, car non
 „ seulement ils lui cassèrent les vitres de son lo-
 „ gis plusieurs fois de suite, mais ils poussèrent
 „ même l'extravagance jusqu'à tirer, pendant la
 „ nuit, à bales par les fenêtres de l'appartement
 „ où il étoit couché avec sa famille. Les pre-
 „ miers actes de cette tragédie se débitent en-
 „ core par tradition à *Upsal*, & le dernier se voit
 „ par une Lettre qu'écrivit *Christine* le 15 Mars
 „ 1650 au Consistoire, pour lui enjoindre d'ex-
 „aminer cette affaire à fond, & de punir sévé-
 „rement les auteurs de ces violences sans ac-
 „

ception de personnes , aussitôt qu'on les auroit découverts.

Parmi les Savans d'*Italie* *Ottavio Ferrari* fut un des plus favorisés de la Reine. On peut voir ce que notre Auteur en dit. Mr. *Arckenholtz* dit n'avoir trouvé d'*Anglois* que l'illustre *Jaques Usserius* qui fût seul en quelque relation avec la Reine Le savant Rabin *Menasseh Ben Israël* fut aussi connu d'elle, & lui offrit ses services pour l'achat des Livres Hébreux. Mr. *Arckenholtz* recherche ensuite d'où venoit cet empressement de *Christine* pour les Savans, & passe à décrire l'état où se trouvèrent les Lettres en *Suède* du tems de cette savante Reine. Il décrit les différentes Bibliothèques de ce Royaume, & fait connoître le Manuscrit de l'Evangile d'*Ulphilas*. Ensuite il donne le Catalogue des Savans *Suédois* qui étoient célèbres dans ce tems-là ou peu auparavant. Ayant encore à rendre compte de bien des choses intéressantes, nous renvoyons le Lecteur à l'Ouvrage même. A l'égard de la Philosophie, *Christine* prétendoit, au rapport du Père *Labat*, que les sottises anciennes valoient bien les nouvelles. Elle prit cependant tous les soins possibles pour faire fleurir les Académies de *Suède*, comme Mr. *Arckenholtz* le fait voir par le détail qu'il en donne. Nous n'avons rien dit de *Bourdelot*, qui s'est fait connoître dans l'Histoire Littéraire de ce tems-là, comme *Hérustrate* dans l'Histoire ancienne : ceux qui souhaiteront d'être mis au fait du caractère de cet homme effronté & malin, pourront se satisfaire en lisant ce que l'Auteur en rapporte.

Le rôle que le Comte *Magnus de la Gardie* a joué

Joué du tems de *Christine* étoit trop remarquable, pour que Mr. *Arckenboltz* l'eût passé sous silence, aussi a-t-il donné tout ce qui regarde ce Favori & sa disgrâce. Dans ce tems-là la *Suède* eut quelques différends avec la Ville de *Brême*, le *Dannemarck* & la *Hollande*. Notre Auteur en rapporte les causes, & nous apprend la manière dont ces différends furent terminés. *Cromwel* s'étoit alors fait déclarer Protecteur d'*Angleterre* : politique rusé il tâche de se mettre bien dans l'esprit de *Christine*, en envoyant *Wiblocken* *Suède* pour conclure un Traité avec cette Princesse, à quoi il réussit après quelques difficultés. Le Comte de *Montecuculi*, Ambassadeur de l'Empereur en *Suède*, étoit aussi vu de bon œil à la Cour, mais celui d'Espagne *Antonio Pimentel* l'emportoit sur tous les autres dans la faveur de la Reine. Pour faire voir combien elle étoit portée pour *Montecuculi*, elle l'honora de l'Ordre de *Chevalerie d'Amarante*. Notre Auteur décrit exactement l'origine & l'institution de cet Ordre, & parle à cette occasion de celui de *Jésus* institué par *Charles-Gustave*. Il revient ensuite à Don *Pimentel*, & rapporte tout ce qui peut contribuer à faire connoître ce Ministre, & surtout son adresse à s'emparer de toute la confiance de *Christine*. Ensuite il nous apprend que ce fut *Pimentel* de concert avec *Bourdelot* qui lui persuada d'abdiquer la Couronne & d'embrasser la Religion Catholique Romaine.

La fantaisie de quitter le Trône reprit à *Christine* en l'an 1653. Elle communiqua son dessein à Mr. *Chanut* & ensuite au Sénat, qui en fut surpris & lui fit là-dessus des remontrances.

Elle

Elle ne voulut pas cependant se désister de sa résolution, & fit traiter avec *Charles-Gustave*, qui tâcha aussi, mais inutilement, de la détourner de ce dessein. On régla donc les revenus que devoit avoir cette Princesse après son abdication. Faisant ensuite attention que *Charles-Gustave* n'étant pas marié, pourroit venir à mourir sans laisser d'enfans, *Christine* voulut avant toutes choses lui substituer le Comte de *Tott*, en lui donnant & aux Comtes *Brabé* & *Oxenstierna* le titre de Duc ; mais ces Seigneurs refusèrent cet honneur. Elle communiqua elle-même aux Etats la résolution qu'elle avoit prise de se démettre de la Couronne : ceux-ci la supplièrent encore de continuer à tenir les rênes du Gouvernement, mais avec aussi peu de succès que la première fois. Ils lui assignèrent donc des revenus pour son entretien, mais quelques uns voulurent la gêner par de certaines loix qu'ils vouloient lui imposer, ce qui fut desapprouvé de *Charles-Gustave*, qui cherchoit à contenter en tout cette Princesse. Quoique *Christine* n'eût plus que quelques jours à régner, elle ne laissa pas de se porter à une démarche violente envers le Ministre de *Portugal*. L'Auteur la rapporte, & découvre le motif qui engagea *Christine* à la faire. Le Sénat en fut choqué, & remédia à cet inconvénient. Enfin *Christine* fit son abdication. Mr. *Arckenholtz* donne un détail bien circonstancié des cérémonies qui furent observées dans cette occasion, accompagné de réflexions sur le règne & l'abdication de *Christine*, & des différentes descriptions que diverses personnes ont faites du caractère de cette Reine. Cette démar-

che

que de *Christine* fit naître bien des raisonnemens,
 chacun en jugeoit à sa manière, & l'Auteur rap-
 porte les différens sentimens du Roi *Charles*,
Gustave son successeur, de Mr. *Chanut*, du
 Roi d'*Espagne*, du Prince de *Condé*, de Mr. de
St. Evremont, de *Vossius*, de *Hinsius*, de
Bochart, & de *Forfener* sur ce sujet. Le senti-
 ment de *Bochart* est fort sensé, il écrit à *Vos-
 sius* là-dessus : Pour Sa Majesté, par qui je
 „ devois commencer, je suis si étonné d'ap-
 „ prendre ce que j'en apprends, que je n'y pen-
 „ se que comme à un songe. Ce n'est pas que
 „ je n'approuve bien qu'elle méprise si fort les
 „ grandeurs du Monde, auxquelles tant d'au-
 „ tres aspirent avec tant d'efforts, que la plu-
 „ part se rompent le col pour y parvenir; &
 „ que je ne sois ravi de savoir, que s'étant dé-
 „ pouillée, elle sera peut-être en état de s'ap-
 „ procher plus près de nous, & de venir peut-
 „ être en des lieux où je pourrois avoir l'hon-
 „ neur de la voir encore plus d'une fois, ce que
 „ je n'eusse pu espérer si elle fût demeurée en
 „ *Suède*. Mais le cœur me saigne quand je pen-
 „ se qu'elle se prive volontairement de tant de
 „ moyens de faire du bien, lesquels étant une
 „ fois hors de ses mains n'y reviendront plus.
 „ Elle s'en repentira mille fois, quand il n'en
 „ sera plus tems, & lorsque le mal sera sans
 „ remède, ne fût-ce que pour le déplaisir qu'elle
 „ aura de voir les jugemens desavantageux
 „ qu'en fera la plupart du monde. Car on se
 „ plaît naturellement à mordre sur les plus
 „ grands, surtout quand on en pense avoir
 „ quelques spécieux prétextes. Il y en a qui vou-
 „ „ soup-

„ soupçonnent, ajoute *Bochart* à *Vossius*, d'entre-
 „ tre du nombre de ceux qui lui ont donné ce
 „ conseil, ce que je ne puis me persuader „
Mr. Arckenholtz examine ensuite les raisons que
 pouvoit avoir eues *Christine* de faire une démar-
 che aussi extraordinaire, & montre qu'elle n'y
 fut point du tout forcée, & qu'elle auroit pu
 régner toute sa vie sans se marier.

Après avoir résigné la Couronne *Christine* se
 hâta de quitter la *Suède*, parce qu'elle craignit
 qu'on ne voulût l'y retenir. Elle partit donc &
 arriva à *Hamboourg* le 10 Juillet de l'an 1654,
 d'où elle écrivit au Roi son successeur. Notre
 Auteur la suit dans sa route, & rapporte tout ce
 qui lui est arrivé de remarquable dans chaque
 endroit où elle a passé. Elle fit paroître à *Ham-
 boourg* tant de relâchement dans ses principes sur
 la Religion, que le bruit se répandit qu'elle devoit
 en changer. *Charles-Gustave* en fut allarmé, &
 le Sénat de *Suède* fit là-dessus à cette Reine
 des remontrances, que ce Prince tâcha d'adou-
 cir. A *Munster* elle visita le Collège des Jé-
 suites, & y fut reconnue. Elle passa ensuite in-
 cognit par la *Hollande*, & arriva le 12 Août à
Anvers, où l'Archiduc *Léopold* & le Prince de
Condé vinrent lui faire visite. La froideur avec
 laquelle elle reçut le dernier, surprit tout le mon-
 de, & notre Auteur en rapporte les raisons. *Mr.
 Chanus*, qui résidoit alors à la *Haye* de la part
 de la *France*, se rendit à *Anvers* pour saluer cet-
 te Princesse. Les bruits qui se répandirent sur
 le sujet de la visite que lui fit ce Ministre, le por-
 tèrent à lui en écrire. Ses Lettres avec la réponse de
Christine se trouvent dans ces Mémoires.

Dans

Dans ce tems-là l'Archiduc *Léopold* se rendit pour la seconde fois à *Anvers*, afin d'inviter *Christine* de venir à *Bruxelles*, où tout étoit préparé pour sa reception. Elle fit son entrée publique dans cette Ville, où elle abjura secrettement la Religion *Protestante* & embrassa la *Catholique*. L'Auteur tâche de découvrir la cause de ce changement, & en rejette la faute sur *Pimentel*, *Bourdelot*, & les *Jésuites*. Il avoue que l'envie extrême que *Christine* avoit toujours temoignée d'aller en *Italie* pour y voir les beaux monumens qui nous restent de l'Antiquité, y avoit aussi contribué. *Baillet* a voulu faire honneur de ce prétendu changement de Religion à *Descartes* & à *Chanut*, mais notre Auteur fait voir au contraire qu'ils n'y ont eu nulle part. En mettant donc la chose sur le compte du Jésuite *Macedo*, Mr. *Arckenholtz* prend de-là occasion de faire connoître ce révérend Père, qui ne fut cependant pas le seul qui pût se glorifier d'avoir opéré le changement de cette Princesse: les révérends Pères *Malines* & *Cassati* avoient déjà achevé, avant qu'elle quittât la *Suède*, de l'y résoudre, y ayant été envoyés pour cela. Le Cardinal *Obigi*, ensuite Pape sous le nom d'*Alexandre VII.* voulut aussi faire croire qu'il y avoit eu bonne part.

Pendant le séjour que *Christine* fit à *Bruxelles*, on lui procura toutes sortes de divertissemens. Les Savans les plus à portée de cette Ville lui vinrent faire la révérence. Elle invita *Ménage* à venir lui faire visite, en disant qu'elle avoit fait la plus grande partie du chemin, mais il s'en excusa. Il se répandit alors plusieurs bruits

bruits desavantageux à *Christine*. L'Auteur attribue en grande partie ces bruits à l'humour libre de cette Princesse, qui ne s'accordoit guères avec la gravité Espagnolle. Ces bruits parvinrent bienôt jusqu'en *Suède*, & pour les détruire, elle écrivit deux Lettres au Roi *Charles-Gustave*, qu'un Auteur donne dans ses Mémoires, accompagnées d'une autre au Comte *Pierre Brabé*. Cette année 1655 mourut, pendant que *Christine* étoit à *Bruxelles*, la Reine Donairière sa Mère, & le Chancelier *Oxenskierna*, environ dans le même temps. Mr. *Arakenholz* rapporte quelques circonstances de la vie & de la mort de ce grand homme, qui étoit d'un si heurieux tempérament, que quoiqu'accablé par une multitude d'affaires les plus importantes, il s'endormoit tranquillement dès qu'il s'étoit mis au lit, jusqu'à l'heure qu'il avoit ordonné qu'on l'éveillât pour reprendre le fil des affaires. Ce Chancelier répéta dans ses derniers momens à ceux qui étoient autour de lui, qu'il avoit averti la Reine qu'elle se repentiroit de ce qu'elle faisoit; & notre Auteur rapporte à cette occasion les conjectures faites sur le repentir de cette Princesse.

: Elle partit de *Bruxelles* après avoir fait des présens à l'Archiduc, & passa par *Angsbourg* pour se rendre à *Innspruck*, où elle fit profession ouverte de *Catholicisme*. Elle demeura huit jours dans cette dernière Ville, & avant que d'en partir elle écrivit une Lettre à *Charles-Gustave* pour lui faire part de son changement de Religion, & une autre au Pape *Alexandre VII.* D'*Innspruck* elle prit sa route par *Trente* & le *Mantouan* pour

pour se rendre dans l'Etat Ecclésiastique, & arriva enfin à *Rome*, où elle fit une entrée publique. L'Auteur décrit le cérémonial qui fut observé dans cette occasion. *Christine* ne demeurera pas longtems à *Rome* sans aller visiter les Eglises & les Communautés les plus célèbres, & établit chez elle une Académie: on trouve dans ces Mémoires le catalogue de ceux qui en furent membres. Les sentimens des *Protestans* sur le changement de *Christine* furent bien différens de ceux des *Catholiques*. Mr. *Arckenboltz* en rapporte quelques exemples. L'ancien Précepteur de *Christine*, l'Evêque *Matthia*, fut soupçonné d'avoir eu part à ce changement de religion, & déposé. Il lui écrivit sur ce sujet une Lettre que notre Auteur donne traduite du Latin. Mais afin qu'on ne crût pas qu'elle eût abandonné légèrement la religion de ses Pères, on publia les motifs qui l'avoient portée à embrasser la Religion *Romaine*. Cet Ecrit daté d'*Inspruck* fut suivi d'un autre qui parut en *Italien*.

Charles-Gustave faisoit alors la guerre à la *Pologne*, ce qui allarma tant le Pape, qu'il publia une Lettre Pastorale au sujet des victoires que remporta ce Prince, qui en fit le sujet de ses railleries. *Christine* se divertissoit pendant ce tems là à *Rome*. „ Ce fut, dit Mr. *Arcken-*
 „ *boltz*, en ces occasions d'amusement que
 „ *Christine* fit connoître, qu'elle n'étoit pas
 „ moins savante dans l'Histoire, les Antiquités
 „ & les Langues, qu'heureuse en belles faillies
 „ & en promptes & vives reparties. En voici un
 „ exemple. Dès les premiers jours, dit le Sr.
 „ *Cheureau*, que la Reine *Christine* fut à Ro-
 Tom. XLVI. Part. II. Z „ me,

„ me, *Alexandre VII.* du nom lui donna quel-
 „ ques Cardinaux pour l'accompagner, & pour
 „ la conduire dans tous les endroits qui sont
 „ remarquables par leurs tableaux & par leurs
 „ statues. Parmi ces dernières elle en vit une
 „ du Cavalier *Bernini*, qui représentoit la Vé-
 „ rité, elle la loua fort & s'écria trois ou qua-
 „ tre fois, *O la bella cosa!* Un Cardinal, qui
 „ apparemment se piquoit de bel-esprit, & qui
 „ ne devoit pas être ennemi des allégories &
 „ des équivoques, prit occasion de s'écrier à
 „ son tour: *O Madame, Dieu soit loué, que*
 „ *Votre Majesté aime la vérité, que les Per-*
 „ *sonnes de votre naissance ne peuvent souf-*
 „ *frir. Je le crois bien,* repartit la Reine dans
 „ le même instant, *toutes les vérités ne sont*
 „ *pas de marbre.* A ce que rapporte aussi le *Sr.*
 „ *Wagenseil* sur la foi d'un homme de poids,
 „ comme *Christine* ne faisoit pas paroître beau-
 „ coup de dévotion à la Messe, & que s'en-
 „ tretenant durant le Service Divin avec les
 „ Cardinaux, elle rioit d'une manière démé-
 „ surée, le Pape s'en appercevant un jour, lui
 „ donna un Rosaire, en l'exhortant de s'en
 „ servir dans ses prières. Sur quoi la Reine,
 „ qui comprit ce que le Pape vouloit dire par-
 „ là, dit en sortant: *Non miga voglio essere*
 „ *Catholica da Bachettone:* pour moi, je ne
 „ veux pas être Catholique aux grains du Ro-
 „ saire. Parmi les petites aventures que les E-
 „ crivains de ce tems-là nous ont laissées, on
 „ en trouve une au sujet du Cardinal *Colonna*,
 „ à qui la fantaisie avoit pris de s'amouracher
 „ de *Christine*. Sa conduite à cet égard doit
 „ avoir

„ avoir été aussi ridicule que peu convenable
 „ au caractère qu'il portoit. Le Pape qui en fut
 „ informé, lui ordonna de se retirer de *Rome*,
 „ lui disant que la Reine n'y étoit pas venue
 „ pour être scandalisée ”.

On trouve parmi les anecdotes de ce tems-là
 que les premières familles de *Rome* étoient fort
 mécontentes de *Christine*, & qu'elle étoit mé-
 nacée de recevoir quelques mortifications si elle
 persistoit dans ses manières hautaines & orgueil-
 leuses. Elle en marqua son ressentiment dans un
 Manifeste que notre Auteur donne. Cette Prin-
 cesse tomba malade dans le même tems pour a-
 voir mangé, à ce qu'on prétend, trop de fruit ;
 mais les chagrins qu'elle essuya à *Rome* y con-
 tribuèrent peut-être plus que toute autre chose.
 Une maladie contagieuse qui se manifesta alors
 dans cette Ville, lui servit de prétexte pour en
 sortir & passer en *France*. *Christine*, avant de
 partir, écrivit une Lettre fort tendre à la belle
 Comtesse *Ekka Sparre*, qui n'avoit pas voulu
 l'accompagner dans ses voyages, & promit au
 Pape de revenir. Elle fit le voyage par mer &
 débarqua à *Marseille*, où le Duc de *Guise* fut
 envoyé par la Cour pour la recevoir. De *Mar-*
seille elle prit la route par *Aix*, & se rendit à *Font-*
ainebleau. Mademoiselle de *Montpensier* alla
 la saluer aux environs de ce Château. L'Auteur
 nous fait la description de cette entrevue après
 Mademoiselle. *Christine* fit ensuite son entrée
 publique à *Paris*, dont l'Auteur détaille très-
 bien toutes les circonstances, & fut complimen-
 tée par l'Académie *Françoise*, à laquelle elle
 avoit déjà donné, du tems qu'elle régnoit en-
 core,

core, des marques de son estime en lui envoyant son portrait. Après avoir visité quelques Eglises de cette Capitale, & communiqué par les mains de l'Evêque de *Bourges*, elle partit pour aller trouver le Roi à *Compiègne*. L'Auteur rapporte dans ses Mémoires, & accompagne de réflexions, ce que Mademoiselle de *Montpensier* & Madame de *Motteville* ont écrit du séjour de *Christine* à *Compiègne* & au *Fayet*. Il oppose principalement aux portraits que ces deux Dames ont faits de *Christine*, trois autres portraits dont le premier est du Duc de *Guise*.

Pendant le peu de tems qu'elle resta à *Paris*, Mr. *Menage* y faisoit la fonction d'Introducteur général, & comme il ne manquoit jamais, à ce que lui-même rapporte, „ de lui nommer „ les noms des personnes considérables qui „ venoient saluer la Reine, & de lui dire quelque chose du mérite des personnes que je connoissois: C'est, lui disois-je, Mr. le Président „ un tel, Mr. le Conseiller un tel &c. gens de „ mérite. Je ne sai si elle crut que je ne lui „ disois pas vrai, ou si elle s'aperçut qu'il ne „ se pouvoit pas faire que je ne mentisse souvent, en lui disant tant de bien de tous ces „ Messieurs. Mais je lui entendis dire d'un air „ chagrin : ce Monsieur *Menage*-là connoît „ bien des gens de mérite ”.

Enfin *Christine* quitta la *France* & se rendit à *Turin*, où elle fut reçue avec de grandes marques de distinction. Elle passa ensuite à *Venise*, & séjourna dans quelques Villes de l'Etat Ecclésiastique, mais la plupart du tems à *Pesaro*, jusqu'à ce que la maladie contagieuse eût cessé

à Rome. Elle écrivit de cette Ville pour la dernière fois à la belle *Sparre*, qui mourut peu de tems après. L'Auteur fait l'éloge de cette Comtesse, & termine par-là le premier tome de ses Mémoires.

ARTICLE VII.

PHILOSOPHICAL TRANSACTIONS.

C'est-à-dire,

TRANSACTIONS PHILOSOPHIQUES. *Volume XLV. No. 485-490, pour l'Année 1748. A Londres chez Davis 1750. In Quarto de 674. pages sans le Mémoire de Mr. Needham, qui en fait 54.*

LE Volume que nous annonçons, vient de paroître, & les *Numeros* se suivent avec une promptitude qui doit faire plaisir aux Auteurs. Il m'a paru qu'il seroit à souhaiter que toutes les Académies suivissent l'exemple de celle de *Berlin*, qui ne tarde que deux ans au plus à faire imprimer les Mémoires qu'on lui communique. Une découverte peut perdre le mérite de la nouveauté, quand elle est fix ans à paroître. Nous rendrons compte de ce qu'il y a de plus à la portée du plus grand nombre de nos Lecteurs. Des détails d'Instrumens ou des Calculs ne seroient que pour le petit nombre, & ce petit nombre lit les Originaux.

PHYSIQUE GENERALE OU HISTOIRE
DE LA NATURE.

Animaux.

Mr. *More* (a) Caiffier (*Parfer*) du Vaisseau
le

le *Sterling-Castle*, a trouvé dans des blocs d'un rocher autour de *Port-Mahon*, les *Dails*, si connus en *Italie* & dans la *Mer Adriatique*. Il ne leur trouve que deux écailles, au-lieu de cinq que leur attribuoit Mr. *Lister*; & Mr. *Parsons* croit qu'on peut leur donner le nom de *Mytilus cylindroides*. Il ne paroît pas que ce Poisson entre dans le roc, pendant que la pierre est dans un état de mollesse. On trouve ordinairement le trou de l'entrée plus étroit, que la cavité où le Poisson fait sa demeure. Cela paroît prouver qu'il y entre jeune, qu'il y croît, & qu'il se fait place en rongant la pierre dans laquelle il se loge.

Mr. *Arderon* (a) continue de refuser l'ouïe aux Poissons. Il en a conservé pendant trois ans dans des jattes de verre, & il a fait toute sorte d'expériences sur ces Animaux. Il a sifflé, crié, fait tout le bruit imaginable, ils n'ont pas branlé, au-lieu qu'ils se sont aperçus du moindre mouvement qu'il faisoit sur la jatte en grattant avec l'ongle; prouve que l'atouchement remplace l'ouïe chez eux. Frappés d'un petit coup de clé donné à la jatte, ils se cachoient dans le moment au fond du vaisseau, en plant leurs ailerons. Pour les Hommes, ils entendent sous l'eau, mais les sons s'y affoiblissent. Une grenade qui saute sous l'eau, fait un bruit creux très-considérable. Une autre remarque assez importante de Mr. *Arderon*, c'est que les Poissons avancent à vue d'œil leur avée ou la retirent, suivant que les objets qu'ils veulent voir sont plus proches ou plus éloignés. C'est donc le cry-

crystallin qui change de situation à l'occasion du changement de distance des objets ; & ce n'est ni la cornée qui se voute, ni le cristallin qui change de figure, si du-moins l'observation est juste.

Le même Physicien a vu une espèce de Gangrène (a) sèche, qui attaque les petits Poissons dont la queue tombe peu à peu ; ils périssent quand le mal vient jusqu'aux intestins.

Mr. *Baker* (b) a donné la description du Poisson qu'on appelle *Quappe* en *Allemand*. Mr. *Mounsey*, Médecin de l'Armée Impériale, lui a envoyé de *Russie* un Mémoire là-dessus. On a cru vulgairement, que cet animal commence par être grenouille, & qu'il finit par être poisson ; & Mr. *Merian* a confirmé cette idée, en assurant que l'on mange sur les bonnes tables des *Indes* un Poisson qui a passé par l'état de grenouille, & qui ensuite s'est dépouillé de ses piés. C'est le revers des Grenouilles de l'*Europe*, qui commencent par l'état de poisson, & qui se dépouillent de leur queue pour devenir des quadrupèdes. Mais pour la *Quappe*, c'est un Poisson particulier, & qui n'a de commun avec la Grenouille qu'une physionomie de crapaud.

Les remarques de Mr. *Mounsey* sur les yeux d'Ecrevisse, ressembloient fort à celles de Mr. de *Reaumur*.

Mr. *Klein* (c) a donné l'histoire naturelle de la Marmotte. Il a dépouillé ces animaux d'une partie du merveilleux qu'on leur prétait, & il réfute l'état d'esclavage qu'on a attribué à ceux d'entre ces animaux qui auroient suc-

(a) N. 437.

(b) N. 436.

(c) N. 436.

succombé dans leur guerre avec des ennemis de leur espèce. Mr. *Spon* & le Cardinal de *Palignac* ont bien voulu se prêter à cette tradition, que Mr. *Klein* trouve entièrement fausse. Les animaux sont libres : il n'y a que l'Homme qui ait la cruelle adresse de priver ses frères de la liberté, présent que la Nature équitable a fait à tout ce qui vit & qui sent.

Ce même Savant (a) a pris le parti des Poissons, & cela étoit bien juste, puisqu'il en a décrit les organes de l'ouïe. On peut voir ses raisons dans un autre extrait (b).

Mr. *Bonnet* (c) a donné un Mémoire sur les Chenilles. Il ne croit pas que ces animaux transpirent par des pores. que pourroit avoir leur peau, & il regarde leurs stigmates comme la seule voie par laquelle l'air sort de leur corps. Il a vu une bulle d'air sortir d'un stigmate, & il en a vu davantage en plongeant la partie postérieure des Chenilles sous l'eau. Deux de ces ouvertures suffisoient pour entretenir la vie, lors même que les seize restans se trouvent submergés; & dans ce cas-là les bulles sortent des stigmates avec beaucoup de facilité.

Mr. de *Reaumur* (d) a eu l'indulgence de nous enseigner des moyens simples pour sécher des Oiseaux. Le plus aisé & le moins dispendieux, c'est de les sécher dans un four. Les Poissons, les Reptiles, & plusieurs Insectes se conservent dans l'esprit de vin, & les Papillons sur de petits lits de coton, qu'on arrange dans des boîtes.

Je

(a) N. 486.

(b) Bibl. Rais. 1750. p. 45.

(c) N. 487.

(d) N. 489.

Je ne dis rien du Mémoire de Mr. *Needham* sur la Génération (a). On en donnera un précis à part sur la traduction *Françoise*; & il mérite de toute manière cette distinction. J'omets aussi quelques petits Articles, comme celui de Mylord *Orrery* sur une fort belle Chenille, qu'on trouve sur le Cornouillier (b).

Végétaux.

Il y a toujours eu des Physiciens, qui ont cru que l'Eau seule suffit pour nourrir les Plantes: ce sentiment reprend crédit de nos jours. Mr. *Bonnet* (c) a semé du Blé, des Pois, & toutes sortes de Plantes bulbeuses dans de la mousse humide; la graine est venue sans avoir touché à aucune terre, elle est même mieux venue que celle qu'on a enterrée. Mr. *Gleditsch*, habile Botaniste de *Berlin*, a fait la même expérience; & il y a soixante ans qu'un Physicien *Italien* a semé avec succès des Plantes dans de la sciure de bois humide.

Mr. *Brocklesby* (d) rapporte une observation très-importante, faite par un Anonyme. Plusieurs personnes ont péri à *Londres* & à la Campagne, après avoir pris d'une Racine qu'on vend chez les Apoticaire sous le nom de *Gentiane*. Elle est plus brune, plus résineuse, d'une odeur désagréable, âcre & brulante sur la langue. Des chiens ont été fort malades, après avoir avalé la décoction ou la poudre de cette Racine.

Le Mémoire de Mr. *Mitchell* (e) sur la *Potasse*

(a) N. 490. (b) N. 487. (c) N. 487.

(d) N. 486.

(e) N. 489.

potasse est venu d'*Amerique* : il est important, parce que ce Sel fait une branche considérable du Commerce du *Nord*, & est une dépense considérable pour l'*Angleterre*, qui est obligée de l'acheter de l'Etranger. Il donne, d'après *Lundmarck*, la manière de la préparer, telle qu'elle est reçue en *Suede*. Pour la faire on se sert de bois de Hêtre, & du plus vieux. On le brule à feu ouvert, & on en trie soigneusement la cendre, pour en ôter les ordures ou le charbon. De ces cendres on fait une pâte avec de l'eau, dont on enduit des billots de bois de Pin. On en fait des tas, en plaçant les billots de travers les uns sur les autres, tous enduits de cette pâte, jusqu'à en faire une pile de la hauteur d'une maison. Alors on met le feu à la pile, qui brule avec une violence extrême. Quand la cendre commence à rougir & à se fondre, on défait la pile, & on bat les cendres toutes rouges avec des bâtons : elles se prennent, & forment une masse aussi dure que la pierre. On racle cette masse avec des instrumens de fer, & c'est la Potasse. Mr. *Mitchell* renchérit sur cette manœuvre, en prenant de la lessive au lieu d'eau simple pour faire la pâte. Il paroît que les *Russiens* se servent de cette méthode. Elle est la meilleure que l'on ait, & elle diffère considérablement des sels fixes, étant mêlée d'une espèce de bitume, qui paroît sur la surface de l'eau dans laquelle on a fondu la Potasse ; ajoutez que la lessive se cristallise, ce qu'un sel fixe ne fait jamais. Il paroît que les cendres de la Potasse se font mêlées aux souffres du bois, & peut-être à quelque chose de métallique. Mr. *Mitchell* encourage ses com-

compatriotes, & sur-tout les habitants des Colonies où il y a le plus de bois à faire de la Potasse, en se servant de bois au-lieu des Plantes marines, pleines de sel commun, que les Anglois ont coutume d'employer, & qui donne un sel plus foible & plus approchant d'un sel neutre.

Mr. *Garcin* (a) a donné une description fort détaillée d'un Arbrisseau très-célébre en *Orient*, c'est le *Henna* des *Arabes*, qu'on a rapporté, sur une ressemblance assez légère, au *Troëne* (*Ligustrum*), dont il est très-différent, ayant huit étamines, quatre pétales, & des graines nombreuses dans un fruit à quatre loges. Mr. *Garcin* lui donne le nom de *Cyprus*. On sait assez généralement, que les Peuples de l'*Orient*, dès les tems les plus reculés, ont cultivé cet Arbre, & se sont servis de ses feuilles pour teindre leurs cheveux, leurs mains, & la partie de leur corps qui est au-dessous du nombril. La décoction des feuilles pulvérisées teint la peau de rouge, & pour rendre la couleur plus constante, on l'applique au sortir du bain.

Mr. *Cooke* (b) a vu un Pommier, qui portoit naturellement des pommes velues, en produire de lisses, après que la farine des étamines de l'espèce lisse eut été mêlée avec les fleurs de l'espèce velue. Cela ressemble aux phénomènes des Mulâtres, & sert à confirmer le sexe des Plantes.

Mr. *Pacock* (c) a donné ses remarques sur ce qu'on appelle le *Pays des Glaes*. C'est un rivage tout en rochers, entièrement composé de colonnes naturelles, qui forment des prismes

(a) N. 419. (b) N. 499.

(c) N. 435.

mes à différens angles. Celles qui en ont le plus, en ont huit, & celles qui en ont le moins, sont triangulaires. Il y en a 74. & Mr. *Pocock* en a mesuré une, qui avoit 33 piés & 4 pouces de haut. Ces colonnes ne sont pas d'une seule pièce, elles sont faites de plusieurs pierres arrangées perpendiculairement l'une sur l'autre, dont plusieurs sont convexes, & s'emboitent dans la surface concave de celles sur lesquelles elles posent.

Il y a ordinairement 40 jointures à chaque colonne. Les rochers voisins sont formés par colonnes de pierres noires & rouges, placées alternativement; mais ces couches sont d'une grandeur bien plus considérable, elles ont jusqu'à 20 piés de haut chacune. Mr. *Pocock* croit que le *Pavé des Géans* n'est que l'extrémité de ces couches pierreuses, qui diminuent peu à peu de hauteur, & qui en ont le moins là où on leur a donné le nom que je viens de dire. Il y a dans le voisinage d'autres piliers encore, qu'on appelle *les Orgues*, & qui sont à cinq & à six angles, & formés de 40 à 50 pièces épaisses de 9 pouces.

Minéranx.

Mr. *Arderon* (a) a donné la description des Cavernes voisines de *Norwich*, que l'on trouve dans des collines de craie. Il y en a une formée par l'art & par les gens du Païs qui en ont tiré la craie, & qui est assez vaste pour loger 20000 hommes: c'est un labyrinthe, où il est difficile de ne pas s'égarer: elle est libre des vapeurs qui infestent la plupart des sou-

ter.

terrains; la craie y est molle, & on y trouve des Ourfins, des Bélemnites, & d'autres Coquillages. L'air y est tempéré comme dans la cave de l'Observatoire, & le Thermomètre y est constamment au degré 52, qui est le milieu entre le plus grand chaud & le plus grand froid de ce País.

Mr. *Mounsey* (a), a envoyé à la Société sa description du Feu sacré & perpétuel, que les *Guebres* adorent dans le voisinage de la Mer *Caspienne*, à trois milles de la Mer même, & à vingt milles de *Bakon*. Le terrain y est rempli de rochers, mais couvert d'un peu de terre. Quand on écarte cette surface, & qu'on approche du feu des creux que l'on a faits, le feu s'y prend, & brule sans s'éteindre, & sans se consumer. On ne peut l'empêcher de bruler, qu'en le couvrant de terre. Ce terrain brulant a deux milles (d'*Angleterre*) d'étendue, & on y trouve un Caravanférai, où 12. Derviches *Indiens*, adorateurs du Feu, font leur demeure. Ce Bâtiment est vieux; il est rempli de fentes, où le feu prend, & suit la direction de la fente, dès qu'on en approche une chandelle. Il n'y a qu'à creuser un trou dans la terre, & y placer sa marmite pour faire sa cuisine; la Nature s'y passe du bois, & le feu y est assez violent pour faire de la chaux.

C'est à un demi-mille de-là que l'on trouve les sources de Naphte blanche; le terroir y est plein de sel, & la Naphte sort de terre en cinq endroits dans le voisinage d'un Lac salé. On s'en sert dans la Médecine. La Naphte noire est plus

(a) N. 487.

plus éloignée du terrain qui brule, elle en est à 9 milles, & la plus grande quantité s'en trouve à *Balacham*, où il y a 50 sources dont une seule fournit près de 5000 livres de Naphte par jour. On se sert de cette huile au lieu de bois à *Bahau*; mais ce qu'on y cult, en conserve l'odeur.

Mr. *David Erskine Baker* (a), (fils de Mr. *Baker* l'Académiste) a trouvé dans un de ces trous, d'où l'on tire la craie dans le *Norfolk*, un Bélemnite, où des vermiculeux de mer, & des écailles d'huitres, se sont trouvés attachés. L'analogie semble démontrer, que les Bélemnites sont une production de la Mer, aussi-bien que les coquilles qu'on y a trouvés collées.

E L E M E N S.

Electricité.

Ce phénomène n'a pas perdu encore les agrémens de la nouveauté. On y découvre tous les jours de nouvelles propriétés, & on polir de plus en plus la théorie qui les explique. Mr. *Watson* (b) a fait à différentes fois des expériences, pour s'assurer de la vitesse avec laquelle la force électrique passe du globe, où elle a commencé à être excitée, le long d'une chaîne ou d'un fil d'archal. Il s'agissoit de savoir, si cette vitesse admettoit quelque degré de succession qu'on pût mesurer, comme on mesure le tems dans lequel le son parcourt sa carrière. Mr. *Watson* a mené la force électrique le long d'un fil d'archal à 8000 près de distance dans une expérience, à 8382 dans une autre, à 10600 dans la troisième, & à 10276 dans la quatrième. Cette distance n'a pas produit

(a) N. 490. (b) N. 485. & 489.

duit le moindre retardement, & l'Observateur placé au bout du fil d'archal a senti la secouffe électrique exactement dans le même moment que le globe de verre avoit mis la matière électrique en marche. Le son auroit mis près de 12 secondes à parcourir les 12276 piés que la force électrique a parcourus dans un instant. Pour ces secouffes, Mr. *Watson* se sert d'un flacon cylindrique, doublé d'argent en feuille.

Dans un autre Mémoire Mr. *Watson* propose son système sur la nature électrique. C'est une matière fluide, élastique, dont tous les corps sont remplis, à l'exception de ceux qu'on appelle électriques par eux-mêmes. Dès que la quantité de matière électrique est plus grande dans un corps que dans un autre, cette matière abandonne le corps où elle est plus dense, & se porte vers celui où elle l'est le moins. Quand deux corps également remplis de matière électrique s'approchent l'un de l'autre, on ne voit aucune étincelle, mais elle paroît plus vive à proportion que la différence de sa densité est plus considérable dans les deux corps. La personne qui frotte le globe de verre, a moins de matière électrique, & celle qui pose sur des corps électriques par eux-mêmes, en a le plus; & cette différence cause un torrent de matière électrique, qui sort de la seconde pour remplacer dans la première ce qui lui manque de cette matière. Mais il faudroit lire l'Original pour se mettre au fait des expériences sur lesquelles Mr. *Watson* appuye sa théorie, ou bien il faudroit traduire son Mémoire. Un extrait ne suffit pas.

Mr.

Mr. l'Abbé *Nollet* (a) a donné dans une Lettre à Mr. le Président *Folkes* le précis de ses expériences sur les courans d'eau électrisés. Il a trouvé qu'un courant n'est ni accéléré ni retardé, quand le tuyau dont il sort, a une ligne ou plus de diamètre: Que des tuyaux à-peine assez larges pour que le fil de l'eau se continue, accélèrent un peu le courant, & plus encore lorsque le tuyau est assez étroit pour que l'eau n'en sorte que goutte à goutte: cette accélération est assez grande pour faire sortir la liqueur d'un tuyau d'ailleurs trop étroit pour la laisser sortir sans l'aide du courant électrique.

Conséquemment à ces principes Mr. *Nollet* a trouvé que l'électricité augmente la transpiration des Plantes & des Animaux, & l'évaporation des Liqueurs, dans quelques vaisseaux qu'ils se trouvent. Il a cru même s'apercevoir que la végétation de Graines en a été accélérée. L'effet a été si grand sur de petits animaux, qu'un Pigeon a perdu 35 à 38 grains de plus pour une électrisation continue pendant 5 ou 6 heures, qu'il n'en auroit perdu sans cette opération. Pour les Hommes, la différence est allée à plusieurs onces dans 5 heures de tems.

Ce qui paroît plus singulier, c'est que la transpiration est augmentée, quand la personne approche seulement des corps électriques un peu volumineux. Mr. *Nollet* se persuade que cette nouvelle méthode d'augmenter la transpiration, pourra n'être pas inutile aux Médecins. On n'en est point échauffé, & on se trouve uniquement un peu las, avec un appétit extraordinaire.

(a) N. 416.

dinaire. On peut même augmenter la transpiration d'une partie du corps, sans augmenter la transpiration générale; & la perte de poids qui se fait alors, par une épaule par exemple, est aussi grande, que celle qui se feroit par toute la surface du corps.

Mr. *Ellicot* (a) a travaillé sur la même matière. Il explique les attractions & les repulsions par des exhalaisons (*effluvia*) qui sortent des corps électrisés, & qui se repoussent les unes les autres; au-lieu qu'elles sont attirées par presque tous les autres corps, & par l'eau même, comme il paroît par une pluie d'eau qui sort goutte à goutte d'un tuyau étroit, & qui devient un filet quand le tuyau est électrisé, comme ce filet redevient une pluie à gouttes séparées, dès que l'électricité est supprimée. Les exhalaisons électriques, dont l'eau est alors remplie, se manifestent par le brillant lumineux de l'eau électrisée, & par la force répulsive qui paroît entre ses gouttes. D'autres expériences ont mené Mr. *Ellicot* aux mêmes principes que nous venons de dire.

Mr. *Robert Roche* (b) a vu la laine d'un drap grossier (*fustian*) prendre feu sur le corps d'un malade qu'il avoit fait électriser, & bruler avec une flamme longue de six pouces. Ce phénomène est plus surprenant encore que celui de la poudre à canon, dont la fumée s'allume à l'étincelle électrique.

La flanelle est fort sujette à produire des étincelles, sans qu'on y excite d'électricité; elle

(a) N. 486. (b) N. 487.

le se rapproche du poil des chats, & des cheveux de plusieurs personnes, dont on a vu sortir des exhalaisons lumineuses (a).

Mr. *Hales* (b) a remarqué que les étincelles électriques du fer sont d'une blancheur argentée; celles de l'airain, vertes; & celles qui sortent d'un œuf, jaunâtres. Cela prouve que l'élément électrique qui sort d'un corps, se charge de quelques parties qui lui sont propres.

Mr. *Winkler* (c) rapporte ses expériences sur la force avec laquelle la matière électrique ouvre les pores du verre, & procure un passage aux exhalaisons odoriférantes. Le baume enfermé dans un tuyau électrisé, remplit de son odeur des chambres entières, & Mrs. *Bruni*, *Veratti*, & *Bianchi*, ont cru voir que la faculté purgative d'un remède a passé à-travers le verre dans le corps d'un homme électrisé, & qu'il y a produit son effet ordinaire. Comme Mrs. *Nollet*, *Watson* & *Bose* desavouent ce fait, il faudra attendre que des expériences réitérées en décident. La chaleur, analogue à l'électricité, ne fait rien de pareil, & c'est un préjugé contre l'expérience de Mr. *Winkler*.

TABLE des POIDS SPECIFIQUES.

Ce Mémoire est des plus utiles: il est dû à Mr. *Richard Davies* (d), qui y a réuni toutes les expériences qu'on a faites pour découvrir les poids spécifiques d'une grande partie des corps. Il commence par donner l'histoire des Physiciens qui y ont travaillé, & il finit par d'excellentes tables où leurs expériences se trouvent

(a) N. 482. (b) N. 482. (c) N. 486. (d) N. 482.

vent rangées sous les noms des matières L'Or le plus pesant, par exemple, est celui que Mr. *Ward* a trouvé égal à 19640 parties, dont 1000 expriment le poids d'une quantité égale d'eau. Le Mercure le plus pesant est celui que Mr. *Freind* a trouvé égal à 14117 des mêmes parties. Le Plomb le plus pesant monte à 11,886 de ces parties, l'Argent à 11,091, le Cuivre à 9,127, le Fer à 8,086, l'Acier à 7,852, & l'Etain à 7,617. Dans la table des demi-métaux le Bismuth le plus pesant a été de 9,859 parties, le Cinnabre de 8,020, le Régule d'antimoine de 7,500, l'Aimant de 4,930, le Lazuli de 3,054. Dans la table des Pierres le Grenat de *Bohême* a pesé 4,360, le Diamant jaune 3,666, le Cristal 2,724, le Sélénite 2,322, l'Agathe 3,598, la Turquoise de vieille roche 2,908, le Corail 2,894, le Caillou 2,623, le Bois pétrifié 2,341. Il n'est guère possible de transcrire toutes ces tables, qui sont au nombre de onze, & qui se terminent par l'Air, évalué à 0,00118.

ASTRONOMIE.

Il y a beaucoup d'observations de cette classe dans ce volume. Les plus importantes se trouvent dans un Mémoire de Mr. *Jaques Bradley* (a), qui y donne le précis des changemens de position qu'il a découverts dans quelques Etoiles fixes, avec l'assistance & sous les généreux auspices de Mylord *Macclesfield*. Il en parle avec beaucoup de candeur & de retenue, & il détaille les moyens dont il s'est servi pour s'assurer que ces changemens sont réels, & ne dépendent pas d'une variation dans les instrumens.

strumens. Ses observations ont été extrêmement répétées. Il en a fait 250 sur l'Etoile β du Dragon, & 300 sur γ , & ainsi à proportion sur plusieurs autres; & il s'est entièrement assuré, que plusieurs de ces Etoiles changent de situation, & à l'égard du Pole, & entre elles. Il est difficile d'en dire davantage dans un Journal populaire, qui doit être à portée de tout le monde.

Mr. *Hodgson* (a) a fourni un catalogue des immersions & des émerfions des Satellites de Jupiter pour l'année 1750; Mr. *Bévis* des observations sur la grande Eclipsé de 1748 (b); Mr. *Grischow* le fils sur la même, & sur deux Parafélènes (c); & le P. *Bonaventure Suarez* sur plusieurs Eclipses de Soleil & de Lune observées dans le *Paraguay* (d).

OBSERVATIONS METEOROLOGIQUES.

Mr. *Lining* (e) a communiqué à la Société Royale d'excellentes observations, qu'il a faites à la *Caroline*. Cette Province est sujette à des révolutions fort violentes du froid & du chaud. On a vu tomber le Thermomètre dans un seul jour 35 degrés au-dessus de sa hauteur précédente. Les augmentations de la chaleur n'y sont pas si rapides; on n'a vu monter le Thermomètre, dans le même espace de tems, que de 24 degrés. La chaleur ordinaire de l'Été fait monter la mesure d'un Thermomètre placé à l'ombre à 90, à 93, & même à 98 degrés; elle est plus forte par conséquent qu'en *Europe*, & plus forte aussi que la chaleur modérée du sang humain. Pour le froid le plus fort, il n'a jamais été

(a) N. 487. (b) N. 489. (c) N. 489.
(d) N. 490. (e) N. 487.

été que de 15°. Le milieu (ou la chaleur tempérée de la *Caroline*) est de 66°, au-lieu qu'il n'est que de 48 en *Angleterre*. Le mercure d'un Thermomètre enseveli dans du sable est monté jusqu'à 108, & à 126, quand on l'a exposé aux rayons du Soleil: nouvelle preuve qu'on vit fort bien dans un air plus chaud que le sang humain. La hauteur moyenne du Baromètre est de 30,09, & sa variation en tout de 1,22. Des tables exactes expriment dans un plus grand détail la constitution de l'air.

EFFETS de la FOUDRE.

Elle tomba à *Streetham* (a) sur la maison de Mr. *Howard*. Ses effets furent assez singuliers. Elle força une barre de fer, la plia, en fondit une partie jusqu'à la faire couler, & fit un rouleau d'une lame de plomb. Un garçon qui se trouva dans la cuisine, vit le feu voler autour de lui, & des étincelles semblables à celles d'un charbon enflammé pétiller dans l'air. Des carreaux de vitre en furent fondus en partie. Dans une autre maison la foudre frappa une servante, découvrit la dorure d'un cadre qui avoit été couverte de couleur, & laissa la dorure entière.

ANATOMIE & MEDECINE.

Mr. *Drake*, le Chirurgien (b), a vu une femme qu'une chute empêcha d'accoucher. Il lui resta un poids continuel au côté droit, qui ne l'empêcha pas de devenir grosse une seconde fois, & d'accoucher à terme. Mais un abcès se forma peu à peu dans ses couches, & occupa la région ombilicale. On y appliqua des fomentations, qui en procurèrent l'ouverture: il

en

(a) N. 488.

(b) N. 485.

en coula des matières fétides pendant quelques mois, les alimens sortirent de la playe, avec un squelette entier d'un foetus agroupé dans une masse. L'ulcère se ferma alors, & la femme se porte bien actuellement.

Mr. *Mounsey* (a), que nous avons déjà nommé deux fois, a vu une opération césarienne faite avec succès sur une femme, qui pendant 13 ans avoit porté un foetus dans ses flancs, & suivant toutes les apparences dans une de ses trompes. Son ventre s'étoit ouvert sous le nombril, & il en étoit sorti de petits os, mais il fallut faire de grandes incisions pour en tirer le crane, & le reste du corps. Elle guérit fort bien, & cet événement auroit fait plaisir au savant *Roussel*.

Mr. *Axford*, âgé de 28 ans, perdit subitement à la promenade l'usage de la parole (b). Une chute de cheval, qu'il fit quatre ans après, lui rendit la voix; troublé par des songes, dans un profond sommeil il voulut crier, & cria effectivement, après cela il se servit parfaitement bien de sa langue.

Mr. *Mortimer* rapporte que Mr. *Wharton*, Chapelain de l'Archevêque de *Sancroff*, avoit eu dès sa naissance deux langues, l'une au dessus de l'autre (c).

Mr. *Alexandre Wills* (d), Chirurgien-Accoucheur de *Kingsbridge*, a vu une monstruosité fort particulière. Une fille, dont la femme d'un Païsan accoucha en 1746, vint au monde avec un sac attaché à ses fesses, qui alloit jusqu'aux

(a) N. 486.

(b) N. 486.

(c) N. 486.

(d) N. 487.

qu'aux parties génitales mêmes. Ce sac ressembloit à un estomac de mouton, & on y trouva des restes fort reconnoissables d'un fœtus, qui devoit s'être fourré sous la peau de la petite fille, pendant qu'elle étoit dans le ventre de sa mère.

Dans un extrait du baptistère de *Bridge-Town*, Capitale de la *Barbade*, on voit que le nombre des mâles y est, comme en *Europe*, presque toujours supérieur à celui des femelles, & que les morts y vont au double des naissances (a). On a-toujours regardé cette Ville comme malsaine.

Une pauvre Veuve (b) blessée à la cornée d'un coup de fourche fort considérable, guérit après des remèdes purgatifs réitérés & des collires rafraîchissans. Elle voit assez bien, l'uvée est encore divisée, mais elle a recouvré son mouvement, & la cornée sa transparence.

Mr. le Cat (c) a fourni le dessein d'un Monstre. C'étoient deux Veaux, collés ensemble par la poitrine & par le ventre. Les deux veines ombilicales étoient jointes par un canal de communication, & le conduit artériel étoit le véritable tronc de l'une des aortes, étant plus grand que l'arcade qui avoit produit à l'ordinaire les carotides & les sous-clavières.

Mr. *Doddridge* (d), célèbre Théologien, décrit avec beaucoup de brièveté un Agneau, dont le cœur, l'œsophage, & la trachée étoient doubles, & qui avoit un pié surnuméraire. Il parle dans le même Mémoire d'un Bélier, qui de son lait a nourri un agneau. Mr.

(a) N. 487.

(b) N. 488.

(c) 489.

(d) N. 489.

Mr. *Parsons* (a) donne une description plus détaillée de deux Filles, jointes par la poitrine & par le bas-ventre. Ce qu'il y a de plus particulier, c'est une artère, qui faisoit une communication très-ample entre les deux aortes. Les deux intestins étoient joints par le jéjunum, & se séparoient de-nouveau pour former deux rectums. Ce montre donne occasion à Mr. *Parsons* de faire des réflexions sur la génération des Monstres en général. Il s'y déclare pour le Systême des Oeufs & de la rencontre de deux oeufs, dont il se fait un foetus demi-double.

Mr. *Hassel* (b) a vu un Laboureur guérir d'une playe considérable. Un morceau de bois, large d'un pouce & long de deux pouces & demi, étoit entré dans l'orbite, & on avoit eu beaucoup de peine à l'en tirer. Cette description est fort courte, & Mr. *Hill* s'en est diverti dans sa Critique.

PRODUCTIONS de l'ART. THERMOMETRE.

Mr. *Johnson* (c) a donné la description d'un Thermomètre de bronze, de l'invention de Mr. *Frotheringham*; & Mr. *Mortimer* nous apprend dans une apostille, qu'il a fait faire dès 1735 un Thermomètre dans le même goût, ayant découvert que le simple changement de l'atmosphère, devenue plus chaude, a changé sensiblement la longueur d'une barre d'airain longue de trois piés.

Mr. *Th. Simpson* (d) a considéré le mouvement des corps projetés sur la surface de la Terre, & a donné un Mémoire (e) sur les intégraux

(a) N. 489.

(b) N. 489.

(c) N. 485.

(d) N. 486.

(e) N. 487.

tégraux des Multinômes, & les Séries affectées des signes des racines, qui ne convergent qu'après le second terme. Mais ces Mémoires ne sont pas susceptibles d'extrait.

Mr. *Hales* (a) propose dans les incendies de couvrir de terre les planchers des maisons voisines de celles qui brûlent. Vingt-sept hommes couvrieroient bien vite une maison.

Mr. *de Buffon* (b) dit en trois mots, que par le moyen d'un Miroir de six piés en quarré il est venu à bout de fondre de l'étain à 150 piés de distance, & d'argent à 50, & qu'il a mis le feu à du bois éloigné de 200 piés.

Je n'ai pas cru devoir parler des projets sur une nouvelle manière d'abrégér l'écriture, qui sont répandus dans ce volume.

ANTIQUITE'S.

Mr. *Birch* (c), célèbre Historien & Antiquaire, a découvert près de *Stanhope*, dans l'Évêché de *Durham*, une Inscription Romaine, dont le sens, complété par ses soins, est tel que nous l'avons copié.

SYLVANO INVICTO SACRUM C. TEIUS VETURIUS MICIANUS PRÆF. ALÆ SEBOSIANÆ, OB APRUM EXIMIÆ FORMÆ CAPTUM, QUEM MULTI ANTECESSORES EIUS PRÆDARI NON POTUERUNT

V. S. L. P.

On voit par-là que dès le tems des Romains il y a eu des gens dans la Grande-Bretagne, qui se sont fait valoir par leur habileté dans l'Art de la chasse.

Mr.

(a) N. 487.

(b) N. 489.

(c) N. 486.

Mr. *Jean Ward* (a) a donné un Mémoire sur ce que les *Romains* ont appelé *teffera*. Celle qu'il a vu, étoit d'airain, de figure quarrée, & son inscription étoit *Tes Dei Mar. Sedarum*. Elle étoit de la classe des *teffera sacra*, & le terme de *Sedarum* signifie apparemment le nom d'une Ville inconnue, qui s'appelloit *Sedia*.

Mr. *Stukeley* (b) donne le dessein d'une Châsse de bois de chêne, où l'on a gravé le martyre de l'Abbé *Théodore*, tué à l'Autel même par les *Danois* en 870.

Mr. *Ward* (c) a donné le plan de la Ville de *Silchester* dans le Comté de *Hamptshire*, dont il a tracé les rues sur les expériences que Mr. *Stair* a faites, prenant pour des maisons les endroits où l'on a trouvé le plus de ruines en creusant la terre; & celles où le blé, dont le plan de la Ville est tout couvert, vient le plus mal. Il y a découvert un Amphithéâtre, des Inscriptions & des Médailles.

J'omets l'Inscription trouvée à *Bath*, que donne Mr. *Stukeley* (d), quelques observations sur la déclinaison de l'Aiguille aimantée (e), la description d'un Nautile (f), celle d'un Tremblement de terre (g) arrivé à *Taunton*, & une espèce de badinage philosophique sur l'application des idées de la quantité & des proportions au mérite & à la vertu (b).

(a) N. 487.

(b) N. 489.

(c) N. 490.

(d) N. 488.

(e) N. 487.

(f) N. 487.

(g) N. 488.

(b) N. 489.

A R T I C L E VIII.

HISTOIRE des REVOLUTIONS de l'EMPIRE
des ARABES, par Mr. l'Abbé de MARIGNY.
Deux Tomes 8. Paris 1750.

ON souhaitoit depuis longtems une histoire suivie & détaillée, qui embrassât toutes ces grandes révolutions, & qui les mît dans un ordre chronologique. Voici ce plan exécuté, & même d'une manière qui doit faire honneur à l'Auteur. L'Ouvrage entier est proprement une Histoire générale de toutes les Monarchies, fondées sur les débris de l'Empire des Khalifes, en *Asie* & en *Afrique* (a). Elle embrasse plus de mille siècles, & elle est conduite jusqu'à la fin du XVII. Il n'en paroît aujourd'hui que deux Volumes, qui contiennent les 18 premières Dynasties, depuis l'an 205 de l'*Hégire* ou 818 de *Jésus-Christ*, jusqu'à l'an de l'*Hégire* 783 & de *Jésus-Christ* 1381. Ces premiers Volumes seront suivis de plusieurs autres qu'on donnera deux à deux, parce qu'on a distribué les matières de façon que les sujets sont entièrement détachés les uns des autres.

Sous le règne de *Louis XIV.* l'*Europe* éclairée avoit vu les *Golijs*, les *Pucoks*, les
d'*Her-*

(a) La Vie de *Mahomet*, celle de ses Successeurs électifs & héréditaires, sont détaillées dans l'*Histoire générale* que l'Auteur a donnée au Public de leurs *Dynasties des Ommiades & des Abbassides*; & cette Histoire fait par conséquent partie de l'Ouvrage que nous annonçons, puisqu'il n'en est que la continuation.

d'*Herbelots*, les *Renaudots*, les *Erpenius*, les *Okley*, instruits dans les Langues Orientales, nous donner quelques morceaux d'Histoire de plusieurs Auteurs Arabes. La Bibliothèque Royale en France, les Universités de Leyde, d'Oxford & de Cambridge, étoient déjà enrichies de quantité de Manuscrits Arabes. Mr. *Okley* est le dernier qui nous ait fait part des Ecrits d'*Alvakedi*, Auteur Arabe, qui s'est le plus étendu dans l'Histoire des quatre premiers Khalifes électifs depuis *Mabomet*, & qui avoit poussé celle des Ommiades, Khalifes héréditaires, jusqu'aux derniers Princes de cette Dynastie.

Mr. *de Marigny* a inséré dans son Ouvrage une Dissertation de Mr. *Otter*, lue à l'Académie des Sciences, sur la conquête de l'Afrique & de l'Espagne par les Arabes. Cet Auteur étant mort en 1747, n'a pu exécuter le projet qu'il avoit formé de nous donner *Novairi*, l'Historien de ces conquêtes le plus étendu & le plus estimé par les Orientaux. Mr. *Otter* avoit été apprendre l'Arabe à Ispahan, & à son retour il fut Professeur de cette Langue au Collège Royal, & employé à la Bibliothèque Royale pour les Manuscrits Arabes.

Les dates de l'Histoire de Mr. *de Marigny* sont marquées conjointement des années de l'*Hégire* ou Retraite de *Mahomet* à Médine, & des années correspondantes à cette Ere Mahométane, selon l'Ere de *Jésus-Christ*. Il a pris cette correspondance des Tables d'*Aboulsarage*, qui a fait ces calculs selon l'usage des Mahométans, dont les années sont lunaires, ce qui les rend chaque année plus courtes de onze jours que notre année solaire. Nous

Nous n'entamerons point le Corps de l'Ouvrage de notre Historien, la vie du grand nombre de Sultans qu'il contient, demande des détails où nous ne saurions entrer, sans trop nous écarter des bornes prescrites par les loix de ce Journal. Une idée générale de l'Ouvrage suffira pour le faire connoître au Lecteur, & nous la puiserons, cette idée, dans le Discours préliminaire qui roule sur l'Histoire de l'Asie, & que l'Auteur a placé à la tête du premier Volume.

L'Asie a de grands avantages sur les autres parties de l'ancien Continent. C'est le berceau du Genre-humain. Il n'est pas douteux que les premiers Patriarches, nés de la Famille de *Noé*, n'y ayent établi leurs premières habitations au sortir de l'Arche, & que ce ne soit par leurs Descendans que la Terre entière ait été repeuplée par leur dispersion, après que Dieu eut renversé leurs téméraires projets, par la confusion des Langues. C'est dans un Canton de l'Asie que Dieu fixa la Postérité d'*Abram*, & c'est dans l'héritage de cette même Postérité qu'ont été opérés par le Messie les Mystères ineffables de notre Rédemption.

Mais ces avantages doivent être aujourd'hui comptés pour rien ; & si, dans les tems d'ignorance, & lorsque la Superstition étoit sur le trône, on n'eût reconnu à ce pays d'autres prérogatives que celles qu'il avoit par lui-même, on n'auroit pas eu la sainte folie d'entreprendre ces fatales Croisades, qui ont dépeuplé l'Europe, & fait commettre aux Chrétiens la plus grande des injustices, en envahissant une Terre sur laquelle ils n'avoient aucun droit. Un

Un avantage plus réel qu'à l'Asie, c'est celui de produire dans son sein l'or, l'argent, les pierres précieuses & la soie, dont le commerce fait aujourd'hui une partie des richesses des Européens. C'est des Asiatiques que nous tenons le secret d'élever ces merveilleux insectes, dont le suc travaillé par l'art, sert à la teinture de nos plus riches vêtemens. Nous devons aux Phéniciens l'invention de l'Ecriture, & l'art de la Navigation. L'Astronomie est le fruit de l'étude & de l'application des Caldéens à observer le cours invariable des Globes célestes, qui éclairèrent successivement la Terre.

La vie champêtre des Arabes n'avoit rien d'oisif. Ils contemploient également les beautés des Cieux & de la Terre. Observateurs des Astres comme les Caldéens, ils furent aussi les inventeurs de la science des Calculs, & des Figures qu'on appelle les Chiffres Arabes. Leur génie vif, subtil, leur loisir, leur vie frugale, les portoit à faire des recherches qui les conduisoient à des connoissances toujours utiles, comme à la Chimie, à la Botanique, à la Poésie.

Les Peuples Asiatiques sont les premiers qui ont formé des Sociétés, & par une suite nécessaire ils ont été les premiers policés, & les premiers éclairés dans les Arts & les Sciences. Les fameuses Villes de Ninive, de Babylone, d'Ecbatane, nous ont laissé des monumens incontestables de la puissance de leurs Monarques, & de la magnificence de leurs ouvrages.

Mais ce qui rend l'Asie, selon notre Auteur, encore plus estimable, & qui l'élève au-dessus des autres Nations de l'Europe & de l'Afrique, est

est qu'elle n'a jamais connu le Polythéisme que dans ses extrémités, c'est-à-dire, dans l'Asie Mineure & la Syrie. Il semble que les hommes, en s'éloignant de leur berceau, s'éloignèrent aussi du centre de la Religion que *Noé* avoit prêchée à sa Famille.

Sil'on remonte aux siècles les plus reculés, on trouve au centre de l'Asie la Religion des Bèbres, ou Adorateurs du Feu, c'est-à-dire, du Soleil. Ils le regardoient comme le Tabernacle de la Divinité : ils ne lui consacroient aucun Temple. Son immensité, sa puissance, remplissent tout l'Univers, disoient-ils, & c'est la Terre & l'Univers entier qui est son unique Temple digne de sa Majesté, Ce Dieu Créateur se rend visible à tous les habitans de la Terre, par la création du Soleil : c'est-là qu'habite l'Âme visible du Monde, qui vivifie, qui produit, qui meurt tout ce que la Terre enferme dans son sein pour la nourriture des hommes & des animaux, & pour la magnificence de sa parure.

Cette partie du Monde habitable, le berceau de toutes les Colonies qui ont peuplé les autres, a cependant été très-peu connue par les Européens leurs voisins. Les Livres Saints nous apprennent quelque chose des anciens Rois d'Assyrie, de Babylone, des Perses-Mèdes, qui ne nous sont connus que parce que Dieu avoit choisi quelques-uns de ces Souverains pour châtier le Peuple Juif par la captivité des Rois de Juda, ou par l'extinction du Royaume d'Israël. Les Ecrits des Grecs sont plus étendus sur la Monarchie des Perses-Mèdes.

Quel-

Quelques Rois de cette Dynastie ont eu de longues guerres contre les Athéniens, dont le pais fut désolé par *Xerxès*, *Alexandre le Grand* & les Républiques de la Grèce vengèrent les injures qu'ils avoient reçues par divers Rois de Perse, dont ils renversèrent l'Empire. La postérité de ce Prince ne jouit pas de ses conquêtes : ses deux fils tués fort jeunes, livrèrent cette vaste Monarchie aux Macédoniens. Quatre de ses plus illustres Capitaines la partagèrent : deux perdirent la vie & le trône dans les guerres sanglantes que causa leur ambition. Toute la Haute-Asie se vit soumise au pouvoir de *Séleucus* après leur mort. L'Egypte, la plus belle Province de l'Afrique, fut le partage de *Ptolomée*, fondateur de la célèbre Dynastie des Lagides.

En parcourant les grandes révolutions de la Haute-Asie on voit s'élever contre les premiers Rois Séleucides une Monarchie qui les en chassa. C'est celle des Arsacides, autrement des Parthes, si connue par les *Orodes*, les *Pacores*, Rois célèbres par leurs victoires sur les Séleucides & les Romains. Ils enlevèrent aux premiers la Syrie, Palmyrène, la Judée, la Mésopotamie ; & ils défirent les derniers sous leur Général *Crassus*, qui y périt avec toutes ses Troupes. L'an 195 avant J. C. les Séleucides, sous *Antiochus le Grand*, perdirent l'Asie Mineure, qui leur fut enlevée par *Lucius Scipion*, frère de l'Africain.

Presque dans le même tems une révolte subite renversa dans la Grande Asie le trône des Parthes. *Artaban II.* perdit la vie & le trône par *Artaxare*, fondateur de la Monarchie des
Ar.

Artaxerxides ou Perses, appellés Seconds, depuis celle des Perses-Mèdes sous *Cyrus*, parce que ces nouveaux Souverains fondèrent leur Empire dans la Perse, auquel ils ajoutèrent les débris de celui des Parthes. Sous les Empereurs Grecs de Constantinople, on les voit en-deçà de l'Euphrate leur enlever la Mésopotamie, l'Arménie, la Syrie, la Judée, par les rapides victoires de leurs fameux Rois, les *Sapors*, les *Cosroès*, les *Varanes*, &c.

Le plus implacable ennemi des Romains après *Annibal*, le fameux Roi de Pont, *Mithridate*, les chassa presque de toute l'Asie. Une guerre de 30 ans suffit à peine pour le dompter : *Sylla*, *Luculle*, *Pompeé*, lui enlevèrent ses Etats, & Tygrane, Roi d'Arménie & son Allié, perdit son Royaume. Les Romains s'étendirent sans obstacles dans tous les Etats des Séleucides. Cependant les Parthes, vainqueurs de *Crassus*, osèrent s'opposer à leurs conquêtes, & ce ne fut que sous les Empereurs que les Romains pénétrèrent dans la Haute ou Grande Asie, jusqu'aux bords de l'Euphrate, au-delà duquel les Perses Seconds s'étoient solidement établis.

Après la division de l'Empire Romain, & le partage qu'en fit *Théodose* à ses fils, *Honorius* & *Arcadius*, on vit la décadence entière de celui d'Occident sous ce premier, parmi les Nations barbares, qui y fondèrent plusieurs Monarchies. *Arcadius* posséda l'Empire d'Orient, & établit sa résidence à Constantinople. *Théodose II.* son fils, n'ayant point laissé d'enfants, son trône fut possédé par divers Princes élec-

tifs de différentes Familles Grecques , ce qui fit donner à ces Souverains le titre d'Empereurs d'Orient , par sa situation , ou d'Empereurs Grecs , à cause de la Nation en général. L'Asie Mineure étoit de leur partage à l'Orient jusques vers l'Euphrate , ainsi que les deux Syries , & l'Egypte vers le Sud. Au-delà de ce fleuve étoient les Perses Seconds , sur lesquels l'Empereur *Héraclius* remporta plusieurs victoires considérables.

Les deux Syries & l'Asie Mineure n'étoient plus alors qu'un vaste pais , qui offroit par-tout les traces affreuses du fer & du feu , par les armes des Grecs & des Perses. Toutes ces belles Provinces étoient encore plus désolées par les Schismes & les Hérésies de l'Eglise Grecque. Les Trithéïtes , les Jacobites , les Eutichiens , les Melchites , &c. défiguroient la Religion Chrétienne par sa doctrine , la deshonoroiént par leurs mœurs , & fomentoient entre les différens Partis une haine implacable. Les plus forts persécutoient les plus foibles. Les Patriarchats d'Alexandrie , de Jérusalem , d'Antioche , les Archevêchés , les Evêchés , étoient possédés par des Intrus , au gré des Partis dominans.

Telle étoit la face de l'Asie Mineure , lorsqu'il s'éleva dans l'Arabie un terrible orage , qui est l'époque la plus mémorable de ces siècles reculés. Cette grande Presqu'île , comprise dans l'Asie par les Géographes , n'étoit jusqu'alors connue que par diverses Tribus. Trois ou quatre Souverains y régnoient sur des Sujets fort pauvres , par la stérilité , la sécheresse d'un terroir aride , sur-tout celui qu'on appelle

l'A-

L'Arabie Déserte. Les Peuples les plus voisins de la Syrie Damascène, vivans de rapines, sans Loix, sans Souverains, étoient connus pour des Voleurs & des Brigands publics, sous les noms de Sarrafins ou d'Agaréniens. Les Nomades, leurs voisins vers l'Est, menotent une vie champêtre, occupés du soin de garder leurs Troupeaux. Les Yémamites, les Hémiarites, &c. habitoient l'intérieur de l'Arabie, les uns vers les bords du Golphe Persique, & les autres sur ceux de la Mer Rouge.

Ce fut-là que se forma ce funeste orage qui devoit s'étendre sur les trois parties du Monde connu. Dans les premières années du VII. Siècle parut à la Mecque, ville d'Arabie, un homme qui n'avoit rien de fort distingué par la naissance, ni par les dons extérieurs de la Nature; sans aucuns biens de fortune, réduit pour subsister à conduire les Chameaux des Caravanes des Négocians Arabes; ne sachant ni lire ni écrire; n'ayant reçu aucune sorte d'éducation par l'indigence de ses parens; devenu riche en épousant la veuve de son Maître, qui étoit Négociant.

A ces traits on reconnoît sans peine l'illustre *Mahomet*, qui parvint bientôt à la réputation d'un grand Prophète, d'un Législateur, & enfin au titre de Fondateur d'un Empire qui comprenoit la plus grande partie du Monde. Voyant trop de contradiction dans la Doctrine des Juifs & des Chrétiens, il médita une nouvelle Religion, beaucoup plus simple, & en apparence beaucoup plus raisonnable. Le Désisme, si fort en vogue aujourd'hui, en fut le point fonda-

mental. L'adoration de l'Etre Suprême, l'amour qu'on lui doit, celui du Prochain, du pardon des injures, de l'aumône, de la justice, en étoient les grands préceptes obligatoires, ordonnés par la Loi de *Moïse*, & dictés par la Loi Naturelle, pour le bonheur des Sociétés humaines. Le Culte Divin étoit sans Sacrificateurs, sans Victimes. La Prière du soir & du matin, précédée par quelques ablutions, bornoit tous les devoirs du Culte journalier de sa Religion.

Les premiers Disciples de ce nouveau Docteur furent autant de martyrs. Ils le suivirent à Médine, où il fut obligé de se sauver. On employa inutilement la force contre cette troupe de Fanatiques. Leur Patriarche à leur tête, ils remportèrent plusieurs victoires sur les Tribus qui étoient opposées à leur doctrine. Les Arabes ne tardèrent pas à se ranger sous ses étendarts; tout fut séduit & entraîné.

Mahomet ayant pris le titre de *Chef des Musulmans*, ou *Vrais Fidèles*, entra avec ses Disciples armés dans la Syrie, battit les Troupes de l'Empereur qui s'opposoit à son passage, & envahit leurs Provinces avec autant de rapidité que de succès. Il proposa aux Syriens de se rendre Musulmans ou Tributaires; & plusieurs d'entre eux se rangèrent sous ses étendarts. Ayant laissé le soin & la conduite de ses Armées à ses partisans les plus distingués, il retourna en Arabie, où il s'appliqua au gouvernement politique de sa nouvelle Monarchie & de sa Religion. Là il dicta à des Secrétaires son Alcoran, Livre rempli de contes, d'absurdités puériles,

puériles, mais où l'on trouve cependant plusieurs préceptes d'une saine Morale. Cet habile & ambitieux Imposteur mourut, après avoir uni en sa seule personne les Droits de la Souveraineté, de la Magistrature, & de la Religion.

Les Successeurs de *Mahomet* furent électifs sous le titre de *Khalifes*, c'est-à-dire, Commandans des vrais Fidèles, ou de celui d'*Emir-al-Moumenin*. Ils jouirent comme lui de la Puissance temporelle & spirituelle. Sous le deuxième Khalife cette Monarchie naissante détruisit celle des Perses, par la seule victoire que les Arabes remportèrent à Cadesiah sur *Isdigerde*, second du nom, qui perdit le trône & la vie, & fut le dernier de la Dynastie des Perses Seconds, appelés Artaxercides. Toute la Syrie fut soumise aux Musulmans. La prise de Jérusalem & d'Alexandrie leur livrèrent la conquête entière de la Judée & de l'Egypte.

Après la mort d'*Ali*, le dernier des cinq Khalifes électifs, cet Etat devint héréditaire, & la Famille des Ommiades se plaça sur le trône. Sous le treizième Prince de cette première Dynastie, l'Etat fut agité d'une violente secousse. Les Abbassides, issus de la famille du Prophète, voulurent rentrer dans leurs droits de prochains héritiers. Le sort des armes décida en leur faveur. Les Ommiades furent exterminés, & leur Race éteinte, à un seul près, qui se cacha en Afrique, & qui y fonda ensuite en Espagne une Dynastie de Khalifes Schismatiques.

La durée du Khalifat dans toute sa splendeur, & dans l'exercice de la double Puissance, fut bornée au second siècle de la Dynastie des Ab-

bassides. Après ce haut point de grandeur temporelle, l'ambition, la révolte des Gouverneurs de Provinces, la foiblesse & l'incapacité des Khalifes, l'autorité absolue des Ministres, tout sembla contribuer à la chute de ce vaste Empire. Les Usurpateurs s'établirent solidement tant par leurs propres forces, que par les alliances qu'ils firent avec les voisins, dont ils suivoient l'exemple.

Toutes ces Monarchies démembrées de celle des Khalifes, ne sont pas également intéressantes. Les unes n'offrent qu'une suite de noms, sans évènements historiques qui puissent instruire ou amuser. L'Empire fut partagé successivement par dix-huit Souverains, les uns plus, les autres moins puissans. Ceux qui eurent des forces supérieures envahirent les Etats de leurs voisins, qui étoient trop foibles pour leur résister. Toute la Haute Asie, depuis l'Inde jusqu'à la Mer Méditerranée & l'Archipel, étoit dans cette vicissitude continuelle.

Les funestes divisions de ces Souverains ouvrirent la porte de leurs Etats à un nouveau Conquérant, qui profita de ces favorables conjonctures. Les Provinces Septentrionales de l'Asie étoient occupées par les Tartares, Nation champêtre, qui vivoit sous des tentes. Ce fut là que le Maître Suprême des Empires choisit le terrible fléau dont il devoit punir les Musulmans. Leur Empereur *Gingiskan*, outragé par un Gouverneur de Province, sous le Roi de *Khovaresm*, & ne pouvant obtenir de ce Prince aucune satisfaction, sortit de ses Etats à la tête de cinq cens mille hommes, pour venger le

Droit

Droit des Gens, violé à l'égard de ses Ambassadeurs qu'on avoit massacrés. Ce torrent inonda l'Asie étonnée, qui fut conquise en deux ans.

Les Successeurs de ce Conquérant s'affoiblirent peu après sa mort; par le partage de son Empire, & ensuite par leurs divisions. Il s'y forma de nouvelles Monarchies, qui eurent le sort de celle des Mahométans. D'une Branche cadette des Tartares Mogols, on vit naître un nouveau Conquérant de l'Asie, qui n'épargna aucun Prince de la Race Gingiscanienne, quoiqu'ils fussent de sa Tribu & de sa Famille. Les Ottomans, issus des Selgiucides, s'étoient déjà solidement établis dans toute l'Asie Mineure, & avoient conquis la Romanie & la Grèce sur les Empereurs d'Orient. *Bajazet* I. le quatrième de ces Princes Ottomans, fut vaincu & fait prisonnier par *Tamerlan*, dont la Postérité fut Souveraine de la Haute Asie. Ses Descendans partagèrent ses Etats, & formèrent plusieurs Branches. L'ambition alluma entre eux le flambeau de la discorde, ils s'entre-détruisirent avec un affreux acharnement.

Ces dissensions civiles donnèrent lieu aux Turcomans leurs voisins de s'agrandir impunément à leurs dépens: de là l'origine de leur fameux Conquérant *Ussun-Cassan*. Celui-ci bientôt établi, fut aussitôt détruit par un Chef d'une nouvelle Secte; qui fonda l'Empire des Perses modernes, appelés *Saphis*, ou, depuis les premières années de ce XVIII. Siècle, nous voyons tant de révolutions mémorables.

D'une Branche cadette des Tartares Timu-

riens (a) il resta un seul Héritier, qui fut dépouillé de ses Etats. Il passa dans l'Indoustan, le seul lieu de retraite qu'il put trouver de toutes les Provinces du vaste Empire des Timuriens. Il ne put s'y établir solidement que par le secours des Sophis. Il l'obtint, & c'est de lui que descendent les Empereurs du Mogol, connus sous le titre de *Grands Mogols*, possesseurs des grands Etats compris depuis l'Indus jusqu'au-delà du Gange, ayant sous sa puissance plusieurs Rois tributaires dans l'Indoustan, le plus riche païs de l'ancien Continent. Les François, les Anglois, les Hollandois ont établi des Colonies dans les Iles ou sur les Côtes de la Presqu'île en-deçà du Gange. C'est des Portugais qu'ils apprirent la route de ces riches Contrées.

Mr. de Marigny prétend que ce n'est ni des Grecs ni des Latins que nous pouvons connoître l'Histoire d'Asie. Les raisons en sont évidentes. Les Ecrivains du Bas Empire d'Orient n'ont eu qu'une connoissance imparfaite de la Grande Asie; tout au plus s'étendoit-elle jusqu'à l'Euphrate, du tems de *Théodose le Grand*. Les Perses Seconds ne leur furent connus que par leurs terribles invasions dans les Provinces Orientales de l'Asie Mineure, où s'étendoit l'Empire des Grecs. *Agathias* est de tous leurs Ecrivains celui qui nous donne le plus de connoissance historique de ces Perses Seconds. On favoit seulement qu'il y avoit au-delà une Nation Indienne, & une Chinoise à son Orient, qui occupoient un vaste païs; que le Nord de

ces

(a) Le vrai nom de *Tamerlan* étoit *Timurlenk*.

ces Régions étoit possédé par plusieurs Hordes & Tribus des Tartares.

Les Latins n'ont pas été plus éclairés que les Grecs sur l'Histoire d'Asie. S'étant ligués durant le XI. & le XII. Siècles pour aller conquérir la Judée sur les Mahométans, ils s'y établirent & y formèrent une Monarchie toujours languissante, & enfin détruite par les mêmes Mahométans qu'ils avoient chassés de Jérusalem. Le XII. siècle vit naître & abattre cette Monarchie dans la Palestine & la Judée. Les Latins ne pénétrèrent pas dans leurs conquêtes au-delà d'Edesse, dans la Mésopotamie, Le fameux *Saladin*, Sultan d'Egypte, leur enleva leurs conquêtes par la prise d'Acre, & de quelques Places maritimes qui favorisoient leur descente ou leur retraite.

A qui faut-il donc avoir recours pour s'instruire à fond de l'Histoire des Khalifes, de celle des autres Monarchies fondées sur les débris de l'Empire des Arabes, & ensuite sur les révolutions qui les ont englouties, c'est-à-dire, de l'Empire des Tartares, de celui des Mogols qui lui succéda, & des autres Monarchies fondées sur les ruines de ce dernier, lesquelles subsistent encore aujourd'hui au-delà même du fleuve Indus?

Il faut aller à la source, il faut aller puiser dans les Historiens Arabes. Ce Peuple conquérant, parvenu à la gloire des armes, acquit aussi celle d'une Nation savante, sous les Khalifes Abbassides. Ces Souverains, amateurs des Sciences & des Arts dont ils étoient instruits, les élevèrent au suprême degré, en les animant d'une

noble émulation à leur Cour. Les Savans illustres, en quelque genre de savoir que ce fût, y étoient attirés par leurs bienfaits, par les rangs même les plus distingués, dont ils étoient honorés. Les Sciences les plus sublimes, comme l'Astronomie, les Mathématiques, l'Algèbre, & toutes les autres, s'y élevèrent au plus haut degré. L'Europe dans ces derniers siècles du rétablissement des Lettres, a vu les Savans du premier ordre meubler les Bibliothèques publiques & particulières, des Manuscrits des Arabes : Philosophie, Histoire, Géographie, Médecine ; toute espèce de Sciences Littéraires, Politique, Morale, Poësie, &c. a eu des Ecrivains célèbres de cette Nation.

Mr. *de Marigny* n'a pas cru devoir renfermer dans son Histoire générale d'Asie le fameux Empire de la Chine : il se contente de renvoyer les Lecteurs au Père *du Halde*, Jésuite, & aux autres Historiens de sa Société qui ont donné plusieurs Volumes sur ce sujet, ou sur celui du Japon.

Les beaux siècles de l'Empire des Arabes ont commencé & fini avec la Dynastie des Abbassides. La Haute Asie est tombée dans les ténèbres de l'ignorance, depuis l'Empire des Timuriens sous *Tamerlan*. Tel est celui des Turcs dans leurs Etats en Europe. Ils ont banni les Arts & les Sciences de la Grèce.

L'Histoire de notre Auteur paroît être le fruit d'un long & pénible travail. Le spectacle qu'il présente, est un spectacle nouveau & presque inconnu des vertus & des vices des hommes, des événemens tragiques, des scènes frappantes
pour

pour le fond ou les circonstances, les mœurs, les caractères de diverses Nations; des révolutions fréquentes; des Acteurs principaux qui y jouent de grands rôles, par leur valeur, leur capacité, leur politique, leur ambition, leur génie étendu, leurs rares talens, ainsi que par leurs vices éclatans; voilà de quoi instruire & amuser agréablement le Lecteur.

ARTICLE IX.

LETTRES PHILOSOPHIQUES contre la Doctrine de l'Eglise Romaine sur l'Eucharistie. Adressée, en 1735, au Père de TOURNEMINE, par Mr. A. P. L. DE PREMONTVAL, Professeur en Mathématiques & Belles-Lettres, & pour lors Etudiant en Philosophie au Collège de Du Pleffi-Sorbonne à Paris. A Londres chez Griffuhs & Miller 1750 in-octavo pp. 112 sans l'Avertissement & la Table.

LA naïveté & l'élégance qui régne dans cet Ouvrage, la nouveauté des preuves qu'on y emploie, le tour & la manière dont on les propose, tout mérite qu'on en rende un compte fidèle dans cette *Bibliothèque*.

I. Lettre.

L'Auteur commence par avouer qu'il y a de la difficulté à terminer théologiquement la Controverse sur la *Présence réelle*. Les uns pour appuyer ce dogme, s'autorisent des paroles de *Jésus-Christ*, de plusieurs passages pris à la lettre; les autres en opposent un plus grand nombre,

nombre , qui pris de-même à la lettre démontrent précisément le contraire. Qu'en faut-il conclure ? Aussi Mr. de Prémontval ne prétend-il pas prononcer en Théologien. Selon lui il n'y a que la seule Philosophie qu'on puisse appeler ici pour arbitre, & qui ajugera la victoire aux *Protestans*. Ce langage est celui d'un Jeune-homme qui dans le sein de sa Patrie avoit encore quelque ménagement à garder.

Qu'est-ce que la Philosophie, sinon les lumières de la droite Raison étendues & perfectionnées ? Et que sera jamais la Théologie sans ces lumières, sinon une Science futile & scholastique ? Mais contentons-nous ici des seules armes dont notre Auteur veut se servir.

II. Lettre.

Rien de plus évident que cette proposition, *Une chose ne peut être quarrée & ronde à-la-fois*. C'est sur ce principe que l'Auteur établit l'absurdité du Dogme en question. Supposé un quarré & un rond de même capacité (ce qui peut avoir lieu par-tout dans l'étendue) qui s'entre-coupans en six points donnent quatre segments égaux à quatre angles : si les particules capables de composer un segment & un angle viennent à exister à-la-fois dans le segment & dans l'angle, la même quantité de matière sera ronde & quarrée tout ensemble. Cela est du dernier absurde, mais le Dogme de la *Présence réelle* l'est-il moins ? Posez une fois qu'il est possible que *Jésus-Christ* soit dans mille endroits en un même instant, vous poserez facilement aussi qu'il pourra être quarré ici, rond-là, ces propriétés n'étant que des accidens de la Matière,

rière, sans que pourtant tout cela fasse plus d'un seul corps.

III. Lettre.

A combien d'autres extravagances ce Dogme n'a-t-il pas donné lieu ? De-là cette chimérique distinction entre *Naturel & Surnaturel*, comme si un Corps ne pouvoit pas exister *naturellement* dans plusieurs endroits à-la-fois, mais qu'il le pût *surnaturellement* : Comme si, lorsqu'on dit que les essences des choses sont éternelles, & que Dieu ne peut y rien changer, cela signifioit qu'il ne peut pas changer les essences des choses, quand il ne les change pas ; mais qu'il le pourroit, dès qu'il a un dessein de le faire. De-là encore ce ridicule & obscur système du *Entitatives*, où pour sauver cette conséquence immédiate qu'un Corps pourroit être rond & quarré à-la-fois, on pose que le rond, le quarré, & toutes les propriétés que nous nommons les *attributs de la Matière*, sont des Êtres existans en eux-mêmes, différens de la Matière.

IV. Lettre.

Jusqu'ici il n'a été question que du Dogme de la *Présence réelle*. On examine dans la suite le moyen sûr par où s'exécute cette présence, c. à. d. le Dogme de la *Transsubstantiation*, ce changement de la substance du Pain en celle du Corps & du Sang de *Jésus-Christ*. Mais ce n'est plus avec la même méthode que l'Auteur procède ; au-lieu qu'auparavant il terrassoit par des preuves géométriques, il n'emploie plus qu'un sel de ridicule, dont il n'est pas possible de sentir toute la pointe, si l'on ne recourt au

Livres

Livre même. Après une plaisanterie sur le grand mot de *Transubstantiation*, *Econtez*, dit notre Auteur en parlant du retranchement de la Coupe, *quoique je n'aye parlé que du pain, je n'ai pas dessein d'oublier le vin, M. R. Père. Quand je l'oublierois, je n'aurois au-reste pas tant de tort. Vous nous l'avez si cruellement retranché, vous autres Pontifes, qu'un pauvre Laïque comme moi, ne voit plus dans le sacrifice de vie que du pain tout sec. Ce n'est que pour vous que vous avez voulu que le grand sacrifice ne se passât pas SINE CERERE ET BACCHO(a). comme on a coutume de dire, Les prophanes n'étoient pas dignes de cette plénitude, & vous n'en avez fait part qu'aux Rois & aux Souverains; encore seulement en de certaines occasions, parce que vous leur faites la grace de croire qu'ils vous approchent un peu par leur dignité, & qu'ils sont comme vous des images, mais des images moins parfaites de la Divinité sur la Terre.*

V. Lettre.

La première matière du sacrifice, c'est le pain. Mais quel pain, que celui dont on se sert dans la Messe; & Eglise Romaine ne voit-elle pas qu'elle tombe ici en contradiction avec elle-même? Les Sacrements, dit-elle, sont des signes,

&

(a) Ici l'Auteur, comme il est dit dans une note, fait allusion à quantité de Poèmes Latins où l'on désigne le pain & le vin de l'Eucharistie par les mots de *Ceres* & de *Bacchus*. Voyez dans cette même note quelques exemples d'anagrammes burlesques, entr'autres celle d'un Jésuite qui dans *Sacramentum Eucharisticum* trouve, fort heureusement pour l'opinion de l'Eglise Romaine, *sacra Ceres in Jesum mutata*, &c.

& Jéfus-Christ a choisi des matières visibles pour figurer des dons invisibles. En vertu de ce principe elle se sert d'eau dans le Baptême, & de plus d'eau commune. Toute eau artificielle & distillée ne sauroit être employée, pas même dans le cas le plus pressant. Pourquoi suivant le même principe ne se sert-elle pas tout naturellement de pain, d'une matière propre à figurer la nourriture de nos âmes, & non d'une chétive & misérable oublie; sans substance & sans saveur? Ce n'est pas tout. De quel usage est cette figure de Crucifix, imprimée sur l'oublie? Celui-ci sans-doute, mais ridicule, mais indigne, d'aider la conception du simple peuple: de-là vient aussi qu'on a un si grand soin de présenter toujours l'hostie de façon que le Crucifix soit bien droit sur les pieds. *Quoi! mon Père*, dit là-dessus notre Auteur, *n'avouerez-vous pas que les puérilités, les ridicules minuties, pour n'en rien dire de plus, sont bien indignes de l'auguste majesté du mystère que vous croyez qui s'opère en ce moment-là? Quoi! tandis qu'un simple mortel vient de faire par une parole descendre entre ses mains le corps d'un Dieu fait homme, & qu'il s'agit de le présenter à l'adoration de tous les assistans, au lieu que le Prêtre éperdu, le sang glacé dans les veines, devoit avoir à peine assez de force pour soutenir le divin Fardeau, la grande, la noble, la sublime pensée dont il s'occupe alors, sera de voir comment il tournera & dans quel sens il disposera une figure dont il n'y a plus que les apparences. Oui; c'est pourtant-là ce qui fait pendant près d'un demi-quart-d'heure l'objet de votre at-*

attention, lorsqu'on vous voit virer & lorgner de côté & d'autre, pour assister déceimment votre Dieu dans cette espèce de Trône, que vous appelez Soleil.

VI. Lettre.

Même contradiction à l'égard du Vin. Quoique les Prêtres boivent souvent pur le Vin Eucharistique, l'Eglise Romaine porte qu'on doit y mêler toujours un tiers d'eau. Cette pratique est fondée sur ce que du côté de *Jésus-Christ* il sortit du sang & de l'eau : pratique ridicule, puisqu'outre que le Seigneur ne mit point d'eau dans la coupe le Jour de la Sainte Cène, le vin changé en corps & en sang de *Jésus-Christ* contiendra par cela même l'eau commune & la lymphe naturelle. Mais allons plus loin. Demandons encore de quel usage est le vin dans la Messe ? Chez les *Protestans* cette pratique est tout-à-fait raisonnable : le pain, selon eux, représente uniquement le corps, & le vin uniquement le sang, selon l'institution du Sacrement. Mais dans l'opinion de l'Eglise Romaine *Jésus-Christ* est entier, vivant en corps & en ame sous chacune des deux espèces. Pourquoi faire deux fois la même chose ? D'ailleurs prenant à la lettre ces paroles *hoc est corpus meum*, que ne prend-on aussi de-même ces autres paroles, *hic est sanguis meus* ? Craint-on que cette séparation du corps & du sang ne supposât que *Jésus-Christ* est mort, & qu'ainsi il cessât d'être vivant ? Mais, dit notre Auteur, je ne vois pas la nécessité de cette conclusion.

1. Vous pourriez dire toujours que ce n'est pas tout son sang.
2. Que si d'une part le sang de

J. C.

J. C. est répandu dans le Calice, il n'en circule pas moins dans son corps pour lui donner la vie, 3. Qu'il n'est pas plus difficile à *Jésus-Christ* de vivre privé de son sang, qu'avec cette large blessure dans le cœur qu'il a conservée depuis sa résurrection. En-effet que content aux *Catholiques* de semblables interprétations ? Pas plus sans doute que l'existence en plusieurs endroits. Ce n'est pas tout : l'Eglise *Romaine* prétend que non seulement *Jésus-Christ* est vivant, entier en corps & en sang sous les deux espèces, mais qu'il est encore tel sous la plus petite particule de l'une ou de l'autre espèce, par conséquent autant d'atomes dans l'oublie & dans le vin, autant de corps de *Jésus-Christ* autant de fois ce corps mangé tout d'un tems.

VII. Lettre.

Nouvelles inconséquences du Dogme de la *Transubstantiation*. Si *Jésus-Christ* est tout entier dans le Calice sous les apparences du vin, que signifie le ridicule usage de jeter dans le Calice après la Consécration une portion de l'hostie ? N'est-ce pas mettre *Jésus-Christ* sur *Jésus-Christ*, l'incorporer dans sa propre substance ? Que signifient encore toutes ces ablutions après la Messe ? Le corps de *Jésus-Christ* n'est-il donc plus à la fin qu'une ordure, dont il faut purger le précieux vase ? L'intérêt d'un Prêtre gourmet demande, il est vrai, qu'il ne laisse pas corrompre des particules qui restant dans la Coupe communiqueroient à la potion suivante un goût & une odeur dont il ne s'accommoderoit point. Mais de bonne foi si les particules sont chacune le vrai corps, le vrai sang de *Jésus-Christ*,

Christ, n'est-il pas indigne de les jeter ainsi à l'avoirie ?

VIII. Lettre.

L'Auteur finit par examiner dans sa dernière Lettre l'opinion des *Catholiques* sur les *Espèces* qu'on dit subsister après la Consécration. Qu'est-ce que le mot *Espèce* ? *Apparence* sans-doute. On ne sauroit lui attribuer ici d'autre signification : c'est-à-dire donc que la substance du pain & du vin se change en celle du corps & du sang de *Jésus-Christ*, d'un corps vivant de cinq à six pieds, sans qu'il y en ait la moindre apparence, sans que l'oubli perde rien de sa forme, de sa blancheur, de son odeur. Comment concevoir une pareille chose ? Dira-t-on d'après le Concile de *Trente*, en faisant revenir le système des *Entitautes*, que les apparences sont de véritables Etres doués d'une nature moyenne entre le Corps & l'Esprit ? Raisonnera-t-on de cette manière en disciple de *Descartes* ? Ce que je vois, c'est J. C. Ce qu'il me semble voir, c'est du pain. D'où vient cela ? C'est que Dieu éclairant d'une part mon esprit par la foi, de l'autre juge à propos de séduire mes sens, en me continuant à l'occasion du corps de son Fils, les mêmes perceptions d'étendue, de couleur, de figure, qu'il excitoit auparavant dans mon ame à l'occasion du pain. Ces apparences de pain ne sont point de petits Etres, qui subsistent en l'air, ou qui résident dans le corps du Sauveur. Ce ne sont que nos propres sensations. De ces deux explications la dernière est certainement la moins absurde ; mais outre qu'elle est peut-être aussi chimérique que l'autre, sauve-

t-elle

elle pour cela toutes les absurdités qui décou-
lent de toutes parts du Dogme de la *Transsub-*
stantiation ?

Voilà jusqu'où Mr. de *Prémontval* nous a
communiqué ses idées sur cette Controverse. Il
est fâcheux qu'il n'ait pas le courage de publier
le reste sous quelque forme que ce soit ; d'au-
tant plus que, comme il le dit, il en a tous les
matériaux. La suite ne seroit pas moins intéres-
sante.

Lettre IX. &c.

Dans la neuvième Lettre il considéroit le Dog-
me de la *Transsubstantiation* selon le Système des
Péripatéticiens, & dans la dixième selon le *Car-*
tésien. Les trois suivantes renfermoient nombre
de réflexions, dont le *Cartésianisme* ne se sau-
voit pas plus que le *Péripatétisme*. Ensuite il
passoit à la *Détransubstantiation*, mot de sa fa-
çon pour exprimer le nouveau changement qui
se fait de la substance du corps & du sang de
Jésus-Christ, non en pain ou en vin, mais en
chyle, en sang, en chair, en tout ce que se-
roient devenues les substances du pain & du vin
selon l'ordre de la nature. Cette *Détransubstan-*
tiation devoit tenir environ trois ou quatre Let-
tres. Dans la dix-septième jusqu'à la vingtiè-
me il s'amusoit à quelques réflexions sur cer-
tains miracles, qu'on prétend s'être faits pour
punir l'audace des profanateurs, aussi-bien que
sur ceux d'une nature plus pacifique, qui ne ten-
dent qu'à soutenir la foi chancelante du pauvre
Peuple. Enfin les quatre ou cinq dernières é-
toient destinées à concilier sa démonstration ma-
thématique contre la *Présence réelle* avec la

Doctrine des *Luthériens* sur cet article. Ecoutons là-dessus notre Auteur. *Je m'engage à prouver*, dit-il, *quand on voudra, qu'il est un sens dans lequel la présence réelle d'un même corps en un million d'endroits n'a rien que de raisonnable. Entendons-nous. Cette espèce de multiplicité sera sans doute un renversement des loix ordinaires du Monde Physique. Il est sûr qu'on devra la regarder comme un très-grand miracle. Mais je soutiens que pourvu qu'on la prenne dans le sens que je conçois, elle ne choquera nullement les éternelles Vérités que Dieu ne sauroit enfreindre. Ainsi donc je prétends que s'il plaisoit à Dieu, je pourrois, moi par exemple, Monsieur, avoir demain 14 Janvier le bonheur de vous entretenir tout le long du jour à Bâle, & néanmoins tout le long de cette même journée goûter le même plaisir à Echichens, auprès de mon très-cher Patron. Enfin je vous serois présent à l'un & à l'autre de telle façon, qu'à toute rigueur il seroit vrai que j'aurois été autant à Bâle qu'à Echichens, autant à Echichens qu'à Bâle.*

Nous souhaitons avec d'autant plus d'impatience que l'Auteur nous donne la suite de ces Lettres, qu'elle nous levera une difficulté qui nous paroît un terrible paradoxe. Comment démontrer jamais qu'un Corps puisse dans un *seul*, un *seul* & même *instant*, occuper deux places à la fois ? Si d'ailleurs cette hypothèse est d'une merveilleuse ressource aux *Luthériens*, je ne vois pas pourquoi elle ne le seroit point de-même aux *Catholiques*. La *Présence réelle* possible chez les uns, le deviendra aussi chez les autres, puisqu'elle,

que, comme le reconnoît Mr. de Prémontval, tous les deux sont à cet égard précisément dans le même cas. Satisfait-elle d'ailleurs, cette hypothèse, à toutes les difficultés qu'on a solidement opposées au Dogme en question? Mais ne prononçons rien avant le tems. Prions plutôt l'Auteur de nous dessiller les yeux sur cet article, en l'assurant que nous recevrons toujours avec un vrai plaisir tout ce qui sortira d'une plume telle que la sienne.

ARTICLE X.

THE HARLEIAN MISCELLANY, &c.

C'est-à-dire,

MELANGE HARLEYEN, &c. le VIII^{me}. & dernier Tome. Chez T. Osborne, à Londres MDCCXLVI. 4. de 606. pag. sans la Table & l'Index.

Les Pièces contenues dans ce dernier volume, sont :

1. Exposé de la Négociation des Mariages projetés entre le Prince d'Angleterre, d'abord avec l'Infante aînée d'Espagne, & ensuite avec la jeune. Adressé au Lord Digby par le Chevalier Ch. Cornwallis. M. S. pag. 1.
2. Expédient efficace pour conserver l'innocence & la paix : Essai touchant le grand avantage de supprimer les sermens de fidélité. A Edimbourg, 1704. 9.
3. L'honneur & le courage de nos Parlemens Anglois sous le Règne d'Elizabeth, en la défendant, aussi-bien que la Religion Protestante exprimés dans les préambules des Actes faits pour les subsides accordés à cette Princesse. A Londres 1681. 16.
4. Testament & portrait du Marquis d'Argyles. 26.
5. Le Miroir de la Réputation mondaine. A Londres 1603. 31.
6. Justi-

6. Justification de la conduite du Parlement en prenant les armes. *A Londres 1642.* 46.
7. Sommaire des raisons qui ont porté la Reine *Elizabeth* à réformer & bonifier les Monnoyes. 67.
8. Bibliothèque Fanatique, Catalogue de Livres dernièrement publiés & présentés, par leurs Auteurs, aux Foux de *Bedlam*, 1660. 69.
9. L'Ancien *Pharisien*, avec les nouveaux *Phylactères du Presbytérianisme*. 71.
10. Méthode courte, légitime, salutaire, utile, sûre & facile, pour guérir le Royaume, l'Eglise & la Nation de la dangereuse, furieuse & pernicieuse confusion où ils se trouvent, & pire que la folie de *Bedlam*. *A Londres 1659.* 80.
11. *Nennius* illustre Breton, le Modèle d'un noble, vaillant & fidèle sujet, qui s'opposa à *Jules-César* débarquant dans l'Ile, & le vainquit &c. Poème M. S. 85.
12. L'Esprit de *St. Edeuard*, ou l'Anti-Normanisme. *A Londres 1647.* 89.
13. Deux Ordonnances du Parlement, pour ôter de nos-tes les Eglises les Orgues, les Images, & tout reste de Superstition *Papistique*. *A Londres 1644.* 101.
14. Journal du Siège de *Luxembourg*, formé par l'Armée de France, sous le Maréchal de *Cregui*. *A Londres 1684.* 103.
15. Justification de la présente guerre contre les *Provinces-Unies*; & Réponse au Traité intitulé, Considérations sur l'état présent des *Provinces-Unies des Pays-Bas*. *A Londres 1672.* 123.
16. Découverte faite par *Camilton*, des desseins diaboliques & des projets sanguinaires de la Société des *Jésuites*, exécutés en *Allemagne*, mais heureusement prévenus en *Angleterre*. Traduit du *Latin*. *A Londres 1641.* 165.
17. La Division, cause de notre destruction: Ou Histoire abrégée de la Faction *Françoise en Angleterre*. *A Londres 1702.* 176.
18. La dernière confession, les prières & les méditations de *J. Stern* Lieutenant, délivrées par lui au *Dr. Burnet*, avant son exécution &c. *A Londres 1682.* 184.
19. Conférence entre les Rois de France & d'Espagne, sur la conduite présente de l'*Angleterre* 1641. 209.
20. Le Caractère ou le Portrait d'une certaine défunte grande Duchesse, fait par un certain défunt grand Poète. M. S. 212.
21. Conclusion des voyages de trois *Anglois*. M. S. 212.
22. Les larmes de l'*Angleterre* sur les guerres présentes, &c. *A Londres 1644.* 240.

23. La Majesté ridicule, ou le Siège de *Monster* &c. A *Londres* 1644. 248.

24. Les grands desseins des *Papistes*, sous *Charles I.* mis aujourd'hui en exécution, contre le Roi régnant, son Gouvernement, & la Religion *Protestante*. A *Londres* 1678. 265

25. Relation autentique des traverses & des souffrances d'un *Matelot Hollandois*, mis à terre dans l'île inhabitée de l'*Ascension*, par l'ordre du Chef d'Escadre. A *Londres* 1726. 285.

26. Occasions & raisons de la colère de *Cromwel* contre le Lieutenant-Colonel *Joyce*. 293.

27. Jours fatals : ou Observations sur les Jours heureux & malheureux, avec des Remarques sur le 14. Octobre, jour de la naissance de *Jacques Duc d'York* 1679. 297.

28. Essai sur la manière de pousser la guerre présente contre la *France* &c. avec un Appendix. M. S. 304.

29. Les Puits de la Reine : Traité de la nature & des vertus des Eaux de *Tunbridge*. A *Londres* 1670. 316.

30. Vue de l'île de *Ste. Hélène*, dans l'Océan Ethiopien. 332.

31. Observations du Chevalier T. *Overbury* dans ses voyages, sur les XVII. Provinces, telles qu'elles étoient lors de la négociation du Traité de paix, en 1609, 1626. 349.

32. Raisons pour établir une Jurisdiction à l'Amirauté, & pour donner de l'encouragement aux Marchands, Propriétaires, Commandans, Maîtres de Vaisseaux, Manœuvres & Mariniers 1690. 360.

33. Quand les Voleurs se querellent, les biens des Propriétaires sont en sureté, &c. A *Londres* 1637. 369.

34. Histoire de l'arrivée de *Corneille Haga* Ambassadeur des *Provinces-Unies* à *Constantinople*, avec sa reception par le grand *Turc*; traduit du *Hollandois*. A *Londres* 1613. 389.

35. Raisons présentées au Parlement, pour faire une loi qui prévienne les délais & les frais dans les procès. A *Londres* 1707. 400.

36. Examen des vues de l'invasion *Françoise*, pour l'instruction des *Anglois*. A *Londres* 1692. 407.

37. Remarques sur le procès de *Spencer Cowper*, *J. Marston*, *E. Esienne*, & *N. Rogers*, jugés pour le meurtre de *Sara Stout*. 414.

38. Les neuf dignes ou notables de *Londres*: où l'on explique l'exercice des Armes, les vertus de la Vaillance, & les efforts mémorables des Esprits magnanimes &c. A *Londres* 1592. 422.

39. Discours sur le misérable état de la Pratique de la Médecine à *Londres*, & les moyens de la mettre sur un

meilleur pié. Par *Jonath. Goddard* Docteur en Médecine, Membre du Collège des Médecins & de la Société Royale, & Professeur en Médecine au Collège de *Gresham*. A *Londres* 1670. 441.

40. Cri contre un péché criant: Ou juste Complainte adressée aux Magistrats contre ceux qui ont violé les Loix Divines, en condamnant les hommes à la mort pour simple crime de vol. &c. A *Londres* 1652. 455.

41. Les Négociations du Comte de *Clamorgan*, & la preuve de la justice de sa détention en *Irlande*: ou la découverte d'un complot *Irlandois*, pour faire passer dix mille hommes en *Angleterre* &c. A *Londres* 1545. 469.

42. Lettre à un Particulier de Province, où l'on expose les causes de la décadence & de la ruine du Commerce, &c. A *Londres* 1698. 484.

43. Que les taxes ne sont point à charge: Lettre à une Personne de qualité, où l'on montre la nature, l'usage & les avantages des taxes dans ce Royaume. A *Londres* 1689. 491.

44. Dispute où l'on prouve qu'il ne convient point d'accorder aux Ministres une Jurisdiction séculière, & de leur permettre d'avoir séance au Parlement en qualité d'Homes d'Etat & de Seigneurs. A *Londres* 1679. 505.

45. Le grand intérêt de l'*Angleterre* expliqué en diverses propositions offertes au Parlement; 1. pour le paiement des Dettes publiques; 2. pour l'augmentation du Commerce, & pour lever les rentes des Terres. A *Londres* 1673. 524.

46. Qu'on me permette aussi de parler: Ou onze demandes proposées aux Officiers de l'Armée, concernant le dernier changement fait dans le Gouvernement. A *Londres* 1659. 560.

47. Lettre au Lord *Fairfax* & à son Conseil de guerre, avec diverses questions adressées aux Gens de pratique & aux Ministres, prouvant évidemment qu'il est équitable que le Commun-peuple laboure, plante & demeure sur les communes, sans en rien payer. A *Londres* 1549. 563.

48. Humble déclaration des Apprentis & autres Jeunes-gens de la Ville de *Londres*, qui demandoient la paix &c. A *Londres* 1642. 570.

49. Lettre du Comte de *Strafford* au Roi, pour passer l'Acte occasionné par le tumulte des Apprentis. A *Londres* 1638. 574.

50. Discours de l'Archévêque de *Cantorbery*, ou son Oraison funèbre, telle qu'il la prononça lui-même sur l'échafaut, le jour de son exécution &c. A *Londres* 1644. 575.

- 51. Abrégé des raisons du Protecteur contre le gouvernement de cette Nation par un Roi, ou une seule personne, proposées aux Officiers de l'Armée, peu de tems avant qu'on tranchât la tête à *Charles I.* 1658. 580.
- 52. Lettre d'un Etudiant en Droit à un de ses Amis touchant le Dr. *Storie.* 583.
- 53. Coup d'œil sur la vie & la mort de *George Villiers*, Duc de *Buckingham.* A Londres 1642. 588.
- 54. Lettre d'avis au Général *Monk.* A Londres 1660. 600.
- 55. Manière dont le Chancelier s'examine & se prépare pour son procès avec son Testament. Pièce satyrique 1689. 603.
- 56. Discours sur le pouvoir des Pairs & des Communes du Parlement, en matière de Judicature. 1640. 604.

No. VI. *Défense du Parlement & de ses démarches*: Ou, son dessein militaire prouvé légitime & conforme à la fidélité qu'il doit au Roi. Traité où l'on discute impartialement & avec sincérité les articles suivans. 1. Quel l'Armée mise sur pied par le Parlement est légitime. 2. Qu'il est légitime d'obéir à l'Armée mise sur pied par le Parlement. 3. Que nous ne devons pas abandonner le Parlement. 4. Qu'en assistant le Parlement on ne s'oppose point au Roi. 5. Que dans les circonstances présentes le Parlement ne peut pas se fier au Roi. 6. Que cette guerre défensive, que le Parlement entreprend, est évidemment juste. *Pulchrum pro Patriâ mori.*

Cet Ecrit nous paroît être un des meilleurs qui ayent été publiés sur cette matière. L'Auteur y traite avec beaucoup d'ordre les six articles annoncés dans le titre. Il débute par les raisons qui l'ont engagé à remanier ce sujet, après l'avoir vu travaillé par tant d'autres. Les uns en ont écrit superficiellement; d'autres en ont parlé d'une manière abstraite & dans un sti-

le peu intelligible; d'autres enfin, crainte de s'attirer des ennemis, ont caché une partie de la vérité. L'Auteur se flatte de remédier à tous ces défauts, en donnant de l'ordre à ses idées, en mettant les choses dans tout leur jour, & en n'avançant rien qu'il ne prouve par les principes de la Loi Naturelle, par les Lumières de la Raison & de l'Expérience, & par la Religion. C'est ainsi qu'il doit démontrer que le Parlement peut légitimement lever une Armée, sans déroger à la fidélité qu'il doit au Roi.

Là-dessus on fait d'abord deux questions. Le Parlement peut-il mettre une Armée sur pied sans le consentement du Roi? Les Sujets doivent-ils obéir à une telle Armée? On répond à la 1. question, qu'avant que d'en venir-là, le Parlement avoit souvent supplié *Sa Majesté* de mettre le Royaume en sûreté contre ses divers ennemis; le Roi avoit promis de le faire, & de donner aux Troupes des Chefs approuvés par le grand Conseil de la Nation. Cela n'ayant point été exécuté, le Parlement s'est vu forcé à lever des Troupes, & à en confier la conduite, non à des gens inconnus & suspects, mais à des personnes d'une fidélité éprouvée; & qui eussent la confiance de la République. Le Parlement ne prétend pas ôter l'Armée au Roi, mais simplement à ses pernicioeux Conseillers, pour la mettre entre les mains de Sujets approuvés, que le Roi même ne sauroit recuser. D'ailleurs le Parlement a vu l'Etat dans un danger si éminent, tant des Ennemis du dehors, que de ceux du dedans, qu'il s'est cru obligé de pourvoir à la sûreté publique, en mettant les forces de Ter-
re

re & de Mer en des mains sûres ; en quoi le Parlement n'a point d'autre but , que de supprimer la rebellion & les soulèvemens , & de prévenir les invasions des Etrangers ; & certainement rien n'est plus légitime. On convient de part & d'autre , que la République confie aux Parlemens le soin de sa conservation , & non de sa destruction ; le Parlement , en vertu de ce dépôt , confie au Roi la conduite de l'Armée pour la même fin. Si le Roi s'en sert pour la sûreté de l'Etat , il entre dans les vues du Parlement , le reste n'est plus qu'une dispute de mots , un pur cérémonial : mais supposé que le Roi se servît des forces de l'Etat pour nous tyranniser & nous mettre dans les fers , il est clair que le Parlement n'eut jamais dessein de les lui confier pour cet effet. Enfin , on voit clairement que les prétendues violences dont le Roi se plaint , ne sont point la cause de la guerre , puisque *Sa Majesté* avoit déjà tourné ses armes contre le Parlement , avant que ces sujets de plaintes eussent lieu. Avant que le Parlement eût pris des mesures violentes , le Roi avoit tâché de s'emparer de la Ville & des Magazins de *Hull* , pour en faire une Place d'armes contre la Nation ; il avoit levé des forces & sollicité des secours étrangers ; il avoit tâché de mettre l'*Ecosse* & l'*Angleterre* aux mains , & de tourner les armes de la Nation contre elle-même ; ses Emissaires *Papistes* avoient excité la rebellion en *Irlande* , & il avoit lui-même fait arrêter plusieurs Membres de Parlement , qui avoient tâché d'éteindre cette rebellion. Cela suffit pour montrer que le Parlement a eu droit de s'em-

s'emparer de la disposition de l'Armée.

On demande ensuite, si l'on doit obéir à une Armée que le Parlement a établie de sa propre autorité? Je réponds qu'on doit obéir à tous les Actes faits de concert par les deux Chambres pour le bien de la Nation, quand même le Roi refuseroit d'y donner son approbation, ce qui est le cas dont il s'agit ici. Mais, dit on, c'est s'opposer aux ordres & aux démarches du Roi.

Nous avons déjà remarqué, que quand le Parlement a pris la disposition de l'Armée, la Nation étoit à deux doigts de sa ruine; & qu'il s'en faut bien encore que toutes nos craintes ne soient dissipées. Delà naissent quatre questions. Faut-il abandonner le Parlement, ou l'affister? Peut-on desobéir au Roi & résister à ses ordres? Pourquoi le Parlement ne se fie-t-il pas au Roi, lorsqu'il promet tout? La guerre entreprise par le Parlement est-elle légitime? Je renvoie, sur le premier article, à un Traité intitulé, *Raisons qui doivent engager le Royaume à se joindre au Parlement*. J'ajoute que si nous sommes bien aises que le Parlement nous protège, nous ne devons pas l'abandonner quand il a besoin de notre secours; mais il n'est pas défendu d'examiner ses démarches. Les Membres de Parlement sont de notre choix, nous leur confions le soin de nos biens, de nos libertés, de nos vies, de notre Religion, & la sûreté de la personne & de l'honneur du Roi: donc, nous ne devons pas les abandonner. D'ailleurs les Membres de Parlement ne sont autres que nous-mêmes; les abandonner, c'est nous abandonner nous-mêmes. Si le Roi a solennellement promis
de

de prendre autant de soin du Parlement & de ses privilèges, que de sa propre vie, à plus forte raison devons-nous les encourager & les assister de nos biens, tant qu'ils nous protègent, nous & nos Loix. Nous devons obéir au Parlement en ce qui est juste, & il n'y a pas d'apparence qu'il nous commande rien d'injuste. Les différends entre le Roi & le Parlement roulent sur les Loix; ce que l'un croit juste, l'autre le croit injuste. Or le Roi avoue qu'il ne sait pas expliquer les Loix: mais à qui est il plus naturel de s'en rapporter pour les interpréter, qu'au grand Conseil de la Nation?

Si nous abandonnions le Parlement, nous serions coupables de perfidie, de parjure & de fourberie. De perfidie; puisqu'en lui confiant nos biens, nos libertés & nos vies, nous nous sommes engagés à le soutenir, tant qu'il travaillera à notre sûreté, à notre prospérité, & à la conservation des Loix. De parjure; car nous avons protesté de défendre & de maintenir ceux qui soutiennent les droits & les libertés des Sujets, & de faire punir ceux qui persécutent nos Protecteurs. Or qui protège mieux notre Religion, nos Loix, notre Souverain, & nos Libertés, que le Parlement? De fourberie; car ceux qui abandonnent le Parlement, dans la circonstance présente, se rendent coupables d'une trahison compliquée contre l'Eglise, qu'ils livrent à l'erreur & à l'hérésie; contre l'Etat, qu'ils livrent à la misère & à la destruction; contre le Parlement, qu'ils abandonnent à la cruauté; & contre eux-mêmes, en s'exposant à la pauvreté & à l'esclavage.

Nous

Nous ne devons pas abandonner le Parlement, lorsqu'il est visible qu'il y a quelque grand projet prêt d'éclorre, pour détruire le Parlement, introduire le *Papisme*, & abolir la Religion *Protestante*. Car que peut-on conclure autre chose de 8000 *Papistes* levés en *Irlande*, pour les faire passer en *Angleterre*? Des ressorts qu'on a fait jouer pour attirer l'Armée du Nord en *Angleterre* contre le Parlement? Des complots découverts des *Papistes* contre les *Puritains*? De la fausse accusation intentée contre six Membres de Parlement? De la venue du Roi au Parlement, accompagné de gens suspects, au-lieu de la Garde ordinaire? Du dessein de la Rebellion excitée en *Irlande*? Des Canonniers qu'on a fait venir à la Tour? De l'homme perdu de réputation qu'on en a fait Gouverneur? De la vente des Diamans de la Couronne, pour en acheter des Troupes & des Munitions de guerre? De ce qu'on a fait fortifier *Whitehall*? De ce que, sous divers prétextes, on a tiré du Parlement plusieurs des Membres, pour en diminuer le nombre, & en rendre les délibérations invalides? Des Troupes levées à *York*, & des Munitions qu'on y a fait venir de-delà la mer? De la multiplication des *Papistes*, & de l'audace de leurs Jésuites, Prêtres & Capucins? De la retraite du Roi, abandonnant son Parlement, pour le décourager & le fatiguer, & en interrompre les mesures; pour aliéner les esprits, & animer les malintentionnés.

Enfin il faut nous attacher à quelqu'un; ou au Grand Conseil reconnu de la Nation, ou à une Cabale de gens sans aveu, imbus de méchans

chans principes, qui par leurs pernicious conseils poussent le Roi au despotisme; tâchent de le brouiller avec son Parlement; calomnient le Parlement envers le Peuple; & ont attiré toute sortes de maux sur les trois Royaumes. Tels sont les Conseillers dont le Roi suit les avis; car il fait la guerre contre sa volonté; il proteste de gouverner selon les Loix, & cependant il gouverne despotiquement; il fait profession d'aimer le Parlement, & pourtant il l'abandonne; il prend Dieu à témoin qu'il veut rendre ses Peuples heureux, lorsqu'en suivant de mauvais conseils, il a attiré sur eux un déluge de maux. Si cette troupe de dangereux Conseillers prenoit le dessus, que pourroit-on espérer, que le pillage, le *Papisme*, l'oppression, la corruption des mœurs, la profanation, la cruauté? Il faut donc s'attacher au Parlement, dont le double but est que les intérêts du Peuple soient soutenus, & que le Roi soit mieux conseillé. Le Roi lui-même a fait l'éloge du Parlement, il affermit la Couronne sur la tête des Rois, & il maintient les droits du Peuple.

Dans le cas présent le Parlement ne peut avoir de dessein caché. Si les Membres qui le composent avoient envie de s'avancer, ils seroient bien plus surs d'y réussir, en prenant le parti du Roi qu'en lui faisant tête. Que gagneroient-ils à feindre des maux imaginaires? Ils ne nous ont jamais trompés, ils savent mieux les choses que nous, & ils se sont toujours montrés fidèles au Roi; enfin Dieu semble favoriser leurs desseins. Il faut donc s'attacher au Parlement.

Mais

Mais peut-on desobéir au Roi, & s'opposer à ses ordres ? Il y a des Princes qui s'imaginent pouvoir faire légitimement tout ce qui est en leur puissance, mais ils se trompent ; & l'on démontre par la Raison & la Religion, & par la nature du pouvoir dont ils sont revêtus, qu'ils ne peuvent rien faire qui ne soit conforme aux Loix. Les Rois ne sont que les premiers Magistrats des Peuples ; un Magistrat poursuit-il un Particulier injustement ? on doit le traiter lui-même comme particulier, ou se défendre contre lui. Les Matelots & les Passagers d'un Vaisseau peuvent s'opposer à celui qui en tient le gouvernail, s'ils s'aperçoivent qu'il soit prêt à échouer & à se briser contre des rochers : on peut tout-de-même lier les mains du Roi, si son mauvais gouvernement expose sa vie & celle de ses Sujets à une perte certaine. D'ailleurs on peut desobéir à des ordonnances verbales du Roi, qui ne sont revêtues d'aucune marque de son autorité, & qui sont contraires aux ordres des deux Chambres du Parlement, qui a le pouvoir de résister à un Roi dont les vues tendent à asservir le Peuple. C'est mal poser l'état de la question, que de dire. Faut-il obéir au Roi, ou au Parlement ? Car le Roi & le Parlement ne sont point deux choses différentes, ils composent ensemble la souveraine Magistrature. Obéissons-nous au Parlement selon les Loix ? nous obéissons par cela même au Roi, & nous servons ses intérêts.

Delà il paroîtroit que ni le Parlement, ni le Peuple, n'a aucun mauvais dessein contre le Roi ; & on voit clairement, par les Harangues du
Roi

Roi & par toutes ses Déclarations, que bien loin de vouloir opprimer son Peuple, il veut le gouverner avec équité, selon les Loix. D'où vient donc qu'on ne veut pas se fier à lui? C'est qu'on l'a presque toujours vu manquer à sa parole & à ses promesses les plus solennelles; que le Parlement est chargé de l'intérêt public comme d'un dépôt sacré, qu'il ne doit pas exposer, & que cette confiance pourroit avoir des suites dangereuses pour l'avenir. Si *Sa Majesté* n'en abusoit pas, les successeurs le pourroient. Quelqu'un dira peut-être, que quoique les Princes ne doivent pas user de leur autorité absolue pour faire tout ce qui leur plaît, cependant on ne devroit pas les gêner par des Loix, dans leur gouvernement. Je réponds, que vu la corruption de la nature humaine, il est nécessaire d'avoir des Loix; & que quand on a des immunités & des privilèges, il est beaucoup plus prudent de les conserver, que de les abandonner à la discrétion d'un autre.

Venons à la grande question. Supposé que le Roi veuille extorquer à main armée la confiance de son Parlement, & que celui-ci se défende par la voye des armes, devons-nous l'assister ou non contre les efforts du Roi? Je réponds d'abord en général, qu'on doit se servir de moyens pour prévenir & écarter tous les maux temporels; que ces moyens doivent toujours être légitimes; qu'ils doivent être sortables à la nature du mal; & qu'il n'y a point de meilleur remède contre une guerre offensive, qu'une défensive; ensuite il y a des choses qui ne seroient pas permises à un Particulier, & qui le sont à un Homme public; & il

y a des circonstances où un Particulier peut faire pour le Bien public, ce qu'il ne lui seroit pas permis de faire pour lui-même: enfin il y a des choses qu'un Particulier ne peut pas faire légitimement de son chef, & qu'il peut faire lorsqu'il y est autorisé. En troisième lieu, une guerre nécessaire doit être légitime. Ne prendra-t-on pas les armes, lorsqu'il s'agit de sauver l'Etat & l'Eglise? Les guerres défensives sont toujours légitimes, & le Roi a pris les armes le premier; nous ne voulons faire tort à personne, & nous mettrons bas les armes dès que par une bonne paix nous serons sûrs d'être gouvernés comme un Peuple libre.

On peut encore entrevoir la justice de cette guerre défensive, en considérant 1. les personnes contre qui elle est entreprise, c'est-à-dire, non le Roi, mais les perturbateurs du repos public, qu'on voudroit punir selon les Loix. 2. Ceux qui l'ont entreprise, & qui sont tendrement affectionnés au bien de la République. 3. L'heureux succès de cette guerre, que Dieu a prise visiblement sous sa protection. 4. Le tems où elle a été entreprise, c'est-à-dire, après que tous les autres moyens ont été inutiles. 5. Les fins qu'on s'y propose, qui sont principalement, la gloire de Dieu, le bien de l'Eglise, la propagation de l'Evangile, la paix du Royaume, la prospérité de la République, le maintien de l'honneur, de l'autorité & de la personne du Roi; les libertés & les immunités des Communes, la conservation du Corps représentatif de la Nation, les Privilèges du Parlement, les Loix du Pays, l'Administration libre de la Justice.

Ainsi, quoique nous ne cessions point de nous
adref-

adresser au Roi, & de supplier le Roi des Rois pour obtenir la paix, si nous ne pouvons l'obtenir qu'au préjudice de la gloire de Dieu, par la perte de notre Religion, de nos Privilèges & de nos Loix, en exposant notre fidèle Parlement au plus grand danger, & en risquant la personne, l'honneur & les biens de *Sa Majesté*, nous pouvons légitimement & en conscience prendre les armes pour défendre toutes ces choses.

No. XIII. DEUX ORDONNANCES des Seigneurs & des Communes assemblés en Parlement pour démolir incessamment toutes les Orgues, les Images, & toute sorte de Monumens superstitieux dans toutes les Eglises Cathédrales ou Paroissiales, & les Chapelles, dans toute l'étendue du Royaume d'Angleterre & du Pays de Gales, pour accomplir d'autant mieux l'heureuse Réformation si bien commencée, & pour écarter du Culte Divin tout scandale, & toutes choses illégitimes. La première est du 28. Août 1643, & est intitulée : *Ordonnance des Seigneurs & des Communes assemblés en Parlement pour faire entièrement démolir, ôter & enlever tous Monumens de Superstition ou d'Idolâtrie*. Donnons-en le précis.

Les Seigneurs & les Communes assemblés en Parlement, considérant combien il est agréable à Dieu, & avantageux à l'heureuse Réformation dans son culte si désirée par les deux Chambres, que tous Monumens de Superstition ou d'Idolâtrie soient ôtés & détruits, ordonnent que dans toutes les Eglises Cathédrales, Collégiales ou Paroissiales, aussi bien que dans toutes les Chapelles & autres Lieux auto-

risés par les Loix pour le Culte public dans toute l'étendue de ce Royaume, tous les Autels & les Tables de pierre soient, avant le 1. Novembre 1643, entièrement ôtées & détruites; & aussi, que toutes les Tables de Communion soient ôtées du bout oriental des Eglises, & placées dans un autre endroit; & que tous balustres quelconques qui entourent les Autels ou Tables de Communion, seront tout-de-même ôtés avant le tems spécifié ci-dessus; & que le Chœur élevé depuis vingt ans, pour y placer quelque Autel ou Table de Communion, sera avant ledit jour abaissé au niveau du reste; qu'on ôtera de-dessus les Tables de Communion, dans toutes les susdites Eglises, tous les cierges, chandeliers & bassins; que tous les Crucifix & les Croix, toutes les Images & tous les Portraits des Personnes de la Trinité, ou de la Vierge; & toutes les autres Images, & tous les Portraits de Saints, toutes les Inscriptions superstitieuses, tant au-dedans qu'au-dehors desdites Eglises, dans les Cimetières, ou autres lieux appartenant aux Eglises, soient ôtées & effacées; pour n'en plus mettre de pareilles dans la suite.

Ceux sur qui les frais de ces démolitions doivent tomber, sont spécifiés dans cet Acte; on y marque aussi les amendes & les autres peines décernées contre les contrevenans; enfin on excepte les monumens élevés en mémoire des Rois, Princes & autres Personnes de distinction.

La seconde Ordonnance porte les choses plus loin. Elle est du jeudi 9. Mai 1644, & est intitulée, *Ordonnance pour aller en avant dans la destruction des monumens de Superstition & d'Idolâtrie.* Abrégeons. Les

Les Seigneurs & les Communes assemblées en Parlement, pour d'autant mieux accomplir la bienheureuse *Réformation* si heureusement commencée, & pour écarter du Culte Divin toute chose scandaleuse & illégitime, ordonnent que toutes les Représentations des Personnes de la Trinité, des Anges ou des Saints, tant dans l'intérieur qu'autour des Eglises Cathédrales, Paroissiales &c. dans toute l'étendue du Royaume, seront ôtées, brisées & détruites, avec défense d'en élever désormais de semblables; que les endroits desdites Eglises, élevés pour y placer des Autels, seront abaissés & réduits au niveau du rés-de-chaussée; que dorénavant, dans lesdites Eglises, Chapelles, &c. on ne se servira plus de Camails, Surplis, Etoles, Chapes, Chasubles, & autres vêtemens superstitieux, ni de Benitiers: Que de tous les Ustensiles d'argent employés au Service Divin on effacera les Croix, les Crucifix, les Représentations des Personnes de la Trinité, d'Anges, ou de Saints: Qu'on ôtera de toutes les susdites Eglises &c. les Orgues, qu'on les brisera, & qu'on n'en mettra jamais d'autres en la place. Enjoignons à tous & chacun qu'il appartiendra d'obéir, à leurs risques & périls, à cette présente Ordonnance. Au reste cet Acte est terminé par trois articles, qui reviennent aux trois derniers du précédent.

Ceux qui connoissent tant soit peu la Discipline de l'Eglise *Anglicane*, savent combien elle s'est relâchée sur la plupart de ces articles. Les Chœurs des Eglises ont repris leurs grilles, & les Tables de Communion leurs enceintes de

balustres, aussi-bien que leurs places vers l'Orient; les Evêques ne prêchent qu'en Surpli, & les Diacres s'en revêtent pour lire le Service; enfin il n'y a presque point d'Eglise où il n'y ait un Jeu d'Orgues. Pour éviter une extrémité, on se jette d'ordinaire dans une autre; plus Charles I. faisoit-d'efforts pour ramener le Papisme, plus la Nation tâchoit de l'en éloigner.

No. XX. PORTRAIT *d'une certaine grande Duchesse déçédée, par un certain grand Poëte mort dernièrement.* M. S. en vers.

„ Mais qu'y a-t-il de comparable à la gran-
 „ de ame d'*Atoffa*, à peine une seule fois elle-
 „ même, & tour à tour toutes les femmes?
 „ Qui trouve, que depuis sa naissance, toute
 „ sa vie n'a été qu'une guerre continuelle avec
 „ elle-même, ou avec les autres: Qui brille en
 „ exposant les fripons & en peignant les fots,
 „ pendant qu'elle est tout ce qu'elle hait ou
 „ tourne en ridicule. Elle ne propose aucune
 „ pensée que son cerveau brouillon ne con-
 „ fonde, & ne réduise à néant. Pendant soixan-
 „ te ans entiers elle a été, dans le commerce
 „ du monde, la plus sage folle que le tems ait
 „ jamais produite. Depuis une jeunesse sans a-
 „ mour jusqu'à une vieillesse méprisée, aucune
 „ passion ne la flatta que sa rage; & même la
 „ fureur devançant l'esprit, elle manqua le plai-
 „ sir & n'attrappa que le scandale. Rompre a-
 „ vec elle, c'est s'exposer à une vengeance in-
 „ fernale; mais celui qui ose être dans ses bon-
 „ nes graces, risque encore davantage. Elle suit
 „ chaque caprice avec violence, & la recon-
 „ noît-

„ naissance l'effraye plus que la foudre. Là
 „ chaque passion la conduit ; si l'amour l'oblige
 „ à céder, il faut qu'il l'oblige aussi à haïr. El-
 „ le souhaite la mort à ses Supérieurs, & mau-
 „ dit ses Egaux ; mais c'est pis encore à l'é-
 „ gard d'un Inférieur indépendant. Offensez-
 „ la, elle ne fait ce que c'est que de pardonner ;
 „ obligez-la, elle vous haïra tant que vous vi-
 „ vrez. Mais mourez, elle vous adorera, elle
 „ vous élèvera des Statues & des Temples, qui
 „ se réduisent bientôt en poudre. Hier au soir
 „ il n'y avoit rien de plus grand ni de meil-
 „ leur que son Epoux, ce matin c'est un scé-
 „ lérat, & son testament une tromperie. Cho-
 „ se étrange ! par les moyens elle manque son
 „ but, par l'esprit elle perd son pouvoir, par le
 „ zèle ses amis, par les richesses ses courtisans.
 „ Sans le moindre revers elle est lasse d'elle-
 „ même, quoique remplie d'amour-propre.
 „ *Atossa* maudite à force d'être exaucée dans
 „ toutes ses prières, dépourvue d'enfans, avec
 „ tous ses enfans manque d'un héritier ; ses
 „ trésors délaissés passent à des héritiers incon-
 „ nus, ou descendent aux Pauvres selon l'or-
 „ dre du Ciel.

No. XXIX. LES Puits de la Reine. Trai-
 sé de la Nature & des Vertus des Eaux de
 Tunbridge : Avec l'énumération des principa-
 les Maladies où l'usage peut en être salutaire,
 & l'ordre & la manière de les prendre. Par
 Lodowick Rowzee, Docteur en Médecine,
 établi à Ashford dans la Province de Kent.

L'Auteur donne plus dans le cours de l'Ou-
 vrage, qu'il ne promet dans le titre, comme ou

le verra par ceux des chapitres qui sont au nombre de dix. 1. De l'Eau en général. 2. Des différences des Eaux. 3. De l'origine des Fontaines & des Rivières. 4. Des Eaux dont la nature & les effets sont extraordinaires. 5. Des Sources minérales & médicinales. 6. Des Eaux de *Tunbridge*. 7. Les Maladies où les Eaux de *Tunbridge* peuvent s'employer avec succès. 8. Du tems, de l'ordre, & de la méthode qu'il faut observer en les prenant. 9. De la Préparation du Corps pour les recevoir. 10. Du Régime qu'il faut observer en les prenant. Conclusion. Donnons l'idée du tout en aussi peu de mots qu'il nous sera possible.

Quelques anciens Philosophes ont dit que l'Eau étoit le premier des Elémens, parce que rien de ce qui a vie ne peut subsister sans eau ; & l'expérience montre que les Arbres mêmes tirent toute leur substance de l'eau. Dieu, en créant l'Univers, divisa les Eaux, & en plaça une partie au-dessus du Firmament, & l'autre au-dessous ; c'est par la jonction de ces diverses eaux que se fit le Déluge universel, qui ne peut s'expliquer autrement. Parmi les Eaux potables, celles des Fontaines sont les plus estimées, & surtout celles qui sont les plus légères. Les Sources & les Rivières viennent de la Mer, où elles retournent, pour se reproduire de-nouveau & se perpétuer, par une circulation continuelle. Parmi les Sources il y en a de froides & de chaudes ; il y en a même de si chaudes, témoin celles d'un Village appelé *Porcet* près d'*Akin* en *Allemagne*, qu'on y peut faire durcir des œufs en très-peu de tems. On attribue d'ordi-

nai.

naire cette chaleur à un soufre enflammé dans les entrailles de la terre. Mais si cela étoit, les eaux devroient prendre le goût du soufre, au lieu que celles-là ne l'ont point. D'ailleurs ces eaux, qui ont coulé durant des siècles, auroient dû éteindre le feu; ou bien le feu, devenu le maître, auroit dès longtems desséché les eaux; & réduit la terre en cendres. Ajoûtez à cela qu'où il y a des Volcans, on ne trouve point d'eaux chaudes; l'eau qui sort du pied du Mont *Vésuve* est froide; & s'il y a des Sources chaudes en *Italie* (car on y en compte jusqu'à soixante) il ne paroît point de feu dans les endroits où elles se trouvent. Il y a donc plus d'apparence que la chaleur de ces eaux vient de leur agitation dans le sein de la Terre, causée par des chutes & des cataractes. La Mer est froide naturellement; mais qu'elle soit violemment agitée, pendant trois ou quatre jours par une tempête, elle deviendra fort chaude. Enfin il y a des Eaux qui ont un goût extraordinaire de soufre, sans être chaudes; témoin celles d'une des Sources de *Spa*. Ce n'est pas qu'on ne puisse adopter l'hypothèse du Docteur *Fourdan*, qui dans son excellent *Discours sur les Bains naturels & les Eaux minérales*, attribue cette chaleur à la fermentation des Minéraux.

L'Auteur, après une liste assez ample des Eaux qui produisent des effets surprenans ou nuisibles, passe aux Eaux Médicinales. Elles prennent les qualités des Minéraux au-travers desquels elles se filtrent. Si c'est le bitume, le sel, le soufre, la couperose, le cuivre, elles sont chaudes, apéritives, dessécatives &c. Si elles

participent de l'or, de l'argent, de l'étain, du fer, du plomb, & surtout du nitre, elles sont froides. Le nitre seul, *Sal Prunelle*, est excellent dans les fièvres. Mais il est très-difficile de déterminer précisément de quels métaux ou minéraux les eaux participent. On dispute en *Suède* si les Eaux d'*Uberlingue* viennent du plomb ou du cuivre; en *Italie*, si celles de *Luxques* viennent du fer ou de l'alun: & en *Angleterre*, si celles d'*Epsom* sont nitreuses ou alumineuses. Mais passons à celles de *Tunbridge*.

Ce sont deux petites Sources assez près l'une de l'autre, à cinq quarts de lieues de *Tunbridge* du côté du Sud, dans une vallée environnée de montagnes si stériles, qu'à peine y trouve-t-on de la bruyère. Depuis que notre Souveraine a honoré ces Eaux de sa présence, elles ont pris le titre de *Puits de la Reine*. Le goût n'en est pas désagréable, pour peu qu'on y soit accoutumé; & ce qu'il y a d'extraordinaire, c'est qu'il n'y a point de liqueur, quelque agréable qu'elle paroisse, dont on puisse boire la moitié autant. Excepté le fer & la rouille, qu'elles déposent dans les endroits où elles passent, on ne fait pas bien encore de quels autres métaux ou minéraux elles participent. Elles purgent par les selles, le vomissement & les urines, d'où l'on conjecture qu'il y entre d'autres minéraux. Mais quand il n'y auroit que le fer, puisque, selon les Chymistes, il est composé de soufre & de mercure, il faut que ces deux principes s'y trouvent; outre cela, chaque métal a son sel particulier; il y a dans le fer beau-

beaucoup de sel volatil, & le fer est astringent, fortifiant & apéritif. On ne trouve entre les eaux de ces deux Sources, aucune différence sensible; à-la-vérité elles paroissent quelquefois tour à tour plus forte l'une que l'autre.

Les principales maladies qui peuvent se guérir par le moyen de ces Eaux, sont toutes celles qui proviennent d'obstructions, surtout de la rate & du foye; toutes les fièvres réglées, la fièvre-quarte, l'hydropisie, la jaunisse, les tumeurs à la rate, le scorbut, les pâles couleurs, les fleurs blanches dans les Femmes, le défaut ou l'excès de leurs évacuations périodiques, la colique, lorsqu'elle est causée par l'épaississement du sang & par les glaires; elle recure & nettoye-tous les passages de l'urine, desorte qu'elle est bonne pour la gravelle, la pierre, &c. pour les ulcères intérieurs, le flux de sang, le flux de ventre &c. Elle apaise les inflammations, & fortifie pourtant l'estomac, aussi-bien que les nerfs & le cerveau; elle est bonne contre la paralisie, l'apoplexie & la léthargie; elle guérit les convulsions, la migraine, les vertiges; elle réussit contre les vomissemens, le hoquet & la mélancolie; elle fortifie les reins, dissout les carnosités qui croissent dans l'urètre, & guérit la vérole; elle tue toute sorte de vers; elle est bonne pour la goute, pourvu qu'on la prenne avec précaution. Appliquée extérieurement, elle guérit la rougeur des yeux, les boutons, les gales, & autres maladies de la peau; enfin elle est excellente contre la stérilité des Femmes. Mais voyons quand, & comment il faut la prendre.

Qu'on

Qu'on ne m'accuse pas de faire de ces Eaux une médecine universelle ; ce détail est long, mais il n'est point exagéré. Qu'on jette les yeux sur les habitans de *Spa* & des environs, qui ont coutume d'en boire les eaux, qui ont une grande affinité avec celles de *Tanbridge*, & l'on verra qu'ils parviennent en général à une grande vieillesse, sans éprouver aucune des maladies dont je viens de faire mention. La saison la plus convenable pour boire ces Eaux, c'est lorsque le tems est fixé au beau & au sec, dans les mois de Juin, Juillet & Août, quoiqu'on puisse les prendre en tout tems pourvu qu'il fasse beau : on remarque même qu'elles ont plus de vertu dans le tems de la plus forte gelée, parce qu'elles peuvent moins s'évaporer ; mais les pluies en diminuent considérablement la force. Le tems le plus propre pour les prendre, c'est une heure ou deux après le lever de Soleil. Il est bon, avant que de les boire & en les buvant, de faire un peu d'exercice, pourvu qu'il n'aïlle pas jusqu'à la sueur. Ceux qui ont l'estomac foible, peuvent user de quelque véhicule pour aider à la digestion. Quand on a achevé de boire, on peut se promener à cheval ; mais on ne doit manger que quand les eaux sont tout-à-fait digérées, ce qui se connoît à la couleur foncée de l'urine. Qu'alors, sur-tout, on se dégage de toute inquiétude, & qu'on s'excite à la gayeté. C'est un abus de croire faire plus de progrès en les prenant deux fois par jour ; car si la seconde fois vous les prenez d'abord après diné, elles troubleront la digestion, & si c'est vers le soir, elles ne seront pas digérées avant le souper.

A l'égard de la quantité, elle doit se régler selon

On les divers tempéramens, l'âge & le sexe de personnes : ce qu'il y a de certain, c'est qu'elles font le plus d'effet à ceux qui en boivent le plus. Il y en a qui en prennent jusqu'à trois cens onces, & même davantage. Il y a des Médecins ignorans qui ordonnent à leurs malades de commencer par dix ou douze onces : & d'aller par degré jusqu'à trente, c'est ne rien faire ; il faut commencer par trente, quarante, cinquante, & monter par degrés jusqu'à cent cinquante, deux cens, &c. & redescendre peu à peu pour finir où l'on a commencé. On ne peut pas non plus déterminer combien de tems on les doit prendre ; il y en a à qui quelques semaines suffisent, d'autres requièrent des mois, & d'autres plusieurs saisons pour être soulagés.

Au reste il faut, avant que de boire les Eaux, prendre certaines précautions, faute desquelles j'en ai vu gagner des maladies pires que celles dont ils vouloient guérir. Il est donc nécessaire de se bien préparer le corps par des médecines convenables aux circonstances, sur quoi l'on doit consulter un habile Médecin. Souvent même il faut prendre quelque chose durant les eaux, pour en faciliter l'opération. Enfin il faut, en buvant les eaux, vivre de régime ; par où j'entends un exercice modéré, la gayeté, les plaisirs innocens, le repos. Le sommeil, les viandes légères, succulentes & de facile digestion, les viandes noires, en particulier le lièvre, quoique quelques-uns en aient jugé autrement ; mais il faut éviter les viandes de lait, & surtout lesoiseaux marécageux. Il faut manger peu de poisson, préférer ceux d'eau douce, & ne prendre que
les

les plus estimés, comme la truite ; la perche & le brochet. La bière est la boisson du Pays, mais il faut qu'elle soit bonne dans son genre. Ceux qui sont accoutumés au vin, font bien de continuer & de boire du rouge par préférence. Enfin, les eaux n'opèrent que lentement ; on ne doit pas se décourager, il faut revenir à la charge, & persévérer jusqu'à ce qu'on soit guéri.

No. XL. CRI contre un péché criant : ou *Juste Complainte adressée aux Magistrats contre ceux qui ont renversé les Loix de Dieu, en faisant mourir les hommes pour simple vol. Exposé dans une Requête présentée dès longtems au Conseil de la Ville de Londres, en faveur des Coupables. Avec des Propositions adressées par le Colonel Pride au Conseil général de l'Armée, & aux Commissaires nommés par le Parlement d'Angleterre, pour examiner les inconvéniens, les maux, les frais & les irrégularités des Loix.*

Il y a eu depuis peu de tems, dans cette grande Ville, un si prodigieux nombre de malfaiteurs exécutés pour crime de simple vol, & la plupart pour des vols de très-petite conséquence, que cela a excité un murmure général dans le Public, & engagé plusieurs bonnes Plumes à prendre la défense de ces malheureux ; à exposer le peu de sagesse de ces Loix, & la rigueur outrée de ces Sentences qui confondent de jeunes-gens sans éducation & sans principes qui s'abandonnent à voler des bagatelles, avec le meurtrier, ou le voleur de grand-chemin, qui a vieilli dans le crime ; & à proposer des expédiens pour remédier à des abus si funestes. On voit par l'Ecrit que je
viens

viens d'indiquer, qu'il y a plus de cent ans qu'on a eu les mêmes idées.

Cet Ecrit en contient plusieurs autres. 1. Une Requête présentée au nom de tous les habitans de la Ville de *Londres* à la Magistrature. 2. Une Lettre écrite en 1649 au premier Magistrat, par *S. Chidley*. 3. Une autre Lettre du même aux Commissaires Juges des Criminels. 4. Raïsons pour appuyer ces Requêtes. 5. Requête du même au Conseil d'Etat. 6. Humbles Propositions du même au Conseil général del' Armée. 7. Une Lettre aux Juges des Loix députés par le Parlement.

Contentons-nous de remarquer les principes de l'Auteur, qui sont répandus dans ses Lettres & Requêtes, & qu'il a rassemblés dans ses *humbles Propositions*. 1. Dieu est le seul Législateur, le Législateur suprême; sa Loi est la plus ancienne & la meilleure de toutes, & elle doit être la règle & le modèle de tous les Législateurs de la Terre. Par conséquent toutes les Loix qui y sont opposées, sont injustes; les Législateurs qui les font, sont des corrupteurs de la Justice, des destructeurs de la Loi de Dieu; & ceux qui mettent ces Loix iniques en exécution, sont d'autant plus coupables qu'elles sont plus importantes. 2. Non seulement Dieu n'a point permis; il a au-contraire expressément défendu de faire mourir les Voleurs; il a même déclaré qu'il vouloit qu'on leur conservât la vie: c'est donc un péché criant de la leur ôter. Je sai que ceux qui sont chargés de l'exécution de nos Loix, allèguent qu'elles prononcent digne de mort celui qui a volé la valeur de *treize sols & demi*.

Mais

Mais on ne doit mettre en exécution aucune Loi telle que celle-là ; qui se trouve en opposition avec celle de Dieu ; puisqu'il a déclaré qu'il redemanderoit le sang d'un Voleur de la main de celui qui l'ayant pris sur le fait en plein jour , l'auroit frappé jusqu'à la mort. 3. La Loi de Dieu ordonne que le Voleur fasse restitution de la chose volée , & qu'il répare de ses biens le dommage qu'il aura causé : c'est donc agir directement contre cette Loi , que de faire mourir un Voleur , puisqu'on le met hors d'état de restituer ce qu'il a pris , & que la personne lèzée est privée de la réparation du tort qu'elle a souffert. Bien plus , on l'oblige à poursuivre à ses frais le coupable , de sorte qu'outre la première perte il lui en coûte encore beaucoup de tems , de peine & de dépense pour avoir justice ; & cette justice se borne à ôter la vie au Criminel , ce qui ne répare en aucune façon la perte qu'on a soufferte. Il arrive aussi que des gens ignorans , cruels & vindicatifs abusent de cette Loi rigoureuse pour se débarrasser de ceux qui leur déplaisent ; car quoique Dieu ait expressément dit qu'un seul témoin ne doit point s'élever contre qui que ce soit pour le mettre à mort , on ne laisse pas de condamner ici un homme à la mort sur la déposition d'un seul témoin.

4. Lorsqu'on fait mourir des Voleurs qui n'ont pas le moyen de restituer , c'est agir contre la Loi de Dieu , qui ordonne qu'en ce cas-là le Voleur soit vendu pour réparer le vol ; car tant qu'il vit il vaut quelque chose , au-lieu qu'il vaut moins que rien quand il est mort. L'Apôtre dit qu'ils doivent travailler , le Juge les con-

dam-

damne à la mort. Qui a raison du Juge ou de l'Apôtre? J'avoue qu'on laisse vivre ceux qui ont le privilège de *bénéfice du Clergé*, mais on les note d'infamie; de sorte que généralement détestés, personne ne veut les recevoir ni se fier à eux, & que forcés à voler de nouveau pour subsister, ils ne peuvent éviter le supplice.

5. Cette Loi meurtrière qui condamne les Voleurs à la mort, est la cause de bien des meurtres; car les Voleurs, sachant que le simple vol les assujettit à la mort, & que le meurtre n'est pas plus sévèrement puni, tuent ceux par qui ils craignent d'être découverts.

6. Cette Loi est donc cause que plusieurs Voleurs échappent. D'ailleurs il y a bien des personnes qui ne se soucient pas de poursuivre, vu que le remède est pire que le mal. Car si l'on fait des poursuites, il en coûte beaucoup: peut-être le Voleur perdra la vie, mais les parties lésées perdront certainement ce qui leur a été volé; au-lieu que s'il y avoit un moyen de se faire faire restitution, on seroit beaucoup plus exact à poursuivre les Voleurs.

On demande, comment faut-il donc les traiter? Je réponds que si celui qui a volé se trouve saisi du vol, il rendra le double; & s'il en a disposé il rendra le quadruple, & son bien sera saisi pour cet effet. Mais, dira-t-on, s'il n'a rien? Je réponds qu'il sera vendu pour son vol. On demande qui voudra l'acheter? Je réponds que peut-être la partie lésée s'en chargera; sinon on le fera travailler dans le Pays, sur terre ou sur mer; ou dans des maisons établies à cet effet, comme il y en a chez les *Hollandois*; ou enfin,

on le transportera dans les Colonies, comme on l'a déjà fait à l'égard de quelques-uns, qui y sont devenus laborieux & honnêtes-gens.

Mais ne seroit-ce pas une grande tyrannie de vendre des hommes pour esclaves ? Je réponds d'abord qu'ils ne seroient pas vendus à perpétuité, mais seulement pour leur vol ; ensuite il y a certainement une bien plus grande tyrannie à les faire mourir. On demande encore, que fera-t-on en cas qu'ils s'enfuyent, ou qu'ils ne veuillent pas travailler ? Je réponds que dans le premier cas, ils contracteront une double dette ; & dans le second, qu'on ne leur donnera point à manger ; car la faim les contraindra à travailler ; & s'ils prennent le parti de se laisser mourir de faim, leur sang est sur leur propre tête, & la République en est déchargée.

Si l'on suivoit cette méthode, on effrayeroit les Voleurs ; il y en auroit beaucoup qui s'abstiendroient du vol, parce qu'ils préféreroient la mort à une telle punition. Et comme il y en auroit sans-doute qui se convertiroient dans leur captivité, combien de fois ne béniroient-ils pas l'exécution de ce projet ; combien ne se trouveroient-ils pas heureux, en recouvrant leur liberté, d'avoir la vie sauvée, & d'avoir appris, dans cette école, à se connoître eux-mêmes & à se ressouvenir de leur Créateur. Combien de Jeunes-gens abandonnés à eux-mêmes dès l'enfance, sans principes, sans vocation, se portent au vol sans en avoir jamais considéré la nature ni les conséquences, qui y apprendroient à devenir honnêtes gens, à se rendre utiles à la Société, & à faire leur salut, si on ne les retranchoit pas par
une

une mort honteuse & prématurée ?

L'Auteur trouve un 7^{me}. abus dans les exécutions , qu'il voudroit être faites par ceux-là mêmes qui se portent accusateurs contre le criminel , & non par un exécuteur public ; & un 8. dans la méthode que l'on a de charger de poids jusqu'à ce qu'ils expirent , les prévenus qui ne veulent ni s'avouer coupables , ni se défendre ; & dans la manière d'instruire les procès & de prononcer les sentences ; ce qui se fait quelquefois d'une façon si superficielle & si téméraire , qu'on a souvent fait mourir des gens qui ne le méritoient pas , leur innocence ayant été reconnue dans la suite à l'égard des crimes pour lesquels ils avoient été condamnés.

On croiroit volontiers , par la manière dont cette sorte de Justice s'administre en *Angleterre* , que les *Anglois* font beaucoup plus de cas de l'argent , que de la vie des hommes. On fait souvent grâce à un Meurtrier , pour peu qu'on puisse donner un certain tour à son crime ; mais le Vol , quelque mince qu'il soit , ne se pardonne guère. Punir de mort pour un vol qui ne peut en façon quelconque incommoder le Propriétaire , c'est , ce me semble , mettre la vie des hommes fort au-dessous de son prix.

Les passages cités sont pris de l'*Exode* xxi. 23. 24. 25. *Prov.* xxx. 6. *Lévit.* xxiv. 17-22. *Luc* xii. 22. *Deut.* x. 18. *1 Tim.* vi. 8. *Gen.* ix. 6. *Prov.* vi. 30. *Apoc.* xiii. 10. *Ephés.* iv. 28. & *Thes.* iii. 10.

ARTICLE XI.

NOUVEAU DICTIONNAIRE Historique & Critique *pour servir de Supplément ou de Continuation au* Dictionnaire Historique & Critique de Mr. PIERRE BAYLE *par* Mr. JACQUES GEORGE DE CHAUFEPÍE. Imprimé aux dépens d'une Société de Libraires, à Amsterdam MDCCL. 2 Voll. in Folio. Tom I. A-BL. Tom. II. BO-H.

VOici enfin une partie de l'Ouvrage dont le Projet parut en 1740, & que les Libraires donnent en attendant que la suite soit en état de voir le jour, pour satisfaire à l'empressement de quantité de personnes, qui souhaitoient de le voir. Il y a apparence que l'Ouvrage entier paroîtroit déjà, si Mr. *de Chauffepié* eût toujours travaillé dans la vue de l'achever; mais chargé d'abord de faire jusqu'à la Lettre *M* inclusive-ment, il avoit rempli cette tâche dès la fin de 1743. Il a été ensuite près de cinq ans sans penser à aller plus loin, & divers incidens ont empêché que son travail ne s'achevât d'imprimer. L'Auteur qui devoit continuer depuis la Lettre *N* jusqu'à la fin, n'ayant pas satisfait les Libraires, ils revinrent en 1748 à Mr. *de Chauffepié*, pour le solliciter de finir un Ouvrage dont il avoit fait une partie considérable; il ne se rendit qu'avec peine à leurs sollicitations par diverses raisons, qu'il expose dans le § 2. de sa Préface. Déterminé enfin à donner tout un *Nouveau Dictionnaire Historique & Critique*, il s'est

s'est remis au travail, & il y a lieu de s'attendre que les deux autres volumes qu'il nous promet, ne tarderont pas autant à paroître que les premiers; une partie du troisième volume est déjà imprimée; de grands morceaux de la suite de l'Ouvrage sont en état d'être mis sous la presse; & l'assiduité de l'Auteur, qui est très-laborieux, donnent lieu d'espérer que si Dieu lui conserve la vie & la santé, il remplira ses engagements, sans trop faire languir le Public.

Ce *Dictionnaire* consiste en deux sortes de matériaux, les uns sont d'emprunt, pour ainsi dire, & les autres sont uniquement le fruit des recherches de Mr. de *Chaufepié*. On sait que le succès qu'avoit eu le *Dictionnaire* de Mr. Bayle engagea le Libraire qui l'avoit imprimé, à former le projet de faire travailler à une Continuation, mais ce projet n'eut pas de suite. En l'année 1733 quelques Gens de Lettres de *Londres* entreprirent de donner une nouvelle Traduction *Angloise* de l'Ouvrage de Mr. Bayle, & ils se proposèrent en même tems d'exécuter en partie le projet formé autrefois, de faire des additions considérables à plusieurs Articles de leur Auteur, & de donner des Articles nouveaux placés en leur rang parmi ceux de Mr. Bayle; mais comme ils travailloient principalement pour l'*Angleterre*, ils se sont attachés surtout à faire connoître les Hommes illustres de la *Grande-Bretagne*.

On trouve d'abord, dans le § 1. de la Préface de Mr. de *Chaufepié*, celle des Auteurs de *Londres*, qui y parlent de divers *Dictionnaires Historiques* qui ont paru, & de plusieurs autres Ou-

vrages en ce genre; de leur traduction, de celui de Mr. Bayle, & des additions qu'ils y ont faites. Ces additions n'étoient pourtant pas encore, à proprement parler, un Supplément ou une Continuation du *Dictionnaire de Bayle*: c'étoit quelque chose de plus que les Additions ou les Remarques de l'Edition de *Paris*, mais non un Corps d'ouvrage qui fût bien en état de figurer seul.

Au commencement de l'année 1739 on proposa à Mr. de *Chaufepié* d'extraire du *Bayle Anglois* les Additions & les nouveaux Articles, de les traduire en *François*, & d'en faire un Corps en forme de Supplément au *Dictionnaire Historique & Critique*, & pour cela d'y faire lui-même & des Additions & des Articles nouveaux, autant qu'il le jugeroit à propos. Il s'engagea à ce travail, comptant, dit-il, de faire principalement la fonction de Traducteur. Il s'aperçut bientôt qu'il s'étoit engagé dans une entreprise plus difficile & plus étendue qu'il ne l'avoit cru d'abord. „ En examinant, dit-il, les
 „ Articles nouveaux donnés par les Traduc-
 „ teurs *Anglois* de Bayle, je remarquai qu'il y
 „ en avoit un grand nombre qui étoient fort
 „ imparfaits, & sur lesquels ces Messieurs n'a-
 „ voient pas fait toutes les recherches qu'on
 „ auroit naturellement attendu d'eux. Je fus
 „ frappé encore du grand nombre d'Articles
 „ uniquement relatifs à l'*Angleterre*, parmi
 „ lesquels il y en a qui peuvent intéresser les
 „ *Anglois*, mais qui n'intéressent pas autant les
 „ Lecteurs d'autres Nations: en un mot je trou-
 „ vai que mon Ouvrage manqueroit de varié-

„ té, en ne donnant que le travail des Auteurs
 „ de *Londres*. Ce défaut n'a pas lieu dans leur
 „ Ouvrage, parce que leurs Articles sont dis-
 „ persés parmi ceux de Mr. *Bayle*; mais en les
 „ rapprochant pour en faire un Corps particu-
 „ lier, on sent que la variété dispaeroissoit”.
 L'Auteur se vit donc obligé d'étendre son plan,
 & de prendre de nouvelles mesures. Il forma
 le dessein d'ajouter aux Articles qui lui paroif-
 soient le demander, ce qui pourroit les rendre
 plus complets & plus intéressans; & de faire de
 nouveaux Articles, propres à donner à son tra-
 vail cette agréable variété qui plaît générale-
 ment.

Pour exécuter la première partie de ce des-
 sein, il a fait quatre choses. Il a ajouté, soit
 dans le Corps des Articles traduits de l'*Anglois*,
 soit dans les Remarques, des faits oubliés ou né-
 gligés par les Auteurs. On en voit des exem-
 ples dans les Articles *Aaron Harisson*, *Abba-*
die, *Abiram*, *Abrabah*, *Accolti*, *St. Amand*,
Ambroise d'Alexandrie, *Amarach* I. & II, *A-*
maximène Orateur, *Anne Comnène*, *Annico-*
ris, *Apostolius* (Michel), *Aratus* de Soles, *Ar-*
chimède, *Archytas*, *Aristotime*, *Baluze*, *Bar-*
onius, *Bayle*, *Bernardin de Siennè*, *Boëthius*
(Flav. Ann.), *Le Clerc*, *Empédocle*, *Enée de*
Gaze, *St. Ephrem*, *Ferrari* (Ottavio), *Græ-*
vius, *Hardouin*, *Hérodien*, sans parler de nom-
 bre d'autres. L'Auteur a donné des éclaircisse-
 mens sur les faits rapportés par les Auteurs *Ang-*
lois: par exemple dans les Articles *Abihu*,
Abbadie, *Abiram*, *Acace* de Césarée, *Achaïe*
(Prêtres d') *Agnès Soreau*, *Agobard*, *Apollo-*
E e 4
nius,

nius, Béton, Bekker, Belon, Berton, Bérulle, Blacke, Boileau, Callimaque, Collins (Antoine), Empédocle, St. Epiphane, Eusèbe de Césarée, &c. Quelquefois Mr. de Chausépé a fait la critique de certains endroits de ses Auteurs, comme dans les Articles *Abdolonyme*, *Acace* de Bérée, *Acominat* (Michel), *Agapius*, *Agathias*, *Anastase* le Bibliothécaire, *André* (Jaques), *Appien*, *Bayle*, *Blake*, *Camœns*, *Dacier* (Anne), *Epiménide*, *Eschine*, *Eudocie*, *Ferrari* (Ottavio), &c. En d'autres occasions il a fait des réflexions sur ce que les Auteurs de *Londres* rapportent d'autres Ecrivains. Par exemple dans les Articles, *Abraham*, *Agrestis* (Jules), *Arria*, *Bacon*, (François), *Gale* (Jean), *Biddle*, *Clark* (Samuel), *Donne*, &c. Notre Auteur assure qu'il y a plusieurs Articles qui se réduiroient à bien peu de chose sans les additions qu'il y a faites. Nous n'en indiquerons que quatre ou cinq exemples; qu'on consulte les Articles *Aaron Harisson*, *Anne Comnène*, *Archytas*, *Aristotime*, & *Hérodien*. D'un autre côté il faut dire qu'on est redevable aux Auteurs *Anglois* de grand nombre d'Articles, surtout de ceux qui sont relatifs à l'*Angleterre*, qui sont extrêmement curieux, & qui ne peuvent que faire beaucoup de plaisir. Pour en être convaincu, on n'a qu'à consulter les Articles suivans. *Addison* (Joseph), *Alfred*, *Ascham* (Roger), *Averbury* (François), *Barclay* (Robert), *Burrow* (Isaac), *Blake* (Robert), *Bacon*, (François), *Bacon* (Roger), *Bodley* (Thomas), *Boleyn* (Anne), *Bolton* (Edmond), les divers Arti-

Articles des *Boyle*, *Brunus* (Jordanus), *Burnes* (Gilbert), *Cécil* (Guillaume), *Chaucer* (Geoffroi), *Cheke* (Jean), *Chillingworth* (Guillaume), *Clarke* (Samuel), *Coke* (Edouard), *Collins* (Antoine), *Cotes* (Roger), *Cowley* (Abraham), *Cromwell* (Olivier), *Cudworth* (Rodolphe), *Colet* (Jean), *Derbam*, (Jean), *Digby* (Kénelme), *Donne* (Jean), *Dryden* (Jean), *Egerton* (Thomas), *Fanshaw* (Richard), *Fastolf* (Jean), *Flamsteed* (Jean), *Fleetwood* (Guillaume), *Glanvill* (Joseph), *Greaves* (Jean), *Hale* (Matthieu), *Hales* (Jean), *Hambden* (Jean), *Horrox* (Jérémie), *Hudibras*, &c.

Pour finir ce qui regarde cette première partie du travail de Mr. *de Chausépied*, ajoutons ce qu'il dit sur la traduction des Morceaux tirés de l'*Anglois*. „ Il y a longtems, dit-il, „ qu'on a remarqué qu'une bonne traduction „ est plus difficile à faire que bien des personnes ne le pensent. A mon avis il faut éviter „ deux extrémités, d'être trop littéral & d'être „ trop paraphraste. Dans le premier cas on rend „ souvent son Auteur inintelligible, au-moins „ rebutant : dans le second, on court risque de „ lui faire dire ce qu'il n'a point dit. Souvent il „ y a de certaines choses qui sont très-difficiles „ à rendre dans une autre Langue, que celle où „ l'Auteur a écrit : chaque Pays, chaque Nation a ses usages, qui diffèrent des usages des „ autres Pays : chaque Peuple a son tour d'esprit „ particulier, certaines façons de penser qui „ lui sont propres : de-là dans chaque Langue „ des expressions qui sont très justes en elles-

„ mêmes, mais qu'on ne peut guères transpor-
 „ ter dans une autre Langue, sans qu'elles con-
 „ servent toujours un air étranger. Ces diffi-
 „ cultés, qui sont communes à toutes les Tra-
 „ ductions, sont plus grandes encore pour cel-
 „ les de l'*Anglois*. En général les *Anglois* ne
 „ se piquent pas d'une fort grande exactitude
 „ de stile: d'ailleurs tel est le génie de leur Lan-
 „ gue qu'on n'y évite pas les équivoques aussi
 „ soigneusement qu'on le doit faire dans la Lan-
 „ gue *Françoise*, ce qui met en bien des occa-
 „ sions un Traducteur dans l'embarras.....
 „ Mais une difficulté particulière que j'ai eue à
 „ vaincre, & que l'on ne rencontre pas aisé-
 „ ment, c'est celle qui naît de la diversité des
 „ stiles. Quand on travaille sur un seul Auteur,
 „ on étudie ses tours d'expression, & au bout
 „ de quelques pages on y est fait. Ici il y a
 „ souvent dans un même Article plusieurs sti-
 „ les différens; d'ailleurs il y a des Morceaux
 „ étendus, tirés d'Ecrivains du XVI. & du
 „ XVII. Siècles, & même de plus anciens,
 „ dont le langage n'est pas aussi aisé à enten-
 „ dre que celui de l'*Anglois* d'aujourd'hui,
 „ la Langue ayant, aussi-bien que les autres
 „ Langues modernes, assez considérablement
 „ changé. J'ai tâché de surmonter ces obsta-
 „ cles autant qu'il m'a été possible, & de ren-
 „ dre la pensée de mes Auteurs aussi clairement
 „ & aussi coulamment que j'ai pu. Je ne me
 „ flatte pas qu'il ne me soit échappé bien des
 „ négligences, que je ne me sois trompé ici &
 „ là au sens; je regarderois comme un mira-
 „ cle, que cela ne me fût pas arrivé; mais j'es-
 „ père

« père que les personnes judicieuses auront as-
 « sez d'indulgence pour considérer la difficul-
 « té & l'étendue de l'Ouvrage, & pour ne pas
 « exiger de moi une infaillibilité dont person-
 « ne, je pense, ne peut se vanter.

Mr. de *Chaufepié* a ajouté çà & là de peti-
 tes notes marginales, lorsque cela lui a paru
 nécessaire. Il a corrigé en divers endroits des
 fautes d'impression, ou d'inattention & de né-
 gligence, & rectifié autant qu'il a pu les cita-
 tions. Donnons-en quelques exemples. Dans
 l'Article d'*Enée Sylvius*, on dit vers la fin
 que ce Pape, élu le 19 Août 1458 & mort le
 14 Août 1464, a siégé six ans, onze mois, &
 vingt-sept jours. Mr. de *Chaufepié* fait remar-
 quer qu'il faut six ans moins cinq jours. Dans
 l'Article d'*Ennius*, Rem. [A] on dit dans
 l'*Anglois*, que les *Florentins* réclament ce Poë-
 te pour leur concitoyen, il s'agit des *Tarentins*,
 comme le Traducteur a très-bien corrigé. Dans
 l'Article de *St. Ephrem*, Rem. [D] on dit
 que les Ouvrages de cet Ecrivain ont été tra-
 duits en *Latin* pendant sa vie, notre Auteur a
 fort bien corrigé que c'est en *Grec*. Dans l'Ar-
 ticle d'*Eschine*, Rem. [A] Cit. I. on trouve
 dans l'*Anglois Casaubon* cité sur les notes de
Ménage sur *Laërce*. *Isaac. Casaub. ad Not. Mé-
 nag. in Diog. Laërt. Vit. Casaubon* est mort en
 1614, & *Ménage* est né en 1613. Notre Au-
 teur a rétabli la citation, & a mis comme il
 faut. *Is. Casaub. Not. ad Diog. Laërt. & Mé-
 nag. ibid.* Nous nous bornons à ce petit nom-
 bre d'exemples, quoique nous en puissions pro-
 duire davantage, malgré la difficulté qu'il y a
 à

à les découvrir, parce qu'en un grand nombre d'endroits on ne s'en apperçoit pas aisément, & Mr. de *Chaufepié* ne s'est pas fait honneur de la plupart des corrections de ce genre plus ou moins importantes.

Parlons à-présent de la partie du *Dictionnaire* qui est entièrement le fruit des recherches de l'Auteur. „ J'ai tâché, dit-il, d'y répandre le „ plus de variété qu'il m'a été possible, & j'ai „ suivi d'ailleurs le plan qu'a tracé Mr. *Bayle*, „ de discuter & d'éclaircir les faits dans les Re- „ marques, d'y examiner les sentimens, de fai- „ re quelquefois des Digressions, ou des espè- „ ces de petites Dissertations sur de certaines ma- „ tières”. Mr. de *Chaufepié* a eu d'ailleurs l'avantage, que quelques Personnes lui ont communiqué des Pièces originales, ou des Mémoires dont il a fait usage, comme dans les Articles, *Benoit* (Elie), *le Cène*, *la Croze*, *Dail- lon*, *Elisée*, *du Cange*, *Bubini*, &c.; & il invite les Savans à lui en communiquer pour la suite de l'Ouvrage. C'est surtout pour l'Article du fameux *Jurieu* (Pierre) que notre Auteur assure qu'il a eu de très-grands secours, & sur lequel il a fait des recherches particulières; & on ne peut en douter par la manière dont il a cherché à s'éclaircir sur le sujet de deux Médailles frappées, l'une à l'honneur du Théologien de *Rotterdam*, & l'autre contre lui. Il est fâcheux que certains arrangemens de Librairie aient empêché cet Article, déjà imprimé, de paroître dans les volumes dont nous rendons compte. Une Lettre que Mr. de *Chaufepié* a écrite aux Auteurs de la *Bibliothèque Impartiale*, Novem-
bre

bre & Décembre 1750, pique naturellement la curiosité, & le ton dont il parle dans sa Préface, ne l'excite pas moins ; Je me flatte, dit-il, que ce dernier (l'Article de *Jurieu*) fera plaisir à tous ceux qui aiment la vérité, & qui sont bien aises qu'on rende justice aux Savans. C'est un Morceau entièrement neuf, & d'autant plus curieux, que les faits qui y sont rapportés, n'avoient pas été jusqu'à-présent bien éclaircis. Mr. *Bayle*, aigri contre Mr. *Jurieu*, n'a rien négligé pour noircir sa réputation ; il trouve ce Théologien par-tout, & le déchire impitoyablement. Mr. *Des Maisseaux*, Panégyriste de Mr. *Bayle*, a renchéri encore. Peu à peu on s'est accoutumé à adopter, sans examen, l'idée que l'un & l'autre ont donnée du Théologien de *Rotterdam* ; & depuis un certain tems il semble qu'il soit du bel air de maltraiter Mr. *Jurieu*, & de le faire paroître sur la scène à propos ou non, pour lui dire des injures. *Le moindre barbouilleur de papier s' imagine que cela donne du relief à ses rapsodies.* On verra par des preuves incontestables, que Mr. *Bayle* & Mr. *Des Maisseaux* ont été coupables d'une *mauvaise-foi* dont il y a peu d'exemples, & que ceux qui répètent leurs injures & leurs calomnies, parlent de ce qu'ils ne connoissent point ; que Mr. *Jurieu* fut un des premiers hommes de son tems, qui eut des défauts à-la-vérité, mais qui n'en est pas moins digne des égards & du respect de ceux qui ne se croient pas dispensés de rendre justice au vrai mérite.

Quelques-additions que l'Auteur a faites à
l'Ar-

l'Article *Bayle*, donnent lieu de penser qu'il ne paroîtra pas desarmé en faveur de Mr. *Jurians*; il faudra voir si les preuves sont d'une nature à devoir desabuser tant de gens, qui ont mauvaise opinion de ce Théologien. Ce qu'il y a de certain, c'est que ceux qui connoissent ses Ouvrages, conviennent que c'étoit un beau génie.

Il y a des Savans dont notre Auteur n'a point parlé, ou parce que les secours nécessaires lui ont manqué, ou parce que distrait par d'autres occupations, il a été quelquefois obligé d'abandonner des recherches commencées, faute de tems pour les perfectionner.

Mr. *de Chaussepî* a quelquefois suppléé ou critiqué Mr. *Bayle*, par exemple, dans l'Article des *Adamites*, de *Berigardus*, d'*Elie* &c. Il promet dans la suite de son Ouvrage un Article des *Manichéens*, qui contiendra la réfutation de ce que Mr. *Bayle* a débité pour réhabiliter le Système des deux Principes, „ Réfutation, dit notre Auteur, d'une nature assez différente des „ autres qui ont paru, puisque je ne l'attaque „ qu'en Philosophe & au Tribunal de la Raison „ seule. „ Ce sera-là sans-doute un morceau curieux : promettre quelque chose de neuf, après tout ce qui a été écrit contre Mr. *Bayle*, c'est exciter l'impatience & des partisans de ce Savant, & de ceux qui sont dans d'autres principes; reste à voir si l'Auteur tiendra parole.

A l'égard des autres Auteurs qu'il a eu occasion de relever, il se flatte qu'on ne pourra le taxer d'avoir oublié les ménagemens que les Gens de Lettres se doivent les uns aux autres. „ Le seul „ cas, dit-il, où il m'est peut-être échappé „ quel-

„ quelques traits un peu vifs , c'est lorsque j'ai
 „ trouvé qu'on maltraitoit mal à propos d'au-
 „ très Savans , par ignorance , ou par malignité,
 „ ou par quelqu'autre motif aussi méprisable.
 „ Quelque soin que j'aye pris de m'observer , je
 „ ne disconviens pas qu'il ne me soit arrivé ,
 „ mais bien rarement , de venger par quelque
 „ trait *ironique* , ceux qu'on traitoit durement
 „ sans raison légitime”. Quelques endroits qui
 nous sont tombés sous la main , nous persua-
 dent que l'Auteur a effectivement beaucoup de
 modération : nous n'en indiquerons que deux
 ou trois exemples. Qu'on lise les Remarques
 [L] & [M] de l'Article d'*Anthoine* (Nico-
 las) ; la Remarque E de l'Article de *Bertius* ;
 les diverses Additions à celui de *Blake* , la Re-
 marque I. de celui de *Dédale*.

Rien de plus important dans un Livre de la
 nature de celui dont nous rendons compte , que
 l'exactitude dans les citations ; l'Auteur assure
 qu'il y a donné tous les soins possibles , & il
 nous a paru en général qu'il dit vrai , & qu'il a
 remonté aux Sources , ou qu'il a indiqué les
 Auteurs qui les lui ont fournies , quand il les
 a eues de la seconde main.

Il paroît qu'il a été scrupuleux à ne se point
 faire honneur de ce qui ne lui appartient point ;
 outre ce qu'il dit dans sa Préface , il a mis à la
 tête du premier volume une Table Alphabéti-
 que de tous les Articles , où l'on voit d'un coup
 d'œil ceux qui sont de lui , indiqués , comme
 dans le corps de l'Ouvrage , par une main à la
 tête ; ceux qui sont de simple traduction , sans
 aucune marque ; & ceux où il a fait des addi-
 tions ,

tions, distingués par une étoile. Dans l'Ouvrage même les additions sont entre deux crochets, avec une main en tête, & à la fin ADD. ou ADD. DU TRAD. Il a même eu soin de marquer en marge & les Articles & les Morceaux qui lui ont été fournis, ou qu'il a tirés de Pièces qui n'étoient pas de lui. Voyez les Articles *Amiot*, *Etienne* (Robert) *Elisée*, *Démétrins* de Phalère, *Cordes* (Jean de), *Cbéuremont* &c.

Sur l'Article de la Religion, Mr. de *Chaupepié* déclare que ceux qui cherchent des armes pour défendre le *Pyrrhonisme* & le *Déisme*, n'en trouveront point dans son Ouvrage : il est *Chrétien*, & il en fait gloire ; il a même pris la défense du *Christianisme*, quand l'occasion s'en est présentée, non en Controversiste, mais en Critique : on en peut voir des exemples dans l'Article d'*Anastase I.* Empereur, & dans celui de *Collins* (Antoine). Il n'a touché qu'historiquement aux Controverses qui divisent les *Chrétiens* entr'eux, parce qu'il n'est pas question dans son Ouvrage de Controverse, mais d'Histoire, de Critique, & de Littérature. A cette occasion notre Auteur relève modestement un mot des Journalistes de *Trévoux*, Novembre 1749. p. 2418. 2419., qui en parlant de son Ouvrage, disent : *Nous pouvons bien remarquer en passant, que ce Dictionnaire, dont nous avons vu jusqu'à la Lettre C, est extrêmement curieux, & qu'avec quelques attentions* (surtout celle de retrancher les déclamations puériles contre les Catholiques) *on pourroit en faire un Livre excellent.* S'il n'y a que

ce défaut-là, bien des gens ne balanceront pas dès-à-présent à regarder le *Livre* comme *excellent*. Notre Auteur remarque que ce reproche tombe principalement sur les extraits que les Auteurs *Anglois* ont donnés des Ouvrages de certains Ecrivains, dont ils parlent pour faire connoître leur méthode & leur manière de raisonner, ce qui dans le fond ressortit à la classe Historique, & entre assez naturellement dans le plan d'un Ouvrage tel que celui-ci. Il ajoute que, supposé que ce soient des déclamations puériles, c'est pour le compte de l'Auteur, à qui un Lecteur intelligent ne peut manquer de rendre la justice qu'il mérite, & qu'il ne vaut pas la peine de toucher à l'Ouvrage d'un autre pour en retrancher des morceaux de ce genre, qu'on a qu'à les sauter, lorsqu'ils déplaisent.

Notre Auteur ne se flatte point de n'avoir pas fait de fautes : il espère „ que quand on fera „ réflexion que Mr. Bayle lui-même, uni- „ quement occupé de ce genre de travail, & „ qui y pouvoit donner tout son tems, n'a pas „ laissé de se tromper, & n'a pas craint de di- „ re (*Hist. des Ouvr. des Sçav. Mai 1704. „ p. 216.*) l'affaire ne va pas mal pour certains „ Ouvrages, & sur-tout pour les *Dictionnai- „ res*, lorsqu'il n'y a dans chaque page l'une „ portant l'autre, que sept ou huit choses à „ corriger ; on aura encore plus d'indulgence pour lui, qui n'a pu s'occuper de cet Ouvrage que par voye d'accessoire à d'autres occupa- „ tions, & qui s'y est trouvé engagé sans a- „ voir fait d'avance des préparatifs. „ D'ailleurs, „ dit-il, on manque quelquefois d'attention, „

„ on a un éblouissement, on croit voir & lire
 „ ce qu'il n'y a point dans un Auteur, en le
 „ parcourant trop à la hâte : tantôt on néglige
 „ par lassitude, ce que l'on auroit fait dans un
 „ autre tems : tantôt on est égaré par ses gui-
 „ des : enfin, comment dans un Ouvrage d'aussi
 „ longue haleine, aussi varié, & roulant prin-
 „ cipalement sur des faits, pourroit-on être en-
 „ tièrement exempt d'erreur"? Mr. de Chau-
 „ sepié promet d'avoir la plus parfaite docilité pour
 „ les critiques qu'on lui fera, & d'en profiter,
 „ même de celles qui ne seront pas données d'une
 „ manière agréable, si elles sont d'ailleurs fon-
 „ dées. „ Quant à ceux qui n'ont d'autre but
 „ dans leurs critiques, que de prouver qu'un
 „ Auteur ne fait pas tout, & qu'il n'est pas in-
 „ faillible, je leur abandonne d'avance le champ
 „ de bataille, & ne leur disputerai point la gloi-
 „ re à laquelle ils aspirent. Ordinairement les
 „ querelles Littéraires dégénèrent en disputes
 „ personnelles, qui n'ont rien d'intéressant
 „ pour le Public. Je me contenterai donc de
 „ mettre les critiques bien fondées à profit; &
 „ pour celles qui ne le seront point, ce sera au
 „ Public éclairé, & non à moi, à en faire jus-
 „ tice”.

Telle est l'idée de cet Ouvrage en général;
 on ne s'attend pas sans-doute à un extrait dé-
 taillé de ce qu'il contient; des Livres de cet or-
 dre n'en sont point susceptibles. Tout ce que
 nous pouvons faire, c'est d'indiquer ce qui se
 trouve dans quelques Articles particuliers, pour
 exciter la curiosité des Lecteurs, & d'ajouter
 une petite note de divers Articles qui nous ont
 paru des plus curieux.

Dans

Dans l'Article d'*Arbaz* l'Auteur discute & lève la difficulté qui naît de l'âge donné à ce Prince, lorsqu'il monta sur le trône. Dans une addition à l'Article d'*Achior* il entreprend de prouver que Mr. Bayle a décidé avec un peu trop de précipitation, que le Livre de *Judith* n'est qu'un Roman pieux : sur la principale difficulté qui naît du dernier verset de ce Livre, notre Auteur propose une conjecture, c'est que ce verset pourroit bien être une de ces interpolations vicieuses dont parle St. Jérôme. Il est vrai que ce Père l'a adopté dans sa version : mais le plaisir de voir couronner l'éloge de *Judith* par un trait aussi brillant que celui d'avoir assuré une longue paix à sa Patrie, n'auroit-il pas émoussé en cet endroit le goût critique de ce Docteur ? Dans l'Article des *Adamites* on trouve une Apologie des *Priscillianistes*. Notre Auteur prouve que soit que l'on examine le caractère des témoins qui déposèrent, soit que l'on fasse attention à celui des Parties & des Juges, soit que l'on considère la manière dont on extorqua la confession à *Priscillien*, on y trouve de justes raisons de douter de la réalité des crimes qu'on lui imputoit & à ses sectateurs. A l'occasion du pressentiment qu'on prétend qu'eut de sa mort *Jaques d'Albon*, Maréchal de St. André, Mr. de *Chaufepié* combat l'opinion vulgaire sur les pressentimens. Dans l'Article d'*Anastase I.* Empereur, on trouve une digression curieuse sur la prétendue correction des Evangiles faite par ordre de ce Prince, si l'on s'en rapporte à la *Chronique de Victor de Tonnne*. Notre Auteur prou-

ve que le fait rapporté par *Victor*, n'a pas l'ombre de vraisemblance, à le considérer en lui-même; & que le témoignage de ce Chroniqueur obscur n'est d'aucun poids. Il recherche ce qui peut avoir donné occasion à ce que rapporte *Victor*, & ajoûte ensuite quelques réflexions sur l'intégrité des Livres du Nouveau Testament. A l'occasion d'*Arria*, qui se tua elle-même, l'Auteur fait des réflexions sur le *Suicide*, & il répond en particulier aux raisonnemens de l'Auteur des *Lettres Persanes* sur ce sujet, & relève une critique que Mr. Bayle a faite de *St. Augustin*. Donnons ici un échantillon de la manière dont notre Auteur exerce sa critique „ *St. Augustin* a eu tort d'en appeler à la Loi Naturelle & aux Loix Civiles, „ (contre l'action de *Lucrece*), qui ordonnent de punir les meurtriers : vraiment, selon „ Mr. Bayle, ce bon Père n'y pensoit pas : les „ Magistrats *Romains* lui auroient répondu, „ que les Loix Civiles n'ôtoient à personne le droit de disposer de sa vie, que de grands „ exemples consacroient cette conduite, que „ *Lucrece* avoit suivi les maximes établies. Je „ sai bien, dit Mr. Bayle, Art. *Lucrece* Rem. „ D. qu'il y a eu de grands Philosophes qui ont „ condamné l'*homicide de soi-même*..... je sai, „ dis-je, qu'il y a eu bien des gens parmi les „ *Payens* qui ont tenu ce parti; mais ils n'avoient point de leur côté le brillant & l'éclatant, ils étoient considérés comme Peuple; l'autre faction étoit la Noblesse, le Parti distingué &c. Enfin Mr. Bayle conclut plus bas, que *Lucrece* ne peut être justifié au „

„ tribunal de la Religion, mais que si on la
 „ juge au tribunal de la Gloire humaine, elle
 „ y remportera la couronne la plus brillante.
 „ Je ne sai si je me trompe, dit notre Critique,
 „ mais il me semble qu'outre la Religion ré-
 „ vélée, de l'autorité de laquelle je ne me pré-
 „ vaudrai point, puisqu'on avoue que ses dé-
 „ cisions ne favorisent point de tels attentats,
 „ outre la Religion révélée, dis-je, il y a une
 „ Raison, une Religion naturelle, dont les
 „ principes sont communs à tout le Genre-Hu-
 „ main, & sur lesquels on est en droit d'exa-
 „ miner toutes les actions des hommes, pour
 „ juger si elles sont justes ou injustes, dignes
 „ de louange ou de blâme, & c'est ce qu'a fait
 „ *St. Augustin*. Les Loix Naturelles & même
 „ les Loix Civiles rendroient digne de châti-
 „ ment un homme qui auroit tué *Lucrece* : donc el-
 „ le n'est pas digne de louange, selon les Loix,
 „ d'avoir elle-même attenté à sa vie. Vous rai-
 „ sonnez mal, dit *Mr. Bayle* ; la coutume en a
 „ décidé autrement, elle a restreint la punition
 „ au premier cas. Soit ; mais il s'agit de ce qui est
 „ juste, de ce qui devrait être naturellement en
 „ conséquence de la Loi, & non de ce que la
 „ coutume avoit établi, ce dont *St. Augustin* é-
 „ toit instruit certainement, aussi-bien que le
 „ Critique moderne. Il prétend que les *Payens*
 „ eux-mêmes, s'ils avoient agi conséquem-
 „ ment à la Loi Naturelle, & à celles de leurs
 „ Tribunaux, auroient dû condamner l'action
 „ de *Lucrece*. Alléguer là-dessus, que les fauf-
 „ ses idées de la Gloire ont restreint les Loix,
 „ est-ce répondre à l'argument ? Il me semble
 „ que

„ que c'est y répondre tout aussi bien que le fe-
 „ roit un *Sauvage*, qui entreprendroit de faire
 „ l'apologie de la coutume établie parmi les *I-*
 „ *roquois* & d'autres Peuples, de rôtir leurs en-
 „ nemis & d'en faire un festin, & qui répon-
 „ droit ainsi aux raisons prises des Loix de l'Hu-
 „ manité & de la Nature. Ignorez-vous l'ad-
 „ miration qu'on a toujours eue parmi nous
 „ pour ceux qui ont traité de cette manière le
 „ plus d'ennemis qu'il leur a été possible? Ignor-
 „ rez-vous les éloges qu'on leur a donnés, la
 „ gloire qu'ils se sont acquise? Nos Loix ne
 „ nous défendent point de traiter nos ennemis
 „ de cette manière, de leur faire souffrir tous
 „ les tourmens imaginables, & de nous régaler
 „ de leur chair. Ce raisonnement est du-moins
 „ aussi concluant, que celui que Mr. *Bayle*
 „ prête aux Magistrats *Romains* contre *St. Au-*
 „ *gustin*.

En rendant compte de la dispute entre Mr.
 l'Abbé de *Boissy* & Mr. *Morin* sur l'immola-
 tion des Victimes Humaines, on combat par de
 fortes raisons le sentiment du dernier, qui a pré-
 tendu sauver sur cet article l'honneur du Genre-
 Humain. Mr. *Louis Boivin* ayant soutenu dans
 une Dissertation sur les Rois Pasteurs, que les
Israélites ont régné en *Egypte* 259 ans & 10 mois
 avant que d'y être captifs, notre Auteur, après
 avoir exposé le sentiment du savant Académi-
 cien, & les raisons par lesquelles Mr. l'Abbé *Ba-*
nier l'a combattu, ajoute des éclaircissémens,
 & prouve par la Chronologie que le sentiment de
 Mr. *Boivin* n'est rien moins que fondé. Dans
 l'Article de *Ctésias*, on soutient qu'il n'y a point
 de

de bonne raison de traiter cet Auteur avec autant de mépris qu'on le fait ordinairement. Après s'être appuyé de l'autorité des Savans anciens & modernes, qui en ont jugé favorablement, Mr. de *Chaufepié* prouve que le caractère même de cet Historien ne doit point le rendre suspect; qu'on ne peut soutenir qu'il ait puisé dans des sources suspectes; qu'on ne trouve dans la nature de son Ouvrage aucune raison de douter de sa bonne-foi; & que l'autorité des autres Auteurs n'est pas d'un poids à le faire condamner. Tout le monde connoît le système de Mr. l'Abbé *Pluche* sur l'origine de l'Idolâtrie, qu'il a tâché d'établir dans son *Histoire du Ciel*; on le combat d'une manière aussi forte qu'honnête dans l'Article de *Dédale*. Dans celui d'*Elie*, on relève assez vivement Mr. *Bayle*, sur ce qu'il a dit contre ce Prophète dont on fait l'apologie; & prétend que le Savant de *Rotterdam* a manqué de bonne-foi par rapport à *Pierre Martyr*. Notre Auteur fait des remarques curieuses sur la célèbre Conférence de *Lyon* entre les *Orthodoxes* & les *Ariens*, en l'année 499; & il ajoute des réflexions sur les difficultés qui naissent de l'incompréhensibilité du Dogme de la *Trinité*, qu'on lira avec plaisir; les unes & les autres se trouvent dans l'Article de *Gondebaud*.

Mr. de *Chaufepié* soupçonne que la superstition & l'imposture ont fort multiplié le nombre des Magiciens. „ Je ne voudrois pas, dit il en „ finissant ses réflexions sur ce sujet, contester „ tout ce qu'on nous raconte là-dessus, nous „ n'avons pas des idées assez claires du pouvoir „ des Esprits pour décider définitivement de ce

„ que les hommes peuvent faire avec leur se-
 „ cours : mais je suis persuadé aussi, qu'on ne
 „ doit recevoir les faits de cette nature, que lors-
 „ qu'on a des preuves que l'imposture ne s'est
 „ point servie de quelques tours de souplesse; que
 „ la crédulité des Spectateurs n'a pas grossi les
 „ objets, & que l'Historien n'a pas embelli sa
 „ narration, en ajoutant quelques circonstan-
 „ ces à la vérité : d'ailleurs la comparaison du
 „ tems présent avec les tems anciens, doit nous
 „ mettre en garde, & nous faire soupçonner qu'
 „ on nous a débité bien des contes, qui n'ont que
 „ peu ou point de fondement". Ces réflexions
 sont faites à l'occasion d'un fameux Imposteur
Mabométan, nommé *Hakem*, qui donne lieu à
 notre Auteur de faire aussi des remarques sur la
Métempsychose. On sait que Mr. *Hartsoeker* s'é-
 toit fait un système sur la reproduction des mem-
 bres dans de certains animaux, & sur l'origine des
 petits animaux, qui perpétuent, à ce que quel-
 ques-uns prétendent, les espèces, que ce Philo-
 sophe attribuoit à des Ames ou Intelligences
 plastiques. Notre Auteur combat ce système par
 de fortes raisons, & il fait valoir entr'autres les dé-
 couvertes qu'on a faites sur les Polypes : il prouve
 en même tems que cette découverte ne favorise
 point l'opinion de la matérialité de l'Ame, & re-
 lève ce qu'on a dit sur ce sujet dans ce Journal
 Tom. xxxiii. Part. II. p. 244. 245. Cependant
 ce Système a été adopté par feu Mr. *Platner*,
 Médecin célèbre, qui a su lui donner un air de
 nouveauté. Dans l'Article de *Hincmar de Reims*,
 qui est très curieux, on trouve à l'occasion de
Goteschalc des recherches historiques sur la pré-
 des-

destination, sur l'étendue de la mort de Jésus-Christ, & le libre arbitre, où il règne une grande impartialité.

C'en est assez pour faire connoître en gros ce qu'on trouve dans le *Nouveau Dictionnaire Historique & Critique*, & pour faire remarquer que l'Ouvrage répond à son titre. Outre les Articles dont nous venons de parler, nous en indiquerons un grand nombre d'autres qu'on lira avec plaisir : tels sont, *Adalbert, Albagib, Amphictyons, Arnaud de Villeneuve, Barbier d'Ancour, Bardanes, Bardefanes, Benoît (Elie) Briffon (Barnabé) Bayer, Callinus, Cassien (Jules), Le Céne, La Croze, Daillon, Démétrius de Phalère, Elisée, Eusthate, Fagel (Gaspard), Favorin, Florus (Lucius Annæus), La Fontaine, Gallus (Cornelius), les Gracques, Hecquet, Heurnius (Jean), Hein (Pierre), Hus (Jean), Hutterus (Elie), &c.*

Le petit détail où nous venons d'entrer sur le contenu du nouveau *Dictionnaire*, nous paroît propre à faire sentir que l'Auteur a prouvé par son exemple une chose que l'on auroit de la peine à se persuader ; c'est qu'un seul homme occupé d'ailleurs, pût suffire à un pareil travail. Remarquons pourtant qu'outre une application constante, il auroit falu une Correspondance bien établie & étendue, & des Amis zélés à satisfaire Mr. de *Chaufepié*. Il paroît qu'il n'a pas négligé tout-à-fait ce moyen ; mais a-t-il toujours rencontré des Amis de ce caractère, & disposés à lui communiquer les lumières qu'il demandoit ? Nous avons quelque lieu d'en douter, & nous en trouvons une preuve dans l'Article du célèbre

bre de *Beaufobre*. Dans la Remarque A, notre Auteur dit en suivant la *Bibliothèque Germanique* Tom. XLIII. p. 60. „ On prétend que le nom
 „ de *Beaufobre* n'étoit pas le véritable nom de
 „ la famille: que celui qui se réfugia en *Suisse*,
 „ pour se mieux cacher, le prit en échange de
 „ celui de *Boffart*, & qu'il étoit de la Maison
 „ des Barons de *Baux*. Mais Mr. de *Beaufobre*,
 „ ajoute Mr. de *Chaufepié*, s'est distingué lui-même d'une manière si glorieuse, qu'il
 „ n'a pas besoin de l'éclat étranger que donne
 „ une naissance illustre”. Mr. de *Chaufepié* rend justice au mérite du Savant de *Berlin*, mais le fait étoit assez curieux pour mériter qu'on l'éclaircît. Quelquefois les Savans ne sont pas moins jaloux de leurs titres de Noblesse que les Gens du monde. On sait que *Scioppius* fit passer bien de mauvaises nuits à *Jules-César Scaliger*, en lui contestant sa descendance des *la Scala*, Princes de *Vérone*.

Notre Auteur dit à la fin de l'Article dont nous parlons, „ qu'une personne qui lui a fait le plaisir
 „ d'écrire à *Berlin* pour demander s'il y auroit
 „ quelque chose de nouveau, n'a pu lui rien proposer, ce qui lui fait croire que c'est-là tout
 „ ce qu'on doit attendre sur la vie de Mr. de
 „ *Beaufobre*: il souhaite de se tromper”. Il nous est tombé entre les mains une Pièce sur la famille de Mr. de *Beaufobre*, dans laquelle lui-même peu avant sa mort en parle à un de ses Amis; & l'on verra que notre Auteur n'a pas été bien instruit. „ Je vai vous dire à cette occasion ce qui
 „ n'est plus un secret. Feu mon Beaufrère, mort
 „ Colonel au service de *France*, entreprit dès
 „ l'an

„ l'an 1687 de se faire passer pour l'aîné & l'hé-
 „ ritier de l'ancienne Maison des *Bos*, qui fut
 „ si puissante en *Provence*, & qui incontestable-
 „ ment posséda la Principauté d'*Orange*, que
 „ les *Châlons* lui enlevèrent. On reconnut son
 „ titre, mais il ne fut pas possible d'obtenir la res-
 „ titution des Biens. Son Fils, qui est à présent
 „ Colonel en *France*, a poursuivi la même af-
 „ faire. Tout le succès qu'il a eu, c'est que la
 „ Cour le reconnut par des Actes authentiques
 „ pour Baron des *Bos*, & lui en a donné le titre
 „ dans ses Patentes. Nous voilà tombés de bien
 „ haut. Il faut vous dire en un mot, que la Re-
 „ ligion en a été la cause. Un de nos Ancêtres,
 „ *Bertrand des Bos*, fut *Albigeois*, & dépouil-
 „ lé de la plus grande partie de ses Biens. Mon
 „ Ayeul, *Arnauld de Beausobre*, ayant échappé
 „ à la *St. Barthélemi*, se réfugia en *Suisse*, &
 „ perdit ses Biens. Je suis la troisième victime
 „ de la Religion. Aussi ai-je pris pour ma devise
 „ un vieux Temple ruiné & abandonné, avec
 „ ces mots *una vetustate sacrum*. Il n'a rien de
 „ vénérable que son ancienneté. Remar-
 „ quons en passant, qu'il paroît par ce que nous
 „ venons de rapporter, que Mr. de la Chapelle
 „ n'a pas été non plus assez exactement informé
 „ sur ce sujet. Voyez la Vie de Mr. de Beauso-
 „ bre, à la suite des Remarques de ce Savant sur
 „ le N. T.

Il seroit encore à souhaiter que Mr. de Chau-
 fepié eût pu consulter tous les Journaux d'*Italie*,
 qui lui auroient fourni bon nombre d'Anecdotes
 Littéraires, propres à enrichir son *Diction-
 naire*; il semble n'avoir vu que le *Giornale de
 Lett.*

Letterati de Venise. Les Ecrits de divers Savans d'*Allemagne*, qui font leur étude favorite de l'Histoire Littéraire, auroient été une source où l'Auteur auroit pu puiser encore de quoi augmenter ses Articles & ses Additions. Ajoutons que ni les Auteurs *Anglois*, ni Mr. de *Chaufepié*, n'ont pas toujours puisé directement dans les sources sur de certains Articles. Par exemples, il y en a un de *Ferrari* (Ottavio) auquel notre Auteur a fait des additions ; mais il paroît que ni lui ni ces Messieurs de *Londres* n'ont vu les Ouvrages mêmes de ce Savant ; & ils ont omis un fait, qui lui fait du-moins autant d'honneur, que tout ce qu'ils rapportent. Voici de quoi il s'agit. *Ferrari*, zélé pour l'honneur de l'Académie de *Padoue*, chercha tous les moyens possibles d'y attirer des Etrangers. Il forma donc le projet de fonder un Collège pour y entretenir des Etudians *Allemands*, & pour agir avec succès il implora le secours de *Christine* Reine de *Suède*. Les Lettres qu'il écrivit à cette Princesse sur ce sujet, se trouvent dans ses Oeuvres Tom. II. p. 514. Quoique le projet de *Ferrari* n'ait pas réussi, son zèle à cet égard méritoit bien qu'on en conservât la mémoire.

Il est impossible d'indiquer dans un extrait tout ce qu'il y a d'agréable & d'utile dans un Ouvrage tel que celui dont il s'agit, & de remarquer ce qu'il y auroit à corriger & à relever : ce n'est qu'avec le tems qu'on pourra de plus d'un côté, & rendre justice à l'Auteur, & en même tems l'avertir des fautes où il sera tombé. Sans nous ériger en Juges en dernier ressort, nous dirons que nous ne nous éloignons pas

pas du sentiment de l'Abbé des Fontaines, qui en rendant compte du Projet de Mr. de Chau-
fepié publié en 1740, dit dans une feuille de
ses *Observations sur les Ecrits modernes*, que
notre Auteur prend assez bien le ton de son mo-
dèle (*Bayle*) ; & nous dirons avec Messieurs les
Journalistes de *Trévoux*, que ce *Dictionnaire*
nous paroît extrêmement curieux.

ARTICLE XII.

ESSAI de Cosmologie par Mr. de MAUPERTUIS.
8. Leide.

CET Ouvrage, engageant par la petitesse de son
volume, par la beauté du stile, & par l'im-
portance des matières, a fait l'admiration de ceux
mêmes qui n'en ont pas approuvé le dessein. Il
contient un *Avertissement*, un *Avant-propos*, &
un *Essai de Cosmologie*. Tout cela semble avoir
reçu une espèce d'approbation, ayant été, par dif-
férentes reprises, inséré dans des Mémoires pu-
blics, si l'on en excepte l'*Abrégé du Système du*
Monde, qui pour ce qu'il a d'historique, nous pa-
roît mériter les plus grands éloges.

Or plus un Livre est engageant, plus il a de vo-
gue, & plus il mérite d'être épluché, surtout s'il
traite la cause de Dieu. *Tertullien*, qui savoit res-
pecter les hommes sans épargner leurs sentimens,
dit avec raison que dans la cause de Dieu tout
homme est soldat.

L'illustre Auteur de cet Ouvrage ne trouvera
donc pas mauvais, que je l'examine avec atten-
tion & équité : d'autant plus qu'il invite à cet exa-
men

men toutes les personnes qui ont paru blessées des réflexions qui s'y trouvent. Je mettrai entre deux crochets mes remarques, & le texte de Mr. de Maupertuis se distinguera par des guillemets.

„ Je ne m'attache, dit Mr. de Maupertuis dans
 „ l'*Avertissement*, qu'aux premiers principes de
 „ la Nature ; qu'à ces Loix que nous voyons si
 „ constamment observées dans tous les Phéno-
 „ mènes, & que nous ne pouvons douter que ce
 „ ne soient celles que l'Etre suprême s'est pro-
 „ posées dans la formation de l'Univers.

„ On a représenté mon dessein, comme s'il eût
 „ été d'étouffer les preuves de l'Existence de
 „ Dieu que la Nature fournit. On verra que ce
 „ que j'ai dit, c'est qu'on a trop multiplié ces
 „ preuves.

(Si la Nature fournit elle-même ces preuves, je ne vois aucune raison d'en diminuer le nombre. Il suffit de retrancher celles que la Nature ne fournit pas.)

„ Je conseille de chercher la démonstration de
 „ l'Existence de l'Etre suprême dans les Phé-
 „ nomènes universels de la Nature, plutôt que
 „ dans ses petits détails.

(Il ne faut qu'un peu de Logique pour compren-
 dre que l'universalité d'un Phénomène n'est qu'une opération de notre esprit, qui doit absolument l'aller chercher dans de petits détails, dans un assemblage de cas particuliers. Apparemment l'Auteur est de ceux qui croient qu'il y a quelque chose d'universel à part rei.)

„ J'ai fais grace à ces Critiques & au Lecteur,
 „ en ne citant pas les raisonnemens indécens &
 „ puériles dont leurs Auteurs sont remplis.

(Est-

(Est-il indécent de savoir ce que l'Ecriture nous apprend, savoir que *tous les cheveux de notre tête sont comptés* ; que les *Lis des champs qui ne sèment ni ne filent, surpassent en magnificence Salomon dans toute sa gloire* ? Est-il un principe, sans en excepter celui de *Mr. de Maupertuis*, dont on ne puisse faire une application indécente ? Nous connoissons une Providence générale par les Phénomènes universels, & une Providence particulière dans les plus petits détails. Quelle nouvelle preuve n'en a pas eue notre siècle par l'observation des Polipes, dont le spectacle est, pour quiconque n'est pas un enfant, aussi magnifique & aussi frappant que celui du Ciel & de la Terre ?)

„ J'examine dans l'*Avant-propos* les preuves
 „ de l'Existence de Dieu, que différens Auteurs
 „ ont voulu déduire des Merveilles de la Na-
 „ ture.

(Ils ont voulu ; mais s'ils n'ont pas réussi, ce point capital est demeuré sans preuve jusqu'au tems de *Mr. de Maupertuis*. Venons à l'*Avant-propos*. La première phrase en est magnifique ; mais elle conclut entre autres choses, qu'il est plus nécessaire de diminuer que d'augmenter le nombre des preuves de l'Existence de Dieu, *parce qu'il y en a beaucoup, & qu'on ne peut faire plus de tort à la Vérité qu'en voulant l'appuyer sur de faux raisonnemens* : mais si ce sont des preuves que la *Nature* fournit, ce ne sont pas de faux raisonnemens ; & si ce sont de faux raisonnemens, ce ne sont pas des preuves que la *Nature* fournit. D'ailleurs, quel inconvénient y a-t-il que chaque effet nous fasse remonter à la cause ? telle est la loi des corrélatifs.)

(Mr.

(Mr. de Maupertuis pag. 2. 3 & 4. rapporte ensuite trois Argumens, qu'il a la générosité d'appeler *très-forts*, après qu'ils sont réduits presque à rien.)

„ Je n'examine point ici, nous dit il, l'argument qu'on trouve dans l'idée d'un Etre infini, dans cette idée trop grande pour que nous la puissions tirer de notre propre fond”.

(Eh ! d'où veut-il donc qu'on la tire ?)

„ Je ne citerai point ce consentement de tous les hommes sur l'Existence d'un Dieu”.

(Mr. de Maupertuis a raison de ne point le citer. Cet argument, qu'il appelle *très-fort*, ne l'est guère, à-moins qu'on ne le borne au consentement de tous les hommes sages. On sait ce qu'a dit l'*insensé dans son cœur*.)

„ Enfin je n'insisterai pas sur ce qu'on peut conclure de l'intelligence que nous trouvons en nous-mêmes.

„ Tous ces Argumens sont *très-forts*, dit Mr. de Maupertuis ; mais ce ne sont pas ceux de cette espèce que j'examine”.

(Ils sont *très-forts*, on ne les examine pas ici ; mais à la page 18. on voit qu'ils ont passé par l'examen, comme le promet le titre, & qu'ils sont jugés *très-foibles*.)

„ Pag. 18. On voit par tout ce que nous venons de dire, que le grand Argument de *Descartes*, tiré de l'idée de l'Infini, ni peut-être aucun des Argumens Métaphysiques dont nous avons parlé, n'avoit pas fait grande impression sur *Newton*, & que toutes les preuves de *Newton* n'auroient pas paru des preuves à *Descartes* :

Pag.

Pag. 5. 6. 7. & 8. „ Je ne m'arrêterai pas non
 „ plus, dit *Mr. de Maupertuis*, aux preuves de
 „ l'existence de l'Etre suprême que les Anciens
 „ ont tirées de la beauté, de l'ordre & de l'arran-
 „ gement de l'Univers. On peut voir celles que
 „ *Cicéron* rapporte.

(Sans-doute *Mr. de Maupertuis* n'a pas comp-
 té parmi les Anciens *St. Paul* & les Prophètes,
 puisqu'il ajoûte: *je m'attache à un Philosophe qui*
par ses grandes découvertes étoit bien plus qu'eux
à portée de juger de ces merveilles. Ce Philoso-
 phe est *Newton*.)

„ Ce Grand-homme a cru que les mouvemens
 „ des Corps Célestes démontroient assez l'exis-
 „ tence de celui qui les gouverne. Six Planètes,
 „ *Mercury, Venus, la Terre, Mars, Jupiter &*
 „ *Saturne*, tournent autour du Soleil. Toutes
 „ se meuvent dans le même sens, & décrivent des
 „ orbes à peu près cencentriques; pendant qu'u-
 „ ne autre espèce d'Astres, les *Comètes*, décri-
 „ vent des orbes fort différens, se meuvent dans
 „ toutes sortes de directions, & parcourent tou-
 „ tes les régions du Ciel. *Newton* a cru qu'une
 „ telle uniformité ne pouvoit être que l'effet de
 „ la volonté d'un Etre suprême.

(Notez que *Newton* fonde sa preuve sur l'*uni-*
formité du mouvement des Planètes, & sur la va-
 riété du mouvement des Comètes, c'est-à-dire
 sur l'Ordre; d'où vient donc que *Mr de Mauper-*
tuis ôte à cette preuve une partie de sa force en ne
 l'appuyant que sur l'uniformité?)

„ L'uniformité, lui fait-il dire sans citation, lui
 „ qui cite à la même page quatre autres Ouvra-
 „ ges, l'uniformité du mouvement des Planè-
 „ *Tem. XLVI. Part. II. G g* „ tes

„ tes prouve nécessairement un choix. Il n'étoit
 „ pas possible qu'un Destin aveugle les fît toutes
 „ mouvoir dans le même sens & dans des orbes à
 „ peu près concentriques.

(Voici le mystère ; c'est qu'il falloit insensiblement poser *Newton* dans une situation propre à lui porter la botte suivante.)

„ *Newton* pouvoit, dit *Mr. de Maupertuis*, a-
 „ jouter à cette uniformité du mouvement des
 „ Planètes, qu'elles se meuvent toutes presque
 „ dans le même plan. La zone dans laquelle tous
 „ les orbes sont renfermés, ne fait qu'à peu près
 „ la 17^{me.} partie de la sphère. Si l'on prend donc
 „ l'Orbe de la Terre pour le plan auquel on rap-
 „ porte les autres, & qu'on regarde leur position
 „ comme l'effet du Hazard, la probabilité que les
 „ cinq autres orbes ne doivent pas être renfer-
 „ més dans cette zone est de 1419856. à 1.

(Prenons toujours à bon compte : Ceci prouve que celui qui regarde le mouvement des Planètes comme l'effet du Hazard, est un million, quatre cens dix-neuf mille, huit cens cinquante-six fois moins sage que celui qui reconnoît une Providence. Il y a cependant toujours dans ces 1419856 cas, un cas possible où le Hazard pourroit faire mouvoir les Planètes comme elles se meuvent; & c'en est assez, dit *Mr. de Maupertuis* pag. 10, pour empêcher que la preuve de *Newton* ne soit une Démonstration).

On pourroit insister là-dessus, si *Newton* s'étoit borné à la preuve que *Mr. de Maupertuis* lui prête, à un cas singulier. Mais n'y a-t-il pas une infinité de cas où six globes tournant dans la concavité d'une sphère, pourroient prendre des directions

tions irrégulières, si une main toute-puissante & sage ne les conduisoit ? Il ne faut qu'un écart d'un point à l'autre pour déranger tout, & les points sont infinis : donc si le mouvement des Planètes est uniforme, il est l'effet d'une Providence sage & éclairée. Ainsi l'Argument de *Newton* subsiste dans toute sa force ; & l'infini absorbant toute unité, le Hazard n'a pas un seul cas pour lui.)

„ Mais il y a plus, dit Mr. de *Maupertuis*, *ibid.*
 „ L'alternative d'un choix ou d'un hazard extrême n'est fondée que sur l'impuissance où étoit *Newton* de donner une cause physique de cette uniformité.

(Voilà toutes les preuves jusqu'ici données, en combustion. L'alternative d'un choix ou d'un hazard extrême aura lieu, aussi longtems que les hommes seront dans l'impuissance de donner une cause physique du moyen qu'ils employeront pour prouver. Apparemment Mr. de *Maupertuis*, plus heureux que *Newton*, va nous donner la cause physique de l'emploi de la moindre quantité d'action. Il nous dira le pourquoi du pourquoi).

Ibid. „ *Newton*, continue Mr. de *Maupertuis*, se seroit épargné ce coup singulier du Hazard, en supposant, comme d'autres Philosophes, qu'un fluide emporte les Planètes & modère leur mouvement ; mais cela ne prouve pas plus l'existence de Dieu, que ne seroit tout autre mouvement imprimé à la Matière.

(*Newton* par cette supposition n'auroit rien gagné. Ce coup singulier du Hazard seroit tombé sur ce fluide, qui auroit pu être détourné de son plan en autant de manières que les Planètes mêmes, & l'auroit vraisemblablement été par les

fluides qui auroient obliquement & transversalement emporté les Comètes. De quoi Mr. de *Maupertuis* ne fait nulle mention.)

Du reste le grand *Newton* étoit trop sensé pour rejeter une fausse supposition par un faux principe. Il est faux que tout mouvement imprimé à la Matière, ne prouve pas l'existence d'un premier Moteur. Quand un Athée me dit : *si le mouvement des Planètes prouve l'existence de Dieu, le mouvement de mon petit doigt le prouve aussi.* J'accorde tout, & je le prie de considérer qu'il y a des preuves plus ou moins frappantes, selon que les Esprits sont plus ou moins déliés, plus ou moins prévenus ; & comme il est du nombre des endurecis, je le renvoie à cette description admirable & à jamais inimitable d'une tempête, dans le *Pseaume CVIII.* 13.

*Les Vents dès qu'il l'ordonne ,
Vont soulever les flots ,
Et leur fureur étouffe
Les bardis Matelots.*

*Le Vaisseau monte aux Cieux ,
Et retombe aux Abîmes.*

*Alors les Vicioux
Se reprochent leurs crimes).*

„ Je ne sai, continue Mr. de *Maupertuis*, si
„ l'Argument que *Newton* tire de la construc-
„ tion des Animaux est beaucoup plus fort. Si
„ l'uniformité qu'on y observe est une preuve,
„ ne seroit-elle point démentie par la variété ?
„ Quelle *uniformité* entre un Aigle & une Mou-
„ che, un Cerf & un Limaçon, une Baleine &
„ une Huitre ? Aussi d'autres Philosophes prou-
„ vent-ils l'existence de Dieu par la *variété*.

(En-

(Encore une fois, *Newton* & les autres Philosophes ont prouvé par l'Ordre; & l'Ordre est l'*Uniformité* dans la *Variété*, ou la *Variété* dans l'*Uniformité*. Un Aigle & une Mouche ont des yeux, une bouche, des piés, des ailes, des nerfs, des artères, des veines. Voilà l'Uniformité. L'un est grand, fort, &c. l'autre petite & foible; voilà la Variété. S'il n'y avoit nulle différence d'un Animal à l'autre, tous ne seroient qu'un, ce qui est très-absurde.)

„ L'Argument tiré de la convenance des différentes parties des Animaux avec leurs besoins, paroît plus solide, ajoute Mr. de *Maupertuis*.
 „ N'ont-ils pas des piés pour marcher, des ailes pour voler, des yeux pour voir, des bouches pour manger? Tout cela ne marque-t-il pas une intelligence, un dessein qui préside à leur construction? Mais ne pourroit-on pas dire que dans la combinaison fortuite des productions de la Nature il n'y a que celles dont la construction étoit bonne, qui ont pu subsister; & qu'une multitude innombrable d'autres ont péri, le Hazard leur ayant donné une mauvaise construction?

(Je serois curieux de voir un Oiseau sans ailes, sans yeux, sans piés, sans bouche. Je n'ai nulle idée d'un Animal sans organes, & par conséquent sans sensation. Si le Hazard a fait une multitude innombrable de tels Animaux, d'où vient ne nous en montre-t-il aucun, à-présent qu'on a de si parfaits Microscopes?)

Mr. de *Maupertuis* pag. 15. se plaint de ce que presque tous les Physiciens ont poussé les preuves de l'existence de Dieu jusques dans les plus

petits détails de la Nature, dans le tems que lui-même fonde les siennes sur le *choc* de deux Corps & sur un *rayon* de Lumière pag 69. 98. & 82. *J'en ferai, dit-il, peut-être mieux sentir l'importance, si au-lieu de présenter un objet si vaste, je m'attache seulement à quelque partie, & n'offre ici que des objets plus bornés & mieux connus.* Il reconnoît donc lui-même la nécessité des petits détails.)

Mr. de *Maupertuis* se moque ensuite d'un Auteur *Anglois*, qui trouve Dieu dans les plis de la peau du Rhinocéros, „ parce que cet animal, „ ayant une peau très-dure, n'auroit pas pu se re- „ muer sans ces plis ”. *Que diroit-on, s'écrie-t-il, de celui qui nieroit la Providence, parce que l'écaille de la Tortue n'a ni plis ni jointures? L'autre Argument est de la même force. Laissons ces bagatelles à ceux qui n'en sentent point la frivolité.* (Si ce sont là des bagatelles, il faut bruler le *Pseantier*, qui en mille endroits nous élève jusqu'à la Providence par de semblables détails, & en particulier par les soins qu'elle prend des petits des Corbeaux qui l'invoquent. Mr. de *Maupertuis* nous excusera bien, si nous ne laissons pas ces bagatelles. Il donne ceci pour un raisonnement, *L'écaille de la Tortue n'a ni plis ni jointures. Donc il n'y a point de Providence.*

Mais est-il possible d'imaginer une idée moyenne qui prouve que la seconde proposition suive de la première? Voilà néanmoins le galimathias qu'on dit être de la même force que cet Argument folide.

Ily a une Providence qui veille sur le Rhinocéros, si la peau très-dure de cet animal a les plis nécessaires à sa conservation. Or

Or elle les a ces plis.

Donc il y a une Providence.)

Pag. 17., Les corps des Animaux, dit Mr. de Maupertuis, sont des Machines trop compliquées, dont les dernières parties échappent trop à nos sens, & dont nous ignorons trop l'usage & la fin, pour que nous puissions juger de la puissance & de la sagesse qu'il a fallu pour les construire. Quelques-unes de ces Machines ne paroissent qu'ébauchées, d'autres semblent inutiles ou nuisibles, à en juger par nos seules connoissances, & sans supposer déjà un Dieu qui les a créées.

(Ici Mr. de Maupertuis suppose que nous démontrons l'existence de Dieu par les éléments des Corps qui échappent à nos sens; qu'il faut pour la démontrer, connoître tous les usages & toutes les fins que la sagesse a pu se proposer dans la construction des corps des Animaux; que quelques-uns d'entre eux ne paroissent qu'ébauchés; que nous entreprenons de la prouver par les choses qui nous paroissent inutiles ou nuisibles; & il est seulement vrai que nous démontrons par les choses visibles les choses invisibles de Dieu, par les usages & les fins qui nous sont connus, par ces machines qui ne paroissent qu'ébauchées, mais qui examinées de plus près surpassent tout ce que l'Art peut produire de plus parfait, par l'idée de ce que nous voyons d'utile & d'avantageux dans ses ouvrages).

(Pag. 18. Mr de Maupertuis propose les objections tant de fois rebattues du Mal Physique & du Mal Moral, qui ne devoit pas, ce semble, avoir lieu s'il y avoit une Providence infiniment

lage. C'en'est pas ici le lieu de les résoudre, puisqu'elles pressent autant sa démonstration qu'aucune autre, & qu'on y a répondu mille fois).

Pag. 29. „ C'en'est donc point, conclut Mr.
 „ de Maupertuis, dans de petits détails, dans
 „ ces parties de l'Univers dont nous connoissons
 „ trop peu les rapports, qu'il faut chercher l'Etre
 „ suprême; c'est dans les phénomènes dont l'u-
 „ niversalité ne souffre aucune exception, & que
 „ leur simplicité expose entièrement à nos yeux.

(Comme, ayant vu de nos yeux des hommes en particulier, notre esprit a la force de s'élever jusqu'à la contemplation de l'Homme en général, de-même il faut que des Phénomènes particuliers soient exposés à nos yeux avant que nous puissions concevoir aucun Phénomène universel. Il est même impossible que nos yeux ayent prisé sur ceux-ci ils sont à la-vérité plus simples que des Phénomènes en détail: mais cette simplicité n'est due qu'à l'abstraction métaphysique qu'exerce un esprit assez fort pour s'élever du détail à l'universalité. Mr. de Maupertuis semble le reconnoître lui-même dans ce qui suit.)

„ Il est vrai; continue-t-il que cette recherche
 „ sera plus difficile, que celle qui ne consiste que
 „ dans l'examen d'un Insecte, d'une fleur;
 „ mais nous pouvons emprunter le secours d'un
 „ Guide assuré, c'est la Mathématique.

(Ceci signifie, si je ne me trompe, qu'un petit nombre de Mathématiciens jouira de l'avantage de connoître certainement & évidemment l'existence d'un Dieu, mais que tous les autres hommes qui n'entendent pas le Calcul de *maximis & minimis* en seront privés. Ceux-ci pourront croire

re qu'il y a un Dieu, & que s'il existe il faut le servir par l'exercice de quelque Religion : il leur restera cependant toujours *quelque probabilité* du contraire, & dès-lors ils ne pourront pas dire que *cette uniformité* qu'ils observent dans l'Univers, *soit l'effet nécessaire d'un choix*, pag. 10.)

„ Cherchons, dit Mr. de Maupertuis, pag.
 „ 32. l'Etre suprême dans les premières loix qu'il
 „ a imposées à la Nature... j'ai cru plus sûr &
 „ plus utile de déduire ces loix des attributs d'un
 „ Etre tout-puissant & tout-sage, dit-il pag. 33.

(Chercher l'Etre suprême dans les premières loix de la Nature, & chercher les premières loix de la Nature dans l'Etre suprême, est-ce faire un cercle vicieux ? Non, dira Mr. de Maupertuis ; car dans la Méthode analytique on suppose 1. la chose faite ; 2. on examine si les conditions du Problème conviennent à la chose ainsi faite ; 3. de là on conclut ce que c'est que cette chose. Telle est à-la-vérité l'opinion commune ; mais comme l'*Analyse* est une science nouvelle, il pourroit bien arriver que l'opinion commune fût une erreur. Elle en est une évidemment ; car pourquoi l'Algèbriste tombe-t-il quelquefois dans des résolutions fausses & impossibles, sinon parce qu'il a supposé quelque chose de faux, & que sa conclusion ne peut être plus ferme que les raisons qu'il emploie pour la prouver ? Mais pourquoi trouve-t-il souvent la vérité ? C'est parce qu'indépendamment de toute supposition, l'évidence accompagne tous les pas qu'il fait. La grandeur qu'il cherche est évidemment quelque chose qu'il appelle *x*. Cette chose *x* a des caractères déterminés clairement par les conditions du Problème.

me : ces caractères ne pouvant convenir qu'à x , c'est par eux qu'on connoît la valeur de x . Y a-t-il en cela quelque supposition ? La Métaphysique démontre que toute grandeur est *quelque chose*, & les conditions sont des *données*.

Ce n'est pas ici le cas de Mr. de Maupertuis, il faut nécessairement qu'il suppose l'Existence de l'Etre suprême avant d'en déduire les premières Loix de la Nature. Eh ! sur quelles raisons fonder cette supposition, dès qu'on rejette toutes les preuves qu'on en a données jusqu'ici ?

„ J'aurois pu, dit Mr. de Maupertuis, pag. 32.
 „ partir de ces Loix telles que les Mathématiciens les donnent, & telles que l'expérience les confirme, & y chercher les caractères de l'Etre suprême : mais comme ils les ont appuyées sur des hypothèses non purement Géométriques, & que par-là leur certitude ne paroît pas fondée sur des démonstrations rigoureuses, j'ai cru plus sûr & plus utile de déduire ces Loix des attributs d'un Etre tout-puissant & tout-sage. Si celles que je trouve par cette voie sont les mêmes qui sont en effet observées dans l'Univers, n'est-ce pas la plus forte preuve que cet Etre existe, & qu'il est l'Auteur de ces Loix ?

(Est-il rien de plus clair que ce qui est confirmé par l'expérience ? & si les Loix qu'ont données les Mathématiciens sont confirmées par l'expérience, qu'est-ce qui empêche de partir de-là pour aller au Législateur suprême, & pour y aller sans faire aucune supposition qui ne soit claire. Mais, dit-on, leur certitude n'est pas rigoureuse, ils se sont appuyés sur des hypothèses non purement Géométriques. Ne croiroit-on pas qu'il n'y ait

est de certitude rigoureuse qu'en Géométrie ? Ils se sont fondés sur la Métaphysique, d'où la Géométrie tire avec ses axiomes toute sa certitude, comme l'ont observé les Anciens & les Modernes. En deux mots, *Newton* a raisonné juste. Voici sa pensée.

Si le mouvement des Corps suit constamment certaines Loix, il existe un Dieu ;

Or le mouvement des Corps suit constamment certaines Loix ;

Donc il existe un Dieu.

Mais je laisse à juger aux Logiciens, si *Mr. de Maupertuis*, qui veut déduire ses Loix de l'existence d'un Dieu, & de ses Loix l'existence d'un Dieu, ne commet pas le Sophisme qu'on nomme *à positione consequentis ad positionem antecedentis* ? Voici sa pensée.

S'il existe un Dieu, le mouvement & le repos des Corps suit constamment certaines Loix ;

Or le mouvement & le repos des Corps suit constamment certaines Loix ;

Donc il existe un Dieu.

Je demande si ce raisonnement n'a pas la même forme que celui-ci.

Si les Chinois sont Turcs ils sont des Infidèles ;

Or ils sont des Infidèles ;

Donc les Chinois sont Turcs.

Ce n'est pas que *Mr. de Maupertuis* n'eût pu arranger son Argument comme *Newton* a fait le sien ; mais celui-ci a voulu déduire des Loix du mouvement, que l'expérience lui montrait, les attributs de la suprême Intelligence ; & *Mr. de Maupertuis* veut qu'on déduise des attributs de la suprême Intelligence, qu'on ne voit pas, les Loix du mouvement & du repos. Hâ-

Hâtons-nous de passer de l'Avant - propos à l'Essai même ; car on est impatient de savoir quelle démonstration Mr. de Mampertuis bâtit sur les ruines de toutes celles dont le monde est en possession , & qu'on prétend être insuffisantes ; la voici. C'est que *deux Corps quelconques qui viennent à se choquer , conservent toujours après le choc une force qui n'est pas plus grande qu'il n'est besoin pour aller où ils vont. Or s'il existe un Dieu , cela doit être ainsi. Donc il existe un Dieu.*

Bon ! dira un Athée. Mais quand il n'en existeroit aucun, la chose seroit encore ainsi. Il faut que l'action soit égale à la réaction. Voilà votre principe , il n'est pas nouveau. Pour faire tout ce que je fais , j'emploie aussi nécessairement la moindre quantité d'action possible. Puis-je exercer une force de 100 l. pour élever un poids de 50 ? Cherchez-moi des Loix arbitraires , si vous voulez me démontrer la sagesse de votre Dieu.

D'ailleurs avez-vous bonne grace de vouloir la démontrer par les Loix du mouvement , après avoir insinué pag. 1. 2. 3. que nous n'avons qu'une idée très - obscure de la Cause première du mouvement , & que les Phénomènes qui en dépendent paroissent enveloppés des mêmes ténèbres ? Le moyen de me convertir par votre principe de la moindre quantité d'action , après avoir employé les pages 4. 5. 6. à me faire voir combien est obscure l'idée que nous voulons nous faire de la force des Corps ? quand la force est obscure , la quantité d'action est-elle claire ?

De-plus ; vous préférez votre preuve à toutes les autres , parce qu'elle est universelle : mais

Def

Descartes vous dira qu'elle est bornée aux seuls Corps, & qu'il y a aussi des Loix pour les Esprits.

Vous voulez l'étendre jusqu'aux Loix du mouvement des Corps durs ; mais avez-vous l'idée d'un Corps absolument dur ? S'il existe un Dieu, peut-il se lier les mains jusqu'à ne pouvoir faire un Corps plus dur que tous ceux qui existent ? Donc ceux-ci sont moins durs.

Vous lui attribuez le privilège exclusif d'expliquer tout à la fois les Loix du mouvement & du repos : mais le principe de *Leibnitz* ne les explique-t-il pas ? Le carré des vitesses est 0, si les corps sont en repos ; ce carré est quelque chose, s'il leur arrivoit quelque petit mouvement.

Vous dites que ce Grand-homme a toujours promis d'établir son principe *a priori*, & ne l'a jamais fait. Mais faut-il être grand Métaphysicien, pour savoir que dans le calcul des forces vives il ne suffit pas de considérer les masses & les vitesses, & qu'il faut de-plus avoir égard au tems, qui étant comme les vitesses, & venant à les multiplier, donne pour produit le carré des vitesses.

Vous supposez enfin pag. 57. pour faire valoir votre preuve & énerver celles de *Newton*, & cela gratuitement, sans qu'aucune histoire avérée en fasse foi, qu'il y a dans l'Univers une grande quantité d'Espèces périées, ce qui fait que la plupart des Etres ne nous paroissent que comme des Monstres, & que nous ne trouvons qu'*obscurités* dans nos connoissances ; que l'Univers, ainsi que l'édifice le plus régulier, après que la foudre l'a frappé, n'offre plus à nos yeux que des ruines, où l'on ne reconnoît ni la simétrie que les parties avoient entre elles, ni le dessein de l'Architecte.

Dans

Dans une telle confusion quelle apparence de démontrer aucune vérité ! Vous rejettez toutes les preuves des autres hommes ; il faut donc répondre aux objections qu'on peut former contre la vôtre ; il faut surtout démontrer que le Hazard, qui selon vous a pu causer la régularité du mouvement des Planètes, ne peut employer dans aucun cas *la moindre quantité d'action possible*. Si vous faites tout cela, je me rends Chrétien avec vous ; mais si vous ne le pouvez, il faut que vous doutiez avec moi.

Ainsi pourroit parler un Athée. Pour moi qui suis de ceux qui croient que le Philosophe peut trouver Dieu par-tout, mais plus sensiblement & d'une manière plus frappante dans un objet que dans l'autre, je me garderai bien de dire que la preuve de Mr. de Maupertuis ne prouve rien, surtout quand on n'en fait point un Argument *ad hominem*. Je me contenterai de la rapporter mot à mot, & c'est par-là que je finis cet Extrait.)

„ Pag. 21. 22. Après tant de Grands-hommes qui ont travaillé sur cette matière, je n'ose presque dire que j'aye découvert le principe universel sur lequel toutes ces Loix sont fondées, qui s'étend également *aux Corps durs & aux Corps élastiques*, d'où dépend le mouvement & le repos de toutes les Substances corporelles.

„ C'est le principe que j'appelle *De la moindre quantité d'action* : principe si sage, si digne de l'Etre suprême, & auquel la Nature paroît si constamment soumise, qu'elle l'observe non seulement dans tous ses changemens, mais que dans sa permanence elle tend encore à
 „ l'ob-

„ l'observer : Dans le choc des Corps , le mouve-
 „ ment se distribue de manière , que la quantité
 „ d'action que suppose le changement arrivé ,
 „ est la plus petite qu'il soit possible. Dans le re-
 „ pos les Corps qui se tiennent en équilibre , doi-
 „ vent être tellement situés , que s'il leur arri-
 „ voit quelque petit mouvement , la quantité
 „ d'action seroit la moindre.

„ Non seulement ce principe répond à l'idée
 „ que nous avons de l'Etre suprême, entant qu'il
 „ doit toujours agir de la manière la plus sage ,
 „ mais encore entant qu'il doit tenir tout sous
 „ sa dépendance.

ARTICLE XIII.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

DE LONDRES.

PUIsque nous avons fait part à nos Lecteurs des Remontrances adressées au haut Clergé touchant une révision de la *Liturgie Anglicane*, & de quelques autres Essais publiés dans la même vue, il faut aussi leur indiquer un Ouvrage, le seul qui nous soit connu, de la part des Opposans (car les plus sages & les plus utiles Projets en trouvent toujours) intitulé : *A Narration of the Lives of the thirteen Compilers of the Common Prayer Book of the Church of England, humbly addressed to the Most Reverend the Archbishops, &c. printed by J. Lewis, in Paternoster-Row.* C'est-à-dire : *Histoire des treize Compilateurs du Livre des Communes Prières de l'Eglise Anglicane, humblement adressée aux Archevêques, aux Evêques, & à tout le Clergé de ce Royaume ; dans l'espérance qu'ils examineront ce sujet important, avant que le projet de composer*

un

un nouveau Livre de Prières soit porté trop loin pour être rejeté. A Londres chez J. Louis, dans *Paternoster-Row* près S. Paul, 8. de 224. pag. Si l'on en doit croire l'Auteur, son Livre est appuyé du suffrage de 29000 Théologiens Orthodoxes de l'Eglise *Anglicane* : il ne doute donc point qu'il ne réussisse à faire échouer le Projet d'une révision, puisqu'à peine en reste-t-il quelques-uns pour le supporter, & que le peu qu'il en reste, ont, selon lui, honte de paroître favoriser une mauvaise cause. Voici les noms de nos fameux Compilateurs; l'Archevêque *Crammer*; les Evêques *Ridley*, *Goodrich*, *Holbech*, *Skip*, *Thirlby*, *Day*; & les Docteurs *Taylor*, *Cox*, *May*, *Robertson*, *Haynes* & *Redmayne*. Je veux qu'il paroisse, par la vie de ces Théologiens, qu'ils étoient savans, judicieux, intègres, remplis de piété & de zèle, après tout c'étoient des hommes : il ne résulte point de tout leur mérite, qu'il ne leur soit échappé aucune faute, & qu'ils n'aient rien mis dans leur Compilation, pour s'accommoder aux circonstances où ils se trouvoient. Si l'Auteur eût vécu du tems de la Réformation, il n'auroit pas manqué de s'y opposer; il en eût eu d'aussi bonnes raisons, & peut-être de plus spécieuses encore.

Mr. *Church*, Dr. en Théologie, couronné par l'Université d'*Oxford* pour avoir pris les armes contre Mr. *Middleton*, vient de mettre au jour une réplique à la défense posthume de cet illustre Savant (a), sous ce titre : *An appeal to the serious and unprejudiced : or, a second vindication of the miraculous Powers which subsisted in the three first Centuries of the Christian Church, in answer to the late posthumous Work of Dr. Middleton ; to which is added an Appendix in Reply to Mr. Toll's Remotes*. C'est-à-dire : Appel aux personnes sages

(a) A Vindication of the free Inquiry. V. *Nouv. Littér. de la Par.* précéd. p. 234.

Juges & déprévenues; ou seconde Défense des Dons miraculeux qui ont subsisté pendant les trois premiers siècles de l'Eglise Chrétienne, en réponse à l'Ouvrage posthume du Dr. Midleton. Avec un Supplément, où l'on réplique aux remarques de Mr. Toll. A Londres chez Jean & Jaques Rivington, dans le Cimetière de St. Paul. 8. de 137. pag. Mr. Church, s'étant vu traité, aussi bien que son Confrère Mr. Dodwell, avec assez de mépris, dans l'Ouvrage posthume de Mr. Midleton, n'a pu retenir sa juste colère. Non seulement il charge son Antagoniste mort, des injures les plus fortes, & il tâche de noircir sa mémoire par les imputations les plus deshonorantes; mais encore il intente contre lui deux accusations très-graves; la première, qu'il se contente de prouver par un passage tiré du Livre du défunt (a), c'est d'avoir conduit la dispute avec tout le mépris possible & toute sorte d'insultes, même en falsifiant continuellement les passages, & en les tournant à son but sans le moindre fondement. L'autre accusation plus grave encore, c'est d'avoir été un Déiste fiefé, un ennemi d'autant plus dangereux du *Christianisme*, qu'en faisant semblant de le professer & de le défendre, il tâchoit d'en saper les fondemens: c'est qu'au-lieu d'avoir profité des derniers momens de sa vie pour se recueillir & se préparer au grand changement qu'il alloit subir, il les a employés à renverser la nécessité de l'*Evangile*, & à tourner en ridicule la grace & l'assistance de l'Esprit de Dieu. C'est à prouver cette importante accusation que le nouveau Docteur destine tout son Livre, qu'il divise en deux parties. Dans la première, il suit son Antagoniste pied à pied, en examinant distinctement les autorités & les raisons qu'il allègue: & dans la seconde, il extrait de sa première réponse au Dr. Midleton, plusieurs

(a) Free Inquiry p. 12.
Tom. XLVI. Part. II.

seurs passages contenant de fortes objections auxquelles ce Docteur n'a point répondu, & qui suffisoient pour renverser son système, quand même on lui abandonneroit les endroits qu'il a attaqués. Après un tel épanchement de bile théologique, l'Auteur reprend son sang froid : „ Certainement, dit-il, le Dr. Middleton ne „ mérite pas que je le ménage plus que je ne fais ; & „ en effet je bénis Dieu de ce que l'insulte n'est pas „ mon talent ; c'est pourquoi je ne parlerai pas davan- „ tage de sa grossièreté, moins encore l'imiterai-je ; „ mais j'examinerai patiemment & sans prévention, „ ces phantômes de raisonnemens, dont il a jugé à „ propos de se servir pour me combattre.

The Scripture-doftrine of Atonement examined ; first in relation to the Jewish Sacrifices : and then , to the Sacrifice of our blessed Lord and Saviour Jesus-Christ. By John Taylor of Norwich. C'est-à-dire : Examen de la Doctrine scripturaire de la Propitiation , d'abord relativement aux Sacrifices Moïsiques, & ensuite à l'égard du Sacrifice de notre Seigneur & Sauveur Jésus-Christ. Par Jean Taylor de Norwich. Chez J. Natch. 8. pag. Le but de l'Auteur est de donner une explication nouvelle, claire & incontestable du Dogme de la Propitiation de J. C. Les recherches qu'il fait, 1. de la nature & du but des Sacrifices de la Loi, le mettent en état, 2. de juger de la nature & du but du Sacrifice de J. C. Après avoir marqué les occasions où l'on offroit des Sacrifices, & les cérémonies qui s'y observoient, il prouve qu'ils faisoient partie du Culte Divin ; & il les définit, un Recours symbolique à Dieu, destiné à exprimer devant lui la dévotion ; les épanchemens, les dispositions & les desirs du cœur, par des actions significatives & emblématiques. De sorte qu'il renferme sous l'idée de Sacrifice ; tout ce qui sert à marquer des dispositions de piété & de vertu. Il réfute l'opinion de ceux qui disent que la coulpe étoit transférée, aussi-bien que la

la peine du péché ; sur la victime , & qu'elle mouroit en la place du pécheur. Il prouve que c'est une absurdité , une contradiction dans les termes ; de dire qu'une personne devient coupable en la place d'une autre , & que l'un est puni en la place de l'autre , & que ces idées n'entrent point dans le sens du mot de *propitiation*. On peut donner ce nom à tout ce qui est propre à ramener les pecheurs à leur devoir , & détourner dessus eux les jugemens de Dieu. Il conclut enfin ,
 „ que les Sacrifices étoient des requêtes symboliques ;
 „ adressées à Dieu , exprimant par des *signes extérieurs* ce qu'on exprime dans les louanges & la
 „ prière par des *mots* , & dans le cours de la vie par
 „ des *actions* : qu'ils faisoient propitiation pour le pé-
 „ ché , non comme étant substituées en la place du Pé-
 „ cheur , pour porter ses péchés ou la peine ; ni com-
 „ me un équivalent à la Justice Divine , puisque ni l'un
 „ ni l'autre n'entrent dans l'idée de *propitiation* ; mais
 „ parce que celui qui offroit la victime faisoit alliance
 „ & traitoit avec Dieu dans la sincérité de son ame ;
 „ en lui présentant avec le sacrifice un cœur pénitent
 „ & pénétré de reconnoissance , & menoit ensuite une
 „ meilleure vie.

L'Auteur fait ensuite l'application de ces principes à la propitiation de J. C. dont le sacrifice est , dit-il , un puissant moyen de sanctification : il est naturellement propre à faire vivement sentir la méchanceté du péché , l'excellence & la nécessité de la vraie sainteté ; faire voir en quoi elle consiste , & à porter les hommes à la pratiquer. On voit assez par cet échantillon , combien l'Auteur est éloigné de la Doctrine Orthodoxe.

La critique sévère & les reproches amers d'un Ennemi , sont plus utiles & plus salutaires , que les louanges & les applaudissemens d'un Ami ; ceux-ci ne font qu'augmenter la bonne opinion qu'on a de soi-même ,

au-lieu qu'on peut tirer parti de la satire même la plus outrée, pour se corriger de ses défauts & se perfectionner. C'est probablement l'usage que la célèbre Société Royale fera du Livre suivant: *A Review of the Works of the Royal Society of London; containing animadversions on such of the Papers as deserve particular Observation. In eight Parts, under the several heads of Arts, Antiquities, Medecine, Miracles, Zoophytes, Animals, Végétales and Minerals. By John Hill M. D. Printed for R. Griffiths, at the Dunciad in S. Paul's Churchyard.* 4. C'est-à-dire: *Révision des Ouvrages de la Société Royale de Londres, contenant des remarques sur les Cahiers qui méritent une attention particulière. En huit parties, sous les titres suivans: Les Arts, les Antiquités, la Médecine, les Miracles, les Zoophytes, les Animaux, les Végétaux, & les Minéraux. Par Jean Hill Docteur en Médecine; & se vend chez R. Griffiths, dans le Cimetière de St. Paul, 4.* L'Auteur a souhaité il y a longtems d'être agrégé à l'illustre Société qu'il tâche aujourd'hui de décrier, & sa capacité lui en auroit facilité l'entrée, si son caractère ne s'y étoit pas opposé. On ne laissoit cependant pas de le recevoir quelquefois aux Assemblées en qualité d'Assisant; mais ayant maltraité la Société dans deux Brochures consécutives, elle a jugé à propos de lui refuser cette faveur. C'est pour se venger de ce double affront qu'il a composé à la hâte, & avec une plume trempée dans le fiel & l'absinthe, le Livre dont on vient de voir le titre. Il faut avouer qu'il rencontre assez juste dans les fautes qu'il relève; mais la Société a publié un si grand nombre d'Ecrits, qu'il n'est pas étonnant qu'il s'y en soit glissé quelques-unes: d'ailleurs c'est si peu de chose en comparaison du reste, qu'elles ne diminuent point la gloire qui lui revient de ses ingénieuses & utiles découvertes.

Essays on the principles of Morality and Natural Religion,

ligion, in two Parts. Edimburgh, &c. C'est-à-dire : *Essais sur les principes de la Morale & de la Religion naturelle, en deux parties.* A Edimbourg, chez Kincaid & Donaldson. 8. Pour donner une idée générale du Livre, je copierai l'Avertissement: „ Il est bon d'avertir le Lecteur que ces Essais ne sont pas sans ordre & sans liaison. Le premier est destiné à expliquer la nature de l'Homme, en qualité d'Etre sociable. Le second le considère comme un Sujet moral. Et puis- que la Morale suppose la Liberté d'agir, cela amène le troisième, qui est une Disquisition sur la Liberté & la Nécessité. Ces trois Essais font la première partie de l'Ouvrage. Le reste des Essais, dont le premier roule sur la Foi, dépendent les uns des autres. On suit un plan pour appuyer l'autorité de nos sens externes & internes; où l'on fait voir en passant, que nos raisonnemens sur les matières les plus importantes, sont entièrement fondés sur le sentiment & le toucher; c'est ce qu'on explique par divers exemples. L'Auteur se flatte d'avoir répandu du jour sur les principes de la Connoissance Humaine. Le tout prépare la voie à la preuve de l'existence & des perfections de Dieu; c'est le principal but de cet Ouvrage. Peut-être trouvera-t-on l'Auteur téméraire & nouveau dans sa façon de penser; mais la liberté de penser ne déplaira point à ceux dont les recherches sont fondées sur l'amour de la Vérité; & c'est pour eux seuls qu'il écrit. Il est persuadé que du-moins on louera le dessein qu'il a eu de chercher la Vérité, & d'avancer la cause de la Vertu & de la Religion Naturelle.

Quoique la dissipation soit, de nos jours, le vice dominant de ce Pays, & j'ose le dire, à un degré dont les siècles passés ne fournissent point d'exemple, & que les siècles futurs auront peine à croire, il se trouve cependant, parmi le grand nombre, des hommes bien

nés, qui résistent au torrent, & qui se repaissent de sagesse. Il est beau surtout de voir des personnes élevées au-dessus du commun par leur naissance, s'en distinguer plus glorieusement encore par un esprit cultivé, par de nobles inclinations, & par le choix heureux d'amusemens intéressans, dont ils retirent de l'utilité, aussi-bien que le Public. Ces réflexions se présentent naturellement à la vue d'un Ouvrage intitulé : *The Letters of Pliny the younger, with observations on each Letter, and an Essay on Pliny's Life, addressed to Charles Lord Boyle, by John Earl of Orrery.* C'est-à-dire : *Les Lettres de Pline le jeune, avec des remarques sur chaque Lettre ; & un Essai sur la vie de Pline, adressées au Lord Charles Boyle, par Jean Boyle Comte d'Orrery.* Chez Paul Vaillant, dans le Strand, vis-à-vis la rue de Southampton. 4. 2 vol. Si les grands talens de l'illustre Auteur ne fussent pas pour faire juger favorablement du mérite de l'Ouvrage, il faut l'entendre lui-même sur la manière dont il l'a composé, & les vues qu'il a eues en le publiant : „ Il ne sera pas hors de
„ propos (c'est vers la fin de la vie de *Pline*) de dire à-
„ présent un mot de cette Traduction. Je l'avois com-
„ mencée il y a longtems, & de fréquentes interrup-
„ tions m'ont souvent obligé de l'abandonner. Mais
„ comme *Pline* a toujours été un de mes Auteurs fa-
„ voris, je revenois constamment à ma tâche, non
„ seulement avec un extrême plaisir, mais encore a-
„ vec une satisfaction toute particulière, dans l'espé-
„ rance de vous donner tôt ou tard cette marque pu-
„ blique de ma tendresse. Cetems est venu, & si les
„ remarques que j'ai faites sur chaque Lettre peuvent
„ vous amuser, ou vous être utiles, c'est tout ce que
„ je souhaite ; puisque mon Ouvrage n'est point l'ef-
„ fet d'une vaine parade d'érudition, ou d'une avidi-
„ té insatiable de gloire ; mais c'est la production de
„ mes momens de loisir, le fruit des soirées d'hiver
„ passées

„ passées à la Campagne , & l'enfant du repos & de la
 „ retraite, que je ne quite jamais sans beaucoup de ré-
 „ pugnance”. Les remarques sont les deux tiers de
 l'Ouvrage, & sont aussi savantes que judicieuses & in-
 structives; on y trouve des faits curieux, des anecdo-
 tes amusantes, qui ne pouvoient venir que d'un Hom-
 me de Cour & d'un Politique.

On propose d'imprimer par souscription : *The His-
 tory, Antiquities, and present State of the City of E-
 dimburgh, and parts adjacent; the Town and Port of
 Leith, with a perambulation of divers miles round E-
 dimburgh in VII. Books, &c.* C'est-à-dire: *L'Histoire,
 les Antiquités & l'Etat présent de la Ville, d'Edimbourg
 & parties adjacentes; de la Ville & du Port de Leith; a-
 vec un coup-d'œil sur plusieurs miles d'étendue autour
 d'Edimbourg.* En VII. Livres. I. L'Origine du Châ-
 teau d'Edimbourg; son Fondateur & le tems de sa fon-
 dation. II. L'état ancien & présent des Eglises, les In-
 scriptions, les Fondations Religieuses, &c. III. Le Gou-
 vernement de la Ville, tant Ecclésiastique que Civil &
 Militaire. IV. Le Commerce, les Compagnies, Droits
 & Privilèges des Négocians. V. Les Sciences, les Col-
 lèges, les diverses Cours de Parlement, &c. VI. Les
 Hôpitaux, & autres Fondations pieuses. VII. La Vil-
 le & le Port de *Leith* &c. avec les Antiquités *Ecclesiastiques,
 Picques, Romaines & Danoises*, & les Curiosités naturel-
 les & artificielles qui se trouvent autour de la Ville d'*E-
 dimbourg*. On n'exige rien d'avance des Souscripteurs,
 que leurs noms; ils payeront une guinée en recevant
 l'Ouvrage en blanc complet, qui contiendra environ
 125 feuilles & 20 figures en tailles douces du même
 format, c'est-à-dire *in-folio*. Par *Guill. Maistland*,
 Membre de la Société Royale, & Auteur de l'Histoire
 de *Landres*. L'Auteur se charge de l'impression, &
 reçoit les souscriptions chez *J. & J. Rivington*, dans le
 Cimetière de *St. Paul*, & chez la plupart des princi-
 paux Libraires de cette Ville. Hh 4 Voici

Voici une Pièce de théâtre, qui a eu un grand succès; elle est intitulée *Alfred a Masque*. C'est une espèce de Tragédie Pastorale, dans le goût de nos Opéra; entremêlée de chansons; composée par Mr. *Mallet*, déjà connu par d'autres Ouvrages. Le sujet est pris de l'invasion des *Danois* sous *Alfred*, qui étant obligé de s'enfuir, reprend ensuite le dessus, chasse les *Danois*, dont il fait le Roi prisonnier, & recouvre son Royaume.

LIVRES FRANCOIS NOUVEAUX

qui se trouvent chez *J. de Wetstein*.

Considérations sur le progrès & sur la décadence des Belles Lettres chez les Romains, 3.

Dictionnaire (Nouveau), Historique & Critique, pour servir de Supplément ou de Continuation à celui de Mr. P. Bayle, fol. le Tom. I. & II.

— *des Proverbes François, & des Façons de parler comiques*, Etc. Nouv. Edition, 8.

Histoire des Empereurs Romains, depuis Auguste jusqu'à Constantin, l'Edition corrigée d'Amsterdam, le Tome III^{me}, 12.

— *Générale de Pologne par Mr. de Solignac*, 12. V. Tom.

— *des Passions*, 12. II. Tom.

— *de Tom Jones, ou l'Enfant trouvé, traduite de l'Anglois de Mr. Fielding*, 8. IV. Tom. figur.

— *Universelle*, traduite de l'Anglois d'une Société de Gens de Lettres, 4. fig. le Tome XII.

Lettres Chinoises par Mr. le Marquis d'Argens, Nouv. Edit. 8. V. Tom.

— *d'une Péruvienne, augmentées de celles d'Aza*, Etc. 12. II. Parties.

Mémoires concernant Christine Reine de Suède le Tome I^{er} 4.

Principes du Droit Politique par feu J. J. Burlamaqui pour servir de suite aux Principes du Droit Naturel, 4.

T A B L E

D E S

A R T I C L E S.

I. NOUVEAUX MEMOIRES de l'Académie de Pétersbourg.	Page 244
II. SCIENCE NAVALE, ou <i>Traité concernant les Vaisseaux</i> par Mr. EULER.	265
III. CLAVICULE de la Science Hermétique.	288
IV. SERMONS sur divers Sujets, &c.	298
V. PRINCIPES du DROIT POLITIQUE.	308
VI. MEMOIRES concernant CHRISTINE Reine de Suède.	321
VII. TRANSACTIONS PHILOSOPHIQUES pour l'Année 1748.	357
VIII. HISTOIRE des Révolutions de l'Empire des ARABES.	379
IX. LETTRES Philosophiques de PREMONTVAL au Père de TOURNEMINE.	395
X. MELANGE HARLEYEN, le dernier Tome.	405
XI. NOUVEAU DICTIONNAIRE Historique & Critique, &c.	436
XII. ESSAI de COSMOLOGIE, &c.	461
XIII. NOUVELLES LITTÉRAIRES.	479

T A B L E

D E S M A T I E R E S.

<i>Académie Impériale des Sciences de St. Pétersbourg. Extrait</i>	
da Tome I. de ses <i>Nouveaux Mémoires</i> pour les années	
1747. & 1748, 242. Temps de la fondation de cette Acadé-	
mie, 244. Somme employée pour son entretien, 245. Cette	
Académie divisée en deux corps, <i>ibid.</i> Rang que tiennent	
ses Membres, <i>ibid.</i> <i>Ex fait.</i> Académiciens Ordinaires	
& Honoraires, & leurs fonctions, 246. Les Adjoints, <i>ibid.</i>	
Loix de l'Académie, & ses privilèges, <i>ibid.</i> <i>Ex fait.</i> Ce	
que c'est que les <i>Nouveaux Mémoires</i> , & pourquoi ainsi	254
nommés,	
<i>Adultere.</i> Manière singulière & barbare dont on punissoit au-	
trefois en Pologne les Adultères & les Fornicateurs, 52	
<i>Adels.</i> Extrait de l'Histoire des Révolutions de leur Em-	
pire,	379
<i>Archibolz (Mr.),</i> Auteur des <i>Mémoires</i> concernant <i>Christine</i> ,	
Reine de Suède, 322. Sources où il a puisé.	323
<i>Asir.</i> Diverses remarques sur ce Pais,	381, <i>Ex fait.</i>
<i>Astronomie.</i> Diverses observations astronomiques,	371
<i>Beautés.</i> Raison qui donne lieu de croire qu'elles sont	
une production de la Mer,	166
<i>Bourbon (Mr.),</i> Sa manière de traiter certaines maladies	
chaoniques,	35, <i>Ex fait.</i>
——— Erreur de fait où l'on est tombé au sujet d'une ma-	
ladie dont il fut attaqué,	121, <i>Ex fait.</i>
<i>Bolésus Chrobri,</i> Roi de Pologne, réforme les usages & les	
préjugés de ses Sujets, 53. Avantages que lui accorda	
l'Empereur <i>Orben I.</i> que sa grande réputation avoit attiré à	
Gœtine, <i>ibid.</i> Alliance entre ces deux Princes, <i>ibid.</i> Bel-	
les actions de <i>Bolésus</i> ,	54
<i>Bolésus II.</i> Roi de Pologne. Toutes ses vertus corrompues	
par l'amour de la volupté, 58. Il est excommunié par <i>Syme-</i>	
<i>nas</i> , Evêque de Cracovie; & pour se venger de ce Pré-	
lat, il le poignarde à Pautel, <i>ibid.</i> Il est excommunié &	
dégradé par la Cour de Rome, <i>ibid.</i> Il se retire en Hon-	
grie, où il est encore poursuivi par le Pontife de Rome, 59.	
Sa fin malheureuse,	<i>ibid.</i>
<i>Bolésus III.</i> Roi de Pologne. Ses qualités, 60. Il divise le	
Royaume entre ses enfans,	<i>ibid.</i>
<i>Boles IV.</i> est fait Roi de Pologne après la déposition de son	
frère <i>Uladislas II.</i>	61
<i>Boles V.</i> Roi de Pologne. Invasion que les Tartares font en	
Pe-	

TABLE DES MATIERES.

Pologne sous son règne, & qui y mettent tout à feu & à sang, 64. Avantages qu'il accorde aux Ecclesiastiques, <i>ibid.</i>	
Boullier (Mr.) Extrait de son Recueil de <i>Dissertations Sacrées</i> , 164, <i>Et suiv.</i> Erreurs où il est tombé dans son <i>Essai sur l'Ame des Bêtes</i> ,	204, 205
Barlamaqui (Mr. J. J.) Extrait de ses <i>Principes du Droit Politique</i> ,	308
Claire (le Pape) a été mis mal-à-propos au nombre des Martyrs,	11
Casimir, fils de Miecislav II. Roi de Pologne, est envoyé jeune à Paris pendant les troubles du Royaume, 56. Il entre dans l'Abbaye de Clugni où il est fait Diacre, 57. Le Pape rompt ses engagements, & ce Prince se rend en Pologne, où il fait cesser les troubles, <i>ibid.</i> Appelé le Restaurateur pacifique du Royaume,	58
Cavernes voisines de Norwich, que l'on trouve dans des collines de craie,	364
Chaleur. Cause de la Chaleur & du Froid,	256
Chaussepé, (Mr.). Extrait de son Dictionnaire Historique & Critique,	436
Chenilles. Remarques curieuses de Mr. Bonnet sur ces Insectes,	360
Christine, Reine de Suède. Extrait des Mémoires concernant cette Princesse, 321. Fait qui prouve qu'elle avoit l'ame vindicative, 326. Si elle étoit galante, 327. Esprit qui brille dans ses Lettres, 328. Etat où étoit la Suède lorsqu'elle naquit, 330. Elle est proclamée Reine, 331. A qui elle fut confiée pendant sa minorité, <i>ibid.</i> Précepteur qu'on lui donna, 332. Princes qui la recherchèrent en mariage, 338. Raison de son aversion pour le mariage, <i>ibid.</i> Son couronnement, 339. En quelle année elle forma pour la première fois le dessein d'abdiquer la Couronne, & raisons qui la disposèrent à faire cette démarche, 339. Savans étrangers avec lesquels elle entretint commerce de Lettres, ou qu'elle attira auprès d'elle en Suède, 340 & 344. Grand nombre de Livres & de rares Manuscrits qu'elle fit acheter pour sa Bibliothèque, 340. Idée qu'elle se formoit de la Philosophie, 346. Elle communique à Mr. Chanut, & ensuite au Sénat, la résolution où elle étoit de quitter le Trône, 347. Démarche violente à laquelle elle se porte à l'égard du Ministre de Portugal, 348. Elle cède la Couronne à Charles-Gustave, <i>ibid.</i> <i>Et suiv.</i> Elle quitte la Suède, 350. Elle embrasse la Religion Catholique, 351. Conjectures sur cette démarche, <i>ibid.</i> Son arrivée à Rome 353. Académie qu'elle établit chez elle, <i>ibid.</i> Chagrins qu'elle	

T A B L E

qu'elle effuya à Rome, 355. Elle se rend en France, & fait une entrée publique à Paris, <i>ibid.</i> Elle quitte la France, va à Turin, à Venise, & retourne à Rome,	356, 357
<i>Clavicule</i> (la) de la Science Hermétique. Extrait de cet Ouvrage,	288
<i>Clergé.</i> Pourquoi le Clergé a besoin de frein,	64
<i>Colique de Poison.</i> Deux Ouvrages sur cette maladie,	37, 38
<i>Cracus</i> , Duc de Pologne, 46. Son éloge, <i>ibid.</i> Cracovie bâtie par lui,	<i>ibid.</i>
D ails trouvés dans des blocs de marbre autour de Portmahon,	358
<i>Déglutition.</i> Extrait d'un Ouvrage sur l'empêchement de la déglutition, 25. Cette maladie très peu connue, 26. Sa description, 28, & <i>suiv.</i> Observations sur lesquelles l'histoire de cette maladie est fondée, 30, & <i>suiv.</i> Ses causes, les symptômes, 32, & <i>suiv.</i> Sa curation,	34, & <i>suiv.</i>
<i>Denis</i> (le Grand), Evêque d'Alexandrie, ayant été dénoncé au Pape Denis, se justifie d'une accusation intentée contre lui,	6
<i>Desfontaines</i> (l'Abbé) Son Histoire de Pologne,	40
E au. Si elle change de nature, 211, 212. Sur quoi est fondée l'opinion de ceux qui croient que l'Eau seule suffit pour nourrir les Plantes,	361
<i>Ecclesiastiques</i> (les) doivent dépendre du Souverain,	316, & <i>suiv.</i>
<i>Electricité.</i> La force électrique menée le long d'un fil d'archal à 12276 pieds de distance, 366. Conjecture sur la nature de la matière électrique, 367. Expériences sur les courans d'eau électrisés, 368. La transpiration augmentée par l'électricité, <i>ibid.</i> Les attractions & les répulsions expliquées par les exhalaisons des corps électrisés, 369. Laine mise en feu par l'électricité, <i>ibid.</i> Etincelles électriques de différentes couleurs,	370
<i>Eller</i> (Mr.). Ses découvertes sur les Elémens ou premiers Principes des Corps,	209
<i>Eucharistie.</i> Lettres Philosophiques contre la Doctrine de l'Eglise Romaine sur l'Eucharistie,	395
<i>Eusèbe.</i> Faits mal fondés qu'on raconte de ce Pape,	17
<i>Eutychien.</i> Raïsons qui donnent lieu de croire que ce Pape n'a pas été martyrisé,	10
F elix. S'il est vrai que ce Pape ait souffert le martyre dans la persécution d'Aurélien,	9
<i>Feu sacré & perpétuel</i> , que les Guébres adorent dans le voisinage de la Mer Caspienne, 365. Singularités de ce Feu,	<i>ibid.</i>
	<i>Foudre,</i>

DES MATIERES.

- Poudre**, Effets singuliers de la Foudre, 372.
- Gardie** (le Comte *Magnus de la*) est envoyé par la Reine *Christine* en Ambassade à la Cour de Suède, 335.
- Combien cette Ambassade fut brillante, *ibid.*
- Gentiane**. Racine qui porte ce nom, & danger qu'il y a de s'en servir, 361.
- Gough** (Mr. *Strickland*). Extrait de ses Sermons, 299.
- Gouvernement**. Quelle est la meilleure forme de Gouvernement, 310. Le Gouvernement absolu regardé comme le meilleur entre les mains d'un Prince sage & vertueux, 311. Inconvéniens auxquels il est sujet entre les mains d'un mauvais Prince, *ibid.* & *suiv.* Inconvéniens du Gouvernement populaire, 312, & *suiv.* Grands avantages d'une Monarchie limitée, 314. Deux sortes de Gouvernemens aristocratiques, 315. Pourquoi il faut toujours rabattre quelque chose des avantages des Gouvernemens tempérés, *ibid.* Raïsons qui prouvent que la Souveraine Autorité sur les choses de la Religion doit nécessairement appartenir au Souverain, 316, & *suiv.* Réponse aux objections qu'on peut faire là-dessus, 319, & *suiv.*
- Grégoire VII.** (le Pape) anéantit la Royauté en Pologne, 59.
- Haen** (Mr. *A. de*). Extrait d'un Ouvrage de ce Médecin, 25, & *suiv.*
- Haller** (Mr.) Professeur dans l'Université de Göttingen. Son éloge, 204, 207. Ses idées sur la formation de l'Homme & des Animaux, 206, & *suiv.*
- Heinsius** (Nicolas). Commission qu'il reçoit de la Reine *Christine* de Suède d'acheter des Livres pour sa Bibliothèque, 340.
- Henna** des Arabes. Ce que c'est que cet Arbrisseau, célèbre en Orient, & usage qu'on en fait, 363.
- Incendies**. Moyen d'y remédier promptement, 377.
- Kraschenninnikow** (Mr.). Sa description de quatre nouvelles Plantes qui ont fleuri dans le Jardin de l'Académie de Pétersbourg, 259.
- Langue**. Chapelain né avec deux Langues, 374.
- Leck I.** Duc de Pologne, 45.
- Leck II.** Duc de Pologne, est déposé, & pourquoi, 46.
- Lesczozynski** (Philippe). Où les Seigneurs de cette Maison étoient autrefois établis, 51.
- Leszko I.** monte sur le trône de Pologne, 47. Gloire avec laquelle il règne, *ibid.*
- Lesz.*

T A B L E

<i>Lesko</i> II. Prix qu'il remporte, & qui lui fait obtenir la Couronne de Pologne,	43
<i>Lesko</i> III. Duc de Pologne. Grand nombre d'enfans mâles qu'il eut de ses Concubines,	43
<i>Lesko</i> IV. Roi de Pologne, regardé comme un Prince foible,	50
<i>Lesko le Blanc</i> , Roi de Pologne. Réforme du Clergé faite sous son règne, 62. Guerre qu'il eut avec les Russes, 63. Il est massacré,	ibid.
<i>Leiden</i> (Mr. J.) Jugement sur son Edition du <i>Nouveau Testament</i> de l'an 1751,	224
<i>Lomomow</i> (Mr.). Sa Dissertation sur la cause de la Chaleur & du Froid, 256. Ses observations sur le mouvement de l'Air dans les Mines,	257
<i>Lucine affranchie des Loix du Concours</i> , &c. Extrait de cet Ouvrage,	153
<i>Ludolphe</i> (<i>Job</i>). Livres qu'il achete en Italie pour la Bibliothèque de la Reine <i>Christine</i> de Suède,	340
<i>Mabomet</i> . Circonstances de la vie de cet Imposieur,	327
<i>Marcellin</i> (le Pape), accusé de s'être laissé persuader par Dioclétien de délivrer les Livres Sacrés pour être brûlés, & d'offrir de l'encens aux Dieux, 11, 12. Raisons qui prouvent la fausseté de cette accusation, <i>ibid.</i> Son martyre regardé comme douloureux,	14
<i>Marmotte</i> . Cet Animal dépouillé du merveilleux qu'on lui attribue,	359
<i>Masos</i> ou <i>Maslaw</i> , Echanfon de <i>Micislaw</i> II. Roi de Pologne, s'empare du Pais qui porte encore son nom, & qui forme aujourd'hui le Palatinat de Mazovie, 56. Il est défaits dans une bataille, & expire sur un gibet, 58	
<i>Masfuet</i> (Mr. Pierre). Son Histoire des Rois de Pologne, 40	
<i>Mauvertuis</i> (Mr. de). Remarques critiques sur les Eclaircissens qu'il a donnés de son <i>Essai de Philosophie Morale</i> , 142, & <i>suiv.</i> Extrait de son <i>Essai de Cosmologie</i> , 461	
<i>Mélange Harléyen</i> . Extrait du huitieme Tome de cet Ouvrage,	405
<i>Micislaw</i> , Roi de Pologne, se fait Chrétien, 50. Il se fait respecter, & le Pape seconde ses projets, 51. Grand nombre d'Eglises fondées sous son règne, <i>ibid.</i> Idée générale des guerres qu'il eut avec d'autres Princes, 52, & <i>suiv.</i>	
<i>Micislaw</i> II. Roi de Pologne. Ses vices le font haïr de ses Sujets, 55. Son mauvais Gouvernement, & desordres auxquels il donna lieu, <i>ibid.</i> & <i>suiv.</i>	
<i>Micislaw</i> III. fouille le trône de Pologne par ses mauvais	60

DES MATIERES.

- Tes meurs** 61. Il est déposé, *ibid.*
Mirir de 6 pieds en quarre qui brule de l'Etain à 150 pieds,
 de l'Argent à 30, & met le feu à du bois éloigné de 200
 pieds, 377
Muer. Homme qui perd subitement la parole, & qui la ré-
 couvre de même, 374.
Naissances. Le nombre des Mâles presque toujours supé-
 rieur à celui des Femelles, 375.
Naphse blanche, & **Naphse noire**. Leurs sources, 365, 366.
Navire. Extrait du Livre intitulé *Scientia Navalis*, par Mr.
 L. Euler, 265.
Oiseaux. Moyens simples proposés par Mr. de Réaumur
 pour les fecher, 360.
Ovide. Belle & commode Edition de cet Auteur, 227.
Oxenstierna (Axel), Grand-Chancelier de Suède, est hono-
 ré de la dignité de Comte par la Reine *Christine*, 333.
Papes. Quatrième Extrait de l'*Histoire des Papes*, 3
Paré des Géans (le). Ce que c'est, 363, 364.
Pésanteurs spécifiques de divers Corps, 370
Piaſt, Roi de Pologne. Réflexions sur l'histoire de ce Prin-
 ce, 49. Manière extraordinaire dont on prétend qu'il
 monta sur le trône, 50. Idée générale de son Gouver-
 nement, *ibid.*
Poisſons. Auteur qui leur refuse l'otûe, & sur quoi il se
 fonde, 358. Gangrène sèche qui fait périr les petits Poiſ-
 sons, 359. Poisson qui commence par être Grenouille,
ibid.
Pologne. Extrait d'une *Histoire générale de Pologne*, 39. *Et*
ſuiv. Jugement sur cet Ouvrage, *ibid.*
Polonois. De quels Peuples ils descendent, 41. Origine de
 leur nom, 44. Leurs premiers Chefs, *ibid.* *Et ſuiv.* Ils se
 mettent sous la conduite de douze Palatins ou Woiewo-
 des, 46
Papiel I. Duc de Pologne. Son caractère, 48. Il meurt char-
 gé de l'exécration publique, *ibid.*
Papiel II. Duc de Pologne. Ses vices, 48. Il fait mourir
 ses oncles, *ibid.* Fable qui porte qu'il fut mangé, lui,
 sa femme, & ses enfans par des Rats; & réfutation de
 cette fable, *ibid.* *Et ſuiv.*
Posnanie (la Ville de) saccagée & brulée, 57
Pot-ſſe. Manière de la faire, 362
Rats qu'on dit avoir mangé & dévoré des Rois, des Pré-
 lats, &c. & réfutation de cette fable, 48, 49
 Re

TABLE DES MATIERES

<i>Religion</i> (la) doit être soumise à l'Autocrate du Souverain,	316, <i>Et suiv.</i>
<i>Richelieu</i> . Nouvelle Edition de son <i>Dictionnaire</i> à laquelle on travaille,	226
<i>S. batier</i> (Don Pierre), Bénédictin, Extrait de ses <i>Anciennes Versions Latines de la Sac. Bible</i> , &c. 189. Abregé de la vie de ce Pere.	190
<i>Sabius</i> (Alder), Chancelier de la Cour de Suède. Combien il étoit en faveur auprès de la Reine Christine, 336. Il est envoyé en qualité d'Ambassadeur au Congrès de la Paix générale dans l'Empire, <i>ibid.</i> Il est fait Sénateur de Suède,	338.
<i>Sarmates</i> ou <i>Sarmomates</i> . Pais qu'ils habitoient,	41.
<i>Sermons</i> sur divers sujets par Mr. <i>Jorikland Gough</i> ,	298.
<i>Sixte</i> ou <i>Xiste</i> II. Complaisance louable de ce Pape, 4. Il est décapité ou crucifié,	<i>ibid.</i>
<i>Seltone</i> revu par Mr. <i>F. Oudendorp</i> , &c. Extrait de cet Ouvrage,	89
<i>Swammerdam</i> . Examen de son <i>Système</i> sur la Génération,	215, <i>Et suiv.</i>

<i>Thermomètre</i> de bronze,	376
<i>Torstenfon</i> est nommé Généralissime de l'Armée Suédoise en Allemagne après la mort du Maréchal <i>Baner</i> ,	335
<i>Venda</i> , fille de Cracus, est mise sur le trône de Pologne. 46. Elle fait la guerre à Rütiger, Prince Allemand, qui l'aimoit. <i>ibid.</i> Elle se précipite dans la Vistule,	47
<i>Vénèdes</i> . Qui étoient ces Peuples, & où ils habitoient,	42
<i>Villette</i> (Mr. C. L. de), Ministre à Dublin. Extrait de ses <i>Oeuvres mêlées</i> ,	100
<i>Uladislas</i> , Roi de Pologne. Caractère de ce Prince,	60
<i>Uladislas</i> II. Roi de Pologne, devient odieux pour avoir voulu asservir ses frères, & les dépouiller de leurs héritages. 60, 61. Il s'enfuit en Allemagne où il implore la protection de l'Empereur Conrad, <i>ibid.</i> On dispose de ses Etats,	<i>ibid.</i>

Xiste II. Voyez *Sixte*.

Zitnovis, Roi de Pologne. Ses belles qualités. 50

Fin de la Table des Matières.

